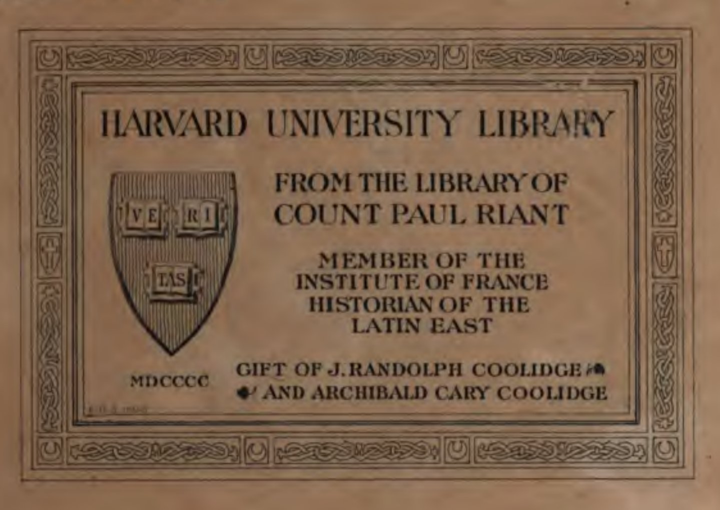


VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE.

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.
(Près le Pont-Neuf.)

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE

EN MÉSOPOTAMIE, A PALMYRE,

EN SYRIE,

EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE,

PAR

M. BAPTISTIN POUJOULAT.

FAISANT SUITE

A LA CORRESPONDANCE D'ORIENT.

TOME I.

PARIS

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 15.

1840

Il y avait dans la *Correspondance d'Orient* des parties à compléter : plusieurs contrées de l'Asie Mineure, la Mésopotamie, les régions orientales de la Syrie, manquaient à ce beau livre. M. Michaud, qui avait traversé les mers pour aller visiter le théâtre des guerres de la croix, n'avait pu explorer tous les lieux marqués par le souvenir de ces gigantesques expéditions ; la géographie des croisades, après les travaux des deux auteurs

de la *Correspondance d'Orient*, offrait encore des problèmes à résoudre. Lorsqu'en 1836 je pris le chemin de l'Orient, j'étais muni des instructions de M. Michaud ; j'allais à mon tour voyager au profit de l'*Histoire des Croisades*. J'ai parcouru, ayant en main les vieilles chroniques et le livre d'histoire de M. Michaud, tous les points de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie et de la Syrie orientale, qui furent témoins des exploits ou des malheurs des armées de l'Occident. A mon retour, ce fut un grand bonheur pour moi d'offrir à M. Michaud le produit de mes recherches géographiques, relatives aux belliqueuses entreprises d'ou-

tre-mer. Dans l'édition définitive de l'*Histoire des Croisades* qui s'imprime en ce moment, il se rencontrera des points, des récits, que mes renseignements nouveaux auront aidé à éclaircir, et cette petite part que j'aurai eue dans cette perfection suprême donnée à un de nos plus grands monuments historiques, sera le meilleur prix de mes travaux, la plus magnifique récompense de mes efforts.

Voici en peu de mots ce qui compose ce premier volume : La Lydie, la vaste plaine du Méandre et ses antiquités, l'Ionie, la Phrygie brûlée et la Phrygie Épictète, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce, apparaî-

d'abord qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ma relation cette profondeur de vue, cette élévation de pensées, cette fine observation de mœurs, et enfin ce charme et cette élégante variété de style qu'on trouve dans l'œuvre dont je suis l'humble continuateur. Mon unique prétention, le seul honneur auquel j'aspire, c'est l'exactitude des descriptions, la vérité dans les peintures, la conscience dans les recherches. Mon ambition, je dois le répéter, est d'être un voyageur exact, et ma gloire est d'avoir été admis à compléter le plus beau livre de voyage en Orient qui existe en Europe : voilà ce qui pourra me donner quelques lecteurs.

Un autre intérêt qui pourra venir en aide à mon livre, c'est le grand spectacle que l'Orient donne aujourd'hui au monde; les graves événements politiques qui attachent l'attention des peuples sur les pays d'outre-mer.

Un vif besoin de mon cœur est d'exprimer ici ma profonde reconnaissance pour l'homme si admirable et tant aimé que la mort nous a enlevé il y un an. Les trois quarts de ce premier volume étaient déjà rédigés à cette époque; M. Michaud avait daigné écouter la lecture de mes lettres d'Orient écrites sous la double inspiration de ses conseils et de ses encouragements; j'ai eu le

bonheur de vivre huit mois auprès de M. Michaud, et ces huit mois tiendront une grande place dans ma vie. Il ne m'a pas été donné de poursuivre et d'achever mon œuvre sous le souffle d'un tel maître, mais un autre guide m'est resté, c'est mon frère, et celui-là m'a soutenu jusqu'au bout.

Passy près Paris, septembre 1840.

VOYAGE
A CONSTANTINOPLE,

DANS L'ASIE MINEURE,

EN MÉSOPOTAMIE, A PALMYRE,

EN SYRIE,

EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE.

LETTRE I.

Première vue des montagnes de la Grèce. — La nouvelle Athènes et ses monuments d'autrefois. — Le Pirée. — Course à Éleusis.

A M. MICHAUD.

Athènes, 12 *novembre* 1836.

Lorsque mon frère vous adressait des lettres de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Palestine, je n'imaginais pas qu'un jour, moi aussi, j'entrerais en correspondance avec vous de ces mêmes contrées. Les lettres que vous m'avez permis de vous écrire n'auront jamais, je le sais bien, la destinée de celles de votre jeune compagnon; mais l'idée seule de pouvoir pren-

dre la plume pour vous, dans le cours de mon voyage, me donne du bonheur et suffit à mon ambition.

Nous partîmes de Toulon le 25 septembre dernier, à bord de la corvette l'*Expéditive*, commandée par M. de Gasquet, lieutenant de vaisseau. Ce ne fut que le 18 octobre, au lever du soleil, que nous vîmes la terre de la Grèce ; nous saluâmes en passant l'île de Sphacterie, la montagne où s'éleva Pylos, patrie de Nestor, et le Taygette, jadis lieu de bannissement des malheureux Spartiates qui naissaient avec des difformités. Ainsi, partout où l'on rencontre les œuvres de l'homme, on trouve, même dans celles qui paraissent les plus parfaites, un côté déplorable; pourquoi Lycurgue, dans ses sages lois, avait-il condamné à mourir, sur un rocher désert, des hommes que la nature rendait incapables de servir la patrie?

Le 28 octobre, à huit heures du soir, nous entrâmes dans Athènes. Cette ville, qui n'était qu'un amas de pierres lorsque vous l'avez vue en 1830, présente aujourd'hui un aspect animé. Les rues sont garnies de boutiques, la plupart tenues par des Grecs, quelques-unes par des Français. A l'époque où vous vîntes dans la ville de Minerve,

il vous fut difficile d'y trouver la moindre ressource ; vous y verriez maintenant un marché abondant, des hôtels où l'on est aussi bien traité que dans ceux de nos villes de France. La nouvelle capitale de la Grèce s'accroît tous les jours ; les personnes qui restent deux mois sans la voir ont de la peine à s'y reconnaître. La reconstruction de la ville a été d'une rapidité étonnante ; on n'a pas cessé de bâtir depuis le commencement de 1835 ; il n'y avait auparavant à Athènes qu'une quarantaine de cabanes parmi les décombres. Pourtant cette cité, qu'on a tant de fois essayé de tirer de sa poussière, offre encore en ce moment l'image d'une ville qui naît à peine ; rien n'y est achevé ; une jolie maison paraît à côté de pans de murs écroulés ; on est surpris de rencontrer, au milieu d'une rue récemment construite, un tas de vieilles masures habitées par de pauvres familles grecques. Il vous serait difficile, monsieur, de me suivre dans une description détaillée de la ville ressuscitée ; je n'aurais à vous montrer à chaque pas que des bouts de rues, d'autres rues sans symétrie formées de petites boutiques construites en bois. Jusqu'à présent, Athènes n'est qu'un mélange de ruines et de maisons neuves. Il n'y a que deux

rues bien alignées, celle d'Éole et celle d'Hermès; la première commence à l'extrémité nord-ouest de la cité, la divise en deux parties, et va aboutir à la tour des Vents, qui s'élève, comme vous le savez, au pied de l'Acropole; la seconde rue commence à l'arrivée du Pirée, traverse celle d'Éole et se dirige vers le nord-est. Beaucoup de maisons manquent à ces deux rues, et celles qu'on y voit sont toutes irrégulières. On bâtit peu solidement; si on en excepte les demeures des principaux personnages du gouvernement et celles des représentants des nations de l'Europe, toutes les autres sont d'abord ébauchées en bois, puis recouvertes d'une terre noire qui sert de mortier. Un peuple qui se bâtit d'aussi fragiles habitations songe peu à l'avenir. Il est d'ailleurs permis de douter que la plupart de ceux qui reconstruisent Athènes soient animés du désir d'en faire une ville importante et durable.

Venons aux grands édifices de la nouvelle Athènes. On jette en ce moment les fondements d'un grand palais pour le roi Othon; ce palais a été commencé il y a neuf mois, les travaux s'y font très-lentement: l'argent manque pour augmenter le nombre des ouvriers. Le jeune roi Othon doit arriver ici à la fin de ce mois avec sa femme, la

princesse d'Oldembourg; tout le monde pense qu'il apportera de l'argent. La demeure actuelle du roi de la Grèce ressemble tout bonnement à une maison bourgeoise. Un hôpital, situé du côté du temple de Jupiter Olympien, s'achève en ce moment. Le marché est situé sur l'emplacement du gymnase d'Adrien, dont on voit encore de beaux restes. A côté du marché se voit une caserne, et une tour très-mesquine que lord Elgin a donnée à Athènes, pour la *dédommager* de tous les ouvrages de génie qu'il lui a volés. Cette tour était destinée à porter une horloge; elle sert aujourd'hui de prison. Les saintes et grandes ruines de la vieille Athènes sont respectées; on n'a touché à aucun monument pour en faire des matériaux de construction.

La population actuelle d'Athènes est de quinze mille habitants presque tous Grecs; on n'y compte que deux mille et cinq cents étrangers, dont la plupart sont Bavarois. L'apathie, le calme froid des Allemands s'accordent mal avec le caractère vif et léger des Hellènes; aussi existe-t-il entre ces deux peuples une animosité qui amènera sans doute une complète séparation [1]. Des plaintes, des

[1] Cette séparation, qu'il était si facile de prévoir, s'est presque faite entièrement. A l'époque où j'étais à Athènes, il y avait dans

lamentations, mal fondées peut-être, sont adressées au comte Armansberg, qui tient en ce moment les rênes du gouvernement. Tous les partis (car il y a plusieurs partis dans le royaume naissant de la Grèce), tous les partis attendent avec impatience le roi Othon, comme s'il devait accorder à chacun l'accomplissement de ses vœux. Je suis loin de disputer au jeune Othon les qualités, les talents qu'il peut avoir pour régner sur la Grèce; mais il serait à craindre que le génie même d'un Périclès ou d'un Aristide n'échouât au milieu de tant de passions diverses et de goûts si opposés les uns aux autres!

Vous ne serez pas fâché, je pense, que je vous parle un peu du Pyrée. Il paraît que ce port a été déblayé depuis que vous l'avez vu; car à cette époque, dites-vous, les petites barques seules pouvaient y mouiller; et maintenant toutes sor-

cette ville un corps d'armée de quatre mille hommes, tous Bavarois; de ce corps d'armée, il n'est resté que quelques officiers, qui eux-mêmes, ne tarderont pas à reprendre le chemin de leur patrie. En 1836, les chefs de l'administration étaient également tous Bavarois; ces Allemands ont été remplacés par des Grecs, excepté cependant M. Shmaltz, qui est maintenant ministre de la guerre. La cour du roi Othon n'est composée aujourd'hui que de Grecs; le roi n'a conservé des hommes de son pays que son secrétaire intime. Les dames de compagnie de la reine de la Grèce sont toutes allemandes.

tes de bâtiments, excepté les vaisseaux, y peuvent jeter l'ancre. Il y a de l'activité dans ce Pyrée, autrefois si célèbre, et pendant longtemps si solitaire! on y trouve une foule de maisons mieux construites que celles d'Athènes. Le gouvernement a vendu une partie du terrain du Pirée aux habitants de l'île de Chio, qui sont presque tous commerçants; les Chiotes ne tarderont pas, dit-on, à venir mettre la main à l'œuvre, pour faire revivre le port créé par Thémistocle. Le chemin qui conduit du Pirée à Athènes est aussi bien entretenu que nos plus belles routes de France; ce chemin traverse le grand bois d'oliviers que vous connaissez. A droite des débris de la fameuse muraille qui réunissait le Pirée à la cité de Minerve, est un tombeau en marbre élevé à la mémoire de Karaïskakis, général grec tué à la bataille d'Athènes en 1827. Le Céphise n'a pas été oublié dans les réparations nouvelles; son lit est creusé avec soin, et les eaux de ce fleuve poétique s'écoulent paisiblement jusqu'à la mer.

Que puis-je vous dire des vieux monuments de la cité? ils n'ont subi aucune dégradation depuis que vous les avez vus; ils sont toujours là, et semblent défier les Athéniens de nos jours de ne jamais rien élever qui puisse les égaler en

beauté et en durée. Je voudrais bien, cependant, vous parler de l'Acropolis, que votre mauvaise fortune vous empêcha de visiter en 1830; une description complète des belles ruines que cette citadelle renferme serait trop au-dessus de mes forces; je dois me borner à un aperçu rapide.

En avançant vers l'Acropolis, l'imagination est frappée de la physionomie diverse de toutes ces fortifications à demi écroulées; que de nations ont passé par là! Les fortifications helléniques, byzantines, françaises, vénitiennes, turques, mêlent ensemble leurs débris; tous les peuples, tous les âges se retrouvent au milieu de ces ruines. Le gouvernement a entrepris des fouilles dans la citadelle; on a déjà trouvé des urnes lacrymatoires, des vases renfermant des ossements humains, une infinité de petites figures de divinités en marbre et en métal. Les Propylées sont encore engagées dans la construction d'une batterie turque; plusieurs travailleurs sont occupés à l'enlèvement des décombres; les six belles colonnes d'ordre dorique, qui soutenaien le fronton de ce monument, seront bientôt mises à découvert; d'autres colonnes appartenant à ce même édifice apparaissent au niveau de la terre: dans peu de temps on pourra contempler les ma-

gnifiques débris du grand vestibule qui servait d'entrée à l'Acropolis. On répare le petit temple *de la Victoire sans ailes* qui figure à côté des Propylées. Mais on ne s'arrête guère aux ruines que je viens de citer, lorsqu'on a devant soi le Parthénon. Je ne vous dirai pas que ce monument fameux fut élevé sous l'administration de Périclès; que Phidias, chargé de la surintendance des travaux publics, avait réuni les premiers maîtres dans les arts pour travailler au temple de Minerve; je ne vous rappellerai pas non plus que le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687, époque où les bombes des Vénitiens le détruisirent en partie; ce sont là des choses qu'on trouve dans les livres et que vous savez mieux que personne.

Après les ravages de la guerre et les spoliations de lord Elgin, le temple de Minerve conserve encore trente-six colonnes, et une bonne partie de la *cella* ou corps du bâtiment. Une ignoble mosquée, convertie maintenant en musée, se trouve au milieu des grands débris du plus beau temple qui fut jamais. Tout dégradé qu'il est, le Parthénon dit encore à l'imagination ce qu'il fut dans son origine. Rien de plus imposant, de plus solennel que les ruines du temple de Minerve. D'innombrables fragments d'archi-

tecture gisent à l'entour du monument; parmi ces morceaux de marbre, dont chacun porte l'empreinte du génie, on retrouve des restes de la frise extérieure de la nef; ce sont des bas-reliefs représentant une procession en l'honneur de la déesse Minerve. Sur l'architrave du fronton qui fait face au mont Hymette, on voit encore la marque des boucliers d'or qu'on y avait suspendus dans le cours des guerres médiques. Les triomphes des Athéniens contre les Perses, sculptés de la main de Phidias sur la même architrave, sont bien conservés.

Non loin du Parthénon s'élève le double temple d'Erecthée et de Minerve Polias; il reste neuf colonnes de cet édifice; elles sont d'ordre ionique; rien de plus gracieux, de plus délicat que ces colonnes; les ornements d'architecture de ce monument sont d'un fini admirable. Une partie du portique du temple d'Erecthée est supportée par quatre cariatides; de savants antiquaires prétendent que c'est le seul monument ancien dont l'entablement soit soutenu par des cariatides. Au pied de l'Acropolis, au sud-est, deux rangs d'arcades et des restes de gradins indiquent les derniers débris de l'Odéon construit par Hérode Atticus.

Vous m'aviez demandé des nouvelles de l'Illissus; hélas! il est à sec; on m'a dit même qu'on n'y a pas vu d'eau depuis longtemps. Mais, si l'Illissus est desséché, il reste au voyageur assez d'autres choses antiques qu'il peut admirer: Athènes n'a pas perdu toutes ses gloires. Je ne puis détacher mes regards des vieux monuments de la cité de Périclès. Qui pourrait voir avec indifférence les œuvres d'un des peuples les plus brillants, les plus ingénieux du monde antique? Je ne sors jamais de l'appartement que j'occupe sans porter involontairement mes pas vers la partie de la ville où se trouvent le temple de Thésée, le rocher de l'aréopage du haut duquel saint Paul parlait aux Athéniens de son Dieu mort sur une croix, les prisons de Socrate, et la tribune aux harangues taillée dans le roc. Ce temple de Thésée si bien conservé, si élégant, si parfait dans son ensemble, nous rappelle combien le peuple de la vieille Athènes était susceptible de sentiments nobles, d'enthousiasme patriotique. Le bruit se répand qu'on a vu l'ombre de Thésée combattre dans les rangs de l'armée grecque contre les Perses; le fils de Miltiade, d'après l'ordre de l'oracle, apporte de l'île de Sciro les ossements du héros à qui Athènes devait sa première puis-

sance, et la nation lui élève un temple embelli par les arts! — Je passe des heures entières assis sur la tribune du *Pnix*, rêvant au temps où une immense multitude, troublée par la crainte de voir ses foyers envahis, écoutait là, sur cette place maintenant déserte, les immortels discours de Démosthène. La *Grotte*, prison qui vit mourir Socrate victime de l'injustice de ses concitoyens, paraît à cent pas du *Pnix;* on est saisi d'un sentiment religieux à l'aspect de la grotte où ce grand homme cessa de vivre, en élevant son âme aux plus hautes pensées de morale et de philosophie que l'esprit humain pût atteindre, avant que Dieu eût donné au monde le sublime christianisme!

Nous sommes allés dimanche dernier à Éleusis, accompagnés du fils du prince Cantacuzène et de M. Argiro Poulo, jeunes gens appartenant à deux des premières familles de la Grèce. Quatre heures de marche conduisent d'Athènes à Éleusis. Après une heure de chemin, on arrive au monastère de Daphné, bâti sur les ruines du temple d'Apollon. Ce monastère est situé entre deux montagnes autrefois couvertes de pins; les ravages des guerres modernes les ont dépouillées de toute verdure. Nous n'avons pas tardé à voir le

golfe de Salamine, lieu à jamais célèbre par la victoire des Athéniens remportée contre les Perses : on nous a montré la pointe du rocher où Xerxès était assis durant le combat. En suivant le rivage du détroit, nous voyions, par intervalle, des restes de la voie sacrée, chemin pratiqué dans le roc, où l'on reconnaît encore des ornières creusées par les roues des chars. Là est le ruisseau jadis consacré à Cérès, dont l'eau ne servait qu'aux usages de l'initiation au culte de la bonne déesse. La plaine d'Éleusis est pâle, déserte; elle ne garde plus que de faibles traces des monuments que la religion des Grecs païens y avait élevés. A l'extrémité de la plaine, on remarque les ruines d'un aqueduc romain. Le village d'Éleusis, appelé *Lepsina* par les Grecs d'aujourd'hui, apparaît sur une éminence; au milieu de Lepsina sont répandus çà et là de grands blocs de marbre sans sculpture et des tronçons de colonnes à demi enfoncés dans la terre: c'est tout ce qui reste du fameux temple de Cérès; là furent célébrées les plus imposantes cérémonies de l'antiquité païenne, dit l'auteur de l'*Itinéraire;* et s'il est vrai que, dans leurs grands mystères, les hiérophantes aient enseigné à Éleusis l'unité d'un Dieu, ce lieu doit être

regardé comme le plus respectable de la Grèce.

Ce fut par la route d'Éleusis que M. de Chateaubriand fit son entrée à Athènes; je compris toute l'émotion que son âme dut éprouver, lorsque la cité de Cécrops parut à ses yeux; car de nul autre côté elle n'offre un plus beau spectacle. En revenant à Athènes avant-hier, nous nous sommes trouvés en vue de la ville, à quatre heures après midi; c'était par une de ces belles journées d'automne si communes dans l'Attique; le soleil se couchait dans un pur horizon, ses derniers rayons se reflétaient sur l'entablement et les colonnes du Parthénon; je n'ai rien vu de plus beau dans ma vie. Imaginez-vous le temple de Minerve resplendissant sous mille et mille couleurs dorées, et paraissant se mouvoir et trembler à travers des effets de lumière de toutes nuances, offrant à l'œil de suaves et fantastiques images, telles que peut en créer parfois le génie des poëtes.

Je n'ignore pas tout ce que vous trouverez d'incomplet dans cette lettre d'Athènes. Pour ce qui est de la ville nouvelle, je n'étais pas en mesure de rien approfondir : d'abord parce que je n'y suis pas resté assez longtemps pour pénétrer dans tous les détails de la politique et de l'admi-

nistration, ensuite parce que l'on a beaucoup écrit là-dessus, et qu'il me faudrait faire des volumes pour ne pas rester au-dessous de ce qui a été publié. Pour ce qui est de la ville ancienne, je n'avais pas de description à vous tracer : ma tâche seule était de vous indiquer ce que vous n'aviez pu voir et de vous montrer l'état présent des ruines. Mon but unique, dans cette lettre, c'était de rappeler les choses au point où vous les aviez laissées, et de constater ce qui avait été fait depuis votre passage en 1830; en un mot, je voulais vous montrer une cité nouvelle à la place même où vous n'aviez trouvé que des champs solitaires, des ruines et des tombeaux.



LETTRE II.

Le cicerone Moïse. — Un mariage juif à Smyrne. — Saint Polycarpe, évêque de Smyrne.

A M. MICHAUD.

Smyrne, février 1836.

Vous ne recevrez pas de moi des lettres sur la cité de Smyrne; dans mes courses en Orient, je veux, autant que possible, éviter de dire ce que d'autres voyageurs ont écrit, et si je vous parlais longuement de Smyrne, je n'échapperais point aux répétitions. Tout ce qui fait la vie, le mouvement de l'ancienne capitale de l'Ionie n'a pas changé depuis 1830, et tout cela vous l'avez décrit avec vérité; je n'aurais donc rien à vous apprendre sur cette ville, si je n'avais à raconter les

cérémonies d'un mariage juif, auxquelles j'ai assisté. Mais, avant de commencer ce récit, je voudrais que vous connussiez Moïse, qui nous a conduits dans la maison où les cérémonies du mariage ont eu lieu.

Cet enfant de Jacob est toujours là, guettant les voyageurs qui arrivent; il aborde de préférence ceux qui ont l'air d'avoir beaucoup d'argent à dépenser. Il se présente à eux le plus poliment du monde, pour les accompagner dans la ville et leur en montrer les curiosités. Moïse a l'avantage de pouvoir offrir ses services aux voyageurs de toutes les nations, car il trouve le moyen de se faire entendre dans presque toutes les langues vivantes. Le cicerone des bords du Mélès n'ignore pas que le voyageur d'Occident cherche, dans les pays d'Asie, les monuments, les reliques du passé; il ne manque pas de leur proposer d'aller visiter ce qui reste des temps anciens sur le mont Pagus. Mais il y a quelque chose qui le préoccupe bien autrement dans ses conversations avec les voyageurs, c'est d'être leur guide dans les bazars et de présider à leurs emplettes. Moïse connaît le prix de tout; il connaît bien, vous dit-il, les habitudes des bazars, et ne souffrira jamais qu'on trompe les étrangers! L'envie,

comme vous pouvez le penser, n'a pas toujours épargné un pareil personnage : on l'accuse parfois d'oublier l'intérêt des voyageurs avec les marchands, et de faire de meilleures affaires dans les bazars que dans les ruines d'Orient. Si vous voyiez Moïse, vous ne le prendriez pas, j'en suis sûr, pour un commissionnaire, encore moins pour un domestique ; avec son chapeau sans bords entouré d'un fichu bleu, avec sa longue robe brune, serrée d'une ceinture noire, ses bottines rouges et sa barbe soigneusement peignée, vous croiriez voir un jeune rabbin. Un dernier trait achèvera de vous faire connaître notre cicerone israélite : il savait que nous cherchions un drogman pour notre voyage au pays d'Anatolie ; il nous offrit ses services pour cette course. Moïse nous demandait cent francs par mois, avec la condition qu'il se reposerait le samedi ; il nous fit observer que, si nous l'occupions ce jour-là, il lui faudrait cinquante francs de plus. « Ces messieurs pensent bien, nous dit-il, qu'un péché comme celui de la violation du sabbat doit être payé ! » Voilà comment Moïse entendait les scrupules religieux ; par là vous pouvez juger du reste. Quelque précieux que fût l'Israélite dans l'universalité de ses connaissances, nous avons

jugé à propos de ne pas l'emmener avec nous. L'interprète qui nous accompagnera est un jeune homme de Trieste, appelé Joseph.

J'arrive au mariage juif. Vous savez que les siècles ont passé sur les peuples d'Orient sans changer leurs mœurs : il se pourrait alors que les cérémonies du mariage que j'ai vues, il y a dix jours, fussent les mêmes qu'au temps du royaume d'Israël. On ne trouve dans la Bible que bien peu de traces de ces sortes de cérémonies : en rapportant ici ce que nous avons vu, nous pourrions, jusqu'à un certain point, suppléer au silence des écrivains hébreux.

Je vous dirai d'abord qu'il y a, parmi les juifs de Smyrne, des courtiers de mariage. Ces courtiers savent que dans telle ou telle maison est une fille à marier : ils savent les familles qui peuvent se convenir. Pour prix de leurs négociations, ils reçoivent cinq pour cent sur la dot du jeune homme, et autant sur celle de la jeune fille.

Les unions conjugales, chez les juifs d'Orient, se contractent de très-bonne heure. « Le meilleur âge, dit le Talmud, est treize ans ; le bon âge est dix-huit ans : celui qui, à l'âge de vingt ans, ne veut pas prendre une femme, doit y être contraint par voie de justice. » Les lois juives, à cet

égard, ressemblent aux lois lacédémoniennes, qui notaient d'infamie les hommes restés dans le célibat. Tout le monde, à Smyrne, admire le bonheur domestique des familles israélites. Chacun vante les vertus des femmes de cette nation. La prostitution, cette lèpre hideuse qui étend ses ravages au milieu des cités européennes, n'existe pas parmi les juifs d'Asie. L'adultère est considéré comme le plus grand des crimes, qu'aucun prétexte, qu'aucune passion ne peut faire pardonner, et contre lequel sont dirigés les foudres d'un Dieu vengeur jusqu'à la quatrième génération. La conduite exemplaire des femmes juives est due sans doute aux sentiments de morale qui leur sont inculqués dès l'enfance; mais on peut dire aussi que l'usage de les marier dès qu'elles arrivent à l'état nubile, doit contribuer à la pureté de leurs mœurs. Le divorce n'est permis que dans le cas où la femme trahirait ses devoirs conjugaux, ou si elle restait dix années sans enfants. La célébration de l'hyménée ne se fait jamais dans la synagogue; chez les juifs, le mariage n'est pas, à proprement parler, un rite religieux.

Après avoir passé par plusieurs rues silencieuses du quartier juif, nous arrivâmes devant la

maison du futur époux, maison de chétive apparence, mais dont l'intérieur ressemblait à un palais. Nous étions dans une grande salle tenue avec une remarquable propreté ; un beau lustre était suspendu au plafond ; des divans écarlates, occupés par plus de deux cents juifs, régnaient autour de l'appartement. Tous ces Israélites répétaient, en branlant la tête, dans la langue même de David, les chants qui retentissaient autrefois sur le mont Moriah [1] :

« Heureux vous qui craignez le Seigneur et
» qui marchez dans ses voies ! vous vivrez du
» travail de vos mains, vous goûterez le bonheur !
» votre femme, sous le toit de votre maison, sera
» comme une vigne féconde ; vos enfants, comme
» de jeunes oliviers, orneront vos festins. Ainsi
» sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Que
» Jéhovah, des hauteurs de Sion, répande sur
» vous ses biens, et qu'il vous montre encore la
» prospérité de Jérusalem ! Puissiez-vous voir les
» enfants de vos enfants et la paix dans Israël ! »

Pendant que ces paroles sacrées se faisaient entendre, un beau vieillard à barbe blanche entra dans la salle. Un prêtre du temple de Salomon, lorsque l'antique Sion était dans sa gloire, ne

[1] Montagne sur laquelle fut bâti le temple de Salomon.

devait inspirer ni plus de respect ni plus de vénération que ce vieillard : c'était un rabbin. Tous les assistants courbèrent respectueusement leurs fronts devant lui. Comment vous peindre cette bonté si douce, si digne, qui rayonnait sur le visage du vieillard, lorsque sa tête noblement inclinée répondait au salut de tous! Le rabbin alla s'asseoir au coin d'un divan, place d'honneur en Orient, et tout le monde vint lui baiser la main droite. La foule ne tarda pas à sortir de la salle avec le rabbin pour se diriger vers la maison de la fiancée. Le jeune homme était au milieu du cortége, et deux vieillards le conduisaient par la main. Le chant des psaumes se prolongea jusque dans la demeure de la jeune fille. Nous vîmes là un appartement destiné aux femmes, et un autre destiné aux hommes. La fiancée, couverte de la tête aux pieds d'un long voile blanc brodé d'or, était assise sur une estrade élevée, ayant autour d'elle un cercle de femmes âgées et de jeunes filles; à côté on voyait, sur une table, un vase en argent où chacun venait déposer son offrande. Le jeune homme promena à son tour un bassin en argent dans le cercle des femmes, et toutes lui donnèrent une pièce de monnaie.

Voilà à quoi se bornent les cérémonies du premier jour. Le lendemain, la maison de la fiancée était remplie de monde. Le jeune homme, accompagné de deux vieillards, entra dans l'appartement de sa fiancée, toujours voilée, et lui mit au doigt l'anneau conjugal en prononçant à haute voix ces paroles : « Sois-moi sacrée par cette bague selon la loi de Moïse et d'Israël ! » On présenta alors un verre rempli de vin au rabbin, qui, après avoir bu ce qu'il contenait, le brisa sur un plat en argent. Cette action est prescrite afin de tempérer un peu la joie par un léger accident, car, depuis la ruine de Jérusalem, les juifs ne croient pas pouvoir goûter des plaisirs sans mélange. Selon quelques-uns, on brise ce verre pour mêler l'idée de la mort à celle du mariage et pour donner une idée de la fragilité des jours de l'homme[1]. Quand ce verre fut brisé, cent voix firent retentir la salle de pieux cantiques.

« Soyez béni, Seigneur notre Dieu, roi du » monde, qui avez créé toute chose ! Soyez béni, » Seigneur notre Dieu, créateur de l'homme ; » vous avez créé l'homme à votre image, et vous » lui avez préparé une compagne pour toujours !

[1] Buxtorf, synag. Selden, Uxor. hebr.

» Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui ré-
» jouissez Sion dans la multitude de ses enfants!
» Celle qui était stérile se réjouira en rassem-
» blant ses enfants sur son sein avec joie!

» Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui ré-
» pandez le plaisir sur l'époux et l'épouse, et qui
» avez créé pour eux la joie, les chants, l'allé-
» gresse, les tressaillements, l'amour, l'amitié, la
» paix, la tendresse conjugale! Comblez de bon-
» heur ces deux époux, comme vous en avez
» comblé l'homme et la femme dans le jardin
» d'Éden! Faites au plus tôt, Seigneur, que l'on
» entende dans les villes de Juda et de Jérusa-
» lem les chants de la joie, la voix de l'époux
» et la voix de l'épouse! la voix de l'amour mu-
» tuel des époux et la voix des enfants qui chan-
» tent! Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui
» comblez de joie l'époux et l'épouse! [1] »

Des musiciens grecs, armés de violons, de tympanons, de flûtes, de petites guitares, mêlèrent aux chants du roi-prophète un air que vous ne devineriez jamais..... c'était l'air de la *Parisienne!* Qui aurait pu s'attendre à trouver, dans un mariage israélite en Orient, au milieu

[1] Talmud. *Vid.* Selden, Uxor., liv. II, ch. 12.

des hymnes touchants inspirés par la muse de Siloë, l'air des *trois journées !*

La troisième et dernière cérémonie fut la plus courte : la fiancée, suivie de plusieurs femmes, se rendit dans la maison du jeune homme; les deux fiancés se placèrent à côté l'un de l'autre, le rabbin étendit sur eux un grand voile blanc, et lut à haute voix le contrat de mariage. Ensuite la jeune fille, soutenue par deux femmes, entra à petits pas dans la chambre nuptiale. Là les deux matrones coupent les cheveux de la timide vierge, ou bien les tressent de telle manière qu'ils ne puissent plus être vus de personne : car la femme mariée juive, en Orient, ne peut pas montrer ses cheveux à un étranger. Vous savez que, selon l'usage de la plupart des nations d'Orient, un jeune homme et une jeune fille se marient sans s'être jamais vus : cette coutume est aussi celle des juifs. Ainsi ont fini les cérémonies du mariage israélite.

Non loin du poétique Mélès, sur le revers septentrional du mont Pagus, au lieu où s'élevait l'antique capitale de l'Ionie, bâtie par Lysimaque, le voyageur chrétien remarque les traces d'un amphithéâtre. Ce monument des anciens jours a perdu ces portiques, ces arca-

des, ces colonnades, ces gradins où se plaçait la foule païenne pour assister aux jeux sanglants des gladiateurs, ou pour voir mourir quelques-uns des premiers enfants de l'Évangile. L'amphithéâtre n'a conservé que sa forme primitive: on ne voit plus qu'un terrain creusé au penchant de la montagne.

Ce fut dans ce lieu, aujourd'hui muet et désert, qu'un Père de l'Église, un grand docteur de la foi évangélique, reçut le martyre pour la gloire de Jésus-Christ. Polycarpe, qui avait été le disciple de Jean, qui avait eu le bonheur d'entendre de la bouche même de l'apôtre bien-aimé le récit de la vie mortelle du fils de la vierge de Nazareth, de ses discours, de ses miracles, de ses bienfaits et de son divin trépas sur le Calvaire, Polycarpe était évêque de Smyrne, et gouverna avec gloire pendant soixante ans l'église de cette ville. On croit que c'est saint Polycarpe que saint Jean a voulu désigner sous le nom de l'ange de l'église de Smyrne; c'est à lui, disent les chrétiens des bords du Mélès, que s'adressent ces paroles de l'Apocalypse : *Ne craignez rien de ce que vous aurez à souffrir. Le démon mettra quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous souffrirez pendant dix jours. Soyez fidèles*

jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.

C'est saint Polycarpe qui, le premier, envoya dans la Gaule ses disciples Pothin et Irénée pour y semer la parole de l'Évangile. « Je le vois encore, dit saint Florin en parlant de l'évêque de Smyrne, je le vois encore dans mes souvenirs : soit qu'il entrât, soit qu'il sortît d'une église ou d'une maison, quelle sainteté respirait dans toute sa personne! quelle majesté sur son visage et dans tout son extérieur! combien étaient puissantes les exhortations dont il nourrissait le peuple! Il me semble encore l'entendre nous raconter ses conversations avec saint Jean et plusieurs autres disciples qui avaient vu Jésus-Christ, nous citer leurs paroles et toutes celles qu'ils avaient recueillies de la bouche du Sauveur, nous entretenir de ses miracles et de sa doctrine d'après ce qu'il en savait de ceux qui avaient connu le verbe de vie et conversé avec lui. »

Saint Polycarpe a laissé des écrits où respire une âme belle et pure, où les pensées profondes, la connaissance du cœur humain, l'onction la plus divine se montrent avec une admirable simplicité. Voyez le portrait que le saint évêque fait du prêtre chrétien : « Il faut que le prêtre soit porté à l'indulgence, compatissant envers tous,

occupé à ramener les brebis égarées, à visiter tous les malades, plein de zèle pour la veuve, pour l'orphelin, pour le pauvre; toujours attentif à faire le bien devant Dieu et devant les hommes, à éviter toute colère, toute préférence, tout jugement injuste; entièrement affranchi d'avarice, de cette légèreté qui croit le mal trop facilement et d'une certaine sévérité qui juge avec trop de rigueur; il faut qu'il sache que nous avons tous une dette à payer pour quelques péchés. »

Saint Polycarpe fut arrêté par les ordres du proconsul de Smyrne, sous le règne de Trajan, empereur des Romains. On conduisit l'évêque à l'amphithéâtre du mont Pagus, en présence d'une foule innombrable de juifs et de païens venus là pour jouir de son supplice.

— Maudis le Christ, jure par la fortune des Césars, et je te laisserai aller, lui dit le proconsul.

— Si vous ne savez pas qui je suis, répondit Polycarpe, je le dirai librement, écoutez-le : je suis chrétien !

— Je t'exposerai aux bêtes si tu ne renonces pas à ta foi.

— Faites-les venir, je ne puis changer du bien au mal : il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite félicité.

Le proconsul était rempli de surprise en voyant avec quelle fermeté Polycarpe répondait aux questions qu'il lui adressait. Il envoya néanmoins son crieur dire trois fois au milieu de l'amphithéâtre : *Polycarpe a confessé qu'il était chrétien !*

— Qu'il soit dévoré par les bêtes ! crièrent les juifs et les païens assemblés.

Comme les jeux étaient finis et que l'heure était passée pour exposer Polycarpe aux bêtes féroces, on décida qu'il serait brûlé vif. Tout était prêt. Le saint de Smyrne ôta sa ceinture, se dépouilla de ses habits, et monta sur le bûcher comme sur un autel, pour y être offert à Dieu et consumé comme un holocauste d'agréable odeur. On voulait l'y attacher.

— C'est inutile, dit l'évêque, laissez-moi ainsi ; celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera demeurer ferme sur le bûcher sans qu'il soit besoin de vos clous. —

La flamme dévora en peu d'instants l'intrépide athlète de Jésus-Christ, et son âme s'envola vers Dieu avec la dernière prière qu'il adressa au ciel pour le pardon de ses bourreaux.

Le martyre de saint Polycarpe nous montre les juifs s'acharnant contre le confesseur de l'Évangile avec plus de passion et de rage que les

païens eux-mêmes : c'est qu'il y avait chez les Israélites un intérêt de religion qui ne leur permettait pas de supporter la gloire et les pacifiques conquêtes de ce Jésus qu'ils avaient cloué sur le bois de l'infamie ! La nation déicide devait contempler avec stupéfaction et douleur le courage, la sérénité, la grandeur sublime des martyrs de Jésus-Christ ; elle y trouvait le dernier mot de sa condamnation, son arrêt de mort social et religieux, sa perdition à travers les temps.



LETTRE III.

De Smyrne à Sardes, en passant par Nyphi et Cassaba. — Alascher, l'ancienne Philadelphie. — Itinéraire de l'empereur Frédéric Barberousse, depuis Sardes jusqu'à Laodicée. — Ruines de Tripolis du Méandre. — La ville de Dégnisléh.

A MON FRÈRE.

Dégnisléh, 22 janvier 1837.

Vous aviez entrepris, il y a six ans, un voyage dans l'Anatolie ; la fièvre vous arrêta en chemin, et vous revîntes à Smyrne avec le regret de n'avoir pu aller jusqu'à Laodicée. Je viens de compléter la course que vous laissâtes inachevée, et j'éprouve une douce joie à vous écrire d'un pays que vous auriez tant aimé à visiter.

Le 12 janvier, à onze heures du matin, nous sommes sortis de Smyrne par le pont des Cara-

vanes. Nous avons pris des chevaux de louage que nous garderons pendant les vingt ou trente jours que durera notre course.

Après avoir laissé à notre droite le mont Pagus, couronné des débris de sa vieille citadelle, nous n'avons pas tardé à voir Kara-Bounar (bains de Diane) et ses riants jardins. Le pays qu'on parcourt depuis Smyrne jusqu'à Nyphi est fertile et varié. De vastes plantations d'oliviers s'étendent à travers la plaine, et des forêts de cyprès s'élèvent dans des cimetières abandonnés. Vous voyez à gauche la chaîne du Sypile, à droite celle du Tmolus, dont le flanc couvert de pins et d'autres arbres offre des points de vues charmants. Des tentes de Yourouks dressées au pied de cette montagne complétaient de beaux paysages tout nouveaux pour moi. Ces Yourouks sont des musulmans de la secte d'Ali; ils sortirent de la Perse vers le commencement du neuvième siècle; ce peuple nomade ne vit que du produit de ses troupeaux; il ne compte guère plus de six cents familles répandues dans les sandjaks (provinces) d'Aïdin et de Kutayeh. Les Yourouks ne paient qu'un léger tribut aux pachas de ces contrées, qui leur abandonnent des terres incultes où ils font paître leurs bestiaux.

Sept heures de marche séparent Smyrne de Nyphi, bourg composé de trois cents familles, moitié grecques, moitié musulmanes. Ce village est agréablement situé au bas d'une forteresse en ruines. Dans les jardins de Nyphi s'élève une vieille tour qui fut, selon la tradition, la demeure d'un seigneur grec. « Ce seigneur, me disait un habitant du village, avait une fille fort belle, promise en mariage à un jeune prince de Philadelphie; le jeune homme étant venu visiter sa fiancée, la trouva morte. » Nyphi veut dire *fiancée* en grec moderne, et ce nom est resté au village et à la tour. La végétation est vigoureuse aux environs de Nyphi. Des noyers et d'autres arbres fruitiers y sont en grand nombre.

Nous nous remîmes en route le 13, au lever du soleil, en nous dirigeant au nord-est. A une heure de distance, nous laissâmes à notre droite un pont de cinq arches jeté sur une rivière qui porte le nom du village que nous venions de quitter. Nous arrivâmes à Kassaba au bout de huit heures de chemin, en passant à travers une vaste plaine où ne croissent que des tamarins et de hautes broussailles.

On nous avait dit à Nyphi que la peste faisait de grands ravages à Kassaba, et la vue de plusieurs

buttes de terre fraîchement remuées semblait nous confirmer cette fâcheuse nouvelle. Mais nous apprîmes bientôt que ces traces récentes n'étaient pas l'ouvrage de la mort: on célébrait alors le Baïram; pendant cette fête, les musulmans déposent des branches d'arbres sur les tombes, et remuent la terre comme pour la rendre plus légère à ceux qu'elle couvre. Il y a dans ce souvenir pour les morts quelque chose d'infiniment touchant: c'est ainsi que le pieux Osmanlis associe aux joies du Baïram ceux qu'il a autrefois aimés sur la terre. Cette année le Baïram a commencé par un malheur à Kassaba; un homme jeune était allé, dès la pointe du jour, visiter le sépulcre de sa femme morte depuis une semaine. Pendant qu'il ornait de fleurs ce tombeau, un tremblement le saisit soudain dans tous ses membres, et il mourut sur le cercueil de celle dont il était venu honorer le souvenir!

Kassaba compte cinq mille habitants; mille Grecs, cinquante Arméniens, et le reste Turc. Les deux nations chrétiennes ont une église. Les Turcs ont huit mosquées. La principale industrie de cette bourgade est le coton, qu'on transporte à Smyrne à dos de chameaux. Les melons de Kassaba méritent la réputation qu'ils ont dans toute l'Anatolie.

Kassaba ne dépend d'aucun pachalik; le produit des impôts est réservé aux odalisques du grand seigneur. Il y a toujours eu dans l'empire ottoman de petites cités dont les revenus étaient particulièrement affectés aux femmes du sultan. Kassaba est affermé à un mousselin, qui paie tous les ans au sérail une somme convenue; puis le mousselin s'arrange de son mieux pour retrouver, et au delà, l'argent qu'il envoie à Stamboul. J'ai cherché à savoir quelle était la somme que le gouverneur actuel donnait aux épouses de Mahmoud, mais je n'ai rien su de positif; cela est, je crois, un secret entre le mousselin et le sérail.

La distance de Kassaba à Sardes est de quatre lieues. La route va du nord au sud. A trois heures de Kassaba on rencontre deux villages turcs; l'un appelé Devrent, l'autre Organleh. La route passe au milieu d'une plaine inculte. Nous voyions, de temps à autre, de longues files de chameaux qui portaient des balles de coton à Smyrne. A la tête de la caravane est un Turc monté sur un petit âne; le musulman promène avec insouciance ses doigts sur les cordes d'une mandoline. La caravane ne fait pas le moindre bruit en marchant; il y a cependant plus de quatre cents chameaux à la queue l'un de l'autre,

et vous n'entendez que les sons monotones de la mandoline du chamelier.

« *Sart! Sart!*[1] » cria notre surudji (guide), en nous montrant une esplanade couverte de gazon où nous voyions de grands pans de murs et des colonnes debout ou renversées; c'était là le tombeau de Sardes: quelques tentes de Yourouks ont remplacé les palais et les temples de l'empire lydien.

Comme *Sart* est sur la route de Philadelphie, on y trouve une méchante taverne tenue par un vieux Grec déguenillé; c'est là que nous passâmes la nuit du 14 janvier. A côté de la taverne est un moulin à farine que fait tourner le Pactole, dont les flots ne roulent plus de paillettes d'or. Le Pactole est une rivière peu considérable qui se jette dans l'Hermus à deux heures au nord-est de la ville ruinée.

Une demi-heure nous suffit pour voir les restes de la cité de Crésus. Derrière le moulin sont les débris d'une église qui fut dédiée à la sainte Vierge. Cette église a été construite avec des colonnes, des chapiteaux qui ont probablement appartenu au temple de Cybèle, si célèbre à

[1] *Sart* est le nom que les Turcs donnent à Sardes.

Sardes dans les temps païens. Au nord-est du moulin apparaissent les ruines d'une autre église consacrée à saint Jean. De fortes murailles de briques se montrent au milieu de l'emplacement de la ville; ce sont là, dit-on, les restes de la Gérusia ou palais de Crésus. L'édifice devait être très-grand, car ses fondations s'étendent au loin. Cette demeure de roi sert maintenant de bergerie aux vaches. La citadelle est au sud de ces débris; c'est une montagne entièrement à pic entourée d'une triple muraille qui semble braver le temps par sa solidité. J'ai vu, au sommet de la montagne, la vedette bâtie par les Perses, mais j'y ai cherché vainement le temple de Jupiter Olympien qu'Alexandre y fit élever après que Sardes lui eut ouvert ses portes. Les plus intéressantes ruines de l'antique cité sont à trois quarts d'heure au sud-ouest du moulin, dans un vallon pittoresque au fond duquel coule une rivière qui descend du mont Tmolus. Ces ruines sont celles du temple de Cybèle; deux colonnes ioniques sont encore debout; autour de ces colonnes gisent des tronçons, des fûts, des entablements, des corniches, de grands chapiteaux d'un admirable travail; l'architecture grecque n'a peut être rien enfanté de plus parfait.

Je ne répéterai point ce que les livres anciens nous apprennent sur l'histoire de Sardes; ce serait étaler ici une érudition de collége. Mais un fait me revient à la mémoire, ce sont les curieuses découvertes d'Alexandre dans les archives de la métropole lydienne. Le fils de Philippe trouva des papiers qui lui révélèrent les libéralités des satrapes pour engager les Grecs à faire la guerre aux Macédoniens. Des lettres de Démosthène, conservées dans ces papiers, lui apprirent que le grand orateur d'Athènes n'avait pas toujours repoussé pour son compte les trésors de l'Asie.

S'il était besoin de prouver encore le néant des grandeurs humaines, on aurait de beaux discours à faire en contemplant l'état présent de Sardes. Cette ville où venaient aboutir les trésors de dix nations; cette ville où le roi Crésus déifiait la richesse et attendait tout d'elle: plaisir, bonheur, consolation, espérance; cette ville, enfin, que Florus appelait la *seconde Rome*, n'est maintenant qu'une pauvre et muette solitude! Plus de commerce, plus de culture, plus d'or sur les rives du Pactole; la tente du misérable Yourouk est tout ce que nous trouvons dans ce pays de Sardes où tant de splendeurs ont passé!

Onze heures de marche conduisent de Sardes

à Alascher (ville bigarrée) et non *Allah-Scher* (cité de Dieu), comme l'appellent presque tous les voyageurs. En quittant Sardes, on se dirige à l'orient au milieu d'une plaine parsemée de tentes de Turcomans. Cette plaine est bornée au midi par la longue chaîne du Tmolus, au nord par les montagnes qui portent le nom de Bellendjè-Dagh. A deux heures de distance de Sardes, sont deux villages musulmans qu'on nomme Seleïlli et Koulah. Nous passâmes la nuit du 15 janvier dans un taudis enfumé, situé sur la route à sept lieues d'Alascher. Un vieux Turc à mine insouciante nous reçut dans cette cabane. Notre hôte, Mohamed, ne pensant pas que la langue des Osmanlis nous était inconnue, nous adressait directement la parole; grande fut sa surprise lorsqu'il sut que nous ne savions pas le turc! Mohamed n'avait pas imaginé encore qu'il y eût dans le monde d'autres langues que la sienne. Aussi ne pouvait-il revenir de son étonnement, et n'ouvrait plus la bouche devant nous que pour dire, en portant ses mains sur sa tête: *Masch-Allah! Masch-Allah!* (merveille de Dieu! merveille de Dieu!) *Il y a sur la terre des hommes qui parlent une autre langue que celle des Osmanlis!*

Alascher, l'ancienne Philadelphie, est bâtie au

pied du mont Tmolus, appelé par les Turcs Kesténous-Dagh (blanche montagne), à cause de la neige qui couronne éternellement son sommet. Philadelphie est environnée de fortes murailles démentelées sur plusieurs points par les tremblements de terre. La ville moderne, qui est fort pauvre et fort sale, n'occupe pas tout l'espace enfermé par les remparts. Alascher a peu d'arbres fruitiers. Les principaux revenus de la cité sont les grains, le coton et le tabac. Alascher compte douze mille Turcs et trois mille Grecs; les musulmans ont huit mosquées, et les chrétiens deux églises. Vous ne sauriez croire avec quel empressement mêlé d'orgueil et de compassion, des chrétiens de Philadelphie nous montrèrent, dans l'enceinte des remparts, une vieille église conservant encore de grandes et fortes murailles en pierres de taille. Sur une de ces murailles on aperçoit l'image de saint Jean l'évangeliste. La communion chrétienne de Philadelphie est comptée, dans l'Apocalypse, au nombre des sept Églises d'Orient. Les chrétiens de cette ville n'ignorent pas que, sous la dénomination du mot *Eglise*, l'apôtre inspiré de Patmos ne s'adresse qu'aux cœurs des fidèles; mais, néanmoins, ce temple, dont les murs sont restés de-

bout à la suite des invasions musulmanes, apparaît comme un véritable témoin de Philadelphie toute chrétienne.

« Je connais tes œuvres, » dit le Fils de l'Homme à l'ange de l'Église de Philadelphie, « j'ai ouvert une porte devant toi que personne » ne peut fermer, parce que tu as peu de force, » et que cependant tu as gardé ma parole, et tu » n'as pas renoncé mon nom. Je te donnerai » quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas; je » les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils » reconnaîtront que je t'aime. Parce que tu as » gardé la parole de ma patience, moi je te garderai de l'heure de la tentation, qui doit venir » dans tout l'univers éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viendrai bientôt : garde » ce que tu as, de peur que d'autres ne remportent ta couronne. Quiconque sera victorieux, » j'en ferai une colonne dans le temple de mon » Dieu, et il n'en sortira plus; et je graverai sur » lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville » de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu; et je graverai sur lui mon nouveau nom. »

Tous les chrétiens de Philadelphie savent ces

paroles divines; les mères les apprennent à leurs enfants lorsqu'ils commencent à parler. Chaque soir, chaque matin, le chrétien d'Alascher prononce ces paroles comme il prononce l'*Oraison dominicale*, cette sublime prière sortie de la bouche d'un Dieu, et qui est répétée dans tous les coins de la terre où il y a des enfants de l'Évangile! Les Philadelphiens ont toujours été défenseurs zélés de la foi chrétienne. En 1306, Philadelphie fut la seule cité grecque de l'Asie Mineure qui refusa de recevoir Bayazid ou Bajazet. La manière dont Alascher tomba au pouvoir du fils de Mourad II mérite d'être rappelée.

Bayazid, se voyant dans l'impossibilité de se rendre maître de Philadelphie, réclama, pour assurer son projet, le contingent de ses nouveaux alliés, le Kral de Servie et l'empereur de Byzance. Manuel somma le commandant grec de Philadelphie de livrer la place et de recevoir un gouverneur et un juge turcs. Le chef de la cité répondit à l'empereur de Constantinople qu'il ne trahirait pas ses concitoyens, en rendant Philadelphie à un barbare. Bayazid, transporté de colère, ordonna aux troupes grecques, sous les ordres des empereurs byzantins, ses alliés, de s'emparer eux-mêmes de Philadelphie. Jean Paléologue et

Manuel montèrent les premiers à l'assaut de leur propre ville, pour la livrer au souverain ottoman. Les chefs de l'armée grecque acceptèrent des mains de Bayazid le prix de leur zèle, ou plutôt de leur lâcheté. Le féroce sultan fit massacrer le commandant de Philadelphie et une partie des habitants.[1]

A une heure au sud de la colline où s'élevait la citadelle de Philadelphie, est une muraille qui, selon Smith, fut construite par Bayazid avec des ossements humains, après le carnage des habitants d'Alascher. Il suffit de jeter les yeux sur cette construction pour voir la méprise du voyageur anglais. Cette muraille est tout simplement un reste d'aqueduc qui portait à la ville les eaux des sources du mont Tmolus; or la nature de ces eaux est de se pétrifier; les végétaux qu'elles chariaient sont restés incrustés sur le mur et présentent parfois la forme d'ossements.

Nous étions logés à Philadelphie dans la maison d'un jeune prêtre grec. Ayant su que nous allions à Jérusalem, le papa s'entretint avec nous du feu sacré qui s'allume *miraculeusement* le samedi saint dans le tombeau de Jésus-Christ. « Les moines

[1] M. de Hammer, *Hist. de l'empire ottoman.*

» du couvent de Saint-Sauveur, nous disait le » prêtre grec, ne peuvent souffrir qu'on leur » parle de la lumière miraculeuse; ils s'efforcent » de détruire cette croyance parmi les Grecs. » Les chrétiens doivent s'entr'aider les uns les » autres, » continuait le papa; « or, dans cette » affaire, les prêtres latins manquent de charité, » car ils n'ignorent pas que les monastères grecs » de la cité du Christ n'ont d'autres ressources » que la sainte lumière. » A côté de ces paroles, je vous citerai un fait qui vous donnera une meilleure idée du papa d'Alascher. Les biblistes anglais, dont vous avez eu occasion de parler, vinrent dernièrement à Philadelphie. Ils proposèrent vingt mille piastres (environ quatre mille cinq cents francs) aux prêtres grecs, s'ils voulaient ne pas prévenir contre eux les chrétiens de la cité. Les vingt mille piastres ne furent pas acceptées, et les propagateurs du protestantisme ne firent aucun prosélyte à Philadelphie.

Le 17 janvier, au moment où nous allions partir d'Alascher, trois papas vinrent nous donner la bénédiction. Ils se placèrent en face de nous, tenant d'une main un cierge allumé, de l'autre un livre dans lequel ils lisaient tout haut des prières: ces oraisons, adressées au ciel pour

nous, ne laissèrent pas que de nous toucher, et nous en remerciâmes les papas. Les prêtres grecs attendaient de nous quelque chose de mieux que des remercîments. Quel fut leur désappointement lorsqu'ils nous virent monter à cheval sans délier nos bourses! L'un de ces bons pères, ne pouvant se résoudre à nous voir partir sans recevoir un *bakchis*, finit par le demander à Joseph. Nous eûmes pitié de ces saintes gens, et nous chargeâmes notre drogman de leur donner le prix de leurs oraisons.

Dans une lettre du troisième volume de la *Correspondance d'Orient*, vous avez indiqué la route que suivit Frédéric Barberousse, depuis Gallipoli jusqu'aux rives du Selefk, où l'empereur perdit la vie. En allant de Sardes à Laodicée, nous avons marché sur les traces de l'armée allemande; comme elle, nous avons cheminé dans cette immense plaine, bornée au midi, par le Tmolus et le Cadmus, au nord par la chaîne de Bellendjé-dagh. Au bout de deux heures de marche depuis Philadelphie, nous sommes arrivés à l'extrémité orientale de la plaine, où se trouve la jonction de la chaîne du Tmolus avec celle de Bellendjé-dagh; là commencent les monts Messogis. Ces montagnes offrent d'abord un vallon

étroit, tortueux, au fond duquel serpente un courant d'eau limpide, ombragé par des peupliers et des platanes. Après avoir passé le village de Devrent, situé au penchant occidental d'une des collines qui forment le vallon, on marche pendant trois heures à travers une forêt de chênes nains, de sapins et de mélèzes. Nous laissâmes derrière nous ces montagnes, où passèrent, en 1190, les croisés germains, et nous arrivâmes à Tripolis, ville située à neuf lieues de Philadelphie.

Rien de considérable n'est resté de l'antique Tripolis du Méandre. Un théâtre dont les gradins ont disparu, des pierres de taille dispersées, des traces de remparts, des colonnes renversées sur un vaste plateau sans arbres, sans eau et sans verdure : voilà tout ce qui se présente à l'œil du voyageur. Une grande colline noirâtre, surmontée d'une énorme tour, seul reste d'une vieille citadelle, domine le plateau où s'élevait jadis la ville de Tripolis.

Strabon, qui a donné des détails sur toutes les cités antiques de la plaine du Méandre, ne parle point de Tripolis. Le silence du père de la géographie à cet égard prouverait que Tripolis n'existait pas de son temps. Nous trouvons le nom de Tripolis dans les livres religieux. Ce fut dans

cette ville que saint Barthélémi prêcha l'Évangile et que saint Philippe souffrit le martyre pour la défense de la foi chrétienne. En 1306, Tripolis tomba au pouvoir des Turcs par un stratagème. Les soldats de Kermian s'introduisirent dans la cité, déguisés en marchands; ils cachèrent leurs armes dans des sacs de blé et dans des ballots d'étoffes.

Au nord-est de l'emplacement de Tripolis est une vallée formée par le versant oriental de la colline où fut bâtie la citadelle de Tripolis, et une autre colline isolée au milieu de la plaine. Le Méandre, dont les bords sont en cet endroit couverts de saules et de roseaux, débouche dans la plaine par cette vallée. Je ne doute pas que ce ne soit là *ce vallon charmant rempli de myrtes, de figuiers et de cardamones*, dont parle le chroniqueur Ansbert. Les croisés allemands, conduits par Frédéric Barberousse, campèrent dans ce vallon avant de passer sur la rive gauche du Méandre. Ils traversèrent ensuite le Lycus, qui se jette dans le Méandre au nord de Tripolis, et, se dirigeant à l'est, les pèlerins d'Allemagne arrivèrent à Laodicée au bout de deux heures de marche.

Je ne sais dans quel livre Chandler a pu découvrir que Frédéric Barberousse, touché du

bon accueil des Laodicéens, se mit à genoux devant les portes de la ville, et pria pour la prospérité de ses habitants. L'empereur fut bien reçu à Laodicée, mais en lisant toutes les chroniques qui ont rapport à l'expédition de Frédéric, nous n'avons pas trouvé le trait mentionné par le voyageur anglais.

Après une nuit passée dans le village de Kassienidjeh, située à une heure à l'ouest de Tripolis, nous reprîmes notre route vers l'orient. Le trajet de Kassienidjeh à Dégnislèh est de cinq heures. On traverse le Méandre sur un pont de bois mal assuré, non loin du bourg de Sarraï-Keui, et on arrive à Dégnislèh en cheminant dans une plaine fertile, mais dépouillée de culture.

Dégnislèh ne remonte pas aux temps antiques : son origine est musulmane; il y a cent ans environ qu'une cité de ce nom s'élevait à une lieue à l'ouest de la ville actuelle. L'ancienne Dégnislèh fut détruite par un tremblement de terre, et sa population, composée de treize mille habitants, périt presque entière. Le peu de Turcs qui échappèrent à la mort vinrent s'établir au milieu des riches campagnes où nous voyons aujourd'hui Dégnislèh. Cette ville compte quinze mille musulmans, trois mille Grecs et deux mille Armé-

niens. En 1765, Chandler n'avait trouvé que quelques cabanes à Dégnislèh ; le prodigieux accroissement de cette cité ne surprend pas à la vue des fertiles campagnes parmi lesquelles elle est bâtie. Dégnislèh est une des plus agréables et des plus riches villes de l'Anatolie. Les grains, le coton, les fruits de toute espèce y abondent ; aussi les Turcs ont appelé Dégnislèh le Damàs de l'Asie Mineure, *El-Cham-Anadoli*. Mais dans cet Éden il y a une nation qui gémit ! c'est la nation grecque. Les rayas de Dégnislèh sont sans cesse en butte aux insultes, aux vexations des Turcs. Le pauvre Grec ne marche qu'en tremblant à côté du fier musulman, qui le regarde comme un vil esclave.

Nous sommes logés dans la maison d'un papa. Ce soir, une foule de Grecs sont venus mystérieusement vers nous pour nous demander si nous n'avions pas vu une armée russe campée dans la plaine de Philadelphie ; ces pauvres rayas cherchent des consolations en fabriquant des nouvelles de toute nature. Ils nous disaient aussi qu'un de leurs amis, arrivé de Smyrne depuis peu de jours, leur avait appris que les troupes de l'empereur Nicolas étaient sur le point de s'emparer de Constantinople.



LETTRE IV.

Laodicée et Hiérapolis du Méandre.

A MON FRÈRE.

Dégnislèh, janvier 1837.

Nous avons employé deux jours à visiter les ruines de Laodicée et d'Hiérapolis du Méandre. Les grands débris de ces cités célèbres n'ont pas encore été décrits d'une manière complète, et je n'épargnerai point les détails dans mon récit.

Laodicée, appelée par les Turcs *Eski-Hissar* (vieux château), est située à une heure au nord de Dégnislèh, sur un vaste plateau détaché des monts Messogis. Les premières ruines qui frappent le regard en arrivant à Eski-Hissar sont

celles d'un stade de cent pieds de longueur sur cinquante de largeur. Ce stade conserve encore vingt-deux rangs de siéges en marbre blanc. A l'extrémité occidentale du monument est une arcade de marbre par où les gladiateurs entraient dans l'arène. Cette arcade porte une inscription grecque, qui apprend que le stade fut commencé sous le consulat d'Auguste Vespasien, fils de l'empereur de ce nom, et achevé par Trajan dans la quatre-vingt-deuxième année de l'ère chrétienne. A l'ouest du stade se montre un théâtre de vingt-cinq rangs de siéges : les portes d'entrée sont renversées; des colonnes cannelées, des chapiteaux, des entablements, des corniches d'un beau travail, gisent sur le sol où s'élevaient les portes. Un théâtre beaucoup plus grand, et faisant face à la plaine où coule le Méandre, se présente au nord-est. Ce théâtre compte cinquante rangs de gradins en marbre; le monument a quatre cents pas de circonférence. Je puis bien ici compter des gradins et vous dire la forme de ce théâtre, mais comment vous donner une idée de son imposante majesté? comment vous mettre sous les yeux cette enceinte immense tristement encombrée de débris d'architecture? Ce qu'on éprouve, en présence de ce magnifique

théâtre, c'est une grande admiration pour l'antique génie qui l'éleva et une impression pleine de tristesse à la vue de la solitude du monument. On voudrait lui rendre son peuple et ses jours de fêtes; on voudrait voir encore dans cette enceinte la multitude applaudissant les chefs-d'œuvre dramatiques de la Grèce!

Entre le premier et le second théâtre sont de grandes colonnes brisées, des chapiteaux corinthiens du style le plus pur. Nous marchons sur l'emplacement de Laodicée, et nous rencontrons des murailles en marbre formant des carrés parfaits. Sont-ce là des restes de temples, de palais? il me serait impossible de vous rien expliquer là-dessus. Si j'entreprenais de vous décrire tous les vestiges de la cité d'Antiochus, je tomberais dans une confusion inévitable. Je dois me borner à mentionner les ruines qui, dans leur état présent, conservent encore la forme du monument auquel elles ont appartenu. Ainsi je n'oublierai pas les restes considérables d'un gymnase qui s'élève au milieu de la cité; plus loin est un troisième théâtre où apparaissent de larges gradins en marbre. A l'est du gymnase, à cent pas de distance, on trouve une statue de femme de forme colossale, couchée à côté d'un énorme

piédestal sur lequel elle était placée. La tête et les bras manquent à cette statue; le buste, les jambes, les draperies, sont remarquablement travaillés.

Les ruines de Laodicée couvrent une montagne basse d'environ une lieue de tour. Le sol est caverneux en plusieurs endroits, il n'est pas douteux que cette terre cache de grandes ruines. Le bouleversement de cette montagne est l'ouvrage des tremblements de terre, qui, plus que les révolutions humaines, ont englouti les beaux monuments de Laodicée. Cette ville, vous le savez, fut choisie par les empereurs de Rome pour la capitale de leur province de l'Asie Mineure. Plusieurs édifices, dignes de la grandeur des Césars, s'élevaient sur cette montagne aujourd'hui désolée où nous ne voyons plus que des pierres sans nom. Laodicée était belle et riche au temps des Romains; la ville retirait des revenus immenses de la vente de ses moutons renommés par la finesse de leur laine. Ces troupeaux de moutons ne paissent plus dans les champs solitaires de Laodicée, la race de ces animaux s'est même perdue. Nous ne voyons autour de nous que l'image de la dévastation. La végétation, qui répand quelquefois un peu de vie parmi les

vieux débris, ne se montre nulle part sur le tombeau de Laodicée; le Lycus coule encore au pied de ses remparts comme au temps de sa gloire, voilà tout!...

Suivez-moi maintenant à Hiérapolis, la ville sainte, que les Turcs nomment Pambou-Kaleh (le château de coton) à cause de l'éclatante blancheur de son rocher. En partant de Laodicée, on chemine pendant une demi-heure dans un étroit vallon arrosé par le Lycus. Laissant ensuite cette rivière à gauche, on prend la route au nord, à travers une plaine inculte et marécageuse. Plus nous avancions, plus la colline d'Hiérapolis paraissait resplendissante; les rayons du soleil l'inondaient de lumières; cette colline gigantesque, qui a la forme d'un amphithéâtre, ressemble, à un quart d'heure de distance, à une immense cascade qui se serait glacée tout à coup et dont les eaux auraient été converties en pierre. Nous traversâmes le Méandre sur un pont de bois chancelant, et nous parvînmes, au bout de deux heures de marche, sur le plateau de Pambou-Kaleh, en passant par un sentier rocheux bordé de sarcophages en marbre, ornés de festons et de têtes de béliers.

Les eaux minérales de Pambou-Kaleh occu-

peront la première place dans cette description des ruines de la cité sacrée. Hiérapolis fut consacrée à Apollon et à Esculape, à cause de la vertu de ses eaux. Aujourd'hui encore elles ont une grande réputation pour la guérison des douleurs rhumatismales et surtout pour les maladies de la peau. « On ne mourrait jamais, disent les Turcs de cette contrée, si on prenait tous les huit jours un bain dans les eaux de Pambou-Kaleh. » Ces eaux, qui ont aussi la propriété de donner à la laine une couleur pourpre, sont chaudes à un degré modéré; elles ont un goût sulfureux. Leurs sources jaillissent du centre de la ville; elles remplissent d'abord un bassin de trente pas de circonférence, au fond duquel se dessinent deux grandes colonnes de granit et des chapitaux corinthiens. Une infinité de petits ruisseaux s'échappent du bassin et sillonnent en tous sens l'emplacement de la cité. Rien de plus curieux, de plus extraordinaire que les traces des eaux à travers la ville. Ces eaux se congèlent; elles forment des rigoles d'une seule pierre jaune et blanche, et très-dure. Tous les ruisseaux, après mille et mille détours, se réunissent sur la surface de la grande colline dont les yeux peuvent à peine supporter l'éblouissante blancheur. Là on

voit un grand nombre de réservoirs qui sont l'ouvrage des eaux. On dirait que ces réservoirs ont été faits exprès pour s'y baigner. Les eaux sortent en bouillonnant des réservoirs, et se précipitent avec fracas au bas de la colline, comme dans un effrayant abîme. Puis elles vont se perdre dans la plaine que le Méandre arrose.

Strabon, Pausanias, Vitruve, Ulpian, ont parlé de la pétrification des eaux d'Hiérapolis; mais ces auteurs anciens ne nous apprennent rien de particulier sur ce point; ils finissent tous par dire que ces eaux formaient des murs qui servaient à clore les jardins de la ville sacrée.

Quelques voyageurs, Chandler entre autres, ont cru que Quintus de Smyrne, dans son dixième livre de le *Guerre de Troie*, avait placé à Hiérapolis l'antre sacré des nymphes, où Diane descendit autrefois du ciel pour contempler le bel Endymion endormi auprès de ses génisses. On a pensé que le poëte d'Ionie a voulu parler de la montagne d'Hiérapolis, quand il dit: « De loin on croit voir couler un lait frais sur » le lieu où Diane se reposa à côté du jeune » pâtre; à une distance moindre on dirait » que c'est une eau limpide; à mesure qu'on » approche cette eau s'épaissit, et, lorsqu'on

» arrive tout près, on est surpris de ne plus » trouver qu'un simple canal creusé dans le » roc. » Il y a bien, dans ces paroles, quelques images qu'on pourrait appliquer à la montagne de Pambou-Kaleh ; mais il me semble que l'imagination de Quintus se serait mise en plus grands frais de description, si elle avait voulu décrire le rocher d'Hiérapolis. Du reste, je vous rappellerai ici que Strabon indique la grotte d'Endymion au delà de la rivière Latmos, en Carie.

J'ai cherché vainement, à Hiérapolis, la sombre caverne appelée Plutonium, ou porte de l'Enfer, par les anciens. Le géographe d'Amasie place cette caverne sur une colline basse, dominée par la haute montagne de Messogis, au pied de laquelle s'élevait la ville sacrée.

« Le Plutonium, dit Strabon, est entouré d'une balustrade en pierre de cinquante pieds de circuit. » J'ai vu cette balustrade ; mais je n'ai pu reconnaître l'entrée du Tartare. Strabon avait vu lui-même l'enceinte de la balustrade remplie d'une fumée épaisse et infecte. Tous les animaux qui approchaient leur tête de cette enceinte mouraient sur-le-champ. Les galles seuls, ou prêtres de Cybèle, bravaient les miasmes délétères qui s'exhalaient de ce lieu terrible. Strabon

explique en peu de mots le miracle que le peuple d'Hiérapolis attribuait aux galles. Chandler, après des recherches inutiles sur le Plutonium, apprit, par un Turc, qu'une grotte fatale aux brebis et aux chèvres existait à Pambou-Kaleh. Le musulman ajoutait que cette grotte était la demeure d'un génie infernal.

J'arrive aux ruines de Pambou-Kaleh. Ces ruines s'offrent tout à coup à la vue, et produisent un surprenant spectacle. Voyez, au nord, cet arc de triomphe d'une architecture dégénérée, mais parfaitement conservé. Là commence une longue colonnade qui vient aboutir à une grande et magnifique église construite en pierres de taille. Plus loin apparaît le gymnase, ses murs sont d'une épaisseur énorme. On y reconnaît encore trois immenses galeries ; les pierres formant les voûtes de ces galeries sont si bien jointes, que les tremblements de terre ne les ont point ébranlées. Au nord-ouest, sur le versant méridional de la montagne, est un théâtre qui a trois cent quarante-six pieds de diamètre. Il n'y a pas dans tout l'Orient un théâtre en meilleur état que celui d'Hiérapolis. Cet édifice nous donne une idée de la forme des théâtres grecs du monde antique. Le monument compte quarante-cinq rangs de

gradins en beau marbre blanc. Nous voyons trois portes ornées de guirlandes et de festons. Celle du milieu était appelée *Grande porte Royale*; on nommait *Portes des Etrangers* celles qui sont à côté de la *Grande porte Royale*. Aux extrémités des portes latérales sont deux passages voûtés connus sous le nom de *Portes des Retours*. Les acteurs arrivaient sur la scène par les trois portes mentionnées ci-dessus, et sortaient par les deux passages voûtés des extrémités. On voit encore, sur le rang supérieur des gradins, les traces des portiques par où le peuple passait pour venir prendre place sur les siéges. Quoique les trois portes du théâtre d'Hiérapolis aient conservé leur forme primitive, elles ont subi néanmoins de déplorables dégradations. La scène présente une terrasse composée de larges blocs de marbre. L'enceinte de l'édifice est encombrée de colonnes de granit, d'entablements, de corniches et de chapitaux. Parmi ces magnifiques vestiges, confusément entassés, on distingue un fronton de quinze pieds de long sur quatre de large où sont sculptées des nymphes exécutant des danses voluptueuses. Les têtes manquent à ces nymphes, mais le reste du corps, les draperies, sont en parfaite conservation. La simplicité pure, le

goût exquis de l'architecture grecque se montrent sur ce grand bas-relief. J'ai trouvé dans l'enceinte du théâtre, sur un énorme bloc de marbre, l'inscription grecque copiée par Chandler. En voici une traduction :

« Salut, ô puissante et superbe Hiérapolis, séjour délicieux de l'immense *Asis*, le plus digne de la vénération publique, à cause du grand nombre des nymphes qui l'habitent et de ses monuments riches et magnifiques ! »

Le mot *Asis*, que nous lisons sur une pierre d'Hiérapolis, rappelle l'origine du nom d'Asie. Homère, Hérodote et Euripide désignaient sous le nom d'*Asis* une contrée de la Lydie arrosée par le Caïstre; des géographes d'un âge postérieur à celui des auteurs que je viens de citer, placent dans ce même pays une ville appelée *Asia*, fondée par une tribu nommée *Asionnes*. Il paraît naturel, comme l'a remarqué Malte-Brun, que les Grecs aient étendu le nom d'*Asis* à toute l'Asie Mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance.

Dans vos pèlerinages aux cités de l'antique Orient, vous avez eu occasion de remarquer que les anciens plaçaient toujours leur théâtre dans

des lieux d'où la vue pouvait embrasser une vaste étendue. Il serait impossible d'imaginer une position plus belle que celle du théâtre d'Hiérapolis. Assis sur les gradins, les spectateurs avaient devant eux la plaine arrosée par le Méandre, courant de l'est à l'ouest, sur un espace de trente lieues. Ils voyaient au midi l'immense chaîne du mont Cadmus, avec sa riche végétation et sa blanche couronne d'éternels frimas; à droite s'étendaient les mille sinuosités du fleuve et les monts Messogis; à gauche, leurs regards pouvaient se reposer sur Laodicée, où nous ne distinguons aujourd'hui qu'une montagne basse et parsemée de vieux débris.

Je ne m'arrêterai point à une grande quantité de colonnes répandues sans ordre sur l'emplacement de la cité. Je me contenterai de mentionner quinze piédestaux rangés en file à l'ouest du grand théâtre. Autour de ces piédestaux gisent d'énormes colonnes de forme oblongue et une infinité de chapiteaux corinthiens d'un beau style. Nous pensons que ces éclatants débris ont appartenu au temple de Cybèle, dont Hiérapolis se glorifiait.

Je vous ai déjà indiqué bien des ruines de la cité sacrée, et je ne vous ai rien dit encore de la

ville des morts. La nécropole d'Hiérapolis se déploie au nord-ouest. Vous voyez d'abord des constructions en pierres de taille de quinze pieds carrés sur trente d'élévation. Ces constructions sont surmontées d'un sarcophage en marbre et présentent deux longues avenues : c'était la principale entrée de la ville. Autour de ces grands tombeaux, et au penchant méridional de la montagne, sont répandus des sarcophages sans nombre portant chacun, en langue grecque, une inscription funéraire. Un de ces cercueils doit particulièrement fixer notre attention. Il est isolé, vers le nord, sur un monticule. Sa longueur est de dix pieds, sa largeur de quatre. Un homme, une femme, un enfant, couchés les uns à côté des autres, sont sculptés sur le couvercle. On maudit cent fois le stupide fanatisme des Turcs qui a mutilé les têtes de ce groupe. Une des faces du sarcophage représente des guerriers à cheval, la lance en main, et se défiant au combat. Ces guerriers ont le casque, le bouclier, la chaussure et la tunique des anciens Grecs. On voudrait savoir le nom du personnage qui fut déposé dans ce cercueil avec sa femme et son enfant. Tous les sarcophages d'Hiérapolis ont une inscription, et celui dont je parle n'a que son admirable

sculpture. Avait-on pensé, en élevant ce monument sépulcral, que le ciseau de l'artiste suffirait pour dire à la postérité quel fut le héros qui mourut peut-être en combattant pour son pays?

Rien n'est plus pénible pour le voyageur que de ne point connaître le passé d'une ville dont il foule les débris. Mais les annales d'Hiérapolis, comme celles de plusieurs antiques cités de l'Asie Mineure, étaient principalement écrites sur ses monuments, et voilà pourquoi l'histoire de la ville sacrée est maintenant ensevelie avec les ruines de ses édifices. Triste destin d'Hiérapolis! cette ville, jadis si puissante, n'a pu même garder les cendres de ses morts! Les cupides profanateurs de ce pays ont ouvert les sarcophages, croyant qu'ils cachaient des trésors. Aussi cette nécropole présente-t-elle un spectacle de complète désolation. Quand on promène ses pas à travers ces avenues de sépulcres où règne un morne et lugubre silence, et qu'on arrête ses regards sur le squelette d'Hiérapolis effrayant de nudité, l'imagination est comme frappée d'une sorte de vertige; on croirait à l'anéantissement de tout ce qui respire, à la fin de toutes choses; on dirait que la grande

famille humaine est descendue tout entière dans le cercueil, et que déjà les tombeaux s'ouvrent pour rendre les morts à leur dernier juge!



LETTRE V.

Le mont Cadmus. — Ruines de Cybira, près Vakouf. — Aphrodisias. — L'aga du village de Iéni-djé. — Route de Iéni-djé à Sultan-hissar. — Ruines de Nysa. — Une révolution musulmane à Guzel-hissar, en 1828. — La vierge Marie, saint Jean et saint Paul à Éphèse.

A MON FRERE.

Smyrne, 4 février 1837.

Nous voilà revenus de notre première excursion dans l'Anatolie. Nous nous mettrons bientôt en route pour Constantinople. En attendant que nos préparatifs de voyage soient finis, je vais vous raconter notre course depuis Dégnisléh jusqu'à Smyrne.

Le 23 janvier, au moment où le muezin du haut du minaret appelait les croyants de Dégnisléh à la seconde prière, nous quittions la

ville. Après avoir marché une heure au sud-ouest, nous arrivâmes au pied du mont Cadmus, appelé par les Turcs *Baba-Dagh* (père de la montagne). Ce fut avec un bien vif regret que je laissai à ma gauche le chemin que suivit Louis VII pour se rendre à Satalie (Adalia.)

J'aurais voulu marcher sur les traces du monarque français, j'aurais voulu voir les lieux qui furent témoins de sa gloire. En traçant l'itinéraire de Louis VII, dans l'Asie Mineure, vous avez accompagné le roi de France à travers le mont Cadmus; tout ce que vous avez dit sur les horribles difficultés du passage dans la montagne est d'une parfaite exactitude: je n'ai pas vu les lieux, mais la vérite de vos détails m'a été pleinement confirmée par des chameliers.

Vous allez maintenant me suivre dans ce mont Cadmus, dont le nom se mêle à un grand désastre de nos croisés français. Mes descriptions ne porteront point sur la même route que celle où l'armée française eut tant à souffrir, mais la physionomie de la montagne est partout à peu près la même, et mon récit pourra vous offrir quelques couleurs pour l'itinéraire de Louis VII.

On chemine à pied pour franchir le mont Cadmus. Nous avons marché dans un sentier rocheux

qui parfois n'offrait qu'une largeur de trois pieds. A droite et à gauche, l'œil plonge dans des précipices d'une effrayante profondeur. De noirs sapins et de vertes broussailles couvrent la crête des montagnes, le penchant des vallons. Les flancs des précipices sont parsemés de rochers à pic détachés les uns des autres. Le lierre grimpe autour des rocs aux pointes aiguës. A chaque pas que l'on fait dans ce sentier tortueux, les sites changent brusquement : ce sont tantôt des gorges profondes, riches de végétation, tantôt des plateaux immenses présentant de fraîches pelouses; puis, des sources abondantes tombant de cascade en cascade au fond des vallons ténébreux. On ne saurait imaginer une nature plus belle, plus vivace, plus vigoureuse et d'un caractère plus varié. Ce qui achève de donner à ces grandes montagnes un imposant aspect, c'est leur solitude et leur vaste silence; on n'y trouve pas la moindre habitation, la moindre trace de l'homme. Nous marchâmes pendant trois heures sur les hauteurs des monts. Nous descendîmes ensuite dans une vallée solitaire où croissent des pins et des platanes.

En sortant du mont Cadmus, au bout de cinq heures d'une marche pénible, nous vîmes, à notre

droite, sur un monticule isolé, des blocs de marbre d'une énorme grosseur, sur lesquels sont admirablement sculptés des nymphes exécutant des danses et des guerriers à cheval. A quel monument ont appartenu ces grandes et belles ruines? Je n'entreprendrai pas de vous l'expliquer. Ces débris se trouvent à une demi-heure à l'ouest d'un village turc appelé Kusuldja-Buluk.

Ces beaux vestiges des temps anciens semblaient nous indiquer d'autres ruines; en effet, une heure plus loin, du côté de l'ouest, des remparts de marbre s'offrirent à notre vue. Dans cette enceinte, qui peut avoir une lieue de tour, sont de charmants jardins clos avec des colonnes, des chapiteaux, des corniches du plus beau travail. La plus importante ruine que nous ayons vue est un stade où l'on trouve encore plusieurs gradins. Au-dessous du stade est un village turc qui porte le nom de Vakouf.

Quel fut le nom de la ville dont les ruines se trouvent là sur notre route? J'interroge Strabon sur le pays que nous parcourons en ce moment, et j'y trouve l'indication suivante : « Cybira est située au delà du Méandre, au midi de Laodicée; les bourgs de sa dépendance s'étendaient depuis la Pisidie jusqu'à la côte de l'île de Rhodes. Trois

villes voisines, Boubon, Bal-Boura et Œnéanda, se réunirent à elle, et cette réunion prit le nom de *Tétrapole*, c'est-à-dire association de quatre villes. » D'après les renseignements que nous ont donnés les musulmans du village de Vakouf, les ruines dont je viens de parler sont les seules qu'on rencontre dans le pays méridional du mont Cadmus. Ne puis-je donc pas croire que ce sont là les restes de l'antique Cybira?

J'étais si occupé par la vue des débris de cette ville, que j'ai fait à peine attention à une scène assez amusante dont nous avons été la cause. Quelques minutes avant d'arriver à Vakouf, nous avons vu un jeune musulman qui conduisait, en chantant, une charrue attelée de deux bœufs. Au bruit des pas de nos chevaux, le laboureur tourne la tête, interrompt sa chanson, laisse là la charrue et les bœufs, et se met à courir à toutes jambes à travers les champs en poussant des cris lamentables. Nous ne pouvions nous expliquer la soudaine frayeur du jeune homme. Notre guide nous dit que le Turc nous avait pris pour les gendarmes (cavas), chargés par le pacha de la levée des conscrits. Le pauvre musulman finit par s'arrêter : il comprit que nous étions des voyageurs inoffensifs, et non point des émissaires cruels

venus pour le ravir à la paix de ses jours. Ceci m'amène à vous dire un mot de la manière dont se fait la levée des conscrits dans la Turquie *régénérée*.

Le sultan ordonne à un pacha de lui fournir un certain nombre de jeunes gens; le pacha fait prendre dans son sandjak ce nombre d'hommes, et les envoie au Grand Seigneur. Le pacha ne suit en cela aucune règle, tout se soumet à la loi de son bon plaisir. On n'assigne aux conscrits aucun terme pour la durée du service : ils sont soldats à vie! Ce système, qui ne révèle pas un grand progrès de civilisation dans ce pays, a fait le désespoir de plus d'une famille; les pauvres mères, n'ayant d'autre perspective que celle de se voir à jamais privées de leurs fils, poussent quelquefois le désespoir jusqu'à vouloir renoncer aux joies maternelles : les avortements se multiplient dans l'Asie Mineure d'une manière effrayante.

Nous passâmes la nuit du 23 janvier dans une cabane de Vakouf. Le lendemain, à la pointe du jour, nous remontâmes à cheval, et nous poursuivîmes notre route à l'occident. Nous avions à notre droite la belle chaîne boisée de *Baba-Dagh*, à notre gauche une grande vallée plantée de quel-

ques arbres verts. A trois heures au midi de cette vallée est une cité turque de dix mille habitants, appelée Kelka; cette ville est la résidence de Davas-Oglou, gouverneur actuel de la contrée que nous parcourons maintenant. Nous sommes entrés bientôt dans une forêt de pins de trois heures d'étendue, puis nous avons traversé des collines basses couvertes de broussailles. Nous rencontrions des bergers, des chameliers qui, la main sur le cœur, nous donnaient le salut d'usage: *Ougour-Ola* (que le voyage vous soit heureux!); à cinq heures de Vakouf, nous avons laissé sur notre gauche un bourg turc du nom d'Émir. Une heure de chemin, depuis ce dernier village, nous a conduits à *Geïra*, village composé de quarante cabanes, bâties parmi les ruines de l'antique Aphrodisias, ville de Vénus.

Nous commencerons notre description d'Aphrodisias par des remparts modernes, que des mains barbares ont construits avec des colonnes cannelées, des chapiteaux, des corniches ornées de guirlandes et de grappes de raisins. Sur la partie extérieure des fortifications, au sud-est, on remarque des bas-reliefs qui sont entrés dans la construction des murailles. Ces bas-reliefs représentent d'amoureuses allégories. Le dieu Cupidon, armé

de sa flèche redoutable, dompte les hommes les plus farouches, les animaux les plus terribles : d'un côté des gladiateurs et des guerriers; d'un autre côté, des taureaux et des lions. Le marbre est entouré de guirlandes gracieusement entremêlées de charmantes petites têtes d'amours. Ces bas-reliefs, où l'art grec se montre dans sa plus remarquable pureté, présentent comme un poëme érotique écrit sur le marbre. Ces admirables fragments de sculpture ont certainement appartenu au temple de Vénus, dont nous parlerons bientôt.

Au midi est une magnifique porte en marbre blanc, sur le fronton de laquelle est une inscription grecque toute mutilée. Sur les deux côtés des façades extérieures et intérieures sont des statues d'environ trois pieds de hauteur; ces statues ont des ailes déployées et représentent peut-être des génies prêts à s'élancer à travers l'espace. Au nord de cette porte, dans l'enceinte des murailles, est un stade d'une surprenante grandeur; tous les gradins existent encore ainsi que les deux arcades par où les gladiateurs entraient dans l'arène. Des broussailles croissent entre les jointures des gradins, et, mêlant leur verdure à la mousse amassée par le temps, semblent vouloir

dérober ce monument aux outrages de l'homme.

Dix-huit colonnes cannelées sont restées debout au milieu de l'enceinte d'Aphrodisias; elles ont quatre pieds de diamètre; c'est tout ce qui reste du temple de Vénus, tant admiré par le peuple de l'antique Ionie. Des cigognes ont bâti leur nid sur le faîte des chapiteaux; elles voltigeaient de colonne en colonne, de ruine en ruine; le bruit de leurs ailes, le choc de leur bec sur les débris du monument, remplaçaient les hymnes qui jadis retentissaient en l'honneur de la mère des amours. A quarante-cinq pas de ces belles ruines, s'élèvent douze colonnes d'une moindre dimension que celles du temple de Vénus. Les ornements des entablements de ces colonnes représentent des guirlandes et des grappes de raisin; ils sont semblables à ceux que nous avons indiqués tout à l'heure en nous promenant autour des remparts. Il est permis de croire, d'après ces emblèmes, que ces colonnes ont appartenu à un temple de Bacchus. Les douze colonnes correspondent à des tronçons, à des fûts brisés; il est facile de reconnaître qu'il y avait là trois rangs de colonnes, dont trente sur chaque rang. A l'extrémité de ces colonnades, apparaît un portique bien conservé. Les ruines d'Aphro-

disias couvrent une vaste étendue; elles présentent au voyageur des débris dont on ne saurait préciser la destination primitive.

Nous quittâmes Geïra le 25 janvier, à sept heures du matin ; nous sortîmes par la porte occidentale. La plaine où s'élevait la ville de Vénus a environ deux lieues de largeur. Cette plaine est bornée au nord et au midi par deux chaînes de montagnes. A une heure d'Aphrodisias on trouve une étroite vallée, arrosée par une rivière appelée Kara-sou (eau noire). On voit dans cette vallée une fabrique d'indienne et deux moulins à farine. Kara-sou est aussi le nom d'un gros bourg turc situé à une heure au midi de la vallée. Quelques *zeïbeïs* (gendarmes musulmans) se reposaient sur le rivage ombragé de Kara-sou. Le costume des zeïbeïs mérite qu'on le décrive ; il se compose d'un énorme turban à forme pyramidale, d'une jaquette en drap rouge à manches pendantes, et d'un caleçon blanc extrêmement étroit qui ne descend qu'aux genoux, la jambe reste nue. Leurs pieds sont emprisonnés dans des souliers rouges terminés en pointe. Un long yatagan damasquiné, et un paquet de pistolets incrustés en argent sont suspendus à leur ceinture. Les zeïbeïs sont en général de très-beaux hommes.

Du temps des Déré-beys, les zeibeïs étaient célèbres par leur bravoure ; ils formaient la garde d'honneur de ces puissants feudataires, et faisaient, comme aujourd'hui, la police de l'Anatolie. Mais leurs priviléges ont fini avec le règne de leurs protecteurs.

De Geïra au village de Ieni-djé, trois heures de distance. Des lauriers-roses, des platanes, croissent en abondance sur les bords du Kara-sou, qu'on suit jusqu'au village. Nous arrivâmes devant la maison de l'aga (chef) de Ieni-djé ; nous le trouvâmes accroupi dans l'angle d'un divan ; c'était un homme de trente ans et d'une belle figure. Osman (c'était le nom de l'aga) nous dit : « Soyez les bienvenus, ô voyageurs ! Ieni-djé n'a que de pauvres cabanes, celle que j'occupe est la moins incommode de toutes, c'est la seule que je puisse vous offrir : nous passerons ici cette nuit tous ensemble. — Nous sommes touchés de ta bonne et franche hospitalité, » dis-je à Osman.

Vous savez que rien n'attire l'attention des Turcs comme les armes ; un Osmanlis juge un homme d'après les armes qu'il porte : les armes sont pour lui la mesure du mérite et du rang. Nous avions à notre ceinture des pistolets à pis-

ton qui excitèrent beaucoup la curiosité de l'aga; notre hôte, émerveillé, les tournait et les retournait, les examinait de cent façons, et, dans son admiration, il répétait : *Allah kérim! Allah kérim!* (Dieu est grand ! Dieu est grand !) Quelle fut la surprise du bon Osman, lorsque nous le priâmes d'accepter une de ces armes qui lui plaisaient tant!

Nous ne nous attendions pas à trouver du vin autour de la table d'un aga de l'Asie Mineure. Pendant le repas du soir, deux cruches de vin blanc nous apparurent tout à coup. Nous pensâmes d'abord que c'était une politesse faite à des voyageurs francs; mais nous ne tardâmes pas à nous convaincre que ces musulmans avaient fait apporter pour leur propre compte la liqueur défendue. Seulement les bons Osmanlis, craignant de nous scandaliser, s'abstenaient d'en boire devant nous; pour chaque libation ils allaient dans le coin le plus secret de l'appartement, comme pour dérober à Mahomet et à des chrétiens cette transgression de la loi sainte.

Après avoir reçu les souhaits de bon voyage de notre hôte, nous partîmes de l'Ieni-djé par le plus beau temps du monde. Vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ de Smyrne, et pendant ce temps nous n'avions pas eu une seule

journée froide ou pluvieuse ; le mois de janvier que nous avons passé dans l'Anatolie a été beau comme le printemps en Europe. La nature était parée comme au mois de mai ; pas un nuage ne cachait le soleil ; les oiseaux, qui dans cette saison ne chantent plus dans nos climats, nous faisaient entendre d'harmonieux accords sur les rameaux déjà fleuris de l'amandier ; le pommier, le poirier, le prunier, étaient en fleurs. Si ce pays n'intéressait pas le voyageur par le souvenir des peuples anciens et par les mœurs des peuples nouveaux, on y trouverait encore un grand charme en face de ce ciel bleu et de cette belle nature que nous retrouvons ici dans la saison d'hiver.

Nous marchâmes pendant deux heures dans de frais et riants vallons ; nous vîmes à notre droite la colline isolée où fut bâtie Antiochette. Le Kara-sou coule au midi de la colline et va se jeter dans le Méandre, à peu de distance, au nord de l'ancienne ville. Le Kara-sou, appelé Arsinus par Pline, prend ici le nom de Dondola. Au pied de la montagne d'Antiochette, on voit un schifflik (ferme), bâti sur la rive droite du Dondola. Les figues d'Antiochette, si renommées du temps de Strabon, méritent encore leur réputation.

Vous avez indiqué d'une manière exacte et précisé le lieu où Louis VII traversa le Méandre avec son armée. Un musulman du schifflik nous a assuré qu'à deux heures et quart au nord d'Antiochette, on pouvait passer le Méandre à gué. Les ruines d'Antiochette sont trop peu considérables pour que je m'y arrête.

A une heure du schifflik, nous laissâmes à notre droite un gros village turc appelé Geurenik. Deux heures plus loin, est le bourg de Koukoudja, adossé au penchant du mont Messogis. Nous marchions sur la rive gauche du Méandre; de grands aigles planaient au-dessus de nos têtes et venaient quelquefois se reposer sur les saules qui croissent sur les bords du fleuve. Les rives du Méandre sont sujettes à des éboulements continuels, ce qui jadis avait donné naissance à un usage singulier : les propriétaires qui souffraient de ces ravages intentaient un procès au Méandre; ils recevaient des indemnités sur les péages que les chefs du pays avaient établis le long de son cours. Le lit du fleuve s'élargit chaque année; il déborde dans le temps des pluies; ses eaux, comme celles du Nil, fécondent les terres qu'elles visitent.

Vous n'avez pas oublié le beau pays de Sultan-

hissar; vous avez vu ses amandiers, ses champs d'oliviers, ses grands noyers, ses sources d'eau limpide qui descendent des flancs du mont Messogis. Vous n'avez fait qu'indiquer les ruines de l'antique Nysa, répandues au penchant du Messogis à une demi-heure au nord de Sultan-hissar. Le plateau où gisent les débris de Nysa, étale une grande richesse de végétation : des vignes, des chênes, des frênes, des sapins, de superbes oliviers; tous ces arbres mêlés aux vieilles murailles de la ville, produisent un effet des plus pittoresques. Nysa était bâtie sur deux collines basses, un torrent profond partageait la cité. Un pont jeté sur ce torrent réunissait les deux parties de la ville. Sur la colline occidentale on aperçoit encore les restes d'un long aqueduc; sur la colline de l'est on voit les murailles du gymnase où Strabon, le père de la géographie, étudia la grammaire; non loin de la rive orientale du torrent, on est frappé de la vue d'un théâtre immense; on ne voit plus dans son enceinte que de grands oliviers. Une haute montagne domine au nord le plateau de Nysa; le coteau de cette montagne présente des champs de vignes et d'oliviers et deux gros villages musulmans.

Vous connaissez la route qui conduit de Sultan-

Hissar à Tralles, et je ne vous en dirai rien. Guzel-Hissar, ou Aïdin, n'a pas changé depuis 1830. On y voit toujours des maisons délabrées, des rues tortueuses, sales et dépavées. Dans votre lettre sur cette ville vous n'avez point parlé d'une révolution qui jeta l'épouvante dans tout le sandjak d'Aïdin. En 1828, un zeïbeïs (gendarme), nommé Kel-Méhémet (Méhémet-le Teigneux), né au village d'Akché, situé à six heures de Guzel-Hissar, se mit dans la tête d'exciter le pays contre les réformes du sultan Mahmoud. Kel-Méhémet ne savait ni lire ni écrire, mais il était doué d'une imagination ardente; le fanatisme qui l'animait le rendit éloquent auprès du peuple. En peu de temps il rassembla mille hommes appartenant à différents villages du sandjak. Il s'empara de Koukoudja et de Nazilli, deux bourgades situées à quelques lieues à l'orient d'Aïdin. Ces premiers succès l'encouragèrent à tenter un coup de main contre la ville de Guzel-Hissar. Il entra dans la cité à la tête de sa troupe, et telle était la terreur de son nom, que les huit cents hommes de garnison de Guzel-Hissar n'essayèrent aucune résistance. Le chef des révoltés avait le peuple pour lui. Kel-Méhémet chassa d'Aïdin Hadji-Yeuk-Oglou, qui en était alors gouverneur. Le

zeïbeïs d'Akché resta maître de Tralles pendant trois mois ; plusieurs pachas de l'Anatolie réunirent leurs forces, et marchèrent contre le chef rebelle au moment où il se préparait à conduire sa troupe jusqu'à Smyrne. Méhémet fit encore une tentative pour reprendre Aïdin. Une nuit, un horrible combat eut lieu aux portes de Guzel-Hissar, entre les insurgés et les soldats des pachas. Les bataillons des gouverneurs ne cherchaient que Kel dans la mêlée ; l'intrépide révolté céda enfin au nombre, et tomba percé de coups. Le lendemain on promena sa tête dans un plat d'argent dans les bazars de Guzel-Hissar. Les rebelles qui échappèrent au carnage se réfugièrent dans les vallons de Babadagh.

Nous vîmes à Aïdin un médecin appelé Nicolas, qui nous raconta une anecdote sur Kel-Méhémet ; cette anecdote pourra vous donner une idée complète du caractère de ce musulman.

Deux jours après son entrée victorieuse à Guzel-Hissar, le rebelle fit appeler Nicolas. Kel était assis dans le coin d'un divan ; il fumait tranquillement son schibouk, et parlait de sa santé à l'hikim-bachi (chef des médecins). En ce moment un Turc entre dans l'appartement, salue respectueusement Méhémet, et vient baiser les pans de

sa robe, selon la coutume musulmane : Kel prend un yatagan qui ne quittait jamais sa ceinture, et, sans se troubler, partage d'un seul coup la tête de l'homme qui lui embrassait les pieds.

« Ce lâche, dit Kel-Méhémet en remettant le » fer sanglant dans son fourreau, ce lâche a dé- » serté le combat que nous avons livré avant » hier pour la défense de notre religion, et il a » osé aujourd'hui aborder ma présence ! *Guiel,* » *guiel* » (viens, viens), ajouta Kel-Méhémet en élevant un peu la voix et frappant dans ses mains pour appeler les esclaves. Au signal du maître, les esclaves arrivent et enlèvent le cadavre. Puis, se tournant vers le docteur avec le plus grand sang-froid :

— Tu penses donc, lui dit-il, qu'une saignée me ferait du bien ?

Nicolas ne put lui répondre, tant il était troublé de tout ce qui venait de se passer sous ses yeux. Le docteur tremblait encore en nous racontant cette scène tragique.

Il n'y a pas de pays dans la Turquie où les réformes du sultan de Stamboul soient plus détestées qu'à Guzel-Hissar ; de fréquentes insurrections éclateraient dans la ville, si le peuple rencontrait souvent des hommes tels que Kel-

Méhémet. Kara-Osman-Oglou gouverne les musulmans d'Aïdin avec une main de fer; le moindre signe de mécontentement est puni de mort. Une forte garnison ne quitte jamais la cité, toujours disposée à la révolte.

Vous avez décrit, dans la *Correspondance d'Orient*, la route d'Aïdin à Smyrne, en passant par Magnésie, Scala-Nova, l'ancienne Néopolis et les ruines d'Éphèse; j'ai suivi ce même chemin, et tout ce que vous avez dit sur ces riches contrées m'a paru d'une parfaite exactitude. Votre description des ruines de Magnésie du Méandre est complète. Les restes de cette ville qui frappent d'abord l'attention, ce sont les murs qui renfermaient le temple de Diane *aux sourcils blancs*. Au premier aspect on croirait voir les remparts d'une cité; mais il faut chercher les murailles de Magnésie sur les hauteurs du Thorax et dans la partie septentrionale de la plaine.

A l'extrémité occidentale de la plaine de Magnésie, nous avons aperçu une fumée qui semblait sortir du sein de la terre. Notre surudji (guide) nous a dit que cette fumée était produite par des eaux chaudes. Ces sources ont reparu cette année; il y avait sept ans qu'elles ne s'étaient montrées.

J'ai visité en détail les ruines d'Éphèse. On peut

suivre avec votre description toutes les traces de l'antique cité. Le kavas du consul de France à Scala-Nova était venu avec nous à Éphèse pour nous indiquer un bas-relief qu'aucun voyageur n'avait encore vu. Ce bas-relief est placé dans le mur de la tour occidentale du château d'Aïa-Solouk. Je suis descendu dans cette tour à l'aide d'une corde que mes compagnons de voyage retenaient par en haut. Le marbre a trois pieds de long sur deux de large. On voit d'un côté un arbre qui ressemble à un saule pleureur, de l'autre côté un cyprès. Un serpent enlace le saule. Entre les deux arbres apparaissent cinq personnages. L'un d'eux, plus grand que les autres, est à demi couché sur un lit. Les draperies de ce lit sont travaillées avec une rare perfection. Les quatre personnages sont debout devant le lit. A côté est un pilier sur lequel repose un vase. Au bas du marbre on voit une inscription grecque toute mutilée. Nous devons regretter la perte de cette inscription; elle nous aurait expliqué la scène gravée sur cette pierre. La renommée d'Hippocrate, le grand homme de Cos, remplissait tout l'archipel grec, tous les pays de l'Asie Mineure. Esculape avait partout des temples; partout le génie de la médecine était invoqué. Le

bas-relief que j'ai vu dans la vieille tour d'Aïa-Solouk appartenait probablement à un temple d'Esculape : un malade échappé au trépas avait sans doute consacré le souvenir de sa guérison dans cette espèce d'*ex-voto* placé autour des autels du dieu de la médecine. Sur ce marbre, où respire le génie d'un grand artiste, le malade avait fait sculpter, d'un côté, le cyprès qui l'avait menacé de son ombre ; de l'autre, l'emblème de la science qui l'avait sauvé.

Les divers pays de l'Anatolie que je viens de parcourir occupent une grande place dans l'histoire des premiers temps du christianisme. Smyrne, Philadelphie, Laodicée, Tralles, Magnésie, Éphèse, se mêlent au souvenir des premiers progrès de la foi évangélique en Orient. Ma pensée se reporte plus d'une fois vers cette lointaine lutte de l'ancienne société païenne et de cette société nouvelle qui, armée de la croix, aspirait à l'empire du monde. Les Pères de l'Église du premier siècle du christianisme faisaient entendre leur voix austère au milieu de la voluptueuse Ionie. Ils prêchaient leur Dieu mort sur une croix, en présence des temples de Jupiter, de Bacchus et de Diane. Ils soutenaient par leurs discours les nouveaux fidèles qui, entrés, la croix

à la main, dans les voies des macérations et des sacrifices, jetaient parfois leurs regards en arrière pour regretter les terrestres joies du monde mythologique. Chaque ville, chaque province de l'Asie Mineure a des traditions particulières qui se rattachent à l'établissement de l'Évangile. Dans le pays d'Éphèse, deux rayonnantes figures charment et frappent l'esprit : nous trouvons ici les souvenirs de Marie et de Jean.

Quarante ans après la mort du Sauveur, Jean, le disciple chéri, celui qui reposa sa tête sur le sein de Jésus, fuyait la persécution, et se retira à Éphèse avec Marie. « Jean était plus tendre, a dit saint Chrysostome, Jésus-Christ lui donna sa mère ; Pierre était plus fervent, Jésus-Christ lui donna son Église. »

Dans l'histoire de ce monde, rien de plus frappant que le souvenir de Marie, la mère du Dieu crucifié, traversant l'Asie Mineure en fugitive, après les sanglantes scènes du Golgotha, et venant enfin chercher un refuge aux bords des mers d'Ionie, en face de ces temples des dieux, qui devaient crouler devant la croix de son fils ! Qui redira jamais tout ce qu'il y a de sublime poésie dans le spectacle de la vierge galiléenne, errante autour du temple de Diane, accompagnée de

Jean, le tendre ami de Jésus ! Marie, la vierge immaculée, l'étoile du matin, la rose mystique, ce merveilleux symbole de divine pureté, Marie était là, dans cette ville d'Éphèse, où la débauche avait des temples, où les femmes d'Ionie avaient oublié jusqu'au nom de la vertu !

Après le trépas de la mère du Rédempteur, Jean fut conduit à Rome par l'ordre de Domitien. L'apôtre fut plongé dans une cuve d'huile bouillante près de la porte Latine. Mais ce supplice ne devait point terminer ses jours ; l'empereur prononça contre lui un arrêt d'exil ; le rocher de Pathmos recueillit le disciple proscrit, et c'est là qu'il écrivit l'*Apocalypse*, ce livre des grandes visions, des mystérieux symboles. Lorsque Nerva parvint à l'empire, il rappela les exilés ; Jean retourna à Éphèse, et de là il gouvernait toutes les églises d'Asie. L'apôtre bien-aimé, le gardien fidèle de la mère du Sauveur, le seul des quatre évangélistes qui, selon un écrivain sacré, ait bien fait connaître le cœur de Jésus, mourut à Éphèse, dans la dernière année du premier siècle. On demande en vain aux ruines de la ville de Diane quel coin de terre a gardé sa poussière ; mais son ombre plane sur tous les débris.

Quand on arrête sa pensée sur les premiers

temps de l'Église à Éphèse, peut-on oublier saint Paul, ce grand homme que Dieu avait choisi pour confondre le judaïsme, pour convertir les païens et pour former le christianisme naissant[1]? Ananie, dont vous avez vu la maison souterraine à Damas, avait entendu, dans une vision, la parole du Seigneur : « Va vers Paul, lui dit-il, car cet homme » est un vase d'élection pour porter mon nom » devant les gentils, devant les rois et devant les » enfants d'Israël[2]. »

Lorsque Paul arriva dans la cité de Diane, il avait déjà annoncé son Dieu dans toute la Macédoine et dans beaucoup de pays de l'Asie Mineure. Ses premiers succès évangéliques dans ces contrées furent immenses. Ce n'étaient pas des barbares et des ignorants qu'il avait persuadés, mais des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges et des consuls[3]. Durant trois mois, l'apôtre parla librement de la doctrine du Christ dans la synagogue d'Éphèse. Vous savez quelle fut la cause du trouble qui survint alors dans cette ville. Un orfévre, nommé Démétrius, faisait en métal de petits temples de

[1] Saint Jérôme.
[2] Actes des apôtres, chap. IX.
[3] Saint Chrysostôme.

Diane, et ce commerce lui rendait beaucoup d'argent. Démétrius excita contre Paul tous les ouvriers qui travaillaient à ces sortes d'ouvrages. « Vous voyez et vous entendez dire, criait Dé-
» métrius, que, non-seulement à Éphèse, mais
» dans presque toute l'Asie, ce Paul a détourné
» une grande multitude, en disant que les ou-
» vrages de la main des hommes ne sont point
» des dieux. Or, il est à craindre que non-seu-
» lement notre art ne vienne à être décrié, mais
» que le temple même de la grande Diane ne soit
» méprisé, et que la majesté de celle que toute
» l'Asie et tout l'univers adore ne tombe dans
» l'oubli[1]. »

Ces paroles entendues, ils furent remplis de colère, et ils s'écrièrent : Vive la grande Diane des Éphésiens! Or, Paul voulait aller parmi le peuple; mais les disciples ne le permirent pas. Quelques-uns même des chefs de l'Asie, qui étaient ses amis, l'envoyèrent prier de ne point paraître au théâtre : cependant le gouverneur de la ville apaisa la multitude.

C'est en vain que l'Asie Mineure voulait garder ses temples, c'est en vain qu'on voulait empê-

[1] Actes des apôtres, chap. XIX.

cher les dieux de tomber; leur dernière heure allait sonner; l'Olympe allait être réduit en poudre, et la croix seule, debout sur les débris des autels païens, allait marquer pour le monde un grand âge nouveau!



LETTRE VI.

Départ de Smyrne. — Magnésie de l'Hermus. — Les déré-beys. — Les tombeaux lydiens et le lac Gigéen. — Koulah, l'ancienne Clamyda; conversation avec un uléma de cette ville.

A M. MICHAUD.

Koulah, 2 *mars* 1837.

La plupart des voyageurs qui vont de Smyrne à Constantinople suivent la route de Pergame et les rivages de la mer Égée; nous nous sommes mis en chemin pour la capitale ottomane, avec l'intention de passer par Magnésie, Kutayeh, Brousse et Nycée. Nous avons quitté Smyrne le 24 février, à onze heures du matin. Nous avons pris des chevaux de louage qui seront à notre disposition jusqu'à Kutayeh; là, nous prendrons des chevaux de poste. Toutes les villes de l'Anatolie et les villages situés sur les routes les plus

fréquentées, ont des chevaux uniquement destinés au service du gouvernement et à celui des voyageurs. On paie le cheval une piastre par lieue, environ vingt-cinq centimes de notre monnaie.

Magnésie ou Magnissa est située à huit lieues au nord-est de Smyrne, au midi d'une belle plaine fécondée par les eaux de l'Hermus, au pied de la gigantesque chaîne du Sipyle, dont les flancs nus et déchirés ont un aspect grandiose et une sauvage beauté. La physionomie extérieure de Magnésie est variée et pittoresque; une grande colline à pic, couronnée des débris d'une antique citadelle, s'élève au-dessus des coupoles de plomb, des minarets et des cyprès du champ des morts, qui se trouve au milieu de la ville. Magnésie est une des plus grandes cités de l'Asie Mineure; sa population est de soixante-dix mille Turcs, mille Grecs, autant d'Arméniens et quatre cents familles juives. Magnésie fait un très-grand commerce de coton, de grains et de tabac. De même que le tabac de Latakié est le meilleur de la Syrie, le tabac de Magnésie est le plus estimé de l'Anatolie.

Le gouverneur de Magnésie se nomme Hadji-Yeuk-Oglou. Il appartient à cette famille de Kara-

Osman-Oglou, si puissante du temps de la féodalité turque. Je vous rappellerai ici l'origine des déré-beys, ou seigneurs de la vallée. Les premiers conquérants turcs donnèrent aux chefs de leurs troupes des timars (petits fiefs) et des imarets (grands fiefs), dans le double but de pourvoir à la défense de l'empire et de récompenser des services militaires. D'après un règlement d'Amurat ou Mourad I, le fondateur des janissaires, l'hérédité des fiefs se perpétuait de mâle en mâle, et ne revenait à l'État qu'après l'extinction de la famille. De simples propriétaires qu'ils étaient, les déré-beys devinrent de plus en plus indépendants; ils étendirent leur pouvoir, et le consolidèrent surtout sous le règne orageux de Mourad III.

La famille de Tschapan-Oglou, à Yousgat en Cappadoce, et celle de Kara-Osman-Oglou, à Magnésie, étaient devenues, par la faiblesse des sultans, souveraines de l'Asie Mineure. Une union parfaite régnait entre ces deux familles; leurs mœurs, leurs lois, leurs intérêts, étaient les mêmes; ils payaient exactement leur redevance à la Sublime Porte, fournissaient chaque année les contingents exigés et prévenaient avec soin tout sujet de plainte. Des présents distribués avec intelligence leur assuraient des protecteurs au divan

et parmi les janissaires. Si quelque demande de la Porte leur paraissait trop onéreuse, ils se mettaient vite en mesure pour se défendre; car, indépendamment des soldats qu'ils étaient obligés de fournir chaque année au sultan, les déré-beys pouvaient mettre en campagne plus de cent cinquante mille hommes armés. Leur cavalerie était remarquable surtout, par la richesse des équipements et par la beauté des chevaux.

Ismaël-bey et le fameux Ali étaient, dans la Turquie d'Europe, ce que les Tschapan-Oglou et les Kara-Osman-Oglou étaient dans l'Asie Mineure. La famille du pacha de Yanina est éteinte; il reste encore un membre de la famille d'Ismaël-bey; c'est ce Youssouf-pacha qui, pour sauver sa tête, livra Varna aux Russes. Youssouf n'est pas étranger aux mœurs, aux langues de l'Europe; il parle parfaitement le français et l'italien. Le fils d'Ismaël-bey de Macédoine vit aujourd'hui à Stamboul, dans un état de fortune très-médiocre.

D'après le Koran, la terre appartient à Dieu, qui la donne à qui lui plaît; de sorte que toute propriété dérivant du maître des mondes appartient à l'iman suprême (le sultan), *qui est son ombre sur la terre.* Mahmoud II, s'appuyant sur ce

précepte du livre saint, et jaloux aussi de reconquérir pleinement l'autorité impériale, entreprit, il y a plusieurs années, l'anéantissement des déré-beys. Il commença d'abord par semer la division parmi eux, en faisant accepter aux plus jeunes des familles féodales le titre de pacha, en donnant à de nouveaux pachas le gouvernement des provinces qu'achetaient auparavant les déré-beys. Tschapan-Oglou et Ismaël-bey refusèrent d'obéir aux volontés de la Porte ; mais ils payèrent de leur vie leur opiniâtre résistance. Il n'est resté qu'un petit-fils de Tschapan-Oglou ; il vit aujourd'hui oublié à Constantinople.

Les Kara-Osman-Oglou se soumirent au sultan sans combattre ; cette famille perdit dans l'Anatolie son antique indépendance ; mais elle fut toujours aimée et respectée par le peuple, comme au temps de sa puissance. Une sorte de vénération pour la race des Kara-Osman-Oglou empêcherait le sultan de placer, à Magnésie ou à Guzel-Hissar, des gouverneurs qui ne fussent pas de cette famille[1]. Les voyageurs, qui ont parcouru l'Asie Mineure, il y a trente ans, louent beaucoup les Tschapan-Oglou et les Kara-Osman-

[1] Depuis la mort de Mahmoud II, le gouvernement de cette partie de l'Anatolie a cessé d'être le privilége exclusif des Kara-Osman-Oglou.

Oglou; ceux-ci gouvernaient paternellement les pays qui s'étendaient depuis les portes de Smyrne jusqu'à Tokat en Arménie. Les Turcs et les rayas étaient également heureux. Les déré-beys favorisaient l'agriculture, le commerce, source de leurs grandes richesses.

On n'a pas craint de comparer, en Europe, Mahmoud II à Louis-le-Gros, à Louis XI, à Richelieu, pour avoir détruit l'hérédité des familles féodales de la Turquie. On a même dit qu'une ère de prospérité, dans l'empire ottoman, était née de ces changements; c'est là une grave erreur. Un rapide passage en Asie Mineure suffit pour montrer que les populations n'ont rien gagné à ces révolutions accomplies par Mahmoud II; d'immenses plaines, sans culture et sans habitants, prouvent assez la décadence de l'Anatolie sous les nouveaux gouverneurs. Les Turcs et les rayas regrettent la domination paternelle de Tschapan-Oglou et de Kara-Osman-Oglou. Au lieu de travailler à rendre au pays un sort meilleur, les pachas d'aujourd'hui ne songent qu'à profiter de leur emploi de peu de durée pour s'enrichir aux dépens du peuple.

Revenons à Magnésie. Cette ville, qui fut dans le commencement du quinzième siècle la rési-

dence de quelques souverains ottomans, conserve des édifices dignes d'une grande cité turque. On y voit des établissements de bains, de vastes caravansérails. Entre autres belles mosquées, on remarque celle qui fut construite par Amurat ou Mourad II. Cette mosquée, appelée Mourad-Djamissi, possède des richesses considérables, que lui avait léguées son auguste fondateur. Une partie des revenus de Mourad-Djamissi sert à l'entretien de deux hôpitaux, de deux imarets (cuisine publique) et d'un médressé (collége) ouvert à tous les enfants musulmans de la cité.

Le souvenir de Mourad II est resté, au milieu du peuple turc de Magnésie, comme un brillant modèle de la vaillance unie à la piété. — Après une conquête, disent les Osmanlis de Magnissa, sultan Mourad (que Dieu bénisse !) s'occupait à construire des mosquées, des khans, des hôpitaux, des imarets et des médressés. Le magnifique empereur donnait tous les ans mille pièces d'or aux descendants mâles du prophète; il en envoyait deux mille aux croyants des saintes villes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem.

J'ai vu, à une demi-heure au nord de Magnésie, une grande tour, à moitié démolie et couverte de lierre et de mousse : c'est la tour que

Mourad II s'était choisie pour retraite après la trêve de dix ans conclue avec les Hongrois. Fatigué du bruit des camps, des agitations de la vie, ne pensant plus qu'à échanger les soucis du trône contre les douceurs d'une tranquille existence, Mourad disait à son visir Khalil-pacha :

« Depuis longtemps le pied sans cesse dans l'étrier, l'épée toujours hors du fourreau, je n'ai cessé d'agir pour le bien de la religion; il est temps que je quitte l'empire et que j'aille dans la retraite m'entretenir avec le Tout-Puissant. Oui, je suis résolu de consacrer au repentir les instants qui me restent et de poser mon pied sur le coussin du repos. Qu'ai-je affaire de la couronne et de mes armes? je ne veux plus songer qu'à laver mes fautes dans les larmes de la componction; je veux aller finir ma vie au sein de la tranquillité; là, je lirai sans cesse le Coran; là, sans cesse je louerai l'Éternel! Je veux éloigner de ma main ce royaume périssable et semer dans les champs de mon cœur les grains de l'amour de Dieu. Que mon auguste fils Mahomet prenne ma place, que son règne soit glorieux et fortuné; que pendant sa durée il n'y ait point de malheureux, que l'on n'entende aucun soupir! [1] »

[1] Bibliothèque des Croisades, troisième partie.

Voltaire a mis Mourad II au rang des *philosophes* parce que ce prince avait voulu renoncer aux grandeurs de ce monde; il est probable que Voltaire eût parlé autrement d'un empereur chrétien qui se serait fait moine.

Vous avez raconté dans votre *Histoire des Croisades* comment Mourad II, à la tête de soixante mille soldats, quitta son ermitage pour voler contre les Hongrois, qui venaient de violer le traité dont l'exécution avait été jurée d'un côté sur l'Évangile, de l'autre sur le Coran. «Bientôt la victoire, dit Kodja-Effendi, semblable à une jeune fiancée, écarta son voile importun, et se montra radieuse aux regards empressés du triomphant monarque.»

Après la bataille de Varna, le sultan victorieux revint dans sa retraite de Magnésie, et reprit la robe de derviche. La révolution d'Andrinople l'obligea à remonter une troisième fois sur le trône. Mourad fit alors conduire son fils à Magnésie, et lui dit d'attendre que les années l'eussent mûri avant de régner. Le vainqueur de Ladyslas garda le pouvoir jusqu'à sa mort.

Après une journée de repos à Magnésie, nous reprîmes notre route à l'orient. Nous avions à droite la chaîne du Sipyle, à gauche la plaine

arrosée par l'Hermus, où Antiochus, roi de Syrie, fut vaincu par le consul Lucius Scipion, frère de Scipion l'Africain. Les Turcs appellent l'Hermus *Ghédis*, nom d'une ville de la Phrygie Epictète, non loin de laquelle le fleuve prend sa source. Le cours de l'Hermus est de soixante-dix lieues; ce fleuve, qui se jette dans le golfe de Smyrne, entre Phocée, berceau de Marseille, et Kara-Bournou, l'ancien cap Malæha, reçoit dans son sein le Pactole et l'Hyllus. L'Hermus est large et profond lorsqu'il roule ses eaux bourbeuses à travers la plaine de Magnésie. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes le fleuve sur une grande barque de forme triangulaire, appartenant à deux vieux Osmanlis à barbe blanche.

Cinq heures de marche conduisent de Magnésie à Papasleh (village des papas). Ce bourg se compose de cent maisons toutes grecques. Ces Grecs, qui ne sont pas propriétaires des terres qu'ils cultivent, paient d'abord par extréma [1] une taxe foncière de 5 piastres (1 franc); ensuite le gouverneur de Magnésie fait prélever la dîme sur toutes les récoltes. Tous les villages du pachalik d'Hadji-Yeuk-Oglou sont administrés de

[1] L'extréma équivaut à quarante-cinq pas carrés environ.

la même manière. Le Grec qui m'a donné ces détails me disait aussi que non-seulement les papas des villages de l'Asie Mineure achetaient leur ordination, mais encore ils sont obligés de payer chaque année 605 piastres à l'évêque de Philadelphie pour la place qu'ils occupent. Le papa est, de plus, responsable des actes des rayas envers le gouvernement turc; le prêtre grec exerce sur ses ouailles une double autorité, civile et religieuse. Dans le bourg de Papasleh habite un seul Turc chargé de la levée des impôts.

Le trajet de Papasleh, à l'extrémité orientale du mont Sipyle, est de quatre heures; on passe successivement les villages turcs d'Aliléli, de Bellen; puis, à gauche, dans une vaste plaine sans arbres, s'offre aux regards la nécropole des familles royales de la Lydie; vous apercevez une infinité de tumulus en terre terminés en cône. Parmi ces antiques sépulcres, il en est un qui s'élève au-dessus de tous les autres, c'est celui d'Alyattes, fils de Gigès et père de Crésus. Ce tertre colossal a deux cents pieds d'élévation et six stades de circonférence; sa base est formée d'énormes pierres de taille. Hérodote regardait le tombeau d'Alyattes comme le plus grand de la Lydie, et seulement inférieur aux pyramides d'Égypte et aux

monuments de Babylone. Le père de l'histoire nous apprend que ce sépulcre, qui a l'apparence d'une colline, fut construit par trois classes du peuple, dont l'une se composait de filles de joie. L'historien grec avait vu, au sommet de la funèbre demeure de l'empereur lydien, cinq blocs de marbre sur lesquels étaient gravés, en caractères helléniques, ce que chacune de ces trois classes avait fait : la plus grande partie de ce monument était l'œuvre des prostituées. Vous savez qu'il était permis aux jeunes filles de la Lydie de se prostituer pour se former une dot qui leur donnait le droit de se choisir un mari. De pareils désordres dans les mœurs étaient loin de révolter l'esprit des anciens, car l'Olympe mithologique avait des autels pour la prostitution.

Le lac Gygéen, appelé Coloé par Strabon, à cause d'un temple de Diane coloéenne qui s'élevait sur ses bords, est à peu de distance au nord de la nécropole lydienne. Le lac, dont la circonférence peut être parcourue en deux heures, est borné à l'ouest et au septentrion par des montagnes bleuâtres et légèrement boisées; il est très-poissonneux; on aperçoit des cabanes de pêcheurs sur le côté oriental et quelques barques

attachées au rivage. Des cygnes aux blanches ailes et d'autres oiseaux aquatiques voltigeaient par milliers sur la surface de ses eaux. Ce lac fut creusé sous le règne de Gygès pour recevoir les débordements de l'Hermus et du Pactole. Il est probable que la terre qui servit à la construction des tumulus lydiens, a été tirée de la vallée où s'étendent maintenant les flots tranquilles du lac Gygéen.

Nous passâmes la nuit du 27 février au village de Bergamah, situé à deux lieues au nord-est de Sardes. Nous remontâmes à cheval le lendemain à la pointe du jour, et, nous dirigeant vers le nord à travers une plaine marécageuse, nous arrivâmes au bourg d'Adala, composé de cent maisons musulmanes; en sortant d'Adala on passe l'Hermus à gué. Depuis ce village jusqu'à Koulah, l'ancienne Clamyda, on chemine pendant cinq heures sur des collines basses, tristes et dépouillées. Cette contrée est remplie de traces d'éruptions volcaniques; les anciens l'avaient appelée avec raison Katakékaumène (pays brûlé). « Des flammes sortent souvent de cette terre, dit Strabon, et les vignes croissent dans un sol tout composé de cendres. » Sous le règne de Tibère, un violent tremblement de terre renversa, dans un seul

jour, treize cités qui s'élevaient dans cette région désolée.

Koulah est située au milieu d'une grande vallée de forme ronde. La cité présente un sombre aspect; elle est tristement groupée au pied d'un rocher mis en morceaux par le feu des volcans. Toutes les maisons sont construites en pierres de laves. La population de Koulah est de six mille Turcs et de quinze cents Grecs. Il y a cinq ans que Koulah tirait encore de grands revenus du commerce de l'opium; ce commerce est tombé depuis que le gouvernement s'en est réservé le monopole. Le gouvernement vend 200 piastres l'oke (2 livres 1/2) ce qui lui coûte 80 piastres. La principale ressource des habitants de Koulah se réduit maintenant à la fabrication des tapis, qu'on expédie à Stamboul et à Smyrne. C'est des manufactures de Koulah que sortent les plus beaux tapis de l'Asie Mineure.

L'honorable M. Van-Eineps, consul de Hollande à Smyrne, nous avait recommandé à un Grec de Koulah appelé Kodja-Michaëli. Ce Grec nous a donné pendant trois jours une bonne et douce hospitalité dont je garderai toujours le souvenir. Michaëli est aimé et respecté de tout le monde; il est *barataire*, et ce titre, qui lui donne tous les

priviléges des Turcs, achève de faire de lui un personnage important dans la cité. Michaëli est en rapport d'amitié avec les notables osmanlìs de Koulah; il a voulu nous conduire chez un Turc de ses amis qui appartient au corps des ulémas; nous avons été charmés de notre visite; rien n'est plus intéressant pour un voyageur européen, dans ce pays, que d'entrer en conversation avec un savant Osmanlis.

L'uléma se nomme Mohamed-Effendi. Nous le trouvâmes accroupi au coin d'un divan et fumant son long chibouk. Devant lui était une table vermoulue, sur laquelle se voyaient quelques livres turcs. Le savant était entouré d'une quinzaine d'enfants à qui il enseignait le Coran. Mohamed-Effendi nous pria de nous asseoir en face de lui sur des tapis et des coussins. Je n'avais jamais vu une plus belle figure de vieillard; son large front couvert de rides, ses yeux bleus, vifs et doux, sa longue barbe blanche, et sa tête ornée d'un turban vert (signe distinctif des descendants du prophète ou des musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque), répandaient sur sa noble physionomie quelque chose qui commandait le respect et la vénération.

Mohamed-Effendi nous demanda si nous étions

Français ou Moscovites. Au seul nom de Français, il inclina doucement la tête, puis il dit :

— Péki, péki, (c'est bien, c'est bien,) tout Français est savant, et tout savant est Français.

L'uléma de Koulah avait parfois cherché à connaître le paradis des chrétiens, et regardait notre passage dans sa demeure comme une bonne occasion de s'instruire des joies de la vie à venir promises aux fidèles enfants de l'Évangile. Mohamed-Effendi voulut le premier nous parler du séjour céleste dont le prophète d'Arabie a fait espérer la jouissance aux vrais croyants.

— « Les élus de Dieu, dit l'uléma, iront vivre éternellement dans un monde où se trouvent trois fleuves : le premier roule du miel, le second du lait et le troisième un vin exquis. Les élus se promèneront sous l'ombrage des bananiers, des palmiers, et sous l'ombrage d'une infinité d'autres arbres disposés dans un ordre admirable ; ils jouiront de leurs épais feuillages aux bords des eaux qui jaillissent de toutes parts. Là, une multitude de fruits divers s'offre à la main qui veut les cueillir ; ils reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses ; ils se regarderont avec bienveillance, ils seront servis par des enfants d'une éternelle jeunesse, qui leur présen-

priviléges des Turcs, achève de faire de lui un personnage important dans la cité. Michaëli est en rapport d'amitié avec les notables osmanlis de Koulah; il a voulu nous conduire chez un Turc de ses amis qui appartient au corps des ulémas; nous avons été charmés de notre visite; rien n'est plus intéressant pour un voyageur européen, dans ce pays, que d'entrer en conversation avec un savant Osmanlis.

L'uléma se nomme Mohamed-Effendi. Nous le trouvâmes accroupi au coin d'un divan et fumant son long chibouk. Devant lui était une table vermoulue, sur laquelle se voyaient quelques livres turcs. Le savant était entouré d'une quinzaine d'enfants à qui il enseignait le Coran. Mohamed-Effendi nous pria de nous asseoir en face de lui sur des tapis et des coussins. Je n'avais jamais vu une plus belle figure de vieillard; son large front couvert de rides, ses yeux bleus, vifs et doux, sa longue barbe blanche, et sa tête ornée d'un turban vert (signe distinctif des descendants du prophète ou des musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque), répandaient sur sa noble physionomie quelque chose qui commandait le respect et la vénération.

Mohamed-Effendi nous demanda si nous étions

ses visibles, aux espérances charnelles? Voulant donc opposer des images aux images du paradis de Mahomet, je me ressouvins de cette Jérusalem céleste qui avait apparu au sublime solitaire de Pathmos. Je lui montrai la cité de Dieu telle que Jean la contemplait dans ses rêves.

— Un de nos prophètes nommé Jean, dis-je à l'uléma, fut transporté en esprit sur une haute montagne, et il vit une cité resplendissante qui descendait d'auprès de Dieu. Cette ville du ciel avait une muraille grande et haute, construite en or, en diamants et en pierres précieuses. La ville avait douze portes, dont chacune était gardée par des anges, et douze noms, qui étaient ceux des douze tribus d'Israël. Trois de ces portes paraissaient à l'orient, trois au midi, trois à l'occident, trois au septentrion. Ces portes ne se ferment point chaque soir. Car là il n'y a plus de nuit. La sainte cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que Jésus-Christ en est le flambeau. Les nations marcheront vers cette lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire. Un grand fleuve jaillit du trône de Dieu et se promène au milieu de la ville. Sur un des rivages du fleuve, dont les ondes sont transparentes

comme le cristal, est l'arbre de vie; les feuilles de cet arbre servent à guérir les nations. Dans cette ville du ciel il n'y aura plus de malédiction, Dieu essuiera les larmes des élus, il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni douleur. —

L'uléma prêta à ces paroles une oreille attentive; puis il dit :

— Dieu est grand! il est notre père à tous. Soyons justes, bons, et nous trouverons grâce devant sa divine miséricorde. —



LETTRE VI.

Ruines d'Émir Amman. — Akmèt Nourri-Séliktar. — Histoire d'un jeune Grec.

A M. MICHAUD.

Du village de Hineh, 4 mars 1837.

Nous partîmes de Koulah le 3 mars, à neuf heures du matin. Notre route se poursuivit au nord, à travers un pays nu, aride et bouleversé par d'anciens tremblements de terre, Après une heure et demie de chemin, nous repassâmes l'Hermus sur un vieux pont de pierres. Nous nous trouvâmes bientôt dans une étroite vallée sans arbres, et couverte de ruines antiques. Ce sont de grands pans de murs en grosses pierres de taille, des colonnes brisées, des arceaux à demi enfoncés dans la terre, et un théâtre, dont

l'enceinte à demi-comblée laisse voir encore quelques gradins de marbre blanc. Trois niches de cinq pieds de haut apparaissent sur le flanc d'un rocher voisin, sur lequel s'élevait jadis une citadelle. Ces niches sont à côté les unes des autres; une d'elles garde la statue d'un homme, aux pieds duquel un chien est couché; on voit dans la niche du milieu deux femmes agenouillées autour d'un cercueil. Ce groupe, qui n'a rien de remarquable, est taillé dans le roc vif. Deux sources d'eau minérale, séparées seulement de quinze pouces de distance, jaillissent du milieu de l'emplacement de la cité. L'une de ces sources est brûlante, l'autre est glacée; toutes deux ont cependant un goût de soufre très-fort. Ces eaux, comme celles d'Hiérapolis, sont excellentes pour les maladies de la peau et pour les douleurs rhumatismales. Des lambeaux d'étoffes blanches, sont suspendus, en manière d'*ex-voto*, aux touffes de joncs qui croissent autour des deux sources. Ces eaux serpentent à travers l'emplacement de la cité, puis elles se réunissent et forment un grand bassin où tout le monde peut se baigner. Les murs qui entourent le bassin ont été construits aux frais des habitants de Koulah. J'ai cherché en vain, dans les auteurs anciens, le

nom de la ville dont nous venons de voir les derniers vestiges. Les gens du pays lui donnent le nom d'Émir-Amman (bains du prince). A un quart d'heure, au nord de la vallée, est un petit bourg nommé *Scheïk-Oglou-Schiffliki*.

D'Émir-Ammam à Takmak, dix heures de marche. Le seul village qu'on rencontre dans ce trajet est celui de Zéréleh, situé sur la rive gauche de l'Hermus. Takmak se compose de cent maisons turques ; c'est le chef-lieu d'un district qui a neuf villages sous sa dépendance. Le gouverneur de Takmak est un Circassien dont le nom a retenti dans l'histoire ottomane de ces derniers temps ; c'est ce fameux Akmet-Nourri qui était séliktar (porte-glaive) de Kourschid-pacha, général en chef de l'armée turque en 1822. Ce fut Akmet-Nourri qui, à la tête de vingt hommes, entra dans le kiosque du terrible pacha de Yanina pour l'attaquer. Après avoir pris part au meurtre du satrape d'Albanie, il apporta lui-même la tête du visir à Stamboul, et la présenta au sultan Mahmoud, qui, en récompense de cette action, lui donna une pelisse d'honneur qu'il porte encore. Akmet-Nourri nous raconta la fin tragique d'Ali-pacha. Je ne rapporterai point son récit ; il est conforme à celui de M. de Pouqueville et

de R. Walsh, lequel avait vu dans la cour du sérail, sur un bassin d'argent posé sur un pilier en marbre, la tête sanglante de Tépélélenli, qui ressemblait, dit le voyageur anglais, *à la tête de saint Jean-Baptiste.*

Le 4 mars, à l'aube naissante, nous prîmes congé de l'ancien séliktar de Kourschid-pacha : cinq heures de marche dans la direction nord-est nous conduisirent de Takmak au village de Hineh, composé de cent familles turques. Nous fûmes accueillis, dans ce bourg, de la manière la plus aimable, la plus empressée, par un beau jeune homme de vingt-sept ans qui en est le gouverneur. Ce jeune aga passa la soirée avec nous dans la maison qu'il avait mise à notre disposition ; il nous intéressa vivement, en nous racontant lui-même son histoire ; la voici :

« Je naquis à Chio, nous dit-il, Chio, qui fut jadis une des plus riches, des plus florissantes îles de l'Archipel. Mon père, appelé Pétraki, était un des principaux propriétaires de Chio. Ma mère, dont la belle et douce image est restée au fond de mon cœur, portait le nom d'Élenco. J'avais une sœur appelée Andronica : on me donna, en venant au monde, le nom de Georges.

» A neuf milles au nord de la capitale de Chio,

non loin d'un lieu élevé d'où le regard embrasse la vaste étendue de la mer, est une grotte où se trouvent un autel et des gradins taillés au ciseau autour du roc. Cette grotte est appelée *Ecole d'Homère*. Mon grand-père disait que, dans les temps antiques, on se rassemblait tous les jours dans cette grotte pour réciter les ouvrages d'un poëte nommé Homère. Chio se glorifie d'avoir donné naissance à ce grand homme, qui fut dieu de son vivant; car, ajoutait mon aïeul, l'autel de la grotte avait été élevé en son honneur.

» En face de l'*Ecole d'Homère* se déployaient autrefois d'immenses jardins plantés d'oliviers, de vignes, de mûriers, de figuiers, d'orangers, et surtout de lantiscus, arbrisseaux d'où l'on tirait une résine parfumée qui embaumait la bouche des femmes. La maison de mon père était située dans un de ces charmants jardins. Là, notre vie s'écoulait heureuse; là, chaque dimanche, de jeunes hommes et de jeunes filles se réunissaient pour danser la Romaïka, gracieuse danse dont l'origine remonte, dit-on, aux anciens âges de la Grèce. Une jolie barque ornée de peinture nous servait pour nous promener, dans le port, le soir, quand la mer était calme et que les étoiles brillaient au ciel.

» Cette douce existence fut, hélas! bientôt brisée, anéantie! En 1822, épouvantable époque du massacre de nos compatriotes, mon père, ma mère et mon grand-père furent au nombre des victimes tombées sous le glaive des Ottomans. On pilla, on incendia notre maison, et nos parents disparurent au milieu des flammes qui consumèrent la demeure paternelle. Je venais d'atteindre ma quatorzième année; ma sœur avait alors douze ans. Nous devînmes tous les deux esclaves d'un marin turc, qui nous emmena à Smyrne, et nous vendit à un marchand de tabac mahométan.

» Je restai un mois avec ma sœur dans la même maison; nous pouvions nous voir, nous parler chaque jour, et c'était là pour nous une grande consolation. Mais, un jour, on me prit mon Andronica, on m'enleva cette compagne si chère, qui fut vendue à je ne sais quel musulman. La main du malheur pesa alors de tout son poids sur ma tête. Ma sœur était le seul être qui me restât en ce monde, le seul être que je pusse aimer encore; dans mes entretiens avec elle, j'oubliais quelquefois que je n'avais plus de patrie, de liberté, plus de père ni de mère! mon affection pour ma sœur était si grande, si pro-

fonde! Ah! comme je pleurai ma pauvre Andronica! avec elle avait disparu mon dernier bonheur, ma dernière joie, mon dernier espoir! J'ignorais son destin; j'avais perdu sa trace sur la terre, et la vie était devenue pour moi une effroyable solitude. Je priai Dieu qu'il m'ouvrît le tombeau, si je ne devais plus retrouver ici-bas ma sœur bien-aimée.

» Peu de jours après cette horrible séparation, le marchand de tabac, qui se nommait Sélim, me vendit à Kara-Osman-Oglou, pacha de Magnésie. Ici commença pour moi une vie toute pleine d'amertume et d'affreux tourments. Je me voyais esclave d'un Turc, d'un ennemi de ma nation, moi, le fils de Pétraki et d'Élenco, moi, jadis si heureux, si libre à Chio, au sein de ma famille qui me chérissait! Combien furent cruelles mes souffrances d'esprit, pendant les deux longues années que je passai dans le palais de Kara-Osman, en qualité de domestique! Il n'aurait tenu qu'à moi de mettre fin à mon dur esclavage en abjurant la religion du Christ pour celle de Mahomet. Les gens de la maison du gouverneur de Magnésie, et Kara-Osman lui-même, m'engageaient fréquemment à me faire Turc. Je résistai à leurs vives sollicitations. Dans mes songes, la

nuit, il me semblait entendre la voix de ma mère me crier du haut des cieux de ne pas abandonner la foi chrétienne, la foi de mes pères. Mon obstination à rester chrétien m'attirait chaque jour de nouvelles insultes; cette fidélité religieuse, dont je me glorifiais dans ma conscience, m'avait fait tomber au dernier rang des esclaves.

» Akmet-Nourri-séliktar, que vous avez vu à Takmak, passant un jour à Magnésie, Kara-Osman-Oglou me donna à lui, comme il lui aurait donné un cheval ou un fusil de prix! Une tendre sympathie s'établit tout de suite entre Akmet-Nourri et moi. Il m'enseigna à lire le turc et à écrire dans cette langue; j'étais devenu à la fois son ami, son saraf (caissier) et son kiayah (secrétaire). Akmet-Nourri m'entretenait quelquefois de la beauté de sa religion, il me faisait lire le Koran et m'engageait à apprendre par cœur des passages de ce livre. Akmet me disait tout ce qu'il y aurait de bonheur pour lui si, étant déjà unis par l'amitié, nous pouvions l'être par nos sentiments religieux.

« En 1828, la Russie, profitant de l'affaiblissement de la Turquie, qui avait perdu sa flotte à Navarin en 1827, et qui comptait à peine trente mille hommes encore peu instruits dans la tac-

tique européenne, la Russie déclara la guerre à la Porte Ottomane. Akmet-Nourri, qui est Circassien et qui a sucé avec le lait la haine des Moscovites, tressaillit de joie en apprenant cette nouvelle, et se prépara pour aller combattre les éternels ennemis de son pays. Quelques jours avant son départ, Akmet-Nourri vint dans ma chambre pendant la nuit. Je dormais; il me réveilla, s'assit sur la natte où j'étais couché, et me dit :

« Georges, tu sais combien je t'aime, tu sais combien ta vie est nécessaire à ma vie; je vais partir pour l'armée, et la pensée de me séparer de toi ne peut entrer dans mon esprit : il faut que tu me suives, Georges! il faut que tu sois à côté de moi partout, dans tous les temps et dans toutes les circonstances! Je veux maintenant que tu sois mon égal en toutes choses; je te donnerai de belles armes, je te donnerai mon plus beau cheval de bataille, et tu gagneras de la gloire en combattant à côté de moi! Mais tu le sais, Georges, lorsque tu seras dans les rangs de l'armée de notre magnifique empereur, je ne puis te présenter aux Osmanlis comme un esclave, comme un djiaour! Il faut que je te présente comme mon frère en religion et en amitié. »

» Ces paroles, prononcées par Akmet en me serrant la main et d'une voix émue, ces paroles jetèrent le trouble dans ma tête et dans mon cœur. Ma profonde amitié pour Akmet-Nourri, l'impossibilité de me séparer de lui, l'amour de la liberté et je ne sais quel brûlant désir de me signaler dans les combats, tout, en un mot, Beysadès-franciis! (gentilshommes français!) m'enleva la force de résister. Je jurai à Akmet-Nourri de le suivre dans les périls des batailles, dans ses pratiques religieuses, et (que Dieu me pardonne!) je reçus le nom d'Ismaël!... L'entraînement irrésistible de l'amitié me fit oublier un jour la foi de mes aïeux; mais aujourd'hui que je suis devenu plus calme, je me trouve chrétien au fond de mon âme, et, pour me délivrer d'un remords de toutes les heures, j'aspire à reprendre ce nom de Georges que mon père et ma mère m'avaient donné.

» Akmet-Nourri se couvrit de gloire dans cette guerre de 1828, qui ensevelit cent mille Russes dans les plaines de l'Albanie. Après le traité d'Andrinople du 6 juillet, ce traité qui ouvrit à la Russie toutes les portes de l'empire ottoman, je revins à Takmak avec Akmet-Nourri. Mon bienfaiteur m'a donné une grande preuve d'affection

en me nommant gouverneur de Hineh et de quatre autres villages non loin d'ici.

» L'an dernier, par une belle matinée du mois d'avril, j'étais seul, assis au pied du saule qui s'élève sur le bord du ruisseau que vous avez pu voir en arrivant à Hineh; une brise légère agitait les branches du saule, l'eau du ruisseau s'en allait en murmurant à travers la prairie, les oiseaux chantaient, leurs mélodieux concerts se mêlaient aux mille bruits de la nature, et mon âme était doucement émue, et j'étais plongé dans une délicieuse rêverie. De riantes pensées naissaient dans mon esprit, et je ne sais quel pressentiment de bonheur remplissait mon cœur, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une femme voilée, accompagnée par quatre zeïbeïs (gardes musulmans) m'attendait à la porte de mon konak (logement). Akmet-Nourri-séliktar m'avait promis une de ses femmes; cette promesse venait de s'accomplir. J'allai vers cette femme, et je la pris par la main pour la conduire dans ma demeure. En marchant à côté d'elle, mon cœur battait avec violence et mes genoux tremblaient tellement que je tombai sur une des marches de l'escalier de ma maison. La femme me tendit la main pour me relever. Une fois dans l'apparte-

ment, elle ôta son voile, et je sentis mes entrailles s'émouvoir à la vue de cette belle figure qui me rappelait le visage de ma mère. J'attachais mes regards sur la figure de cette inconnue; ma bouche était muette. Cette femme me regardait aussi avec agitation; ma langue se délia enfin :

« Est-ce que tu n'es pas Andronica, ma sœur » chérie? » m'écriai-je.

» C'était bien elle! c'était ma sœur! Je me précipitai dans ses bras, je la couvris de mes baisers; nous pleurions ensemble de joie et de bonheur, nous nous faisions mille questions à la fois. — Ma bonne Andronica me dit qu'elle avait toujours vécu dans le harem d'Akmet-Nourri, depuis qu'on nous avait séparés à Smyrne. Nous partîmes tout de suite pour Takmak. Lorsqu'Akmet-Nourri eut appris notre merveilleuse rencontre, il me dit :

« Une sainte amitié me lie à toi, Ismaël; si tu » le veux et ta sœur aussi, nous serons dou» blement unis : Andronica sera mon épouse lé» gitime. »

» Mais, pour qu'Andronica devînt épouse légitime d'Akmet-Nourri, il aurait fallu qu'elle abjurât la foi chrétienne. La sœur de Georges aima mieux renoncer à la brillante vie que lui pro-

mettait le titre d'épouse légitime d'Akmet-Nourri, plutôt que de renoncer à cette religion du Christ qui aurait dû toujours être la mienne! Maintenant les jours d'Andronica s'écoulent avec les miens ; notre généreux ami vient souvent visiter le frère et la sœur que la Providence a réunis. »



LETTRE VIII.

Ruines de Soleimanleh. — Un faquir indien. — Ruines d'Asania. — Kutayeh. — Séjour d'Ibrahim-Pacha à Kutayeh, en 1833. — Une famille arménienne à Kutayeh.

A M. MICHAUD.

Kutayeh, mars 1837.

Ismaël, aga de Hineh, dont j'ai rapporté l'intéressante histoire dans ma précédente lettre, nous indiqua les ruines d'une ancienne ville que les Turcs appellent *Soleimanleh*, située à une heure au sud de son village. Un voyageur anglais, qui a récemment passé dans cette contrée, avait dit à Ismaël que les ruines de Soleimanleh étaient celles de l'antique Blondum. Je ne trouve dans Strabon qu'une seule ville de ce nom, et cette ville est placée, par le géographe d'Amasie, au

delà du mont Cadmus, en Carie. Or, Soleimanleh se trouve dans la Phrygie Brûlée. Je n'ai pu découvrir dans les vieux livres le véritable nom de la ville dont je vais décrire rapidement les débris.

Ce qui frappe en arrivant, c'est la position de Soleimanleh. Vous voyez un plateau d'une lieue d'étendue, qui présente la forme d'une mandoline ; si l'on excepte le point septentrional, le plateau est environné de tous côtés de précipices d'une grande profondeur, au fond desquels serpentent de clairs ruisseaux ombragés par des peupliers et des platanes ; ces précipices tenaient lieu de remparts. La cité n'avait qu'une seule entrée, qui se voit encore vers le nord. C'est une porte formée de deux arceaux, auxquels se joignent, de chaque côté, deux fortes murailles en pierres de taille. Non loin de là, parmi des chênes et des broussailles, apparaissent quelques arcades d'un aqueduc et un monceau de beaux débris d'architecture, qui marquent l'emplacement d'un temple païen. A l'orient de la porte, au penchant de la colline, nous vîmes un théâtre d'une grande dimension et les vestiges d'un stade; les ruines répandues sur le plateau ne méritent pas d'être mentionnées. Un rocher d'un mille de longueur se montre à l'orient du théâtre ; ce ro-

cher est percé, d'un bout à l'autre, de grottes sépulcrales : c'était la nécropole de la cité. La façade de chaque grotte présente une arcade taillée au ciseau; l'intérieur offre deux ou trois cercueils pratiqués dans le flanc du rocher. Ces chambres funéraires servent maintenant de retraite aux troupeaux des Yourouks, dont on aperçoit les tentes de poils de chèvre au fond des précipices de Soleimanleh.

Nous mîmes six heures de chemin à nous rendre de Soleimanleh à Houschak, l'antique Pelta, mentionnée par les auteurs anciens, dans leur récit de la marche de Cyrus le jeune.

A une heure de marche de Soleimanleh, est la bourgade de Geubek, peuplée de six cents familles musulmanes. Le pays qu'on parcourt depuis Soleimanleh jusqu'à Houschak, ne présente que des plaines nues, où parfois on rencontre des champs d'opium. Koulah, Geubek, Houschak, sont les villes de l'Asie Mineure où l'on cultive le plus l'opium, source de la richesse des habitants.

Houschak est située au bas d'une grande colline boisée; sur le sommet de cette colline apparaissent les murailles ruinées d'une vieille citadelle. La cité compte vingt-cinq mille habitants,

dont deux mille Arméniens, quinze cents Grecs; le reste est Turc. Les Grecs de Houschak et ceux que nous avons vus à Koulah et à Geubek, sont complétement étrangers à la langue de leurs ancêtres; cette belle langue est perdue parmi eux; ils ne connaissent que celle des Osmanlis, leurs dominateurs. L'Évangile et les prières de l'Église sont traduits en turc. Les papas eux-mêmes ne savent pas un mot de la langue d'Homère. Rien de pareil ne se rencontre peut-être dans toutes les autres parties de l'Orient. Cette population grecque, qui a oublié sa propre langue, se montre à nous au dernier degré de la dégénération et de l'abaissement moral.

La partie de l'Asie Mineure que les anciens appelaient Phrygie Brûlée, finit à Houschak, et la Phrygie-Épictète commence. La physionomie du pays change soudain : ce ne sont plus les plaines sombres, dépouillées, bouleversées de Koulah et de Geubek. En sortant de Pelta par le côté septentrional, vous voyez des campagnes où les arbres fruitiers abondent, des montagnes toutes couvertes de chênes, de sapins et de mélèzes. Les Turcs ont donné à ces montagnes le nom de Kizil-Dagh (les monts rouges); il faut marcher huit grandes heures pour les traverser. On arrive

bientôt à Ghédis, l'ancienne Kadi. Cette ville présente un aspect original et pittoresque; elle s'élève en amphithéâtre au fond d'une immense gorge formée par deux collines que le feu des volcans a noircies et déchirées. Un large torrent, sur lequel est jeté un pont construit avec des débris d'antiques monuments, partage la cité. Ghédis compte huit cents familles, toutes musulmanes. Les sources de l'Hermus, que nous avons traversé tant de fois depuis Magnésie, jaillissent du flanc des monts Dyndimène, à deux heures à l'orient de Kadi.

Dans la parti de l'Anatolie que je parcours en ce moment, les mœurs des musulmans ont conservé leur antique caractère. Les réformes qui s'opérèrent péniblement à Constantinople ne sont point arrivées jusqu'ici; les Turcs de Houschak, de Geubek, de Ghédis, passent leur vie entre la prière et le travail des champs. Ces Osmanlis sont simples, bons, hospitaliers, comme aux premiers temps de l'islamisme. Leur costume n'a pas plus changé que leurs mœurs : le large pantalon, la robe flottante, la longue barbe et le noble turban qui donnent tant de majesté à une figure d'homme, sont encore là comme au temps d'Ertoghrul et d'Osman.

De Ghédis au village d'Heurendjik, sept heures de distance. Heurendjik se compose de cent cabanes turques, construites en terre. Nous arrivâmes à ce bourg en même temps qu'un faquir indien (philosophe errant). Ce faquir était le plus singulier personnage que j'eusse encore rencontré dans mes voyages en Orient. Sa figure était longue et décharnée, une immense chevelure noire, qui ne connut jamais le peigne ni le ciseau, tombait en longues tresses rudes et négligées autour de son cou; des flots de barbe couvraient sa poitrine, une simple chemise de toile grise, une peau de tigre jetée sur ses épaules, et des sandales de cuir attachées à la cheville avec des cordes, formaient tout son costume. Il portait sur son épaule un bâton de palmier auquel était suspendue une besace de peau de gazelle. Cet homme était considéré par les Turcs comme un saint et un sage. L'aga d'Heurendjik nous fit donc beaucoup d'honneur en nous logeant dans la même cabane que ce glorieux pèlerin d'Asie.

La cabane où nous étions était spacieuse; elle est uniquement destinée aux voyageurs. Après la prière du soir, une trentaine d'Osmanlis de tout âge vinrent nous visiter; ils nous saluèrent respectueusement, en portant leur main droite sur

la tête, puis ils s'assirent en rond dans la cabane. Ces Turcs, ainsi placés, formaient un bien curieux tableau : on voyait à la fois des barbes noires et des barbes blanches, des turbans verts, jaunes, blancs et rouges; de jolies têtes d'enfants à côté de visages empreints d'une mâle et sévère beauté. Ces visiteurs tenaient leurs yeux attachés sur le faquir, accroupi sur une natte, au milieu d'eux; tous le contemplaient avec étonnement et vénération. Un vent froid et violent faisait crier la porte de la cabane. Deux énormes troncs de sapin flamboyaient dans une large cheminée, et jetaient sur toutes ces figures de vieillards, d'hommes jeunes et d'enfants, une vive et brillante clarté. Un profond silence s'était établi dans cette réunion toute orientale, et le faquir, d'une voix grave, commença le récit de ses courses aventureuses.

« Je suis né, dit-il, sur le rivage de l'Étang d'Amretsir (bassin du Breuvage de l'Immortalité), à dix heures à l'orient de la capitale du royaume de Lahore. J'ai trente ans, et il y a dix années que je voyage. J'ai parcouru une grande partie de l'Inde et toute la Perse. Il serait trop long de vous raconter toutes mes courses dans ces lointaines contrées. Pour vous, ô musulmans! (dit le faquir en s'adressant aux Osmanlis,) qui

n'avez point fait encore le saint pèlerinage aux villes d'Arabie, vous aimerez bien mieux entendre parler de la patrie du grand prophète (sur qui soit la grâce!) que de l'Inde et de la Perse.

»Médineï-Munévéré (Médine la Resplendissante), que le Très-Haut fera briller de sa vive lumière jusqu'au jour du jugement, Médineï est la cité que le musulman n'aperçoit jamais sans être pénétré de vénération. Médine, la bien-aimée, la maison de l'hégire, la maison de l'islamisme, le palais de la victoire, l'axe de la foi, est le lieu où la plus sublime des créatures se réfugia pour échapper aux poursuites de ses ennemis. C'est là que, sous un dôme soutenu par deux cent quatre-vingt-seize colonnes, ornées de pierres précieuses et d'inscriptions en lettres d'or, à la place même de la demeure de la noble Aïché, où mourut Mahomet, se trouve la tombe fortunée du prophète. Non loin de ce foyer de lumières célestes sont les monuments renfermant les cendres du vénérable Abou-Bek, dit le Juste, et d'Omar, celui qui savait par excellence distinguer le bien et le mal. Les quatre faces de ces tombeaux sacrés sont recouvertes d'un voile magnifique et entourées d'une balustrade en bronze

doré. L'espace entre ces balustrades et les monuments funéraires est garni de lampes de diverses couleurs, qui, dans les nuits du ramadan, jettent des clartés semblables aux brillantes lumières du paradis. Lorsque la trompette du dernier jugement se fera entendre, Aïsa (Jésus-Christ), qui fut aussi un prophète, descendra du ciel sur la terre, annoncera le dernier jour, puis il mourra et sera enterré auprès de Mahomet; à la résurrection générale, tous deux se lèveront et monteront au ciel, pour y demeurer éternellement, et Aïsa recevra de Dieu l'ordre de séparer les bons des méchants. Voilà ce que nous apprend la tradition musulmane. Parmi les lieux que les pèlerins visitent aux environs de Médine, je vous citerai le mont Athod, célèbre par le tombeau de Hamzé, oncle du prophète. Vous verrez, près de là, des jardins plantés de bananiers, de citronniers, d'orangers, de grenades, de pêchers, d'abricotiers, de figuiers, qui offrent leurs fruits exquis à la sainte cité.

» Vous attendez maintenant que je vous parle d'une ville non moins célèbre que Médine. Apprenez d'abord que les noms donnés à la Mecque sont si nombreux qu'on en a composé un petit recueil. On l'appelle la mère des villes, la noble,

la patrie des fidèles, la bonne, le lieu où l'on doit retourner, la demeure de la victoire et de la félicité; c'est à la Mecque que notre prophète, la gloire du monde, reçut le jour. Vouloir peindre la terre brillante et sacrée de la Mecque, ce sanctuaire des prophètes et des saints, ce serait tenter l'impossible. Je vous nommerai seulement la sainte Kaaba, ainsi appelée de la forme carrée du monument. Ce lieu est le premier de la terre que l'homme ait habité. La Kaaba occupe le centre de la cité; c'est un temple grand et magnifique, orné d'une infinité de colonnes inégales. Le sanctuaire est revêtu d'une superbe draperie moirée, sur laquelle on lit, en caractères d'or, notre profession de foi : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Autour de la Kaaba se trouvent deux larges dalles en vert antique, sous lesquelles reposent les bienheureuses créatures Ismaël, fils d'Abraham, et sa mère, Agar. Près de là, est le sacré puits de Zemzem, dont l'ange Gabriel fit jaillir les sources en effleurant le sol du bout de son aile. De tous les lieux saints de la Mecque, celui que les croyants vénèrent le plus, c'est la chapelle où naquit Mahomet. Là est une petite chambre dans laquelle l'ange Gabriel apportait au roi des prophè-

tes les feuilles du Koran, le livre de toute vérité.

» Voilà, ô musulmans, ces villes bénies de Dieu, où, chaque année, vont prier des milliers de fidèles de la Syrie, de l'Anatolie, de la Perse, de l'Inde, de Java, de Sumatra, de la Nubie et de l'Afrique. J'ai déjà fait deux fois le saint voyage. Je viens de traverser les mornes solitudes de l'Hedjas et de Bassorah, où gronde ce terrible sémoun (le poison) dont la brûlante haleine tue les hommes et les animaux. Je suis allé au Caire et à Jérusalem, pour prier dans le temple d'Omar, et me voici en ce moment en route pour Stamboul, la ville des sultans. »

— Et quand tu auras vu Stamboul, dis-je au faquir, dans quels lieux porteras-tu tes pas?

— Dans l'Inde, répondit-il, pour saluer le vallon de ma naissance; puis je repartirai pour Médine et la Mecque.

— Mais ou t'arrêteras-tu, faquir?

— Dans la tombe; la tombe est la frontière d'un monde de repos, d'un monde où brille un soleil qui n'aura point de couchant. Tous mes voyages, poursuivit le faquir, je les ai faits à pied et sans argent; Allah, le père de l'univers, n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui ont foi en sa toute-puissance. Le roi qui soumet tout

à ses armes, le pauvre qui ne vit que du pain de l'aumône, meurent également sans rien emporter de ce monde. Qu'importe donc la différence de leur destin sur la terre? Dans leurs voyages à travers la vie, les hommes ont coutume de se charger de bagages inutiles; quant à moi, je trouve plus facile et plus légère la marche d'un mendiant que celle d'un roi.

— Avec ta manie de ne jamais songer à ce que tu mangeras le lendemain, dit notre drogman Joseph au faquir, tu pourrais bien un jour mourir de faim au milieu du désert et laisser ton corps en pâture aux bêtes de la terre.

Le faquir répondit à ces paroles par un rire calme et dédaigneux, puis il dit :

« Écoutez, écoutez tous : lors de mon premier pèlerinage à la Mecque, je me joignis à une caravane ; je cheminais à pied, comme de coutume, et ne cessais de répéter ces paroles : *Je ne suis ni le maître ni l'esclave de personne, dégagé des soucis de la richesse et des chagrins de la pauvreté, je vis libre, et mon esprit est content.* Un riche Osmanlis, monté sur un chameau magnifiquement harnaché, m'ayant aperçu, me dit d'un air de pitié : « Malheureux, où vas-tu? » retourne, crois-moi, car tu périras de misère. »

Je continuai mon voyage sans tenir compte des paroles de cet orgueilleux. Quand nous arrivâmes au palmier de Mahomet, qui s'élève à quelques lieues de la sainte ville, le riche fut atteint d'une maladie, et mourut dans un jour. J'assistai à son agonie, et murmurais tout bas : Tu avais beau être porté sur un chameau, tes richesses ne t'ont point empêché de mourir, et moi, pauvre piéton, je supporte toutes les fatigues de la route. En vérité, en vérité, le sage a eu raison quand il a dit : O homme ! pourquoi trembler ? Si ton heure n'est point venue, c'est en vain que l'ennemi, la lance en arrêt, accourt pour t'arracher la vie ; le sort saura bien enchaîner ses pieds et son bras, détendre l'arc ou faire égarer la flèche dans les mains de l'archer le plus habile ! »

Ici se termina le récit du faquir. Les Osmanlis rassemblés autour de lui admiraient la sagesse du pèlerin indien ; chacun de ses préceptes était accueilli comme une leçon divine. Le lendemain à la pointe du jour, le philosophe errant prit son bâton de palmier, et continua sa route vers Stamboul avec deux pains d'orge dans sa besace de peau de gazelle.

De tels personnages sont pour nous, voyageurs d'Europe, un spectacle tout à fait nouveau.

Cette façon de traverser la vie et d'entendre les choses de ce monde porte un caractère d'originalité primitive qui n'a plus rien de commun avec nos mœurs d'Occident. Il y avait dans la physionomie de ce faquir quelque chose d'antique et de grave, de religieux et de naïf qui nous représentait le génie asiatique avec toute sa bizarre profondeur. Une vie comme celle de notre faquir indien, c'est la sévère et perpétuelle exécution de ces vieilles maximes de la philosophie orientale, qui sont fort bonnes pour le désert, mais qui prennent un air de folie au milieu de nos sociétés.

A une heure et demie à l'orient d'Heurendjik, au milieu d'une plaine de forme ovale, apparaissent les magnifiques ruines de l'antique Asanos ou Asania. Cette ville, trouvée depuis peu d'années et dont vingt voyageurs se sont disputé la découverte, a beaucoup occupé mon attention. Je ne perdrai point mon temps à rechercher à quel voyageur il faut rapporter la gloire de cette trouvaille ; j'aime mieux m'efforcer de mettre sous vos yeux, dans les détails les plus complets, les restes de la cité d'Asanos. Ce qui frappe d'abord le regard, c'est un temple ionique jadis consacré à Jupiter. Ce monument oc-

cupe le centre d'un plateau couvert de gazons. On reconnaît encore les traces d'une muraille d'enceinte qui renfermait l'édifice ; cette muraille s'étendait sur un espace de cent pas carrés. A l'extrémité orientale du plateau est une ouverture formée de trois grandes marches en marbre blanc ; là gisent de superbes colonnes et de magnifiques débris d'architecture ; ces vestiges ont appartenu à un portique par où l'on entrait dans le parvis du temple. L'édifice a la forme d'un carré-long de cinquante pas environ ; son élévation est de soixante pieds. La façade occidentale n'a perdu aucune de ses colonnes ; elles sont cannelées et au nombre de huit. Vers le côté septentrional on compte encore dix colonnes du péristyle. Les colonnes de la partie méridionale sont brisées ou couchées à terre. La cella, ou corps du temple, existe encore en entier sur trois points. Dans l'intérieur on voit, dans un angle, l'autel des sacrifices ; c'est un pilier de cinq ou six pieds de hauteur. Tout le monument est construit en beau marbre gris. Ce temple de Jupiter, si admirable par son élégance, repose sur une immense voûte souterraine formée de larges pierres de taille jointes ensemble sans mortier ni ciment.

Le théâtre d'Asania, qui se montre au septentrion, est aussi vaste, aussi beau que celui d'Hiéropolis dont j'ai parlé ailleurs. Les gradins en marbre, au nombre de quarante-cinq, sont encore comme au temps de la gloire d'Asania. Le théâtre aboutit à un stade complétement ruiné. La nécropole se présente à l'occident ; vous apercevez une infinité de sarcophages en marbre, les uns brisés, les autres à demi enfoncés dans la terre. A l'orient du temple, à un quart d'heure de distance, coule une rivière considérable qui descend des montagnes de Schapanadagh vers le sud. Deux superbes ponts en marbre sont jetés sur cette rivière, qui divisait la cité en deux parties. Des débris d'architecture sont répandus en désordre sur les deux rives. Chacun des côtés de la rivière garde les traces d'un pavé en marbre gris. On s'étonne de ne rien trouver dans les livres anciens sur cette ville qui, si on en juge par ses ruines, était importante et belle. Strabon se borne à vanter l'élégance et la beauté d'Asania. A côté de ces éclatants vestiges, qui révèlent le génie et la civilisation d'un grand peuple, nous voyons aujourd'hui, parmi des jardins, un pauvre petit village appelé Schaf-déer-hissar, habité par cinquante familles turques.

D'Asania à Kutayeh, l'ancienne Cotyléum, sept heures de marche. La route se dirige au nord-est. On chemine pendant quatre heures au milieu d'une plaine inculte où se trouve un petit bourg appelé Ortadja, puis l'œil ne rencontre plus que des montagnes stériles, hérissées de rocs et dépouillées d'arbres : ce sont les monts Dyndimène à qui les Turcs ont donné le nom de Hiël-djé-dagh (montagnes des vents). Kutayeh, avec sa grande citadelle sarrasine, flanquée d'énormes tours démantelées, ses minarets, ses coupoles et ses vastes et beaux jardins, apparaît au pied du mont Dyndimène, à l'extrémité méridionale d'une plaine fertile, arrosée par le Tymbrius, appelé Poursak par les gens du pays. Kutayeh est le siége du plus grand pachalik de l'Anatolie. Soixante-dix mille Turcs, deux mille Arméniens et quinze cents Grecs, forment la population de Kutayeh. Les habitants récoltent des grains, du tabac et surtout de l'opium. La cité compte six établissements de bains, quatre karavanseraïs et trente mosquées qui n'ont rien de remarquable comme œuvre d'architecture. Les chrétiens ont trois églises. Les bazars de Kutayeh sont bien fournis. Les maisons sont construites en terre ou en bois ; les rues sont,

comme dans presque toutes les villes turques, sales, étroites, tortueuses et mal pavées. Hafiz-pacha, actuellement général en chef de l'armée du Taurus, et qui a été remplacé à Kutayeh par Dilaver-pacha, jadis gouverneur de Rhodes, a fait construire à Cotyléum un grand manége avec des pierres apportées d'Asanos.

Ce fut le 2 février 1833 qu'Ibrahim-pacha, à la tête d'une colonne composée d'un régiment de la garde, de deux régiments de cavalerie et de six pièces d'artillerie, arriva devant Kutayeh. A l'approche du vainqueur de Koniah, la population de Kutayeh fut saisie d'épouvante et se retira en partie dans les monts Dyndimène. Le général égyptien tranquillisa le peuple en laissant son armée dans la plaine, sur les bords du Tymbrius. Il fit son entrée à Kutayeh accompagné seulement de quinze cavaliers. Le fils de Méhémet-Ali occupa le palais du mousselin Raou-pacha, qui était parti pour Stamboul depuis peu de jours. Tout dans la ville respirait la sécurité, malgré la présence du terrible vainqueur égyptien.

L'Asie Mineure, au mois de février 1833, offrait le même spectacle que la Turquie d'Europe vers la fin du siècle dernier, époque où le fa-

meux Pasvan-Oglou, grand pacha de Viddin, faisait trembler Sélim III sur son trône et s'attirait l'amour des populations. Au mois de février 1833, Ibrahim-pacha, entraîné par la fortune de ses armes sur le chemin de Constantinople, surprit un moment l'amour du peuple turc de l'Anatolie, en se donnant comme le sauveur de l'ilamisme, renié, abandonné par le sultan Mahmoud, qu'on accusait d'avoir embrassé la foi des giaours. Ibrahim se présentait comme chargé de venger la honte faite à la majesté du croissant. Ce rôle d'Ibrahim ne sera plus possible quand la guerre se rallumera entre le sultan de Stamboul et son vassal des bords du Nil : aux yeux des croyants de l'Asie Mineure, le fils du vice-roi a perdu le caractère de vengeur de la foi du prophète de la Mecque ; la renommée l'a dépouillé de tout prestige religieux ; elle l'a mis à nu et n'a laissé voir en lui qu'un homme de guerre aventureux, sans souci pour le Coran, et poussé par son destin vers un but inconnu.

D'ailleurs l'usurpation de Stamboul n'aurait pas été aussi facile qu'on le pensait il y a quatre ans : dans les pays où les opinions sont des croyances religieuses, où le trône est placé sous la garde d'une loi émanée de Dieu même, on

n'impose point une dynastie à un peuple par un article de traité ou par un coup de main. Ibrahim lui-même, qui n'agissait que par les ordres de son père, n'avait pas eu la pensée d'aller s'asseoir sur le trône d'Osman. Qui l'aurait empêché de continuer sa marche triomphale vers Constantinople, s'il avait cru la possibilité d'en chasser le souverain légitime ? La bataille du Koniah, où l'armée du Grand Seigneur fut complétement détruite, eut lieu le 24 décembre 1832, et les Russes ne purent arriver sur les rives du Bosphore que le 13 février 1833. Ibrahim n'ignorait pas la vénération profonde du peuple turc pour ses empereurs ; il savait que le peuple qui, dans un moment d'enthousiasme, l'avait salué comme son sauveur, ne l'aurait pas souffert vingt-quatre heures sur le trône des kalifes. Et l'Europe, l'Europe, serait-elle restée les bras croisés en présence d'une pareille usurpation ? Pensez-vous aussi que la Russie eût abandonné Constantinople à Méhémet-Ali ? Ibrahim savait tout cela mieux que personne, et, s'il franchit le Taurus, ce fut dans l'unique espoir d'obtenir plus facilement du sultan le gouvernement des provinces qu'il regardait comme le fruit légitime de ses victoires. Ce gouvernement lui fut donné par l'ar-

rangement de Kutayeh du 16 avril 1833, et l'armée égyptienne sortit de l'Asie Mineure à la grande joie des populations affamées, ruinées, par le trop long séjour d'Ibrahim et de ses troupes.

Avant de prendre le chemin de Dorylée, je voudrais vous faire connaître la famille arménienne qui nous a donné l'hospitalité pendant trois jours à Kutayeh. Cette famille catholique, qui se compose du père, de la mère, de dix enfants mâles et de deux belles jeunes filles, représente tout ce qu'il y avait de patriarcal, de nobles vertus et de foi profonde chez les familles chrétiennes d'Orient, dans les premiers temps du christianisme. Le chef de la famille se nomme Karabet; c'est un homme d'environ soixante ans, aimé, respecté de tous les chrétiens de la cité. Ses enfants, dont le plus jeune n'a que douze ans, exercent chacun un métier. Au père seul appartient le droit de retirer l'argent qu'ils gagnent. La mère et les deux filles sont uniquement occupées des soins domestiques. L'accord qui règne parmi les enfants, l'amour, la vénération qu'ils ont pour leur père, sont au delà de tout ce que je pourrais vous dire. Ce qui m'a le plus touché dans cette famille,

c'est la prière du soir qui se fait en commun. Au fond d'un vaste appartement meublé avec une élégante simplicité, est une sorte de tabernacle en bois ciselé, renfermant une image de la Vierge avec Jésus. Une lampe en verre bleu, qu'on allume à l'approche de la nuit, est suspendue devant le tabernacle. Les dix enfants mâles, la mère et les deux jeunes filles voilées, s'agenouillent chaque soir en face de l'image sacrée; le père se place au milieu d'eux; il commence l'oraison dominicale, et tous les enfants prient avec lui à haute voix. Quand la prière est terminée, les enfants s'avancent respectueusement vers leur père les uns après les autres; le père donne à chacun de ses enfants sa main droite à baiser, en disant : « Que Dieu soit avec toi ! » Puis tout le monde se retire. Les scènes de la vie domestique ne sauraient offrir rien de plus beau; c'est une image de l'antique famille d'Orient avec les vertus primitives.



LETTRE IX.

De Kutayeh à Dorylée. Description de la vallée où se livra la bataille des croisés contre les musulmans.— De Dorylée au village de Sugut.— Tombeau d'Ertoghul.— Origine de l'empire ottoman.

A M. MICHAUD.

Sugut, 17 mars 1837.

Nous quittâmes Kutayeh le 15 mars, au moment même où le soleil dorait de ses premiers feux les cimes majestueuses des monts Dyndimène. Nous nous dirigeâmes au nord-est, à travers une plaine tantôt marécageuse, tantôt couverte d'herbes qui nourrissent de nombreux troupeaux de buffles; d'innombrables cigognes rôdaient paisiblement autour de ces animaux aux grandes cornes, et becquetaient les insectes de la terre. On sait le respect religieux des Turcs

pour les cigognes ; les vrais croyants s'imaginent que ces oiseaux font chaque année le pèlerinage de la Mecque. Les cigognes se promènent familièrement dans les rues d'une cité turque comme des poules autour d'une ferme, et malheur à ceux qui oseraient leur faire du mal ! Les cigognes choisissent le toit des maisons pour y bâtir leurs nids ; c'est là un heureux présage pour la famille musulmane ; elle regarde le nid de la cigogne posé sur son toit comme une preuve qu'elle a mérité la miséricorde de Dieu, et qu'elle sera préservée de la peste et de l'incendie. Les Osmanlis de l'Anatolie ont des instincts religieux, des vertus simples qu'on ne trouve déjà plus parmi les populations des villes turques où les tentatives de réforme européenne ont pénétré.

Au bout de deux heures de marche, depuis Kutayeh, on passe le Tymbrius sur un grand pont en pierres. Le Poursak prend sa source à dix lieues au sud de Kutayeh, et porte ses eaux dans le Sangare, à quinze lieues au nord de Dorylée. Après avoir cheminé pendant deux heures sur des collines nues, stériles et pierreuses, nous rejoignons le Tymbrius dans une charmante vallée plantée de beaux arbres verts ; encore une heure de chemin, et nous voilà au milieu d'une belle

forêt de sapins qui couvre une vaste étendue. Pas une cabane, pas une ferme, pas un village ne se rencontre sur cette route ; partout le silence et la solitude : ce riche pays est inhabité.

Nous sommes entrés dans la plaine de Dorylée par un étroit vallon où coule le Tymbrius ; la plaine est nue, mais très-fertile en melons, en grains et en riz. Dorylée, que les Turcs appellent Eski-Scher (vieille ville), est bâtie au midi de la plaine, dont la longueur est de trois lieues et la largeur de six milles. La ville se divise en deux parties. Les eaux minérales, si connues dans l'Anatolie, jaillissent dans la ville basse ; elles sont sulfureuses et très-chaudes. La maison des bains s'ouvre gratuitement à tout le monde. Vous avez entendu parler des noix de pipes qu'on fabrique à Eski-Scher. La matière avec laquelle on fait les *lullés* est une pierre blanche fort tendre qu'on tire d'une carrière peu éloignée de Dorylée : on laisse cette pierre quelques heures dans l'eau froide, elle se ramollit, et l'ouvrier la façonne comme de la pâte. Ces noix de pipes sont expédiées en Allemagne, où elles passent pour de l'écume de mer. La population d'Eski-Scher ne va pas au delà de deux cents familles turques. La ville a deux caravansérais, quatre mosquées,

dont une renferme le tombeau du grand scheik Édébali, père de la belle Malkatoun, la noble épouse d'Osman, fils d'Ertoghrul.

Le nom de Dorylée nous rappelle une des plus belles victoires de nos guerriers francs de la première croisade. Tous les détails de cette mémorable bataille, qui décida du sort de la première expédition chétienne, sont racontés dans votre *histoire*. Je dois me borner ici à indiquer le théâtre du combat. La bataille du 1er juillet 1097, entre l'armée de Godefroy de Bouillon et celle de Kilirdj-Arslan (l'épée du lion), se livra dans une large vallée appelée par les chroniqueurs, tantôt Dogorgani, Gorgoni et Ozillis. Cette vallée est située à quatre heures au nord-ouest d'Eski-Scher; elle débouche dans la plaine de Dorylée. La vallée est couverte de prairies arrosées par une rivière que les Turcs nomment Sareh-Sou (eau jaune); c'est le Béthis des anciens, qui se jette dans le Tymbrius, à une lieue au nord d'Eski-Scher. A l'entrée de la vallée, vers le septentrion, non loin de Sagut, est un village turc appelé Dogorganleh; ce nom est une évidente corruption du mot Dogorgani de nos chroniqueurs. Mais cette vallée, rendue célèbre par les armes des preux chevaliers de l'Occident,

porte maintenant le nom d'Yneu-Nu (les cavernes), ainsi appelée à cause des nombreuses grottes sépulcrales qui se trouvent dans ses environs. Un gros bourg du nom d'Yneu-Nu apparaît au penchant de la colline occidentale de la vallée. Voilà, je crois, assez clairement indiquée cette vallée de Gorgoni où la bravoure des soldats de la croix fit des miracles. De Dorylée à Sugut (le saule), sept heures de marche. Sugut est un village composé de cent maisons musulmanes et cinquante maisons grecques, il est situé au fond d'une vallée toute plantée de vignes, de mûriers, principales ressources des habitants.

A un quart d'heure au nord de Sugut, sur un large plateau couvert de beaux sapins et de chênes toujours verts, s'élève une chapelle funéraire surmontée d'un dôme de plomb et d'un croissant doré. Cette chapelle renferme le cercueil d'Ertoghrul, père d'Osman, fondateur de la dynastie ottomane. Une vénération profonde entoure ce sépulcre; tous les pèlerins qui vont de Stamboul à la Mecque s'arrêtent à la chapelle funéraire de Sugut pour s'agenouiller devant les cendres du père d'Osman. On ne rencontre qu'un petit nombre de Turcs qui sachent quelque chose de l'histoire de leur pays; mais parmi les mu-

sulmans de l'Asie et de la Turquie d'Europe, personne n'ignore le nom d'Ertoghrul et le lieu de son tombeau; personne n'ignore que le pieux Ertoghrul reçut de Dieu lui-même la promesse d'une longue postérité d'empereurs. Le nom de cet Ertoghrul, qu'on pourrait appeler l'Abraham de la race impériale des Ottomans, est aussi connu chez les Turcs que les noms les plus saints de l'islamisme. Aucun peuple sur la terre ne sent aussi profondément la légitimité que les Osmanlis, aucun peuple n'a placé son prince si près de Dieu.

Pendant que tout le monde en Europe s'occupe de l'empire turc qui tombe, lorsqu'il n'est plus question que de son cadavre et de son tombeau, il est intéressant pour le voyageur de s'arrêter devant le berceau du grand empire. — C'était en 1231; Djengis-Khan, ce conquérant mogol, qui passa sur le sol de l'Asie comme un fléau exterminateur, Djengis-Khan venait de mourir. Soleiman-Scha, chef d'une nombreuse tribu, sortie primitivement des bords orientaux de la mer Caspienne, et qui était allée depuis s'établir dans le Korassan, quittait cette contrée pour reprendre le chemin de sa patrie. Soleiman-Scha, marchant sur la rive de l'Euphrate, tomba dans le fleuve

avec son cheval et s'y noya. Cette mort amena la dispersion des familles qui s'étaient réunies sous le commandement de Soleiman-Scha. Les unes restèrent en Syrie, les autres s'en allèrent dans l'Asie Mineure, où leurs descendants, sous le nom de Turkomans, mènent encore une vie de pasteurs. Soleiman-Scha avait quatre fils ; deux retournèrent dans le Korassan, les deux autres, Dundar et Etroghrul, suivis de quatre cents familles, s'avancèrent vers l'occident de l'Anatolie. Chemin faisant ils rencontrèrent deux armées qui se combattaient. Encore éloigné du champ de bataille, et sans pouvoir distinguer encore laquelle des deux armées était la plus nombreuse, Ertoghrul (l'homme au cœur droit) prit la résolution chevaleresque de secourir la plus faible. Son intervention décida de la victoire. Les vaincus étaient des Mogols ; le vainqueur, Aladdin, souverain des Seldjoukides. Ertoghrul lui baisa la main comme au protecteur que la Providence lui avait fait choisir. Le sultan d'Iconium lui donna un habit d'honneur et la charmante vallée de Sugut pour demeure.

Les prodiges et les traditions romanesques ont accompagné la fondation de la dynastie ottomane ; les empires veulent du merveilleux au-

tour de leur berceau, et ce n'est point en Orient, le pays des contes et des fables, que le merveilleux aurait manqué à un empire naissant. Ertoghrul eut un songe qui fut jugé de bon augure pour sa race : on sait que les visions nocturnes, d'après le Coran, sont le partage des prophètes, et que les bons rêves viennent du ciel. Homère avait dit, deux mille ans avant Mahomet : *Les songes viennent de Jupiter*. Dans un de ces voyages, Ertoghrul reçut l'hospitalité chez un homme renommé par sa piété ; quand l'heure du repos fut venue, le maître de la maison tira un livre d'une armoire devant laquelle se trouvait Ertoghrul, et le posa sur le meuble le plus élevé de la chambre. Interrogé par Ertoghrul sur le titre et l'objet de ce livre, l'hôte répondit que c'était la parole de Dieu (le Coran), annoncée par son prophète Mahomet. Dès que tout le monde fut couché, Ertoghrul prit le livre sacré et le lut debout durant toute la nuit, puis il essaya de prendre quelques instants de repos. Il s'endormit, et pendant le sommeil du matin, qui, suivant les Orientaux, est le plus favorable aux songes prophétiques, il eut une apparition miraculeuse et entendit une voix qui lui dit : « Puisque tu » as lu ma parole éternelle avec tant de respect,

» tes enfants et les enfants de tes enfants seront » honorés de génération en génération[1]. »

Osman, le fils d'Ertoghrul, est une belle et imposante figure historique ; son front resplendit de l'éclat des conquêtes, des simples et des mâles vertus de la tente. La vie d'Osman est en quelque sorte la légende épique du treizième siècle en Orient. Les amours du jeune Osman avec la belle Malkatoun, fille du scheik Édébali, racontés par M. de Hammer, intéressent et attachent vivement ; on dirait une invention de roman, un récit né de l'imagination d'un poëte ; quand on voit les détails de cette passion, on s'étonne que les amours d'Osman et de Malkatoun n'aient pas rencontré dans le pays d'Orient un Saadi ou un Djami ; le fils d'Ertoghrul soupira deux ans avant d'obtenir Malkatoun, dont le nom signifie *femme trésor*. Un songe plein de grandeur et de poésie précéda le mariage d'Osman avec la fille d'Édébali.

— Un soir qu'Osman était venu demander l'hospitalité à Édébali, il se coucha patient et résigné, et rêvant à celle qu'il aimait. Or, la patience est, suivant les Arabes, la clef de toute

[1] M. de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

jouissance, et la résignation dans l'amour vaut pour celui qui en est pénétré la couronne du martyre. Osman s'endormit, et voici son rêve :

— Il se voyait reposant auprès de son hôte. Tout à coup la lune, qui grossissait à vue d'œil, sortit du sein d'Édébali, et, devenue pleine, descendit et vint se cacher dans le sien. Il voyait ensuite sortir de ses reins un arbre qui, toujours croissant et devenant plus vert et plus beau, couvrait de l'ombre de ses rameaux les terres et les mers jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois parties du monde. Au-dessous de cet arbre s'élevaient le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, qui semblaient être les quatre colonnes de cette immense tente de feuillage. Des racines de l'arbre s'échappaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons, et les monts couronnés d'épaisses forêts ; là naissaient d'abondantes sources, qui s'en allaient serpentant à travers des bosquets de rosiers et de cyprès. Dans les vallées s'étendaient au loin des villes ornées de dôme, de coupoles, de pyramides, d'obélisques, de colonnes, de tours magnifiques, sur le sommet desquelles brillait le crois-

sant ; puis des galeries d'où partaient les appels à la prière, mêlés aux concerts des rossignols et au babil des perroquets aux mille couleurs. Toute la troupe variée des habitants de l'air chantait et gazouillait sous ce toit frais et embaumé, formé de branches entrelacées, dont les feuilles s'allongeaient comme des sabres. A ce moment s'éleva un vent violent qui tourna les pointes de ces feuilles vers les différentes villes de l'univers, et principalement vers Constantinople ; cette ville, située à la jonction des deux mers et des deux continents, ressemblait à un diamant enchâssé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre précieuse de l'anneau d'une vaste domination qui embrassait le monde entier. Osman allait mettre l'anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla. —

Je n'ai pas le temps de parler des conquêtes d'Osman, dans le territoire voisin du mont Olympe et dans les environs de Nicée. Le fondateur de l'empire turc mourut à Sagut, à l'âge de soixante-dix ans, en 1326. Peu d'instants avant son trépas, il apprit que son fils Orkan venait de conquérir Brousse, capitale de la Bithynie, et la dernière joie d'Osman fut de s'endormir dans la tombe au bruit d'une grande vic-

toire. A son lit de mort, il avait demandé que ses restes fussent transportés à Brousse ; Osman voulut que ses cendres reposassent dans la cité toute remplie de la gloire de son fils.



LETTRE X.

De Sugut à Lefkeh. — Le Sangare. — Routes suivies par l'armée de Godefroy de Bouillon, depuis le pont du Sangare jusqu'à la vallée de Dorylée. — La ville de Brousse et le mont Olympe.

A M. MICHAUD.

Brousse, 25 mars 1837.

De Sugut à Lefkeh, l'ancienne Leuka, on compte douze lieues. Pendant les cinq premières lieues, le chemin passe sur des collines basses, arides; mais on descend bientôt dans une charmante vallée où la végétation étale une grande richesse. Partout s'offrent aux regards des plantations de mûriers, d'oliviers, de vignes, des bois de sapins, de chênes et de mélèzes. Cette vallée, appelée *Vizir-Khan*, nom d'un village turc, situé aux milieu de beaux jardins, est ar-

rosée par le *Kara-Sou* (rivière noire), qui va se jetèr dans le Sangare, à trois heures au nòrd de Lefkeh. Cette ville, peuplée de quatre mille Turcs et de cinquante Grecs, s'élève sur la rive gauche du Sangare, au pied d'une colline légèrement boisée. Le Sangare, nommé *Sakarié* par les gens du pays, est un des fleuves les plus considérables de l'Asie Mineure; il prend sa source dans les montagnes de l'Arménie. Le Sakarié se replie vers le nord, à quelques lieues de Leuka, et va porter ses eaux dans la mer Noire, non loin des ruines de Claudiopolis.

A une demi-heure à l'ouest de Lefkeh est un pont antique que doit mentionner le voyageur. Ce pont, construit en pierres de taille, est jeté à l'endroit même où le Gallus, nommé *Euk-Sou* (eau bleue) par les Turcs, se précipite dans le Sangare. Ce fut autour de ce pont, au milieu de ces prairies, que campèrent, au mois de juin 1097, cinq cent cinquante mille soldats chrétiens; c'est là que l'armée de la première croisade se divisa en deux corps en partant pour Dorylée. La troupe commandée par Bohémond, Tancrède, le duc de Normandie, suivit, pendant trois heures, la rive gauche du Sangare, puis elle se dirigea dans la fertile vallée de Vizir-

Khan, dont j'ai parlé plus haut. L'autre corps d'armée, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, d'Adhémar, de Hugues-le-Grand, frère du roi de France Philippe Ier, et le comte de Flandre, prit son chemin à droite, dans le vallon arrosé par le Gallus. Ce vallon offre aujourd'hui une riche et pompeuse nature : des points de vues pittoresques arrêtent à chaque instant l'attention. Après avoir marché quatre heures dans le vallon du Gallus, nous prîmes notre route à l'occident, en laissant à gauche le pays montagneux que traversèrent le duc de Lorraine et ses compagnons pour se rendre dans la fameuse vallée de Gorgoni ou d'Yneu-nu.

Une distance de huit heures sépare Lefkeh de Ieni-Scher ou nouvelle ville, célèbre par une victoire d'Ertoghrul sur une armée de Tartares. Ieni-Scher, peuplée par six cents familles turques et quarante familles arméniennes, est bâtie au milieu d'une vaste plaine nue. Cinq heures de marche, depuis Ieni-Scher jusqu'à Tymbos, village turc situé sur une montagne. En descendant des monts de Tymbos, on laisse à droite un lac charmant, dominé par la chaîne verdoyante qui borne au nord la plaine de Brousse ; à gauche, est l'Olympe bithynien, avec sa majes-

tueuse cime couronnée d'éternels frimas, et ses flancs découpés de mille et mille manières par des ravins d'où s'échappent d'impétueux torrents. Une heure avant d'arriver à Brousse, on traverse une forêt de chênes et de châtaigniers qui couvre une vaste étendue.

De toutes le villes musulmanes que j'aie vues jusqu'à présent, Brousse est la seule qui ait complétement répondu à l'idée que je m'étais faite d'une cité asiatique. Tandis que plusieurs villes de l'empire ottoman se travestissent en cités européennes, au risque de ne ressembler à rien, Brousse a religieusement gardé sa physionomie orientale et la poésie du Koran. Voyez au bas de la pointe escarpée du mont Olympe, dans la direction de l'est à l'ouest, sur un espace d'une lieue, voyez ce ravissant mélange de maisons blanches, noires, jaunes, vertes, bleues ; ces blanches murailles des mosquées, ces dômes de plomb, surmontés d'une prodigieuse quantité de minarets aux flèches dorées. Au milieu de ces maisons aux diverses couleurs, de ces mosquées, de ces colonnes aériennes d'où s'élance le chant religieux du muezzin, sont capricieusement jetées les cimes sombres et touffues des cyprès, ces minarets de verdure plantés dans les champs de morts des

Ottomans. Ajoutez à ce spectacle que j'indique à peine ce ciel bleu, cet éclatant soleil d'Asie, et Brousse vous représentera tout ce que l'imagination peut concevoir de plus animé, de plus splendide et de plus éblouissant. Brousse est en réalité une de ces cités fantastiques, comme on en trouve dans *les Mille et Une Nuits*. Les juifs exilés d'Espagne sous Isabelle crurent, en voyant Brousse, retrouver une seconde Grenade.

Après avoir embrassé d'un seul regard tout cet admirable tableau, entrons dans la cité. Deux grands ravins, bordés d'arbres superbes, entremêlés de jolies maisons, divisent Brousse en quatre parties; chacune de ces parties est occupée par une des quatre nations qui habitent la ville : il n'y a point de cité dans l'Asie Mineure où les rues soient aussi larges, aussi propres, aussi bien pavées. Sur toutes les places, dans tous les quartiers, s'élèvent de charmantes fontaines peintes en arabesques. Les bazars sont beaux, nombreux et bien fournis; on y trouve tous les parfums, toutes les plus riches étoffes, les plus belles armes de l'Orient. La variété des costumes des quatre nations de Brousse n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans les bazars. Le grave Osmanlis a la tête couverte

de l'énorme turban vert ou blanc aux larges bouffantes ; les réformes de Stamboul n'ont rien changé encore à l'éclatant costume des musulmans de Brousse. L'Arménien est coiffé du *kalpak* en drap marron, semblable à une marmite renversée. Le Grec, le juif, ont des robes noires, des turbans bleus, seules couleurs permises aux rayas. La population de l'antique cité de Prusias est évaluée à cent mille habitants, dont quatre-vingt-dix mille Turcs, cinq mille Grecs, trois mille Arméniens et deux mille juifs. Il ne se trouve en ce moment à Brousse que trois Européens : le premier est du Dauphiné, et se livre au commerce de la soie ; le second est un Italien refugié, appelé Nicoletto : il est à la fois pharmacien, médecin, consul de toutes les puissances d'Europe, excepté de la France. Notre nation est représentée à Brousse par M. Crespin, né à Constantinople, d'une famille française.

Brousse est environnée d'une magnifique nature : des coteaux couverts de vignes, des arbres fruitiers de toute espèce se montrent partout en abondance. Ce qu'on remarque surtout ce sont de vastes plantations de mûriers, dont la culture est la principale ressource de Brousse. Ces mûriers, plantés par pépinières, sont très-petits :

tous les ans, on leur ôte leur couronne; les habitants coupent les tiges de l'arbre, et donnent ainsi les feuilles aux vers à soie. Le peuple de Brousse ne sait rien encore de l'éducation des vers à soie. Quand cette récolte réussit, elle n'est due qu'au hasard. Les cocons sont d'une qualité supérieure. On file la soie à peu près comme dans le midi de la France; mais la cité ne tire pas de cette industrie tout le produit que pourraient en tirer des mains habiles. On compte à Prusa plusieurs centaines de métiers où l'on fabrique des étoffes fort belles. Brousse expédie ses étoffes et ses soies crues dans les principales villes de l'empire ottoman. On a dit avec raison que Brousse est, par rapport à la Turquie, ce qu'est Lyon par rapport à la France.

Je vous dirai un mot des monuments de Brousse. Les Grecs ont trois églises, les Arméniens en ont deux; les juifs autant de synagogues; on compte cent-cinquante mosquées. La plus belle de toutes occupe le milieu de la cité, elle se nomme *Oglou-Djamie* : c'est un édifice immense, de forme carrée et construit en pierres de taille. Oglou-Djamie a deux minarets d'une grande élévation, deux magnifiques portes où l'architecture mauresque apparaît avec toute son

élégante et bizarre fantaisie. Rien de plus simple que l'intérieur d'Oglou-Djamie; le pavé est couvert de beaux tapis, les murs sont nus; seulement on voit, de distance en distance, des versets du Koran en gros caractères noirs. Au milieu du temple est une belle fontaine avec trois jets d'eau qui retombent dans un bassin destiné aux ablutions. Le musulman aime entendre le murmure de l'eau lorsqu'il adresse au grand Allah des actions de grâces. La coupole de cette mosquée n'est pas, comme les autres coupoles de Brousse, recouverte de plaques de plomb; elle est formée par plusieurs barres de fer entrelacées; ces grillages laissent voir une infinité de petites ouvertures, d'où descendent dans le temple des rayons de lumière faibles et incertains. Brousse possède plusieurs caravansérais, des médrissés (colléges) et des imarets (cuisines publiques). Cette cité, qui fut le siége de l'empire ottoman jusqu'en 1453, époque de la prise de Constantinople par Mahomed II, se glorifie d'avoir dans son sein les sépultures des six premiers sultans de la race d'Osman. Le tombeau du fondateur de l'empire turc, celui de son fils Orkhan, les tombeaux des épouses et des enfants de ces deux princes sont renfermés dans un vaste monument qui s'élève sur une

colline rocheuse, où fut bâtie primitivement la ville de Prusias ; ce monument, jadis une église chrétienne, fut construit sous le Bas-Empire ; la voûte est soutenue par plusieurs piliers de vert antique et par quelques colonnes de porphyre. On voit encore, sur les murs inférieurs, des croix formées de mosaïques. Le pavé est en beau marbre blanc et gris. Les restes d'Amurat ou Mourad, le conquérant d'Andrinople, de la Servie et de l'Albanie, reposent dans un magnifique mausolée qu'on va visiter, à une lieue à l'ouest de Brousse, auprès d'un charmant village, appelé Tschéquerki. Le tombeau de Bayazid ou Bajazet, surnommé *Ilderin* (la foudre), apparaît à côté d'une grande mosquée en marbre blanc, dont il fut le fondateur. Ce monument se voit à main gauche, en entrant dans Brousse par la route de Iéni-Scher. Bayazid ne mourut point à Brousse, mais à Alascher, l'ancienne Philadelphie. Moussa, son fils, obtint de Tamerlan la permission de transporter dans la capitale de Bithynie le corps de son père.

Les tombeaux des visirs, des mouphtis, des santons, sont sans nombre au pied du mont Olympe. Le *turbeh* (sépulcre) le plus vénéré, c'est celui du scheik Schamedin-Mohamed-Ben-Ali, plus connu

sous le nom de *sultan émir-veli* (prince souverain de l'empire de la Sainteté). Cette chapelle funéraire est aussi riche que celle des empereurs; elle s'élève majestueusement sur une hauteur, à un quart d'heure au sud de Brousse. Les murs intérieurs et extérieurs du monument sont incrustés de petits morceaux de porcelaines de diverses couleurs. Le cercueil, qu'on aperçoit à travers les grilles en fer des fenêtres, est entièrement recouvert de châles d'un grand prix. Malgré le *Kavas* du mousselin qui nous accompagnait, il nous fut impossible de pénétrer dans ce monument. L'iman de la mosquée voisine, à qui nous nous adressâmes pour visiter le tombeau, répondit à notre drogman et au kavas : « Ces voyageurs francs ignorent probablement que cette chapelle garde les dépouilles sacrées du prince souverain de l'empire de la Sainteté; apprenez-leur que les djiaours n'entrent pas dans ce saint lieu, et que, du moment qu'ils y seraient, le sol sur lequel l'édifice s'élève s'entr'ouvrirait pour les engloutir à jamais! »

Tous les voyageurs européens qui ont visité Brousse, ont parlé des eaux minérales situées au penchant septentrional de la pointe de l'Olympe, à une demi-heure à l'occident de la cité. Une

tradition grecque, dans les temps anciens, avait donné à ces eaux une grande célébrité. Ce fut là qu'Hercule, après le meurtre involontaire de son favori Hylas, lava le sang dont il s'était souillé.

La génération présente de Brousse a aussi sa fabuleuse tradition. « Il y avait autrefois, me disait un vieil Arménien à barbe blanche, un empereur de Stamboul qui avait une fille couverte de lèpre; cette jeune fille, voyant le désespoir de son père de ne pouvoir la marier, quitta le palais impérial, et s'en alla par le monde toute seule, comme une mendiante. La pauvre princesse chemina tant, qu'elle se trouva un jour au lieu où jaillissent les eaux bienfaisantes de Brousse; elle s'agenouilla devant le ruisseau, et, les mains jointes, les yeux levés au ciel, elle pria Dieu. Pendant sa prière, elle vit venir du mont Olympe un énorme sanglier atteint de ladrerie. L'animal entra dans le ruisseau sur le bord duquel la princesse priait, et en sortit tout à fait guéri. La fille du sultan vit dans cette rencontre un avertissement céleste; elle se mit dans le ruisseau, et au bout d'un quart d'heure, la lèpre disparut. Transportée de joie et de reconnaissance envers Dieu, la princesse jura de faire construire en

cet endroit un établissement de bains pour les pauvres et les malheureux. Ce fut la fille de l'empereur de Stamboul, et non le roi Prusias, comme le disent les Européens, qui fonda la ville de Brousse, belle entre toutes les villes du monde. »

Les eaux de Brousse surpassent par leurs vertus toutes celles de l'Asie Mineure; les fameux bains d'Eski-Scher et d'Hiérapolis ne pourraient leur être comparés. Les eaux de Brousse jaillissent de quatre endroits différents sur un espace de deux cents toises carrées; elles contiennent du soufre, de la sulfate de soude, des gaz carboniques, de l'argile et de la chaux. Elles sont tellement brûlantes, qu'on ne pourrait y souffrir la main si on n'y mêlait de l'eau froide. Une des sources surtout est si chaude, que les Turcs la nomment *Echek-Terlendu* (qui fait suer les ânes). Le principal des quatre établissements de bains porte le nom d'*Eski-Caplidja* (therme ancien); c'est un grand édifice de construction grecque. Huit belles colonnes de marbre blanc soutiennent une immense voûte percée de petites ouvertures par où descend un faible jour; au centre du bâtiment est un bassin de quarante pieds de circonférence. Ces thermes appartiennent au

gouvernement, qui les afferme à des prix modérés. Les militaires et les pauvres ne paient que trois paras par bain, environ quatre centimes de notre monnaie.

Nous avions le projet de faire une course au mont Olympe, mais nous avons été obligés d'y renoncer; les neiges couvrent encore la montagne, et cachent d'affreux précipices; elles ne commencent à fondre que vers le milieu du mois de juin. Je rapporterai les détails que j'ai pu me procurer sur ce mont célèbre. L'Olympe Bithynien est une des plus grandes montagnes de l'Asie Mineure; son élévation est de deux mille cent quarante-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. La montagne se divise en trois parties ou régions. Le mont, du côté de Brousse, est environné d'une magnifique forêt de châtaigniers entrecoupée par de grandes masses de rochers rougeâtres. La hache n'a jamais touché ces arbres gigantesques; leurs branches se répandent au loin et forment d'impénétrables dômes de feuillages; autour de leurs troncs séculaires croissent des plantes grimpantes et des mousses émaillées de fleurs. On atteint le sommet de la première région au bout de quatre heures de marche; l'Olympe forme là une vaste plate-

forme où, dans la belle saison, les Turcomans dressent leurs tentes. La forêt de châtaigniers cesse à la première région, pour faire place à un bois de sapins. On trouve aussi une grande esplanade au sommet de la seconde région; là se dessinent, à travers les sapins, des blocs de granit et de marbre blanc veiné; c'est dans cette partie de la montagne qu'est le lac de l'Olympe, si poissonneux. On parvient enfin à la troisième région après avoir escaladé des crêtes rapides couvertes de génevriers et de fleurs de toutes nuances. Ceux qui sont parvenus jusqu'au dernier plateau disent que, par un temps serein, on découvre un magnifique spectacle. A l'orient, les montagnes et la plaine de Dorylée; au nord, les riches collines de Nicée et son beau lac; au midi, le lac Apollonia entouré de villages; plus loin, l'île de Marmara et la presqu'île de Cyrique; à l'occident, Moudania, les îles des Princes, la vaste mer, et Constantinople qui semble surnager au milieu des flots azurés.

Les magnifiques solitudes de l'Olympe Bithynien qui, du temps de la splendeur de Byzance, avaient été l'asile de la contemplation et de la prière, se peuplèrent de derviches et de santons sous le règne des premiers empereurs ottomans.

La science et le génie lui-même allèrent s'inspirer du majestueux spectacle de l'Olympe; les fraîches ombres et les cascades murmurantes de ce mont radieux virent accourir les théologiens et les jurisconsultes, les philosophes et les poëtes. Molli Cheïkhi écrivit dans les retraites de l'Olympe un des poëmes les plus célèbres de la littérature ottomane; Ounsi-Ali y traduisit les fables de Bidpaï; Khiali (le frère riche en imagination), et Delibourader (le frère bizarre), y composèrent l'un ses chants lyriques, l'autre ses voluptueux récits.



LETTRE XI.

De Brousse à Civitot, lieu où campa l'armée de Pierre l'Ermite. — Le château d'Exérogorgon. — Lieu où se livra la bataille des soldats de Pierre l'Ermite contre le sultan de Nicée. — Le lac Ascanius. — Nicée. — Les divers campements de l'armée de Godefroy de Bouillon autour des remparts de Nicée. — Louis VII et l'empereur Conrad sur le rivage du lac Ascanius. — Arrivée à Stamboul.

A M. MICHAUD.

Constantinople, avril 1837.

En suivant dans les plaines et les montagnes de Bithynie les traces des croisés, je regrettais que, pendant votre pèlerinage en Orient, vous n'eussiez point porté vos pas vers ces lieux qui furent le théâtre des grands combats que vous avez racontés. La vue de Civitot et de son vallon, la vue des débris du château d'Exérogorgon et du lac Ascanius, l'aspect de la plaine et des

remparts de Nicée, auraient été d'un bien vif intérêt pour l'historien de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon. Je serais heureux que vous pussiez trouver dans mon récit quelques renseignements utiles.

Nous quittâmes la belle cité de Brousse, le 27 mars au lever du soleil. Nous prîmes notre route au nord à travers la plaine. A une heure de la ville est un bourg appelé Tépédjé, plus loin un autre village du nom d'Émirdé, renommé dans le pays pour la finesse de la soie qu'on y fabrique. En quittant la plaine on entre dans des montagnes basses, pelées, mais où se montrent parfois des plantations de vignes et des traces de culture. Nous arrivâmes à *Mourad-Ovassi* (vallée du désir), au bout de quatre heures de marche. On aperçoit au penchant de la colline un gros village musulman qui porte le nom de Mourad. Cette vallée, couverte de vignes, de grenadiers, d'oliviers et de mûriers, est arrosée par une rivière considérable. Une nombreuse caravane, composée de beaux chameaux de Caramanie, était campée sur le bord de la rivière, à l'ombre d'un platane séculaire. Les brides des chameaux étaient ornées de glands rouges, bleus, verts, jaunes. A côté se montrait

le chargement de la caravane ; c'étaient des ballots de coton et de soie. Un peintre aurait pu faire un curieux tableau, en retraçant ces cent chameaux agenouillés au pied du grand arbre, ces dix ou douze chameliers à barbe noire ou blanche, les uns accroupis autour des chameaux, fumant silencieusement leur schibouk, ou laissant errer leurs doigts sur les cordes d'une petite guitare, les autres faisant leurs ablutions et priant avec un recueillement profond. Toutes les fois que les enfants de l'islamisme rencontrent un fleuve, un courant d'eau, ils ne manquent pas de s'arrêter sur ses bords et de se prosterner pour invoquer le nom d'Allah, le souverain des mondes. Le fleuve semble inviter les musulmans à la prière.

A deux heures de distance de Mourad-Ovassi, est le bourg turc d'Émir-bey. Trois heures de chemin conduisent à Gemlik, l'ancienne Civitot ou Cius, qui n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg habité par des Grecs et des musulmans, dont les revenus consistent en olives, en raisin, en grenades et en mûriers. Comme les bois de construction abondent dans le voisinage de Gemlik, la marine ottomane y a établi un chantier pour la construction des bâtiments de guerre.

Gemlik s'élève en amphithéâtre au fond du golfe de Moudania, anciennement appelé Cyanus. Derrière Civitot, à l'orient, s'ouvre un vallon qui se prolonge, sur un espace de deux lieues jusqu'au rivage occidental du lac Ascanius. Les deux collines qui forment le vallon sont admirables de végétation; elles sont couvertes de grenadiers, de mûriers, de vignes, de figuiers, d'oliviers et de chênes. Une rivière, qui n'est autre chose qu'un écoulement du lac Ascanius, arrose ce vallon et se jette dans la mer auprès de Gemlik. Cette rivière est célèbre dans la mythologie grecque : lorsque les Argonautes, ces premiers navigateurs, abordèrent le rivage du golfe Cyanus, le bel Hylas, favòri d'Hercule, étant descendu à terre pour renouveler sa provision d'eau dans la rivière de Cius, fut enlevé par des nymphes. Depuis cette époque, les habitants de ces contrées, à chaque anniversaire de l'enlèvement d'Hylas, parcouraient les riantes forêts d'Arganthon, en formant des danses joyeuses et en faisant retentir les échos du nom d'Hylas. Cette fête existait encore du temps de Strabon.

Mais d'autres souvenirs que les souvenirs de la Fable doivent nous occuper en présence de Civitot. Vous avez raconté, dans votre *Histoire des*

Croisades, comment les chrétiens, au siége de Nicée, arrêtèrent les secours que les Sarrasins recevaient par le lac Ascanius. Les croisés qui transportèrent, sur des chariots, des navires, des barques, du port de Civitot dans le lac, passèrent par le vallon de Gemlik. Les troupes de Pierre l'Ermite, après qu'elles eurent traversé la Propontide, dans les vaisseaux que leur avait fournis l'empereur de Byzance, établirent leur camp sur la vaste plage qui environne Civitot. Les tentes des pèlerins devaient s'étendre jusque dans le beau et riche vallon de Gemlik.

Cherchons maintenant les débris de ce fameux château d'Exérogorgon, emporté d'assaut par les trois mille Allemands commandés par Renaud. A quatre heures et demie de Civitot, à huit heures au nord-ouest de Nicée, à une demi-heure au nord d'un bourg turc appelé Bazar-Keui, apparaît, sur le penchant oriental de la chaîne d'Arganthon, un monceau de pierres et des murailles encore debout que les gens du pays appellent Eski-kaleh (vieux château). Nous croyons que ces anciens vestiges ont appartenu au château d'Exérogorgon, qui devint le sépulcre de tant de croisés. La distance de ce lieu à Nicée ne s'accorde pas avec les diverses indications des chroniqueurs,

mais dans cette partie du récit de nos vieux annalistes, il y a tant de vague, de contradictions, d'ignorance, qu'il faut chercher à marquer l'emplacement d'Exérogorgon, non pas d'après les chroniques, mais d'après la connaissance des lieux. Or, les vieux restes connus sous le nom d'Eski-kaleh sont les seules ruines qu'on rencontre dans ces montagnes. En donnant Eski-kaleh pour le château d'Exérogorgon, je crois être dans toute la précision de la vérité, et par là se résout un important problème de géographie historique. Un autre point géographique d'une grande importance pour l'histoire des croisades, c'est celui où commencèrent les premières attaques entre l'armée de Pierre et les innombrables bandes de Kilig-Arslan.

Les croisés, commandés par Gauthier *sans avoir* et Foucher d'Orléans, partirent de leur camp de Civitot et se dirigèrent à l'orient, à travers les forêts des montagnes d'Arganthon. En ce moment, l'armée du sultan de Nicée entrait dans ces mêmes montagnes par le côté opposé. En entendant les cris de guerre des chrétiens, les Sarrasins descendirent dans la plaine vers l'orient, pour les combattre. Cette sanglante bataille, où périrent quinze mille pèlerins, dut se livrer à six

lieues à l'ouest de Nicée, et nous pourrions marquer le champ du combat entre le lieu où s'élève maintenant le village de Bazar-Keui et le lac Ascanius, sur un espace de quatre milles d'étendue, dans la direction du nord au sud. Ce sol est aujourd'hui couvert de vignes, d'oliviers et de mûriers. Un profond sentiment de tristesse saisit le cœur, lorsqu'on foule cette terre jadis inondée du sang de tant de chrétiens.

Le lac Ascanius, bordé au midi par une longue chaîne dont les sommités inégales ressemblent, la nuit, à de gigantesques fantômes, s'étend en longueur sur un espace de sept lieues ; sa largeur est de neuf milles. La plaine de Nicée se trouve au nord du lac ; elle est coupée par des torrents qui descendent des montagnes d'Arganthon. Sa longueur est de huit lieues, sa largeur de deux lieues ; elle offre quelques villages environnés de vignes, d'oliviers, de grenadiers et de mûriers. Voilà cette plaine où campèrent, au mois de juin 1097, six cent mille soldats chrétiens, l'élite de l'Occident. Mon cœur battait d'une noble émotion en la contemplant. J'entendais dans ma pensée le bruit des armes, le son des trompettes ; je voyais flotter les bannières aux diverses couleurs qui représentaient les vingt nations venues

en Orient pour délivrer le tombeau du fils de Dieu. En cheminant dans la plaine de Nicée, j'avais entre les mains le premier volume de votre *Histoire des Croisades;* j'interrompais quelquefois ma lecture pour chercher autour de moi la grande armée dont tous les mouvements sont si éloquemment tracés dans ce beau livre. Mais partout je voyais la muette solitude à la place des phalanges de la croix...

Nicée est située à l'extrémité orientale du lac Ascanius, au pied d'une montagne boisée qui a la forme d'un demi-cercle. Les remparts de l'antique cité sont doubles; ils ont une lieue et demie de circonférence; ils sont en partie construits avec de petites pierres mêlées à de la chaux. Le côté septentrional est revêtu de larges pierres de taille. Les remparts du côté de l'ouest s'étendent, le long du rivage du lac, sur un espace d'un mille. Les murailles de Nicée, flanquées de tours rondes, ovales et carrées, ont environ trente pieds d'élévation; leur largeur est de dix pieds. Excepté le côté qui regarde le lac, les remparts sont partout en parfaite conservation. Les mille bras du lierre couvrent de toutes parts les murailles et les tours. Nicée a trois portes; celle du midi est entièrement renversée; la porte orien-

tale est formée de trois arceaux en marbre; sur le fronton intérieur de cette porte est une inscription grecque toute mutilée. Dans le mur de la partie extérieure se montre un bas-relief d'une grande dimension représentant des soldats romains armés de lances et de boucliers. En dehors de la porte qui fait face à l'orient, à peu de distance, sont les restes d'un aqueduc qui apportait à Nicée les eaux des sources provenant des montagnes voisines. La porte du nord est grande et belle; elle se compose également de trois arceaux en marbre gris. Sur le mur intérieur de cette porte, s'offre une énorme tête de gorgone. De longues branches de lierre s'échappent des narines, des yeux, des oreilles, de la bouche de cette tête monstrueuse.

Dans votre récit du siége de Nicée, vous ne pouviez pas, n'ayant pas vu les lieux, marquer avec précision les différents campements de l'armée chrétienne, les divers points occupés par les princes de la croix. Je remplirai en peu de mots cette lacune.

Avant de commencer le siége de Nicée, les croisés se partagèrent les positions; chaque chef eut une place à occuper. Godefroy et ses deux frères, Eustache et Baudouin, à l'orient. De ce

côté, les remparts étaient particulièrement redoutables; on peut en juger par leur état présent. Au pied des murailles orientales sont des fossés à demi comblés, comme sur les trois autres points de la ville, excepté la partie occidentale, qui est baignée par le lac Ascanius. L'espace occupé par Godefroy, entre les murailles et la montagne, offre un mille d'étendue. Des plantations de vignes, de mûriers et d'oliviers croissent où s'élevaient les tentes du duc de Lorraine. C'est sur ce point qu'on trouve les ruines de l'aqueduc que j'ai indiquées tout à l'heure.

La partie septrentionale des remparts fut attaquée par Bohémond, prince de Tarente, et par Tancrède. La plaine de Nicée se déploie de ce côté-là. Autour des murailles du nord, on ne voit que des marais fangeux. Robert, comte de Flandre et le prince de Normandie se placèrent entre Tancrède et Godefroy.

Le midi de la cité fut assigné à Raymond, comte de Toulouse, et à l'évêque du Puy, le célèbre Adhémar. Les tours méridionales sont plus hautes et plus épaisses que partout ailleurs. L'espace compris entre les murailles du sud et la montagne est d'environ un mille et demi. Le sol est maintenant planté de mûriers et de

quelques grenadiers aux fleurs écarlates. Ici finit ma tâche de voyageur ; c'est à l'historien qu'il appartient de raconter les travaux du siége. J'ouvre le premier volume de l'*Histoire des Croisades*, et j'assiste à ces grandes attaques racontées avec tant de vérité.

Un siècle et demi après le passage de Godefroy à Nicée, un roi de France, Louis VII, était campé avec une armée sur le rivage occidental du lac Ascanius, en face de Civitot. Dans sa tente, dressée non loin de la rivière d'Hylas, il reçut les députés de Conrad, qui lui apprirent comment les croisés germains, entraînés dans les montagnes de Laodicée par un traître que leur avait donné Manuel, souverain de Byzance, furent impitoyablement massacrés par les Sarrasins. « Quel déplorable sort ! s'écrie Odon de Deuil, que ces Saxons, ces Bataves, ces Allemands, devant qui trembla jadis toute la puissance de Rome, aient misérablement succombé sous les artifices des lâches Grecs ! » L'empereur d'Allemagne vint presque seul et tout couvert de blessures auprès du monarque français ; celui-ci alla au-devant de Conrad. « Ils s'embrassèrent l'un l'autre, dit le chroniqueur, et se donnèrent des baisers tout mouillés de larmes de compassion. »

L'empereur raconta lui-même à Louis VII les désastres de son armée. Le récit de Conrad attendrit profondément le roi de France. Un mois plus tard, il fallait aussi verser des pleurs sur le destin de l'armée française, vaincue, anéantie dans les défilés du mont Cadmus, où le roi de France montra tant de vaillance et tant de dévouement pour son peuple!

Parlons de l'état présent de Nicée. Quand on arrive à la cité par le côté septentrional, on entre dans l'enceinte des remparts par une large brèche faite à une grande tour de briques. Quelle surprise pour le voyageur, lorsqu'à la place de Nicée, dont les murailles sont encore debout, il voit, de tous côtés, autour de lui, devant lui, des champs cultivés, des plantations de mûriers, d'oliviers et de vignes! A mesure qu'on avance à travers de longues allées de cyprès et de platanes, on arrive à un humble peti village : c'est *Isnik*, habité par des musulmans et des Grecs. De tant de superbes monuments qui s'élevaient jadis au milieu de cette enceinte désolée, plus rien ne reste : partout l'image de la solitude et de la dévastation! Voyez-vous ces deux grandes voûtes en pierres de taille à demi enfoncées dans la terre, non loin d'Isnik? ce sont

là, dit-on, les vestiges du palais de Théodore Lascaris. D'autres pensent que ces deux voûtes ont appartenu à la grande église de Nicée, où s'assemblèrent les deux conciles, l'un sous Constantin en 325, l'autre sous l'impératrice Irène en 787. Le premier de ces conciles foudroie l'arianisme, le second les iconoclastes ou briseurs d'images.

Les ruines des édifices musulmans à Nicée sont plus nombreuses que les ruines des monuments chrétiens. A un quart d'heure au nord d'Isnik s'élève un médressé (collége) bâti par Orchan, le conquérant de Nicée. Ce médressé, qui est encore en bon état, est le premier édifice de ce genre qui ait été construit par les Turcs. Tous les voyageurs qui ont visité Nicée ont parlé de cette belle mosquée en marbre blanc appelée Djicil-Djamissi (mosquée verte), ainsi nommée à cause des incrustations en verre de couleur verte qui enveloppent le monument et le minaret. L'architecture arabe n'a rien enfanté peut-être de plus bizarre, de plus gracieux, de plus élégant que la mosquée de Nicée, aujourd'hui livrée à l'abandon. La porte de cet édifice est ornée de quatre colonnes de front et de quatre sur les deux côtés. Le portique est précédé d'un

grillage en marbre où l'art arabe se montre dans toute son originalité.

Nous partîmes de Nicée le 29 mars. Nous entrâmes dans les montagnes d'Arganthon au bout de deux heures de chemin. D'Isnik au bourg de Ieni-Keui on compte huit lieues ; le chemin se dirige au nord-ouest ; on marche péniblement dans des sentiers étroits et rocheux pratiqués sur la crête des monts et au penchant de leurs flancs rapides. Deux heures avant d'arriver à Ieni-Keui, on passe le bourg de *Kusdévrent* (défilé de la fille). Ieni-Keui s'élève au pied d'une charmante colline d'où s'échappent les sources du *Kik-Geut-Chit* (les quarante gués) ; c'est le Dracon (serpent), rivière mentionnée par les chroniqueurs, et qui entraîna dans ses eaux tortueuses plusieurs pèlerins de la première croisade. Le Dracon coule dans un vallon, en face de Ieni-Keui, et va se jeter dans le golfe de Nicomédie, au dessous d'Ersek, l'antique Hélénopolis, patrie de sainte Hélène, mère de Constantin. La grande armée de Godefroy de Bouillon, dans sa marche vers Nicée, pénétra dans les montagnes d'Arganthon par le vallon du Dracon. Nous croyons que c'est à partir de Ieni-Keui que le duc de Lorraine, ne découvrant aucun chemin par où l'ar-

mée pût passer, envoya quatre mille hommes en avant avec des haches, des sapes et autres instruments en fer, pour ouvrir une route dans les montagnes. Des croix de bois furent plantées pour marquer le passage des soldats de Jésus-Christ. Le pays qu'on parcourt depuis Ieni-Keui jusqu'au débouché de la plaine de Nicée ne présente encore aujourd'hui que des précipices affreux, des monts hérissés de rocs taillés à pic.

Deux heures de distance séparent Ieni-Keui de Kara-Moussal, bourg turc situé sur le rivage du golfe de Nicomédie, au pied de la gigantesque chaîne d'Arganthon. Kara-Moussal, entouré de charmants jardins, tire son nom de Moussal, un des principaux lieutenants d'Orkhan. Moussal, à la tête d'une troupe de guerriers osmanlis, conquit sur les Grecs cette partie de la Bithynie. Moussal fut surnommé Kara (le noir), parce qu'il était brave. Ce nom de Kara était devenu un titre de gloire chez les Turcs, depuis qu'Osman l'avait porté. C'est là l'origine de la prédilection des Ottomans pour la couleur noire. Un poëte oriental a dit : « Il y a dans la couleur noire un charme auquel on ne résiste pas ; si vous en observez bien la beauté, vos yeux la préféreront

au rouge et au blanc. S'il n'y avait pas de signe noir sur une peau blanche, les amants en admireraient moins l'éclat et la fraîcheur. C'est le noir de la nuit qui fait briller l'aurore; c'est le noir de la prunelle qui fait la beauté de l'œil; et l'ambre noir est celui qui répand l'odeur la plus douce. »

Ersek, pauvre village de soixante maisons, est situé à deux lieues au sud de Kara-Moussal. Le gouverneur d'Ersek a coutume de se mettre à la tête de la caravane de pèlerins qui va à la Mecque et de l'accompagner jusqu'à Ak-Scher, l'antique Antiochette de Pisidie. C'est à Ersek qu'on s'embarque pour aller de l'autre côté du golfe; là se trouve un port qui porte le nom de Dil (langue), à cause d'une langue de terre qui s'avance dans la mer. A une heure de *Dil*, au sud, la mer de Marmara présente un coude, et ce coude est comme la limite où commence le golfe de Nicomédie. En partant de Dil, on laisse à droite, au bout de deux heures de marche, le bourg de Geubzé, bâti sur l'emplacement de l'antique Lybissa, où furent déposés les restes d'Annibal. Annibal s'était réfugié dans les États de Prusias II, roi de Bithynie, et l'avait aidé à vaincre le roi de Pergame. Au mépris des lois de l'humanité,

du devoir de la reconnaissance et de l'hospitalité, Prusias II consentit à livrer aux Romains ce grand homme, qui se donna la mort pour échapper à la honte.

La route qui conduit de Geubzé à Stamboul est large et bien entretenue; elle a été construite par les ordres de Mahmoud II. A deux lieues de Geubzé, sur le rivage de la Propontide, s'élève le village de Pendik, autrefois Pendicapeum; Plus loin est la bourgade de Kartal (l'aigle), environnée de beaux jardins. Des hauteurs de Kartal on aperçoit les îles des Princes, semblables à des écueils qui sortent du sein des flots de la Propontide. La reine des cités d'Orient, l'immense capitale de l'empire ottoman, parut enfin à nos yeux. Vue de la terre d'Asie, à une heure de distance, Constantinople produit un spectacle magique : le ciel était pur, les rayons d'un soleil brillant tombaient à plomb sur les coupoles étincelantes, sur les milliers de minarets mêlant leur blanche flèche à la sombre verdure des arbres; Stamboul semblait se balancer entre les deux mers qui lavent ses murailles. Nous passâmes en courant au milieu des majestueuses avenues de cyprès qui répandent leurs tristes ombres sur tant de générations musul-

manes. Une demi-heure après, nous avions traversé le Bosphore, couvert de navires appartenant à toutes les nations du monde, et nous étions installés dans un hôtel de Péra.



LETTRE XII.

Considérations diverses sur la situation présente de Constantinople.

A M. MICHAUD.

Constantinople, juillet 1837.

Trois mois se sont écoulés depuis mon arrivée à Péra. Je connais maintenant Stamboul comme un véritable Constantinopolitain ; mais ce n'est pas pour décrire la grande cité ni les splendeurs du Bosphore que je vous écris aujourd'hui ; vous savez parfaitement tout ce que je pourrais vous dire là-dessus. Pour vous intéresser en parlant de Stamboul, j'ai à choisir d'autres sujets. Vous m'avez chargé d'examiner sur les lieux vos lettres relatives à Constantinople ; vous avez confié

là une rude tâche à ma jeunesse, à mon inexpérience; il ne m'appartient pas de juger une telle œuvre. Mais un livre de voyage renferme des faits qui peuvent frapper les intelligences les plus vulgaires : ce sera sur ces faits seulement que j'oserai exprimer des doutes ou des observations. Les voyageurs français et anglais ont afflué cette année dans la cité des sultans; tous ces voyageurs avaient pris pour guide la *Correspondance d'Orient*. Votre important travail sur la capitale turque a été souvent le sujet de leurs entretiens; j'ai recueilli les différentes opinions de ces voyageurs, je vous les transmettrai en partie, en y joignant mes faibles remarques.

Je commencerai par vous dire qu'il y a dans vos lettres une vérité locale à laquelle on ne peut rien reprocher; je n'y ai reconnu que deux inexactitudes : la première porte sur les vieilles citernes de l'antique Byzance. Vous aviez été mal informé en disant que ces citernes étaient presque toutes comblées. Je les ai vues; elles sont au nombre de trois. La première, celle de Constantin, reçoit encore les eaux du Cydaris, apportées par le majestueux aqueduc de Valens. Je n'ai pu compter toutes les belles colonnes qui supportent l'immense voûte; j'au-

rais eu besoin d'un bateau pour entrer dans la citerne. Les colonnes sont en marbre et d'ordre corinthien. La seconde citerne, celle de Philoxénus, est à sec; elle est occupée par des filatures de soie; les Turcs l'appellent *la citerne aux mille et une colonnes*, quoiqu'elles ne soient qu'au nombre de trois cent douze. La troisième, la moins grande de toutes, est abandonnée. Ces réservoirs sont, sans contredit, les plus belles ruines de Constantinople. Procope nous apprend la destination de ces vastes bassins. « Quoiqu'il y eût, dit-il, une grande abondance d'eau à Constantinople, les sources tarissaient quelquefois en été; pour obvier à cet inconvénient, dont le peuple eut beaucoup à souffrir en différentes époques, les empereurs de Byzance firent creuser dans divers quartiers de la ville de grandes et magnifiques citernes, semblables à celle qui sert de fondement à l'église de Sainte-Sophie. »
La seconde inexactitude que vous me permettrez de rectifier, est relative à la tombe d'Ali-Pacha de Yanina. Cette tombe n'est pas à la porte d'Andrinople, mais à la porte de Sélivrée. D'après votre indication, quelques voyageurs étaient allés chercher, comme moi, le lieu où reposent la tête de Tépélélenli, celles de ses fils,

mais des Turcs nous ont montré le monument sépulcral en face de la porte de Sélivrée.

Il y a des gens qui prétendent que vous êtes resté froid dans votre description de Constantinople, du haut de la tour du Séraskier; ils disent qu'on n'y voit pas assez les variétés infinies que présente cette grande cité musulmane, le plus magnifique spectacle qu'il soit possible d'admirer. Pour moi, je préfère votre description si nette et si vraie aux peintures forcées, embrouillées, de quelques voyageurs modernes, qui ont cru parfaitement décrire Stamboul et tout ce qui l'environne, avec de grands mots et de belles phrases vagues et étourdissantes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on peut avoir une idée juste du panorama de Constantinople par la seule lecture de votre description, et qu'on ne pourrait se reconnaître dans cette ville si on n'avait pour guides que les pages pompeuses de la plupart des écrivains français venus ici depuis peu. J'ai connu à Péra des personnes qui, tout en admirant vos lettres, regrettent que vous vous soyez quelquefois arrêté à de petites choses. Je les priais de m'expliquer ce qu'elles entendaient par ces *petites choses*, et je vous assure que les détails qu'on me citait ne méritent pas

le moins du monde leur censure. Il y a, comme vous savez, beaucoup de gens qui, après avoir demeuré longtemps dans une ville, se familiarisent avec une quantité de faits, se blasent sur maintes et maintes particularités, peu dignes d'attention à leurs yeux, mais qu'un voyageur aurait grand tort de négliger. Je vois ici des voyageurs à qui vos charmants récits détaillés ne déplaisent point; je leur entends répéter que sans le grand nombre d'indications contenues dans vos lettres, ils seraient partis de Constantinople avec l'ignorance de beaucoup de choses utiles à connaître.

Vous avez parlé, dans votre *Correspondance*, des vakoufs ou legs pieux que les Turcs font aux mosquées pour mettre un immeuble à l'abri de la rapacité du gouvernement. Le sultan va, dit-on, s'emparer de tous les vakoufs, moyennant une rente annuelle qu'il fera aux mosquées; le Turc sera désormais obligé à céder sa propriété au gouvernement, comme il la cédait auparavant à une mosquée ou à un établissement de charité. Si Mahmoud parvient à convertir ces donations en vakoufs impériaux, ce sera là une source d'immenses revenus pour l'État, mais cela pourrait aussi devenir l'occasion d'une révolte dans l'empire.

Votre lettre sur les deux siéges de l'antique Byzance est du plus haut intérêt. Cette manière de redire l'histoire d'une ville en présence de ses monuments et de ses ruines, est très-propre à graver éternellement les faits dans la mémoire. J'ai mis toute une journée à ma promenade le long des remparts de Constantinople; je me suis fait expliquer le nom de chaque porte, de chaque localité que vous avez mentionnée, et je vous ai trouvé partout d'une scrupuleuse exactitude.

En lisant votre chapitre si remarquable sur les cimetières de la capitale, on regrette que vous n'y ayez point fait entrer la description des tombeaux d'Youb. Ces tombeaux sont si curieux pour des Européens! Une partie du champ des morts du noble faubourg est exclusivement réservée aux grands de l'empire. Les sépulcres forment une belle et longue avenue, bordée de tous côtés par une blanche muraille à ouverture; ils sont entourés d'une grande cage en fer doré; les tiges du jasmin, du lilas, du rosier se marient aux grillages de ces cages resplendissantes. De majestueux platanes étendent leurs épaisses ombres sur les cimetières d'Youb; des cyprès superbes y balancent leurs noirs rameaux; les

chants de mille oiseaux retentissent à travers les beaux arbres du funèbre asile, et ce lieu semble plutôt fait pour une douce retraite de la vie, que pour recevoir les froides dépouilles de la mort. On vient de mettre la dernière main au mausolée de Risa-Effendi, directeur de l'hôtel des monnaies, qui a été poignardé, il y a cinq mois, par un de ses esclaves, dans la mosquée de Sainte-Sophie.

Il faut être sur les lieux, il faut avoir été reçu par des familles grecques pendant un long voyage dans l'intérieur de l'Asie Mineure, il faut aussi avoir étudié les mœurs de Péra, pour être frappé de la justesse de vos jugements sur la nation hellénique. Il me semble cependant que les Grecs de l'Anatolie, et ceux de Péra surtout, ont aujourd'hui plus d'énergie et d'avenir qu'en 1830; si les Osmanlis dédaignent les Grecs, ceux-ci, à leur tour, méprisent profondément leur domination : ils sont fiers de la décadence ottomane. J'ai connu ici un Grec, homme d'instruction et d'esprit, qui me disait hier encore :

« Oh! monsieur, si les Moscovites venaient vers les rives du Bosphore, ils trouveraient en nous des auxiliaires qui les serviraient de grand cœur! Une même religion nous unit avec les

Russes, et c'est là une grande chose pour établir sympathie entre nous.

» — Vous parlez comme tous les opprimés : vous voudriez secouer un joug qui vous écrase, et vous portez de flatteuses espérances vers d'autres maîtres qui peut-être ne vous rendraient pas plus heureux.

» — Mais sous quelle domination pourrions-nous être aussi malheureux que sous la domination barbare d'un peuple qui n'a ni la même religion, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes usages que nous? De quels genres d'oppressions nos stupides tyrans ne nous accablent-ils pas? Il a bien fallu d'ailleurs tout ce qu'ils ont tiré de nous pour qu'ils aient pu se soutenir jusqu'à ce jour ; car ne savons-nous pas que c'est notre industrie qui fait leur fortune? C'est nous qui avons cultivé la terre pour eux, créé leur marine, fourni le salaire à une armée destinée à nous tenir dans l'esclavage. Sans notre travail, qui les nourrit depuis cinq cents ans, les Osmanlis seraient depuis longtemps rayés de la liste des nations, parce que leur vie ne se passe qu'à dormir et à fumer. On voudrait maintenant les civiliser, quelle folie! Vouloir faire adopter aux Turcs les lois de l'Europe chrétienne, c'est vouloir, comme dit un vieux

proverbe grec, *filer du sable pour en faire des cordes !* »

Les Arméniens ne se mêlent nullement de politique ; les mœurs de cette nation se rapprochent de plus en plus des mœurs turques ; les Arméniens ne souhaitent aucune révolution : tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on les laisse en paix dans leur immense commerce. Les juifs de Constantinople ne comptent pour rien ; ils sont vils, rampants, ils ne songent qu'à gagner des piastres, n'importe par quels moyens ; ils n'ont ni amour ni attachement pour personne, parce que tout le monde les repousse ; si l'empire d'Osman venait à s'écrouler, on verrait les juifs trafiquer au milieu des décombres et brocanter avec les dépouilles de tous les partis.

Vos vues sur les révolutions de la ville des sultans sont larges, claires et toujours judicieuses. Vos opinions sur l'avenir de la Turquie sont partagées par tous ceux qui réfléchissent sur l'état présent de ce pays. Oui, la révolution du 16 juin 1826 n'est point finie ; le sang de l'Odjak, qui fut versé à l'Et-Méïdan et dans d'autres quartiers de Stamboul, a excité, plus qu'on ne pense, la haine des Turcs contre la civilisation de l'Europe chrétienne. Il est vrai que la popula-

tion musulmane fut animée d'un même sentiment quand il fallut détruire les janissaires, mais en tuant les enfants d'Hadji-Bektache, ce peuple n'avait pas songé qu'on voudrait lui faire prendre des coutumes contraires à sa religion, cette religion qui sera toujours incompatible avec les législations chrétiennes. Les institutions qui, comme celles des Turcs, sont à la fois politiques et religieuses, constituent fortement la société et la laissent presque toujours comme elles l'ont faite. Vous l'avez dit : « Il n'y a rien de plus difficile que d'apprendre à vivre, et le tort des révolutions c'est d'exiger qu'on désapprenne la vie. » Cette juste remarque doit s'appliquer, ce me semble, plus particulièrement aux Osmanlis, car le Koran est la base de tout chez les Turcs; les principes du Koran se mêlent à leur vie privée comme à leur vie publique; pour changer les mœurs de ce peuple, il faudrait changer sa religion, qui est pour lui la règle de toutes choses. Ce peuple croit aux lois qui le gouvernent comme il croit à Dieu.

Vous avez montré dans votre *Correspondance* le vrai caractère turc. Ce qui frappe surtout dans vos récits, ce sont les idées de notre civilisation avancée mises perpétuellement en regard de

l'esprit turc, esprit barbare, rouillé, encroûté dans ses vieux préjugés. Vous faites voir à chaque instant la barrière invincible qui s'oppose à ce que le mahométisme ne puisse jamais arriver à la civilisation que le christianisme a donnée à une grande partie du monde. Mais il s'est rencontré des publicistes dans ces derniers temps qui, voulant prouver que le Koran ne s'opposait point au développement de l'esprit humain et à la perfection des sociétés, ont cité en témoignage la civilisation arabe et les monuments musulmans encore debout à Cordoue, à Grenade et à Séville. Ce serait ici le cas de répondre à cette opinion, que nous croyons une erreur; nous le ferons en peu de mots.

Établissons d'abord un fait : c'est la supériorité de la race arabe sur la race des Osmanlis; l'Arabe est plus vif, plus intelligent que le Turc; il a plus de curiosité, plus de mouvement dans l'esprit, plus d'imagination; il est plus capable d'imiter et d'emprunter. Ainsi donc, malgré le despotisme du Koran, l'intelligence arabe devait marcher, devait prendre son élan; c'est ce qu'elle a fait. Elle a paru avec éclat dans la carrière des sciences et de la littérature; elle a cultivé la médecine, les mathématiques, l'astronomie, la poé-

sie et les arts; d'un seul bond, elle a atteint un certain progrès, une splendeur véritable, et puis tout à coup elle s'est arrêtée.

La civilisation arabe a rapidement pris place parmi les civilisations humaines, pour retomber ensuite dans la barbarie du désert. Le génie oriental, dans les siècles de l'islamisme, a passé comme un brillant météore qui est suivi des ténèbres profondes. Une telle destinée serait un mystère, si le Koran n'était pas là pour nous l'expliquer. Le Koran isole les nations musulmanes au milieu de la grande famille humaine; il ne leur permet aucun échange dans l'ordre intellectuel et moral, et leur interdit tout ce qu'il n'a pas lui-même établi ou prévu. Il y a dans les sciences et les arts beaucoup de choses auxquelles il faut renoncer, sous peine de transgresser la loi de Mahomet. Le livre du prophète arabe met la violence à la place de la liberté de l'esprit; il fait de la civilisation musulmane une sorte de cage étroite où le génie expire faute d'air et d'horizon. Le Koran, imitation plus ou moins confuse de nos saintes écritures, offre, dans son caractère général, quelque chose de local, de mesquin, de puéril; il n'est pas comme l'Évangile, qui embrasse les intérêts universels de l'hu-

l'aide d'un firman impérial, l'intérieur des temples musulmans de la capitale de l'empire; je tâcherai d'en donner une idée dans ma prochaine lettre.



LETTRE XIII.

Les mosquées de Stamboul. — Le bazar des esclaves.

A M. MICHAUD.

Constantinople, juillet 1831.

Tout homme qui n'est pas mahométan ne peut pénétrer dans la mosquée de Sainte-Sophie, sans un ordre ou firman du Grand Seigneur. Quand on entend dire à Péra que des voyageurs ont le projet de visiter les mosquées, vous avez beau cacher le jour où vous ferez cette course, cela se sait toujours; de sorte que vous ne croyez être que trois ou quatre, et, sans que vous puissiez l'empêcher, la troupe grossit en chemin : vous n'avez pas plutôt dépassé la *Corne d'or*, que les visiteurs de mosquées se trouvent quelquefois au nombre de deux cents. C'est ce qui nous est

arrivé le 25 avril dernier. Sans compter les officiers de marine français et anglais qui avaient été invités, nous étions plus de deux cent cinquante. Les Osmanlis, qui virent entrer tant de djiaours dans *Aïa Sophia el kébir* (Sainte-Sophie la grande), durent imaginer un instant que les prophéties allaient s'accomplir, car les Turcs, vous le savez, croient que cette ancienne église retombera un jour aux mains des chrétiens. Le mécontentement se peignait sur la physionomie des musulmans, cependant nous n'essuyâmes aucune insulte; il faut dire aussi que nous étions escortés par un officier du sérail et par six kavas armés de fouets et de bâtons.

Un gros livre suffirait à peine pour décrire d'une manière complète Sainte-Sophie. Les descriptions, d'ailleurs, ne manquent pas, et, si vous vouliez passer quelques heures avec Pierre Gilles, Grelot, Banduri et l'historien Gibbon, vous prendriez facilement une juste idée du plus ancien temple qu'ait élevé la religion chrétienne. Personne n'ignore que, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée à la Sagesse éternelle, fut réduite en cendres et qu'on jeta alors les fondements de l'édifice tel que nous le voyons aujourd'hui, sauf les réparations et les changements

que différents âges y ont apportés. Anthémuse, architecte de Tralles, appelé à Constantinople par l'empereur Justinien, traça le plan du temple et en dirigea la construction. Dix mille ouvriers furent employés pendant six ans à la reconstruction de cet édifice que le Bas-Empire salua comme une merveille. Dans la procession solennelle qui eut lieu pour l'inauguration de l'église nouvelle, le 22 décembre 537, l'empereur Justinien, marchant à pied, en avant de son char, ne put contenir sa joie, et s'écria en présence de la multitude : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un » si grand ouvrage ! je t'ai surpassé, Salomon ! » Sainte-Sophie est construite en forme de croix grecque, dont les branches sont inégales. Sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds, sa longueur, depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le vestibule et au portique extérieur, est de deux cent soixante-neuf pieds.

Le premier aspect de ce monument ne présente qu'une lourde masse sans éclat et sans beauté ; il faut vite entrer dans l'intérieur du temple, pour ne pas être trop surpris de l'enthousiasme avec lequel les poëtes et les historiens du Bas-Empire ont vanté Sainte-Sophie. On nous conduisit par

un chemin voûté, à plusieurs détours, jusqu'à la galerie, d'où nous eûmes la vue entière du monument. Si on entre dans les détails de la construction de Sainte-Sophie, on ne découvre rien de beau : une architecture grossière, une profusion de colonnes placées sans régularité, des chapiteaux dont on ne peut reconnaître le style, voilà ce qui s'offre aux yeux ; il y a là une surprenante richesse de matériaux, mais absence complète de goût et d'harmonie.

La galerie qui règne autour de l'édifice a soixante pieds de large ; elle est formée d'un grand nombre de colonnes, la plupart en porphyre ou en jaspe ; les unes ont appartenu au temple du Soleil à Rome bâti par Aurélien ; celles-ci ont été apportées d'Éphèse, et probablement elles avaient orné le temple de Diane, une des merveilles de l'antique Orient ; d'autres, enfin, ont été enlevées aux temples païens de l'Asie Mineure, des îles de l'Archipel, de la Grèce et de l'Égypte. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée, comme dit Gibbon, des dépouilles du paganisme.

Ce qu'il y a de réellement magnifique à Sainte-Sophie, c'est cette coupole qui a excité à juste titre l'étonnement et l'admiration des savants.

Vue surtout du milieu de la nef, cette coupole nous frappe par son imposante grandeur : elle paraît comme suspendue dans les airs, et, si en l'élevant l'architecte a voulu, comme on l'a dit, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que ce beau rêve d'artiste s'est noblement réalisé. J'ai fait le tour du dôme dans une balustrade ; il est éclairé par vingt-quatre fenêtres ; sa concavité est toute incrustée en petites mosaïques qui se détachent peu à peu ; son diamètre est de cent quinze pieds ; le point le plus élevé du centre de la coupole, où le croissant a pris la place de la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingts pieds au-dessus du pavé. Le cercle en maçonnerie qui porte la coupole repose sur quatre arceaux, soutenus par quatre gros pilastres, auxquels quatre colonnes de granit d'Égypte, placées aux côtés du nord et du sud, donnent de la force.

Sur les quatre côtés de l'intérieur du monument, quatre figures de séraphins, grossièrement faites, subsistent encore ; mais l'image du Christ, celle de la Vierge, les images des saints et des anges dont parlent les historiens de Byzance, ont disparu sous la main des Turcs. Un beau péristyle règne autour du parvis. De riches tapis

couvrent le pavé, jadis en mosaïque et en vert antique.

L'histoire est toujours là qui nous accompagne dans les visites aux antiques monuments; les souvenirs voltigent autour des édifices du passé et vous saisissent comme malgré vous. Les ennemis de saint Chrysostôme brûlèrent dans l'église de Sainte-Sophie les chrétiens orthodoxes qui n'avaient pas voulu souscrire au bannissement du grand docteur. Sainte-Sophie me rappelait aussi ces misérables disputes théologiques du Bas-Empire entre le clergé grec et le clergé latin; on passait les jours en de vaines arguties, lorsqu'il aurait fallu agir pour sauver la ville de Constantin. Remarquons-le; l'abus de la parole et les discussions subtiles sont l'accompagnement ordinaire des nations qui tombent. Pendant que Mahomet II était aux portes de Byzance, l'immense voûte de Sainte-Sophie retentissait d'imprécations de la populace grecque, lorsqu'un patriarche déclarait, au nom du jeune Alexis, qu'il fallait réunir l'Église d'Orient à celle de Rome. L'usurpateur Mursuffle fut couronné empereur dans Sainte-Sophie, deux heures après que le traître eut étranglé son roi et empoisonné le vieil Isaac.

Vous avez parlé, dans l'histoire des guerres d'outre-mer, des profanations que les croisés eux-mêmes, maîtres de Byzance, commirent dans la grande basilique ; vous avez cité le trait de cette prostituée, prêtresse des furies, comme dit Nicétas, qui chanta des chansons obscènes du haut de la chaire patriarcale, et qui exécuta des danses impudiques sur le sacré parvis. Ces sortes de profanations ne sont pas rares dans l'histoire des révolutions, et les annales de la France en ces derniers temps nous en offrent des exemples ; quand les passions armées faisaient rouler en débris le trône de saint Louis, et que les croyances religieuses et les doctrines politiques des aïeux avaient le même sort, plus d'une fois les lieux de la prière et du divin sacrifice servirent à d'infâmes réunions.

Revenons aux mosquées. La *Solimanié*, ou mosquée de Soliman II, surpasse de beaucoup en beauté Sainte-Sophie. Le monument est précédé de deux vastes cours, où s'élèvent des platanes d'une énorme grosseur ; l'esprit se prépare à la prière en traversant ces cours avant d'arriver dans l'enceinte du temple. Tout est grand et majestueux dans l'intérieur de *Solimanié*. La coupole, faite sur le modèle de celle de Sainte-So-

phie, repose sur quatre pilastres d'une grande dimension. Des versets du Koran, écrits en lettres d'or, couvrent la large frise de la nef. Un jour douteux pénètre dans la mosquée par des fenêtres à vitraux de diverses couleurs, placées au-dessus du kiblé ou sanctuaire. Une infinité de lampes de verre, mêlées à des globes de cristal, sont suspendues à des fils de fer accrochés au grand dôme. Dans les nuits du Ramadan, quand toutes ces lampes sont allumées, le temple resplendit de mille clartés fantastiques. La *Solimanié* fut construite en 1466, avec les débris de l'église de Sainte-Euphémie, à Calcédoine. La mosquée de Soliman II est la plus belle de toutes les mosquées impériales de Stamboul.

L'*Osmanié* (mosquée d'Osman) ne saurait lui être comparée; ce temple est d'une parfaite élégance, mais il n'inspire rien de grave, rien de religieux; son ensemble n'est point en harmonie avec le sentiment de la prière. Dans un petit jardin attenant à la cour de la mosquée, j'ai vu un beau sarcophage en porphyre qui, d'après la tradition, renferma les os du brave Constantin Paléologue, le dernier des empereurs du Bas-Empire, qui mourut glorieusement sur les remparts de sa capitale. Je ne sais comment M. de

Lamartine a pu prendre pour le cercueil de Constantin un vase de forme ronde, renfermant de l'eau pour les ablutions, qui se trouve dans l'avant-cour de la mosquée de Bajazet.

Vous avez vu la mosquée d'Akmet, près de l'hippodrome ; son fondateur, pour presser l'œuvre, se montrait lui-même tous les vendredis au milieu des ouvriers et travaillait avec eux. Dans la pensée du sultan, il était aussi méritoire de remuer des pierres pour la construction d'une mosquée, que de se répandre en oraisons. L'empereur Akmet n'avait pas oublié ces paroles du Koran : « Dieu bâtit une maison dans le paradis à celui qui élève une mosquée en son honneur. » Six minarets avec des galeries dentelées surmontent la mosquée d'Akmet ; ce qui a été désapprouvé par les ulémas, vu que le temple de la Mecque a quatre minarets seulement. Ces six minarets s'élancent vers le ciel avec une grande majesté. Toutes les mosquées de Stamboul se ressemblent à la grandeur près, et je vous épargnerai l'ennui de vous les décrire toutes. Ce qu'il y a cependant de particulier dans le temple de l'Hippodrome, c'est que le dôme repose sur quatre colonnes cannelées d'une prodigieuse grosseur et tout à fait dé-

tâchées du corps du bâtiment. Nous aurions voulu voir les temples du faubourg d'Eioûb, mais on ne délivre aucune permission pour entrer dans ces temples; les ambassadeurs eux-mêmes n'ont jamais pu obtenir d'en franchir le seuil. C'est dans la principale mosquée d'Eioûb qu'est déposée l'épée dont on arme le nouveau sultan, cérémonie qui répond à celle du couronnement dans nos pays. Je me dispenserai de m'arrêter aux écoles, aux hôpitaux, aux cuisines publiques, aux bibliothèques attachées aux mosquées du sultan. Vous avez apprécié ces divers établissements, qui honorent la mémoire des princes leurs fondateurs.

Après avoir visité les mosquées, j'allai avec quelques personnes au bazar des esclaves dont vous avez aussi parlé. Je n'ai pas besoin de vous dire quel serrement de cœur on éprouve à la vue de ces pauvres êtres étalés sur des nattes comme une marchandise; vous avez été tristement impressionné de ces hommes accroupis sur des estrades, occupés à compter l'argent qu'ils ont retiré de la vente des créatures faites à l'image de Dieu. Je fus témoin dans ce marché d'une scène d'atroce cruauté. Il y avait là une jeune Abyssinienne qui paraissait souffrir d'un gros bouton

qu'elle avait au bras droit; le maître, croyant que ce bouton était le bubon de la peste, fit couler du plomb fondu sur la partie malade. Cette pauvre jeune fille jetait des cris déchirants; elle prononçait des paroles mêlées de sanglots, qui sans doute suppliaient cet homme d'avoir pitié d'elle; mais ce monstre fut sans compassion. Je lui fis demander par mon drogman si le plomb fondu lui paraissait efficace contre la peste. « Ce remède tue ou guérit tout de suite, me répondit-il, et c'est celui qui me convient. » J'adressai à ce marchand de chair humaine d'autres questions auxquelles il refusa de répondre; il nous obligea même à sortir de son bazar. Je n'ai vu dans ce marché que des nègres, des négresses et quelques Abyssiniennes. Les blanches de Circassie et de Géorgie deviennent de plus en plus rares à Stamboul, depuis que la Russie a formellement interdit le commerce des esclaves sur la mer Noire. On ne trouve plus aujourd'hui des lieux publics destinés à la vente des blanches. On m'a assuré pourtant que des marchands allaient encore quelquefois en aventures sur les côtes du Pont-Euxin, mais ce n'est là qu'une piraterie cachée, un commerce de contrebande; lorsqu'on rapporte quelque capture, on en fait un mystère. Les

blanches, à cause de cette rareté, sont en ce moment à un très-haut prix. Une Géorgienne est payée jusqu'à trente mille piastres (environ sept mille cinq cents francs de notre monnaie).

Ceux qui s'intéressent à la dignité humaine doivent savoir gré au gouvernement moscovite d'avoir adopté des mesures sérieuses pour mettre un terme dans les pays de Circassie et de Géorgie à ce commerce barbare. Il est vrai qu'en Turquie on n'attache pas la même idée que nous à l'esclavage, car on a vu souvent et on voit encore des ministres de la Sublime Porte qui ont été achetés au bazar; mais la pensée ne se révolte pas moins en voyant les musulmans n'éprouver aucune répugnance pour cet horrible trafic. Les Osmanlis, qui ont une si haute idée de Dieu, ont fort peu de considération pour l'homme; l'islamisme a fait disparaître la grandeur humaine devant la grandeur divine, et c'est ici surtout que le christianisme est admirable. Dans aucune religion, l'homme n'est grand comme dans la religion chrétienne; la raison en est simple. Par le dogme sublime de l'incarnation, le Créateur est descendu jusqu'à revêtir lui-même les formes misérables de la créature, et c'est ainsi que l'humble fils d'Adam s'est trouvé

divinement ennobli. Le commerce des esclaves n'aurait jamais pu prendre naissance dans une nation chrétienne.

En revenant du bazar des esclaves à notre hôtel, nous vîmes des ouvriers turcs occupés à démolir une maison située sur les hauteurs du Petit Champ des Morts, d'où la vue s'étend sur la Corne d'or et sur Stamboul. Une femme grecque d'une quarantaine d'années et une belle jeune fille pleuraient et suppliaient les Turcs de ne point détruire cette habitation; mais les Osmanlis n'écoutaient rien. Un négociant français, établi depuis douze ans à Constantinople, et qui était présent à cette scène, m'expliqua ce que cela voulait dire. « Cette femme que vous voyez là, me répondit-il, est veuve, et cette jeune personne est sa fille. La pauvre mère a refusé ce matin de vendre sa maison à un Turc qui voulait l'acheter, et, sur ce refus, le musulman est venu avec ces huit maçons pour détruire la maison, comme cela se pratique ordinairement ici. Ces jours derniers, un médecin anglais, attaché au sérail, a fait démolir aussi une charmante habitation qu'un Arménien n'avait pas voulu lui vendre. Ne me demandez pas si la justice turque laisse de tels faits impunis; un Turc ou

un Franc que le divan protége peut s'emparer de la propriété d'un raya, lui démolir sa demeure, sans qu'il ait le moindre secours à attendre contre cet acte de violence. S'il plaît à un Turc de tuer un raya, la loi, qui du reste le condamne, n'est jamais exécutée; mais le moindre coup porté par un chrétien à un musulman est puni du dernier supplice. »

Il suffit de citer des traits pareils pour donner une idée de l'injustice musulmane vis-à-vis des pauvres rayas.



LETTRE XIV.

Mahmoud II et Pierre I. — La famille impériale de Stamboul. — Conspiration musulmane contre le sultan Mahmoud. — Voyage de Mahmoud sur les bords de la mer Noire. — Fête de nuit à Stamboul. — Le capitan-pacha Akmed-Fevzi. — Armée impériale. — Les rédifs, ou gardes nationaux. — Entretien avec un colonel de la garde impériale sur les réformes de Mahmoud.

A M. MICHAUD.

Constantinople, juillet 1837.

En Europe on a quelquefois comparé Mahmoud II à Pierre-le-Grand, comme si Mahmoud, lui aussi, avait parcouru les contrées et les États d'Occident pour les connaître, pour s'y faire soldat, diplomate, ouvrier, pour étudier la société élevée et la société vulgaire; en un mot, comme si Mahmoud, à l'exemple du czar de Russie, s'était mêlé à tout pour revenir ensuite dans son pays, et faire servir les résultats de ses

voyages, de son expérience et de ses méditations, à la régénération politique de son peuple : entre Mahmoud et Pierre le Grand il n'y a aucun rapprochement à faire. Mahmoud possède un cœur noble et généreux, mais les profondes pensées de Pierre le Grand, ces pensées qui ont pu changer les mœurs et l'esprit d'un peuple, n'habitent pas dans la tête du fils d'Abdoul-Hamid. D'ailleurs, ce ne serait pas assez du génie des plus hardis réformateurs pour déraciner chez les Turcs les principes qu'on leur a inculqués dès l'enfance. La destruction des janissaires, l'anéantissement des déré-beys, tous les changements survenus en Turquie depuis vingt-deux ans, n'ont été que les résultats de l'énergique volonté du souverain. Mais qu'est-ce qu'une volonté toute seule quand il s'agit de lutter contre l'esprit, les mœurs, la religion d'un pays? Les tentatives du sultan Mahmoud pour régénérer son empire, en lui implantant au cœur la civilisation européenne, sont, selon nous, un des périls les plus graves, un des malheurs les plus vrais de cet empire ottoman tant fatigué, tant épuisé dans son existence. En voyant dans l'histoire comment l'empire turc est né, comment il a grandi, comment il est monté à son plus haut degré de

puissance, on juge facilement ce qu'il a perdu avec les lumières, les mœurs et les habitudes de l'Europe introduites dans son sein. Hélas! le présent de notre civilisation que le sultan Mahmoud a fait aux Osmanlis sera peut-être pour eux ce que fut pour Ilion le fameux cheval d'Epéus; vous savez les ennemis armés qui tout à coup sortirent de ses flancs, et vous savez les malheurs de Troie.

Et puis quels rapports y a-t-il entre les Russes tels qu'ils étaient à l'époque où Pierre le Grand entreprit de les civiliser et les Osmanlis tels qu'ils sont aujourd'hui? aucun. Pierre I avait affaire à un peuple dans les langes, un peuple complétement étranger aux choses qui constituent, agrandissent, fortifient une nation; les Russes n'avaient point d'éclatants souvenirs, ils ne s'étaient signalés encore par aucune action qui eût pu leur donner le moindre rayon de gloire dans l'histoire du monde; c'était, en un mot, un peuple entièrement neuf et qui ne demandait qu'un homme puissant, qu'une vaste et laborieuse intelligence pour l'éclairer, le fortifier et le placer avec éclat au rang des premiers peuples de la terre. Mais les Turcs, à l'heure présente, sont un peuple vieilli, un peuple qui, avec sa

barbarie organisée, a dompté l'Asie et fait trembler l'Europe par ses menaces d'envahissement; les Turcs ont leur histoire, leur passé glorieux, ils ont été grands, victorieux, lorsque les peuples d'Occident étaient encore barbares; mais les Turcs ont vécu leur vie de nation, leur destinée est accomplie. Entre les Russes du temps de Pierre I et les Osmanlis du temps de Mahmoud II, vous trouvez la différence qu'il y a entre une chose qui n'a pas encore été et une chose qui est finie; d'un côté, c'est l'enfant à peine arrivé à la vie, dont il faut former l'esprit, l'âme, le caractère, qu'il faut instruire pour le mettre à même de remplir son destin; de l'autre, c'est le vieillard qui a fait son chemin avec les mœurs et l'esprit de ses pères, un homme avancé au dernier terme des ans, qui ne peut, ni refaire sa vie ni refaire sa propre nature, et qui vous demandera de le laisser mourir sans lui imposer les conditions d'une vie nouvelle. Mais, dira-t-on, les vieux Turcs s'en vont, une autre génération d'Osmanlis arrive? Oui, fort bien, vous pouvez faire, avec cette jeune génération, un peuple européen, mais alors mettez entre ses mains l'Évangile à la place du Koran. Les enfants qui naissent musulmans naissent vieux: la religion

est tout chez les Osmanlis, nous le redirons encore, et cette religion qui, depuis treize cents ans, a fait tout ce qu'elle pouvait faire, condamne aujourd'hui à une sorte de solitude morale tout homme qui est élevé sous ses lois. Avec l'islamisme vous pourrez faire un honnête homme, mais jamais un homme civilisé à la façon de l'Occident.

Mahmoud a trois fils et deux filles. L'aîné des fils se nomme Abdoul-Medjid (esclave du glorieux), il a quatorze ans[1]; le second porte le nom d'Abdoul-Hazis (esclave du bien-aimé), il est âgé de dix ans; le troisième a cinq ans et se nomme Nizam-Cid-din (régénérateur de la foi). Les filles sont mariées, l'une avec Halil-pacha, ministre de la guerre actuel, l'autre[2] avec Saïd-pacha, séraskier d'Anatolie. On doit louer Mahmoud d'avoir aboli la barbare coutume suivie par ses prédécesseurs, laquelle autorisait l'immolation des fils puînés des sultans, pour prévenir des rivalités entre les héritiers du trône. On ne voit les fils du sultan que lorsqu'ils vont en caïque ou à cheval, pendant la belle saison, dans le

[1] C'est celui qui règne aujourd'hui.

[2] Dans le courant de 1828, Mahmoud a perdu le plus jeune de ses fils, et sa fille, épouse de Saïd-pacha.

vallon des Eaux-Douces d'Europe et d'Asie, où le sultan va prendre ses délassements.

Abdoul-Medjid, l'héritier présomptif du trône, est, comme ses deux frères, élevé dans la mollesse du sérail. Ces jeunes princes ont pour maîtres des ulémas et des imans, et pour compagnons d'études quelques jeunes esclaves attachés à leur service. Un Français fort distingué et très-versé dans la connaissance des langues orientales s'était présenté, il y a quelques mois, pour se charger de l'éducation du fils aîné de Mahmoud; ce Français fut parfaitement accueilli; le Grand Seigneur était décidé à l'admettre dans son palais, à condition qu'il n'en sortirait qu'avec le jeune prince, et qu'il n'entretiendrait aucune correspondance avec le dehors. Tout était convenu; mais, lorsqu'on en vint à demander l'avis du grand mouphti, on reçut un beau fetva qui déclarait qu'un jeune homme du sang d'Osman, destiné à monter un jour sur le trône des califes, ne pouvait pas avoir un djiaour pour précepteur, et tout finit là.

Je reviens à Mahmoud. Je vois souvent le sultan, soit qu'il aille aux Eaux douces d'Europe, dans son élégant caïque, soit qu'il se rende le vendredi à la mosquée. Lorsqu'il sort de son palais pour aller faire sa prière au temple, une

excellente musique, jouant des airs italiens, le reçoit à la porte; une haie de soldats sur deux rangs, borde le chemin par où il passe. Une trentaine d'officiers supérieurs l'accompagnent à cheval, puis vient derrière lui, à pied, une petite troupe d'icho-glans. Je dois vous dire que le corps des icho-glans n'existe plus depuis trois ans; maintenant tous ces jeunes gens sont soldats; cependant Mahmoud n'a pas tout à fait renoncé à ses pages. Le sultan est, comme vous savez, vêtu à l'européenne, avec le fez (calotte rouge) surmonté d'un flot de soie bleue. Je l'ai toujours vu enveloppé dans un ample manteau sans manches et à collet brodé d'or. Le cheval qu'il monte est superbe; la housse de ce bel animal est ornée avec profusion de diamants et de diverses pierreries qui jettent un brillant éclat sous les rayons du soleil. Quelquefois des placets attendent l'empereur sur son chemin; un officier est chargé de les recevoir. Je n'ai rien trouvé de remarquable sur la physionomie de Mahmoud; les traits de son visage déjà usé manquent d'expression; son regard m'a paru ferme et étincelant.

J'ai à vous entretenir du voyage que Mahmoud vient de faire sur la mer Noire et sur le Danube. Ces sortes de voyages ont toujours été fort rares

dans les annales des empereurs ottomans. Le sultan partit de Stamboul le 29 avril dernier, à bord d'un bateau à vapeur autrichien; il passa à Varna, à Silistrie, à Routschut, à Nicopolis; il est revenu dans sa capitale par Andrinople. Mahmoud a été partout accueilli avec magnificence. Les gouverneurs des villes qu'il a visitées lui ont fait de beaux présents selon l'usage. Mais ce voyage, si heureusement terminé, a failli avoir pour dénoûment une catastrophe qui eût pu changer la face de l'Orient. Il ne s'agissait de rien moins que d'une conspiration toute musulmane, tramée contre la vie du maître des croyants et contre Péra et Galata, les deux faubourgs francs. Prenons les choses à leur origine. Des Anglais, résidant à Péra, avaient établi deux bateaux à vapeur qui faisaient le service de Top-Hana à Bouyouk-Déré. L'énergique et vigoureuse population des *Kaïschis* (bateliers du Bosphore), murmura contre les *machines européennes* qui lui enlevaient son pain de chaque jour. Le capitan-pacha, averti des violents mécontentements des Kaïschis, interdit le service des deux paquebots. Quatre jours avant l'arrivée du sultan dans sa capitale, nous entendons dire qu'un grand complot vient d'être déjoué, et que plus de cent

têtes sont tombées sous la hache des Tschiaous. C'était le 2 juin; Mahmoud se trouvait à Andrinople; on lui parle du complot : « Ah! dit-il, je croyais qu'il n'y avait plus de janissaires! » Vingt-six complices sont découverts à Andrinople même, vingt ont la tête tranchée, et les six autres sont emmenés à Constantinople. Ces six hommes répondirent à leurs interrogateurs qu'ils mourraient avec le regret de n'avoir pu poignarder le sultan Mahmoud, et aussi de n'avoir pu mettre le feu à Péra et à Galata, ces deux faubourgs francs, d'où leur venait, disaient-ils, tout ce qui blesse leurs intérêts, leurs affections et leurs croyances. Ce ne sont pas seulement des bateliers qui ont été décapités ou pendus, mais on cite des chefs militaires et des Turcs de distinction. Ces sanglantes scènes se sont passées et se poursuivent encore sans bruit, sans trouble dans la cité impériale; tout se fait mystérieusement et sourdement : le Bosphore seul pourrait nous apprendre le nombre des victimes jetées dans son sein ces nuits dernières.

Mahmoud rentra dans Stamboul le 6 juin; il fut pompeusement salué par quatre cents coups de canon partis de dix vaisseaux pavoisés et rangés en ligne dans le détroit. Dans la soirée

du 6 juin, le Bosphore, la Corne d'or, la ville des sultans, brillaient de mille et mille clartés : une illumination à Constantinople est quelque chose de merveilleusement beau. Ces hauts minarets, tout couverts de lampions étoilés qui semblent toucher au ciel et se mêler aux astres; ses palais du Bosphore, ornés de guirlandes et de croissants lumineux; ce kiosque du capitan-pacha qui figurait des ancres éblouissantes sur ses quatre faces; les eaux de la mer répétant toutes ces lumières; tout cela formait un spectacle fantastique qui enchantait la vue. Je parcourus Stamboul ce soir-là; je voulais savoir ce que c'était qu'une fête publique chez les Turcs; je ne trouvai partout que calme et tranquillité. Point de joie dans les rues; je rencontrais quelquefois un homme marchant à pas comptés avec une lanterne sourde à la main. Quelques musulmans étaient assis sur le quai; ils fumaient sans mot dire; ils levaient parfois les yeux vers les minarets illuminés, et répétaient le nom d'Allah et celui de son prophète d'une voix forte et traînante. Toutes ces lueurs qui vacillaient sous la brise de la nuit, et qui éclairaient l'immense capitale plongée dans un morne et profond silence, me paraissaient comme des flam-

beaux funéraires assistant à la muette agonie d'un peuple.

Nous avons fait ces jours derniers une visite à Akmed-Fevzi-pacha, chef de la marine ottomane. Avant de vous parler de cette visite, je vous donnerai en quelques lignes l'histoire du capitan-pacha. Akmed-Fevzi-pacha est âgé de trente-huit ans; sa figure est douce et belle. Toutes les personnes qui l'entourent s'accordent à dire qu'il a un excellent cœur; ses manières sont d'un homme poli; il comprend et parle un peu le français. Il y a quinze ans qu'Akmed-Fevzi était cafetier dans le vallon des Eaux douces d'Europe. Il avait amassé assez de piastres pour faire l'acquisition d'un caïque, et, en 1824, il n'avait d'autres revenus que les piastres qu'il recevait des personnes qu'il transportait d'un bord à l'autre de la Corne d'or. Un favori du sultan, se promenant un jour dans le Bosphore, fut frappé de la jolie figure d'Akmed-Fevzi, le prit avec lui et lui donna la place de *Schibouchi* (porteur de pipes) au sérail. Il devint ensuite inspecteur du linge, puis hascki ou serviteur familier de Mahmoud pour les expéditions secrètes que nous appelons chez nous hautes-œuvres. Plus tard il entra dans le mabeïn, ou personnel du

palais du Grand Seigneur. Dans la mémorable journée de la chute de l'Odjak, Akmed-Fevzi donna des preuves d'une grande bravoure, et quand on forma des troupes régulières, le grade de capitaine de cavalerie de la garde impériale récompensa son courage. Akmed ne resta pas longtemps dans ce grade; il avança successivement en dignité dans l'armée, et parvint jusqu'au grade de mouschir ou général en chef de la garde. L'ex-cafetier des Eaux douces d'Europe fut envoyé en ambassade extraordinaire auprès de l'empereur de Russie, après le fameux traité d'Unkiar-Skelessi, auquel il avait fortement contribué. C'est dans cette ambassade qu'Akmed-Fevzi-pacha fit la cession de l'important district d'Akhaltziekh, de 160 lieues carrées, situé à la jonction des deux branches du Caucase, et que découvre complétement la frontière turque de ce côté, entre l'Incrétie et la Géorgie. On reproche à Akmed-Fevzi-pacha d'avoir favorisé l'influence russe dans les principautés. A son retour de Saint-Pétersbourg, Akmed fut nommé grand amiral[1]. La manière dont l'ancien

[1] C'est ce même Akmet-Fevzi-pacha qui, dans le mois de juillet 1839, trahit son souverain en mettant la flotte turque au pouvoir de Méhémet-Ali.

batelier du Bosphore a fait son chemin est l'histoire de la plupart des hauts personnages de l'empire ottoman.

Akmed-Fevzi-pacha nous reçut dans son palais, situé sur la rive droite de la Corne-d'or, avec une grâce parfaite. Le salon de réception est d'une belle simplicité. Nous nous assîmes, non point sur des divans, mais dans des fauteuils à l'européenne ; la pipe, le café, le sorbet ont jusqu'ici tenu bon dans la capitale de la réforme ; cette partie des usages orientaux n'a point manqué. Après une conversation sur des choses générales, nous témoignâmes au capitan-pacha le désir de visiter l'arsenal.

— Je vous montrerai tout avec grand plaisir, nous répondit-il, mais je vous prierai d'être indulgents et de ne pas oublier que depuis six mois seulement je m'occupe d'améliorer l'arsenal. —

Le grand amiral nous a fait parcourir lui-même trois salles renfermant tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement des navires. Tout nous a paru dans un état parfait. Un grand édifice en pierres, construit sous l'amirauté d'Akmed, sert de dépôt aux matériaux de la marine. Le capitan-pacha est un homme d'une prodigieuse activité ; si ses talents nau-

tiques répondaient à sa bonne et puissante volonté, il pourrait faire de grandes choses. Il a créé, il y a deux ans, une école militaire à Constantinople. Les élèves sont au nombre de trois cents; ils apprennent le turc littéral qu'on appelle *farci*, les mathématiques, l'algèbre, la topographie, le dessin, l'exercice du canon et l'exercice de l'infanterie; il y a un maître pour chaque science. Les élèves sont remarquablement intelligents; ils montrent une grande facilité pour la solution des problèmes; ils iraient loin, dit-on, s'ils avaient des professeurs habiles. Les élèves sortent de l'école officiers; ils peuvent aussi entrer dans l'administration.

Un Piémontais, instructeur de la cavalerie ottamane, m'a donné quelques détails sur l'armée turque. Personne mieux que cet instructeur ne connaît l'état présent des troupes impériales. Le gouvernement ottoman compte en ce moment cent mille hommes dressés à la tactique européenne. Il y a dix-huit mille hommes de troupes régulières à Stamboul, y compris la garde impériale, composée de quatre mille soldats; on compte quatre régiments de cavalerie, dont deux, sous le commandement de Hafiz-pacha, font en ce moment la guerre aux Kurdes du côté du Taurus.

Il existe douze régimens de spahis ; vous savez que l'institution des spahis date de longtemps ; ces militaires possèdent des fiefs, et sont tenus de fournir à l'armée un nombre de cavaliers équipés à leurs frais. Plusieurs régiments de l'armée régulière et irrégulière sont incomplets. On n'est point encore parvenu à équiper convenablement un soldat ; j'en rencontre dans les rues de Péra et de Stamboul qui portent un pantalon et une veste déchirés et des souliers troués. On s'accorde à louer l'intelligence et la bravoure des soldats osmanlis ; on en ferait d'excellentes troupes si on leur donnait de bons officiers.

On a organisé, il y a deux ans, une milice qui, sous le nom de *redifs*, forme, dans les provinces de l'empire, une garde nationale, sur le modèle de la landwerh allemande. Les *redifs* servent depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente-six ; ils peuvent cultiver les champs quand l'État n'a pas besoin d'eux.

J'ai parcouru l'intérieur de la caserne de cavalerie située sur la rive asiatique du Bosphore ; c'est un vaste et beau bâtiment. J'ai vu les chevaux destinés au service de l'armée ; ils sont tous mauvais. Ce sont des chevaux que divers pachas de l'empire ont donnés en présent à leur souve-

rain. Un peloton de soldats fit l'exercice au sabre en notre présence; ils manœuvraient très-bien au dire d'un officier français qui était avec nous. « Les soldats qu'on exerce à la manœuvre ont beaucoup perdu, me disait l'instructeur piémontais, depuis que le sultan ne vient plus les encourager de ses regards. Un ambassadeur de Péra fit entendre à Mahmoud qu'il n'était pas de la dignité d'un empereur ottoman de se montrer trop souvent en public et de commander lui-même l'exercice; depuis lors, sa Hautesse s'est abstenue de faire l'office d'instructeur, et la manœuvre en souffre. »

Au sortir de la caserne, nous allâmes visiter un colonel de la garde impériale, appelé Faslé-Bey; c'est le frère d'Izat-Effendi, auteur d'un livre sur la destruction des janissaires, traduit en français par M. Caussin de Perseval. Le colonel nous accueillit de la manière la plus aimable. Nous le mîmes sur le chapitre de la réforme, question fort délicate à faire à un Turc, mais notre curiosité ne le choqua nullement, et, bien au contraire, il nous répondit avec beaucoup de plaisir et de laisser-aller. Je vous rapporterai quelques-unes de ses pensées. Nous lui disions que la réforme de Mahmoud paraissait faire des progrès.

« Les Osmanlis, répondit le colonel, restent enfoncés dans leurs vieux préjugés ; ils sont comme des fous à qui on montrerait la bonne route et qui prendraient le chemin de traverse.

— Mais nous voyons beaucoup de musulmans vêtus à l'européenne, et cela prouve déjà qu'ils ont envie de se civiliser.

— Ces musulmans, a répliqué Faslé-Bey, sont semblables à des hommes qu'on habillerait en musiciens et qui n'auraient aucune notion de la musique. La Turquie, continua le colonel, est en ce moment dans une situation bien misérable : elle est comme une citerne dans laquelle on puiserait toujours sans jamais y remettre de l'eau. L'empire ottoman pourrait aussi être comparé à une plante qui croîtrait sur un terrain entouré de murs et fermé au ciel ; cette plante, privée d'un soleil vivifiant, finirait bien vite par se dessécher et mourir. Ainsi l'empire ottoman mourra parce qu'une grande nation, que je ne veux pas nommer, défend aux lumières de pénétrer jusqu'à nous.

— Vous ne croyez donc pas que l'armée ottomane pût tenir tête à une armée ennemie ?

— Nous avons une trop mauvaise cavalerie ;

les chevaux de nos troupes peuvent à peine porter leurs cavaliers dans les rues de Stamboul; ces chevaux ne seraient bons que pour porter des choux au bazar.

— Vos idées sur la Turquie sont bien tristes, ai-je dit au colonel : à vous entendre on croirait que l'empire d'Osman est au penchant de sa ruine.

Faslé-Bey a répondu à ces dernières paroles par un verset du Koran :

—*Aucun peuple ne peut avancer ni reculer sa chute; chaque nation a son terme fixé; elle ne saurait le hâter ni le retarder d'un instant. Dieu seul est éternel.*

— Dieu seul est éternel en vérité, mais c'est toujours par la faute des hommes que les empires tombent avant leur terme prescrit par la Providence. Un poëte de l'antique Grèce a dit : « Il est aisé d'ébranler un État; les moindres citoyens le peuvent; mais le remettre dans son assiette est une entreprise difficile, et les rois ont besoin pour l'accomplir qu'un Dieu même y préside. »



LETTRE XV.

Pèlerinage au lieu où fut Troie.

A MON FRÈRE.

Constantinople, juillet 1837.

Nous partîmes de Constantinople, le 29 mai, à cinq heures du soir, à bord du bateau à vapeur *la Maria Dorathea*, qui fait le service de Smyrne à la cité impériale. Nous eûmes bientôt dépassé la pointe du Sérail, le château des Sept-Tours; nous laissions déjà les îles des Princes à notre gauche, quand le soleil disparaissait à l'horizon lointain. La nuit était douce et sereine, un calme religieux régnait partout. Le paquebot glissait sur une mer plane et immobile; la fumée du charbon, sortant du fourneau du navire, montait vers le ciel étoilé comme une colonne noire. Le pont était couvert

d'Osmanlis qui se rendaient à Smyrne; ils faisaient en silence leur prière du soir, en tournant les yeux du côté de la Mecque, et répétaient par moment : Allah kérim! Allah kérim (Dieu est grand ! Dieu est grand!) La prière que l'homme adresse à Dieu, père de l'univers, est respectable en tous lieux et dans tous les cultes ; mais, lorsque cette prière est faite sur un navire en pleine mer, la nuit, au milieu d'une nature endormie, elle prend alors un caractère plus grave et plus poétique.

Le lendemain, 30 mai, je voyais à ma gauche l'île de Marmara et le port de Couteli, où l'on construit des bâtiments de guerre. Nous arrivâmes bientôt entre Gallipoli et le charmant village de Lampsaque; je regrettais de ne pouvoir aller visiter la ville où furent élevés des autels au dieu des jardins, et de ne pouvoir saluer que de loin les eaux du Granique. L'Hellespont me frappa beaucoup par les souvenirs historiques qu'il rappelle; les grandes renommées guerrières de l'antiquité ont passé par cette mer; les noms de Xerxès, de Lysandre et d'Alexandre, fils de Philippe, semblent être répétés par les flots murmurants de l'Hellespont. La poésie avait son tour dans ses souvenirs qui planent sur la mer d'Hellé;

entre Sestos et Abydos, je songeais à Héro et à Léandre, à Musée et à lord Byron.

Nous quittâmes le bateau à vapeur aux Dardanelles. Cette ville nous offrit un spectacle triste et désolé : elle a été à moitié incendiée il y a dix mois. Nous ne vîmes d'abord que des pans de murs noircis par les flammes, et çà et là des décombres. Nous fûmes reçus aux Dardanelles par M. Battu, consul de France, qui a remplacé M. Outré, actuellement consul à Trébizonde. Le fils de M. Battu nous présenta au gouverneur de la ville. Le mousselin se nomme Méhémet-pacha; c'est un homme de trente-trois ans; il est aimé dans son pachalik; son administration est sage et douce; les habitants maudissent son prédécesseur, qui n'avait d'autres moyens de gouvernement que la bastonnade, et d'autres préoccupations que le prélèvement des impôts. Nous prîmes Méhémet-pacha de toutes les façons, pour obtenir de lui la permission de visiter la forteresse de la ville, mais nous ne pûmes en venir à bout. Il nous répondit que le fort était en si mauvais état, qu'il ne pouvait se résoudre à nous le montrer. Le séraskier actuel avait eu, dit-on, l'intention de remplacer les vieux et énormes canons des

Dardanelles par des canons moins gros et meilleurs ; les anciens Turcs de la vieille s'y sont opposés : ils auraient cru Stamboul sans défense, si pareil changement avait eu lieu. On ne persuadera jamais à un vieil Osmanlis que des canons d'un calibre énorme ne soient pas plus utiles que des canons d'une moindre dimension ; le Turc veut, avant tout, de formidables appareils ; son intelligence ne va guère plus loin. Ce que nous avons pu voir de l'intérieur de la forteresse paraît peu solide ; les flottes ennemies ne rencontreraient pas ici de bien dangereux obstacles.

Nous employâmes la dernière moitié de la journée du 30 mai à nous procurer des chevaux. Le 31 mai, à six heures du matin, nous étions en route pour la plaine de Troie. Notre caravane se composait de neuf chevaux, quatre pour nous, deux pour les bagages, le reste pour le guide et le cavas que nous avait donné le pacha. Je ne pourrais mieux comparer ce cavas qu'au soldat turc que vous aviez en allant d'Artaki à Cysique ; il fallait voir avec quelle autorité il commandait dans tous les villages où nous nous arrêtions. Il nous annonçait partout comme de vrais beysadès (gentilshommes) ; c'était, vous le pensez bien, pour gagner un bon bakschis.

Je ne vous ai point parlé de Rhodius, que nous traversâmes en sortant des Dardanelles; notre chemin côtoya presque toujours la mer. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à la pointe des Barbiers (cap Trapèze), où s'élevait autrefois la cité de Dardanus, célèbre par le traité de paix entre Sylla et Mithridate. Avant d'arriver à Kounkalé, on passe la rivière d'Haliléli sur un pont de pierres à moitié démoli, et, un quart d'heure plus loin, le Simoïs sur des planches mal jointes. Nous laissâmes Kounkalé à notre droite et nous nous dirigeâmes du côté des tombeaux d'Achille et de Patrocle. On ne contemple point sans émotion le monceau de terre qui renfermait les cendres du fils de Pélée, cette grande image guerrière qui a eu le privilége de subjuguer l'imagination humaine depuis tant de siècles. L'amitié d'Achille et de Patrocle se retrace à la pensée du voyageur, à l'aspect de leurs tumulus placés si près l'un de l'autre. Nous nous remîmes en route en laissant derrière nous l'Énicher (cap Sigée) et le promontoire de Rhétée, couronné par le tombeau d'Ajax. En nous avançant dans la plaine de Troie, nous traversâmes une forêt de chênes, au milieu de laquelle se montraient des cabanes faites avec

des joncs et des branches d'arbres. Ces cabanes étaient habitées par des gens des villages voisins, venus là pour fuir la peste qui désolait cette contrée.

Le soleil était couché et le jour tombait quand nous arrivâmes au bourg de Bournarbachi, situé sur l'emplacement de Troie; la peste régnait au village : notre parti le plus prudent était de dormir en plein air. Nos deux suradjis (guides) dessellent nos chevaux, les entravent avec des cordes et leur laissent paître l'herbe qui croît dans les champs solitaires d'Ilion. Je vais bien vite au lieu où je savais les sources du Scamandre; je reste longtemps pensif en les voyant jaillir de la terre; je m'étends ensuite sur mon petit matelas, au pied des saules qui ombragent le bassin du fleuve si poétique. Cette nuit du 31 mai était belle, resplendissante; je crois n'en avoir jamais vu d'aussi pures depuis que je suis en Orient. Des millions d'étoiles scintillaient comme des diamants; le rossignol chantait son hymme mélodieux dans les branches des saules et des platanes; une colombe soupirait dans le voisinage; le murmure des eaux du Scamandre, les sons rustiques de la flûte d'un pâtre qui avait allumé des feux sur la colline des Figuiers-Sau-

vages, tout ce qu'il y a de touchante harmonie dans la nature ne formait alors qu'un seul bruit, ou plutôt qu'un seul poëme; et puis, je croyais entendre aussi la lyre d'Homère au milieu de toutes ces lyres invisibles qui retentissaient dans l'espace. Le génie du divin vieillard se dressait sublime devant mon esprit; il me semblait que le chantre immortel présidait à tout ce que j'entendais près de moi et loin de moi. Tant que je vivrai, je me rappellerai ma nuit passée sur les bords du fleuve que les dieux appelaient Xanthe et les hommes Scamandre.

Le lendemain 1er juin, au moment même où le soleil commençait à paraître derrière le mont Ida, j'étais au sommet de l'acropole d'Ilion, assis sur le tombeau d'Hector, et je regardais la plaine, la mer Égée et tous les lieux que l'*Iliade* a rendus célèbres. Je voyais à l'orient le Simoïs encaissé entre le pic de l'ancienne citadelle de Troie et les derniers penchants de l'Ida; je suivais de l'œil le cours du fleuve marqué par une ligne de verdure jusqu'à l'Hellespont. Au sud-ouest, l'*Erinéos* ou colline des Figuiers Sauvages, où les dieux venaient quelquefois se placer pour être témoins des combats; non loin de là, le bocage touffu des sources de Xanthe. A l'ouest, l'île de

Ténédos m'apparaissait comme un écueil au milieu de la mer; mes regards cherchaient les tumulus d'Ilus, d'Antiloque, fils de Nestor et de Péneléus. Vers le nord-ouest, je distinguais l'île d'Imbros, les sommets brumeux du mont Athos, qui servit de signal au roi des rois pour annoncer à Clytemnestre la prise de la superbe Troie. « De fanal en fanal, dit Eschyle, la » flamme messagère se prolongeait sur les ci- » mes des montagnes jusqu'à ce qu'elle fût » aperçue d'Argos. » Si les lieux qui se dé- ployaient alors devant moi ne vous étaient point connus, je vous parlerais de l'emplacement des phalanges d'Agamemnon, entre les promontoires de Rhetée et de Sigée, du cimetière ou tombeau commun des Grecs, indiqué par le village de Koun-Keui, d'Ilium-Recens, de Callicolone ou la Belle-Colline, du tombeau d'Asiétès, de la vallée du Tymbrius, quartier des Phrygiens et des Méoniens, alliés des Troyens. Mais ce que j'aimais surtout à regarder, c'était le terrain onduleux de Bournarbachi, où s'élevaient les Portes-Scées, ce lieu où la plaintive brise semble redire encore à l'oreille du voyageur quelque chose des touchants adieux d'Hector et d'Andromaque. . . . . . .

Maintenant il faut que je vous dise que votre souvenir et celui de M. Michaud me suivaient partout sur l'emplacement d'Ilion, et aux bords des fleuves homériques ; ils se mêlaient pour moi aux classiques souvenirs de ces lieux, aux ombres errantes de la Troade. Si j'écrivais à M. Michaud, c'est à peine s'il voudrait me permettre de lui parler de la parfaite exactitude de ses descriptions, du charme de ses peintures, de la finesse de ses observations morales et philosophiques. Mais, en écrivant à vous, je me sens plus à mon aise pour louer votre ami. En 1830, M. Michaud et vous, vous lisiez avec bonheur l'*Iliade* sur l'acropole de Troie ; je doute fort que la lecture d'Homère vous ait plus vivement intéressé tous les deux que la lecture des lettres de votre illustre ami ne m'a intéressé moi-même ; c'est avec le cœur que je lisais ces pages, et je ne songeais pas à m'informer si M. Michaud luttait ici avec les plus victorieux génies de la poétique antiquité.

Le 1er juin, à dix heures du matin, nous disions adieu aux champs troyens, prenant notre route vers le sud, et laissant l'Érinéos à notre gauche. Nous suivions un chemin bien tracé, mais tristement désert. Cette partie de la Troade

est peu habitée ; elle ne présente à la vue que des broussailles et des landes. Au bout de trois heures de marche, par une suffocante chaleur, nous entrions dans un grand bois de chênes qui nous a conduits jusqu'au village de Bergas. Nous avons vu un autre bourg nommé Kémerlik, dont la plupart des maisons sont bâties avec des pierres tirées d'*Alexandria-Troas*. A une heure de ce bourg se trouve une ancienne voie pavée d'énormes pierres de taille : une grande colonne de granit était renversée sur le chemin ; cette colonne a été probablement laissée là par ceux qui l'avaient enlevée à l'ancienne cité d'Alexandre pour la transporter ailleurs. Ces restes antiques et les traces d'un aqueduc ne sont pas éloignés de la forêt de chênes, qui a pris la place d'Alexandrie de la Troade. Les ruines de cette antique cité n'ont pas changé depuis que vous les avez visitées et décrites en 1830. Nous quittâmes ces débris à quatre heures après-midi ; à la tombée du jour nous arrivâmes au village de *Féremlèh*, après avoir traversé un pays montagneux, inculte et boisé. Nous couchâmes à la belle étoile à Féremlèh. La nuit était si douce ! Dans cette saison il vaut bien mieux dormir au pied d'un arbre que de s'ensevelir dans

une méchante hutte. Le 2 juin, à la pointe du jour, nous marchions au milieu de bois de chênes et d'églantiers; à notre gauche se voyait un village appelé Keussé-déré-si. Nous côtoyions souvent la mer Égée. Pour compléter ces indications géographiques, je noterai encore les salines de Tousla, un petit village appelé Koulaléh, où croissent de beaux platanes, où des grenadiers aux fleurs écarlates forment d'éblouissants jardins. Ces riches paysages, à côté d'humbles cabanes, présentent des contrastes frappants. La chaleur était excessive dans la route que nous suivions : on eût dit des flammes échappées d'une vaste fournaise.

Au bout de dix heures de marche, par des sentiers étroits et raboteux, nous parvînmes à Baba, l'ancien promontoire Lectos. Le village et les collines de Baba m'ont profondément remué le cœur; Baba était pour moi un pays connu, car mon âme s'y était plus d'une fois arrêtée avec la vôtre. Je me rappelais les jours que vous aviez passés à Baba, lorsqu'au retour de votre course aux ruines d'Assos vous ne trouviez plus M. Michaud, qui vous avait attendu dans son navire et qui avait été emporté bien loin par une soudaine tempête. Quand je vivais dans la tranquille obscurité de

notre village natal, j'aimais souvent à lire la lettre que vous avez écrite de ce petit coin de l'Orient; j'ai relu à Baba cette lettre toute de sentiment mélancolique, en me promenant seul sur le rivage de la mer, au bruit de ces mêmes vagues qui avaient aussi frappé votre oreille. Je désirais savoir des nouvelles du pauvre Panioti, qui vous avait servi de guide dans votre course aux ruines d'Assos; on m'a dit qu'il avait quitté le village depuis deux ans, pour aller s'établir à Keussé-déré-si.

Je trouvai à Baba un Grec de l'île de Lesbos. Je lui demandai si, dans son île, l'usage qui excluait les enfants mâles de l'hérédité des biens paternels existait encore : il me répondit que cette ancienne coutume était abolie depuis deux ans. Maintenant les biens paternels sont distribués à égales portions aux sœurs comme aux frères. Pourtant, quand la sœur se marie, le frère est encore tenu de lui meubler une maison à ses propres frais. Dans une de ses lettres, M. Michaud avait parlé de cette ancienne coutume de Methelin. Il n'apprendra point sans intérêt ce changement qui s'est opéré depuis son passage dans le pays de Sapho. Je ne puis me dispenser de vous dire que les Turcs de Baba m'ont paru vivre aussi pai-

siblement qu'en 1830 : ils fument ; ils prient ; le café du village ne désemplit pas, et le voyageur est toujours accueilli avec bonté.

Le 3 juin, à huit heures du matin, le bateau à vapeur la *Marie-Dorothée*, qui nous avait déposés aux Dardanelles, revenait de Smyrne et mouillait un moment dans le port de Baba ; nous prîmes passage à son bord pour Constantinople. Le capitaine du bateau nous a annoncé que la peste fait en ce moment d'effroyables ravages à Smyrne et dans les environs de cette ville ; le fléau enlève cinq cents personnes par jour dans la cité. Les rayas et les Francs sont consternés ; les musulmans seuls restent impassibles. Chaque jour, dans les mosquées, les imans prêchent la multitude musulmane ; ils annoncent que le temps est venu où les portes du paradis s'ouvrent pour les vrais croyants : aussi les Turcs se montrent dans les rues de Smyrne et dans leurs temples avec leurs plus beaux habits de fête, attendant la mort comme un bienfait du ciel. Nous avions à bord du bateau à vapeur quelques musulmans de Smyrne ; le capitaine avait eu le soin de les séparer des autres passagers par une balustrade. Les Osmanlis, disais-je à l'un de ces Turcs, feraient mieux

de prendre des précautions contre la peste; voyez les Francs, ils échappent au fléau, parce qu'ils veulent bien s'en garantir. Ce musulman prit mon observation en pitié.

— « Allah, me répondit-il, connaît ceux qu'il » aime le plus, et on doit savoir que les giaours » ne sont pas de ce nombre. » —

Que peut-on répondre à de tels jugements? D'ailleurs, cette philosophie musulmane qui fait prendre des habits de fête pour être tout prêt à s'en aller vers les régions heureuses de l'éternité, a un côté élevé, un côté grand devant lequel nos beaux raisonnements pourraient paraître trop positifs et trop peu poétiques.



LETTRE XVI.

Départ de Constantinople. — Le golfe de Nicomédie. — Les quatre-vingts martyrs. — Nicomédie. — Pline le jeune, gouverneur de la Bithynie. — Un orage dans les montagnes de la Galatie. — Bey-Bazar. — Conversation avec le gouverneur de Bey-Bazar.

A M. MICHAUD.

Bey-Bazar, 28 juillet 1831.

Les contrées de la Syrie, celles de l'Égypte, sont bien rebattues, me disais-je quelques jours avant mon départ de Stamboul, et j'ai soif de voir des pays où la foule des voyageurs n'ait point passé. La Galatie, la Cappadoce, la Mésopotamie, Palmyre, les nombreuses peuplades qui vivent maintenant dans ces régions si remplies d'antiques souvenirs, attendent encore l'œil du voyageur. Je n'ignore pas les fatigues, les périls, qui peuvent m'arrêter dans ces excursions loin-

taines, mais je me dis avec le faquir indien : « Le dieu des pèlerins n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui ont foi en sa toute-puissance. »

J'ai entrepris mes longues courses avec deux voyageurs que j'ai rencontrés à Péra ; l'un de ces voyageurs, M. A. B., est de Paris ; l'autre, M. Haschador, est de Calcutta. J'avais connu M. Haschador à Smyrne ; je l'ai revu à Constantinople au moment où je me disposais à quitter cette ville ; il allait lui-même se mettre en route pour Bagdad, et m'a offert de me servir de drogman. M. Haschador connaît la langue et les usages des Turcs comme un véritable musulman. Je tâcherai de mettre à profit ses lumières et son obligeance.

Nous avons fait nos adieux à la ville des sultans le 22 juillet, à neuf heures du soir. Nous nous sommes embarqués à Top-Hana dans un caïque grec à quatre rameurs. Le lendemain j'étais debout dans notre barque lorsque le soleil se montrait radieux derrière les belles et riches montagnes d'Arganthon. Le golfe de Nicomédie est bordé à l'ouest et à l'est par des collines boisées qui présentent des paysages délicieux. Le golfe s'étend sur une longueur de trente milles ; il va en se rétrécissant par degrés jusqu'au point

où s'élève l'antique cité de Nicomède, fils de Prusias. Le port de Nicomédie est beau, mais désert : je n'y ai vu que quelques barques de pêcheurs attachées au rivage. Un trait de barbarie de l'empereur Valens s'offre à l'esprit du voyageur chrétien dans le gole de Nicomédie. Une députation de quatre-vingts prêtres catholiques était allée implorer sa miséricorde en faveur des pauvres fidèles de l'empire cruellement persécutés; l'empereur répondit à cette humble prière par une secrète résolution de punir de mort les députés catholiques. Modeste, préfet du Prétoire, se chargea de mettre à exécution l'odieuse pensée de Valens. Il arrêta les quatre-vingts prêtres, les embarqua dans un navire comme pour les conduire en exil. Or, les mariniers avaient reçu l'ordre de mettre le feu au vaisseau dès qu'il aurait gagné le large. Après avoir lutté quelque temps contre les flammes, les malheureux prêtres furent engloutis dans la mer, et les vagues jetèrent sur les rivages de Bithynie les corps des martyrs et les débris du vaisseau[1].

Nicomédie, appelée Ismid par les Turcs, s'é-

[1] Saint Grégoire de Nazianze.

lève en amphithéâtre sur le flanc méridional d'une colline de forme triangulaire qui s'avance comme un cap jusqu'au rivage du golfe. La physionomie extérieure de Nicomédie est riante et pittoresque; mais c'est ici surtout que, pour garder ses illusions, il ne faudrait voir que de loin : l'aspect d'Ismid enchante le regard, mais son intérieur n'offre qu'un immense cloaque d'où s'échappent des émanations méphitiques. Vous ne voyez que des maisons délabrées, des rues dégoûtantes, envahies par des chiens immondes. Rien de plus triste, de plus pauvre que les bazars. Quand on a vu les immondices entassés dans tous les quartiers d'Ismid, on n'est plus étonné des ravages que la peste y fait chaque année : Ismid en est comme l'éternel foyer. Lorsque le fléau dévastateur s'éloigne de toutes les villes de l'Anatolie, on le retrouve encore à Nicomédie. Tel est l'état présent de cette cité, qui fut si florissante et si riche au temps des empereurs romains. Dioclétien l'avait choisie pour le siége de son empire; il voulut que le lieu de sa résidence égalât la majesté de la ville éternelle. Nicomédie ne le cédait qu'aux villes de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, par la beauté de ses palais, de ses cirques, de ses théâ-

tres, de ses portiques ornés de statues et de ses temples. Lorsque la Bithynie devint une province romaine, César-Auguste eut de son vivant un temple à Nicomédie ; il protégeait cette ville, et la reconnaissance le fit dieu. Nicomédie avait aussi des temples consacrés à Valérien, à Caracalla, à Gordien ; plusieurs divinités païennes y étaient adorées. Les cités qui avaient des autels pour les empereurs et des jeux en l'honneur des dieux étaient appelés *néocores ;* ce titre indiquait qu'elles étaient chargées d'entretenir et de surveiller le culte des divinités dont elles possédaient les sanctuaires. Nicomédie n'a conservé aucune trace de son antique splendeur : les incendies, les révolutions humaines, les tremblements de terre, ont tout détruit, tout effacé. Mais, entre les mains d'un peuple éclairé et laborieux, Nicomédie, par sa position géographique et l'admirable pays qui l'environne, pourrait devenir encore une cité d'une grande importance. Ismid est peuplée de cinq mille Turcs, deux mille Arméniens et mille Grecs. Cette population est pauvre ; elle a pour principale ressource la pêche et la culture des vers à soie.

Lorsque Pline le Jeune était gouverneur de la Bithynie, il résidait habituellement à Nicomédie ;

ce fut de là qu'il écrivit à l'empereur Trajan cette fameuse lettre qui nous apprend tant de curieux détails sur les premiers temps du christianisme dans l'Asie Mineure. Pline voyait paraître de tous côtés de nouveaux chrétiens; il ne savait pas s'il devait tenir compte de l'âge, ou confondre dans le même châtiment l'enfant et l'homme fait; il ne savait pas s'il fallait pardonner au repentir, ou si celui qui avait été une fois chrétien ne devait pas trouver grâce en reniant Jésus-Christ; il ignorait si c'était le nom seul, fût-il pur de crime, ou le crime attaché au nom, qu'il fallait punir : il s'adressa à Trajan pour savoir de lui la marche qu'il avait à suivre envers *cette multitude de gens de tout âge, de tout sexe, de tout ordre*, qui étaient chaque jour impliqués dans *cette accusation. Car ce mal contagieux* (le christianisme) *n'avait pas seulement infesté les villes, il gagnait les villages et les campagnes*. Quelques personnes déférées au tribunal du gouverneur de Bithynie, comme attachées au christianisme, avaient, en présence du juge, invoqué les dieux et offert du vin à l'image de l'empereur dans les termes que Pline leur prescrivait; ces personnes avaient même prononcé des imprécations contre le Christ : « A quoi, dit Pline, on ne peut jamais

forcer ceux qui sont véritablement chrétiens. Au reste, poursuit le gouverneur de la Bithynie, les fautes ou les erreurs des chrétiens ne consistent qu'en ceci : ils s'assemblent à jour marqué, avant le lever du soleil ; ils chantent des vers à la louange du Christ, comme s'il était Dieu ; ils s'engagent par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne point manquer à leurs promesses, à ne point refuser un impôt. Après cela, ils ont coutume de se séparer, puis ils se rassemblent de nouveau pour manger en commun des mets innocents. Depuis l'édit par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations, ils ont renoncé à toutes ces pratiques. » Pline avait cru nécessaire, pour découvrir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes esclaves qui suivaient la religion du Christ, mais il n'avait trouvé *qu'une superstition ridicule et excessive.*

Cette lettre de Pline à Trajan, écrite dans la première année du deuxième siècle, marque une époque des plus mémorables de l'histoire de l'humanité. Déjà le sang chrétien avait été versé par Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien. Les enfants de l'Évangile se multipliaient au mi-

lieu des persécutions. Un des plus grands miracles de cette religion, c'est d'avoir passé par l'humiliation et le martyre, pour aller s'asseoir en souveraine sur le trône d'où avaient été lancés tant d'arrêts qui voulaient la détruire. Dieu, comme parle Bossuet, Dieu qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, a fondé son Église par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer [1].

Nous quittâmes Nicomédie le 24 juillet. Notre route se dirigea à l'orient au milieu d'une plaine fertile, mais abandonnée, bornée au sud par la chaîne verdoyante d'Arganthon, au nord par de riches collines derrière lesquelles s'étendent les flots du Pont-Euxin. L'abdication de Dioclétien en faveur de Constantius Chlorus et de Galerius eut lieu dans la plaine que nous traversions. Dioclétien, monté sur un tribunal improvisé, déclara au peuple et aux soldats son intention de renoncer à l'empire. Dès qu'il se fut dépouillé de la pourpre impériale, il se déroba aux regards de la multitude, frappée d'étonnement; et, prenant dans un chariot couvert le

[1] *Discours sur l'histoire universelle.*

chemin de Solone, sa patrie, qu'il avait choisie pour retraite, il laissa, a dit M. de Chateaubriand, l'univers entre l'admiration du règne qui venait de finir et la terreur du règne qui allait commencer. Le même jour, 1er mai, ainsi qu'il avait été convenu, Maximien se démit de la dignité impériale dans la ville de Milan.

A quatre heures à l'est de Nicomédie est le charmant village de Dévrent, situé au penchant septentrional de la montagne de Sabandja, nom d'un beau lac dont les eaux bleues et tranquilles apparaissent à une heure au nord du bourg turc. De Dévrent à Geïva, village peuplé de mille Osmanlis, huit heures de marche. Cinq lieues avant d'arriver à Geïva, on traverse le Sangare, dont les flots jaunâtres arrosent un vallon planté d'arbres superbes. Tout le pays, depuis Ismid jusqu'à Geïva, est admirable de végétation. En partant de Geïva, on gravit péniblement une montagne escarpée, entièrement couverte de sapins et de chênes. Un vieil Osmanlis à barbe blanche, seul habitant de ces montagnes, s'est bâti une cabane au pied d'un rocher sauvage. Ce Turc est là depuis trente ans, nous a-t-il dit; il offre aux voyageurs une eau pure dans une tasse de bois et un findjan de café. Vous lui donnez quelques

paras pour récompense, et le vieux musulman vous donne sa bénédiction et des souhaits de bon voyage. Après avoir cheminé pendant six heures dans ces montagnes, appelées par les Turcs Kara-Kiaya-Dagh (monts du secrétaire noir), on arrive au bourg de Téracli. Poursuivant toujours notre route à l'orient, nous laissâmes à notre droite, au bout de six heures de marche, Tourbali, village turc, bâti au penchant de deux collines rapprochées l'une de l'autre; une rivière, ombragée de mûriers et de beaux arbres fruitiers, serpente entre les deux collines. Une distance de quatorze lieues sépare Tourbali du bourg de Kusdebek. Encore cinq heures de marche, et nous voilà à Nalli-Khan, bourg de cinq cents maisons, bâti au fond d'une belle vallée resplendissante de verdure; vous voyez des vignobles, de vastes jardins, où les fruits abondent. Au delà de Nalli-Khan, la nature change soudainement d'aspect; l'œil ne rencontre plus que des vallons stériles, des collines rougeâtres, déchirées par les tremblements de terre.

Il y avait trois heures que nous marchions. Le soleil venait de disparaître derrière les collines désolées de Nalli-Khan; les couleurs de pourpre et d'or de l'horizon lointain s'effaçaient insensi-

blement : nous sentions une accablante chaleur ; le sol poudreux que nous foulions était embrasé. Des nuages noirs montaient lentement vers le ciel, et allaient s'amoncelant au-dessus de nos têtes. Un long et morne silence régnait partout ; notre oreille n'était frappée que par les cris perçants des aigles et des vautours, qui allaient à tire d'ailes de collines en collines. Nous fûmes bientôt enveloppés dans une ténébreuse nuit ; cette complète obscurité était, de moment en moment, illuminée comme en plein jour par des éclairs de toutes nuances, qui s'étendaient et couraient à travers la noire immensité de l'espace. Le tonnerre roulait en éclat dans les profondeurs des ravins ; les échos des vallons nous renvoyaient avec des accents plus retentissants et plus formidables, le long fracas de la foudre ; des torrents de pluie, mêlée de grêle, nous inondaient. Au plus fort de cet épouvantable orage, de cette profonde nuit, mon cheval s'arrête tout à coup et refuse d'avancer, malgré les coups d'éperon ; un éclair brille, et je vois, à droite, à gauche, deux précipices incommensurables. Je me trouvai sur la crête d'une montagne. Je ne pouvais descendre de cheval ; car le moindre faux pas m'aurait entraîné dans l'abîme. J'abandonnai

mon sort à ma monture, et je priai Dieu. Combien fut admirable l'intelligence de mon cheval! Il tenait son museau contre la terre, et faisait un pas chaque fois que brillait la lueur fugitive des éclairs! Je restai plus d'un quart d'heure dans cette situation. Je compris que j'étais hors de danger lorsque je sentis mon cheval marcher sans s'arrêter. Nous campâmes au pied d'un rocher. Quand le jour parut, nous arrivâmes, après une demi-heure, au village de Taïr-Keui, où nous devions passer la nuit.

Six heures de marche, dans la direction de l'ouest à l'est, nous conduisirent de Taïr-Keui à Bey-Bazar, bourgade de huit cents maisons, toutes musulmanes. Le gouverneur de Bey-Bazar se nomme Vali-pacha-Zadé-Sélim-bey, il est Rouméliote et neveu du fameux Ali-pacha de Yanina. Dès que nous fûmes arrivés à Bey-Bazar, le mousselin nous envoya son secrétaire pour nous prier d'aller le voir. J'allai lui faire une visite, accompagné de M. Haschador. Nous le trouvâmes debout au milieu d'une vaste salle, dont les murs et le plafond étaient couverts de peintures représentant des mosquées, des fleurs, des arbres et des fontaines. Zadé-Sélim-bey est né d'une mère chrétienne; il parle parfaitement

le grec. Il a trente ans à peine ; sa taille est élancée ; sa physionomie, pleine d'expression, vous représente le type grec dans toute sa pureté. Une sorte d'intimité s'établit tout de suite entre lui et moi. Il me parla familièrement du gouvernement turc et des réformes du Grand Seigneur. Le mousselin me montra une carte des États du sultan, faite sous le règne de Sélim III, par un Anglais renégat, qui prit le nom de Mahmoud-effendi.

« Voyez, me disait Sélim-bey en me faisant parcourir la carte géographique, voyez combien la Turquie a perdu de pays depuis quinze années seulement ! La Grèce et les îles de l'Archipel ne lui appartiennent plus. En Europe, la Turquie a été dépouillée de ses plus riches possessions par les Russes. La Russie n'a commencé ses empiétements sur la Turquie que vers le milieu du siècle dernier, et dans le court espace de temps qui nous sépare de cette époque, elle a reculé les limites de son empire jusqu'à Pruth ; elle a envahi de fait la Servie, la Valachie, la Moldavie ; elle a acquis une portion de l'Arménie et les forteresses turques de la Géorgie ; elle a obtenu tout récemment de Mahmoud le privilége exclusif de la navigation de la mer

Noire. Alexandre avait dit des Dardanelles qu'elles étaient une des portes de sa maison. Nicolas, par le traité d'Unkiar-Skclessi, du 26 juin 1833, a mis la clef de cette porte dans sa poche. Cela est effrayant à penser, mais cela est ainsi. La Syrie, l'Égypte, le pays de la Mecque, ont été enlevés au sultan par l'arrangement de Kutayeh. Et, j'ose le dire à vous qui êtes Français, l'empereur de Stamboul n'était-il pas le légitime et suprême souverain de la Barbarie? Le dey d'Alger n'était qu'un pacha dépendant du Grand Seigneur, et lui payait tribut comme les autres pachas de l'empire. Les Européens traitent les Turcs de barbares, de démolisseurs, lorsqu'ils prennent quelques pierres à un antique monument qui ne sert plus à rien, pour se bâtir une cabane, et les Européens sont venus les premiers déchirer l'empire ottoman, en enlevant au souverain légitime des pays qui lui appartenaient. Que reste-t-il maintenant à notre Padi-sha? La Thrace, l'Anatolie et les pachaliks de Bagdad et de Bassorah. »

N'ayant rien à répondre sur le fait que me rappelait Zadé-Sélim-bey, je tâchai de le consoler en lui montrant l'importance des pays qui sont encore sous la domination de la Sublime-Porte.

— La Thrace, lui dis-je, dont Andrinople est la capitale, est une vaste contrée et d'une admirable fécondité, et la Thrace, au dire des voyageurs qui l'ont visitée, est presque inhabitée. L'Asie Mineure, vous le savez, est une péninsule quadragulaire de vingt-quatre à vingt-cinq mille lieues de superficie. J'ai parcouru la partie occidentale de l'Anatolie, et cette contrée est une des plus magnifiques qu'il y ait au monde; aucune terre sous le soleil ne serait plus productive si elle était bien cultivée. Rien ne manque à l'Asie Mineure pour devenir la plus florissante région de l'univers : vous y avez des montagnes couvertes de bois; des lacs sur chaque point; des plaines immenses arrosées par de grands fleuves qui ne tarissent jamais. L'Asie Mineure abonde en richesses minérales. Cette contrée, bénie du ciel, pourrait nourrir mille fois plus d'habitants qu'elle n'en renferme aujourd'hui. Ce sont surtout les fertiles plaines de l'Hermus et du Méandre, les pays de Sardes, de Brousse et d'Ismid qui attristent le voyageur par leur dépopulation. Je viens de faire quatre-vingts lieues depuis Stamboul jusqu'à Bey-Bazar, et dans cet espace on compte à peine trente mille habitants! Ainsi ce n'est pas la terre qui manque à l'empire ottoman, ce sont au

contraire les bras qui manquent à la terre. — Le gouverneur de Bey-Bazar savait aussi bien que moi tout ce que je lui disais de l'Anatolie ; il baissait la tête devant cette lugubre fatalité qui pousse l'empire d'Osman à la ruine.



LETTRE XVII.

Un homme mort de la peste sur le chemin; cérémonies funèbres. — Le chant du Muezzin. — Désastres des croisés de 1101 à travers l'Asie Mineure. — Angora, l'ancienne Ancyre. — Bajazed et Tamerlan.

A M. MICHAUD.

Angora, 30 juillet 1837.

Le 29 juillet, à cinq heures du matin, nous étions en route vers Angora. A deux heures à l'orient de Bey-Bazar, nous traversâmes, sur un vieux pont en bois, Émir-Schaï (la rivière du prince). Après une marche de cinq lieues, nous fîmes halte sur un plateau couvert de gazon, à une demi-heure au midi d'Ayach, bourg turc composé de six cents maisons. Le gouverneur de Bey-Bazar nous avait prévenus que la peste régnait à Ayach, et nous avait engagés à ne point mettre le pied dans le village pestiféré. Nous

remontâmes bientôt à cheval. Après avoir cheminé pendant deux heures à travers un pays montagneux et d'un triste aspect, nous vîmes sur le bord du chemin, au milieu d'une esplanade couverte d'herbes brûlées par les feux du soleil, une nombreuse caravane en repos. Les chameaux, les mulets rôdaient autour des bagages ; une trentaine de Turcs, assis sur leurs talons, les uns fumant leur pipe avec la plus parfaite indifférence, les autres priant tout bas avec un long rosaire à la main, entouraient un jeune musulman mort depuis vingt-quatre heures. Deux femmes enveloppées dans de grands voiles blancs étaient assises à l'écart sur de grosses pierres. Ces deux femmes silencieuses sous leurs blanches étoffes, placées près d'un cadavre, auraient pu apparaître aux Turcs rassemblés, comme les deux anges de la mort, *Nakir* et *Moukir*.

L'Osmanlis qu'on voyait là étendu sans vie avait été atteint de la peste à Angora, dans la matinée du 28 juillet ; il ne sentit d'abord qu'un léger malaise, et voulut se joindre à la caravane qui allait partir pour Stamboul. Mais vers la fin de la journée, le malade n'eut plus la force d'avancer, s'arrêta, et mourut sur la route. Dès la pointe du jour, le chef de la caravane envoya un homme à

Ayach, pour prier l'iman de la mosquée de ce village de venir rendre à un fidèle croyant les devoirs de la religion. Bientôt arriva le prêtre musulman monté sur un superbe cheval. C'était un vénérable vieillard à barbe blanche. Tous les Turcs se levèrent à son approche et le saluèrent respectueusement. Le prêtre turc se plaça debout aux pieds du mort, et d'une voix grave et solennelle prononça les paroles suivantes :

« O mon Dieu ! faites miséricorde aux vivants et aux morts, aux présents et aux absents, aux petits et aux grands, aux hommes et aux femmes ! O mon Dieu ! faites mourir dans l'islamisme ceux d'entre nous à qui vous avez donné la vie, et faites mourir dans la foi ceux d'entre nous à qui vous avez donné la mort ! Favorisez le mort que vous voyez là de la grâce de votre miséricorde divine ! O mon Dieu ! ajoutez à sa bonté s'il fut au nombre des bons, et pardonnez à sa méchanceté s'il fut au nombre des méchants. Accordez-lui la paix, le salut et l'accès auprès de votre trône éternel. Sauvez-le des tourments de la tombe et des feux de l'enfer. Accordez-lui le séjour du paradis et la compagnie des âmes bienheureuses. O mon Dieu ! convertissez sa tombe en un lieu de délices égales à celles du

paradis, et non en fosse de souffrances pareilles à celles de l'enfer. Faites-lui miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux? ».

Cette prière, dont le double caractère est une grande indulgence pour l'homme et une grande confiance dans la miséricorde de Dieu, fut répétée à voix basse par tous les assistants. Puis une dizaine de Turcs se mirent à creuser une fosse au pied d'un poirier sauvage, les uns avec les mains, d'autres avec des yatagans ou avec des bâtons armés de pointes de fer. On était éloigné du lieu où il y avait de l'eau, et le mort ne fut point lavé selon l'usage de la religion du prophète. Les Turcs, sans témoigner la moindre crainte de la contagion, s'empressèrent de prendre le cadavre avec leurs mains, le déposèrent dans la fosse, et la terre le déroba bientôt à tous les yeux. Un moment après les chameaux étaient chargés, et la caravane avait repris le chemin de Stamboul, en répétant le nom d'Allah et de son prophète.

Cette lugubre cérémonie avait laissé dans mon esprit une impression de tristesse. Je continuai ma route vers Angora, à travers une vaste plaine parsemée de quelques villages. Je n'étais plus qu'à un quart d'heure d'Angora ; les der-

nières lueurs du crépuscule avaient disparu et la nuit nous enveloppait de ses ombres.

En m'avançant vers la cité, j'entendis la voix du muezzin qui, du haut d'un minaret, appelait les croyants à la cinquième prière. Cette voix humaine criait : *Monde, monde méchant! Dieu seul est Dieu! Mahomet est le prophète de Dieu! Croyants, venez à la prière!* les accents partis du minaret jetaient mon imagination dans de vagues rêveries. La voix du muezzin, qui se mêlait aux cris des grillons et traversait lentement les airs avec les derniers bruits du jour, était semblable au chant de l'oiseau des nuits qui gémit sur des ruines.

Depuis Nicomédie jusqu'à Angora, j'ai marché sur les traces de ces nombreuses troupes de pèlerins, qui après la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, partirent des contrées occidentales de la France, pour aller conquérir, disaient-ils, le royaume du Khorassan. La description des pays d'Ismid, de Geïva, de Tourbali et de Bay-Bazar, que j'ai essayé de faire dans ma précédente lettre, pourra servir à la géographie de cette croisade. Les renseignements qu'on m'a donnés sur la route d'Angora à Sinope, où s'embarquèrent les pèlerins qui survécurent à cette malheureuse expédition, n'ajoutent rien à

ce qui a été dit là-dessus dans une lettre du troisième volume de la *Correspondance d'Orient.* La vallée d'Osmandjik, où périrent tant de chrétiens, a été indiquée avec exactitude par mon frère. Je n'ai jamais songé sans douleur à ces milliers de croisés de 1101, qui disparurent dans l'Asie Mineure. Cette cruelle Asie était comme un sépulcre toujours ouvert, et plusieurs générations d'hommes y tombèrent. Les armées s'évanouissaient comme des ombres sans laisser des traces de leur passage. Que d'images funèbres! que de scènes de deuil et de destruction! Dans ces temps de religion et de bravoure, où tout homme était soldat et tout soldat martyr, la bannière de la croix était devenue comme le linceul funéraire des enfants de l'Europe. Dans cette année de 1101, plus de cinq cent mille pèlerins français, bavarois et lombards, laissèrent leurs os dans les montagnes de la Galatie et les déserts de la Paphlagonie.

Angora, l'ancienne Ancyre, est situé sur trois ou quatre collines rocheuses, dont la plus élevée est occupée par une grande citadelle flanquée d'énormes tours en ruines. Ces murailles, ces tours, furent construites par le sultan Bayazid, fils de Mourad I. Dans la forteresse, aujourd'hui

déserte, se voient çà et là de grands lions en marbre qui semblent en garder l'entrée; des colonnes debout et des colonnes renversées, de nombreux fragments d'architecture du beau temps de la Grèce. Vers le point culminant de la citadelle apparaît une tour carrée avec des lucarnes aux quatre côtés; là sont entassés des flèches, des javelots, des débris de cuirasses et de cottes de maille; ces restes d'armures datent sans doute de l'époque des grandes guerres entre le croissant et la croix.

Angora est entouré de fortifications turques qui s'écroulent sur tous les points. L'aspect extérieur d'Angora est triste et morne. Les cyprès, les minarets, les dômes des mosquées, qui donnent à presque toutes les cités d'Orient une physionomie gracieuse et variée, ne se retrouvent pas à Angora; ses minarets sont lourds, peu élevés et ne se mêlent à aucun arbre; pas un brin d'herbe, pas une touffe de verdure ne se montre dans les cimetières musulmans et chrétiens qui avoisinent la cité. Si nous entrons dans Angora, nous ne voyons partout que l'image de la misère : aucune maison bien bâtie; elles sont toutes construites en bois ou en terre et menacent de tomber. Les rues sont sales et non pavées; vous

y trouvez des Turcs mal vêtus, des Grecs, des juifs et des Arméniens couverts de haillons; après Nicomédie, Angora est la ville turque la plus pauvre que j'aie vue jusqu'ici.

Angora compte vingt mille Turcs, trois mille Arméniens catholiques, sept cents Grecs et cinq cents juifs. Au commencement du siècle dernier, Tournefort trouva à Angora quarante mille musulmans, cinq mille Arméniens et six cents Grecs. Dans l'espace de cent ans, la population de cette ville a diminué de la moitié! Les habitants d'Angora recueillent beaucoup de grains, mais leur principale ressource est toujours cette race de chèvres, dont le poil fin et beau comme de la soie est si connu en Europe et en Asie. On fabrique à Angora, avec le poil de ces chèvres, des étoffes fort belles qu'on expédie à Smyrne et à Stamboul. Les chèvres perdent le soyeux de leur poil lorsqu'elles se trouvent hors du territoire d'Angora; elles ne conservent leur beauté qu'en se nourrissant des pâturages de l'ancienne capitale de la Galatie. Ces curieuses et charmantes bêtes étaient là au temps de Strabon. « Aux environs de l'Halys, dans le pays d'Ancyre, dit-il, on nourrit des chèvres qu'on ne rencontre pas ailleurs; le poil de ces chèvres

ressemble à de la soie, et les habitants en fabriquent de magnifiques étoffes. » N'êtes-vous pas frappé comme moi de l'éternelle durée de ces chèvres ? La ville d'Ancyre a été habitée, à travers les siècles, par une foule de nations qui se sont évanouies ; ces chèvres sont toujours là, et donnent aujourd'hui leur richesse aux hommes originaires des bords de la mer Caspienne ; comme il la donnaient jadis aux enfants de la Grèce et de Rome.

Autour d'Angora et dans l'enceinte de la cité sont répandus de nombreux débris d'architecture des temps antiques, mais les seules ruines qui méritent l'attention du voyageur sont celles du monument qui fut dédié à Auguste César. L'édifice s'élève sur une éminence à l'extrémité occidentale de la ville ; il présente un carré long de cinquante-deux pieds sur vingt-quatre pieds de largeur ; ses murailles, en beau marbre blanc, ont trente-cinq pieds d'élévation. Le mur oriental existe en entier, mais la partie occidentale est à moitié démolie. La porte du midi est parfaitement conservée ; elle est précédée d'un vestibule sur les murs duquel apparaissent des restes d'inscriptions latines qui retraçaient les principaux faits de la vie d'Auguste. Le monu-

ment est d'ordre ionique ; l'architecture en était admirable. Ancyre fut deux fois néocore ; elle dut, par conséquent, élever un temple à deux empereurs romains. L'autel consacré au fils adoptif du conquérant des Gaules est le seul qu'on trouve maintenant dans la cité.

Nous ne pouvons oublier que la Galatie, dont Ancyre fut la métropole, a pris son nom de ces bandes de Gaulois qui, sept cents ans avant Jésus-Christ, sous la conduite de Brennus et de Léonatus, partirent du pays de Toulouse, traversèrent l'Europe, l'Hellespont, et vinrent s'établir dans les contrées asiatiques. Ces sauvages peuplades de l'Occident, qu'un ardent besoin de conquête poussait vers des régions qui leur étaient inconnues, quittèrent leur terre natale au nombre de vingt mille ; dans ce nombre il y avait trois tribus : l'une appelée Toliscoboges, l'autre Trokmis, la troisième Tectophages. Les Trokmis et les Toliscoboges, commandés par Brennus, s'arrêtèrent dans la Grèce et dévastèrent le fameux temple de Delphes. Les Tectophages, dont Léonatus était le principal chef, vinrent prendre possession des plaines d'Angora ; ils étaient la terreur des peuples leurs voisins. De tous les rois d'Asie, Attalus fut le seul qui

s'opposa vigoureusement à l'invasion de ces barbares. Les Tectophages se soutinrent puissamment jusqu'à la défaite d'Antiochus sur les bords de l'Hermus, non loin de Magnésie.

De nombreux souvenirs historiques se rattachent à cette ville d'Angora. Voyez-vous, au midi de la cité, cette vaste plaine nue, bornée à l'ouest par le mont Stella? Ce fut entre cette montagne et la rivière Schibouk-Kabah, au lieu même où Pompée battit autrefois l'armée de Mithridate, que Tamerlan, en 1402, vainquit et fit prisonnier le sultan Bayazid ou Bajazet. Depuis trois ou quatre cents ans, tous les historiens européens ont répété que Bayazid, fait prisonnier à la bataille d'Angora, fut emprisonné par Tamerlan ou Timour dans une cage de fer. M. de Hammer, dans son importante *Histoire de l'empire ottoman*, a démontré, jusqu'à la dernière évidence, tout ce qu'il y a là d'inexact et de fabuleux. C'est la mauvaise interprétation du mot turc *kafes* qui a donné lieu au conte de la cage de fer; kafes, qui signifie *cage*, signifie aussi le plus souvent *chambre* ou *litière grillée*. Bajazet captif, obligé de suivre son vainqueur, fut porté dans une litière grillée, entre deux chevaux, à la manière des femmes du harem quand elles voya-

gent. Le sultan désira être porté dans une litière, parce que la vue odieuse des Tartares excitait sans cesse sa colère. « Ceux qui ne savent pas distinguer une litière d'une cage, dit le célèbre auteur de la *Couronne des histoires*, sont du nombre des personnes qui prennent le ciel pour la terre. » Aucun auteur contemporain digne de foi, aucun historien d'Orient tant soit peu accrédité, n'a parlé de la cage de fer; le chroniqueur grec Phransès et le Syrien Arab-Scha ont seuls raconté le fait. Or, Phransès est de tous les narrateurs grecs celui qui jouit de moins de crédit; et le syrien Arab-Scha, non content d'injurier Tamerlan en tête de chaque chapitre de son livre, s'est plu à ramasser toutes les fables qui pouvaient flétrir la renommée du prince tartare. Il y a peut-être dans l'histoire une quantité de faits accrédités qui n'ont pas plus de fondement que la cage de fer de Bajazet, et qui n'attendent, pour être rayés des annales du monde que la véritable interprétation d'un mot.

Les historiens de toutes les nations ont cité beaucoup de discussions et de colloques qu'ils supposaient avoir lieu entre Timour et le sultan prisonnier; on ne pouvait guère exiger ici la précision des faits, et le champ des conjectures

a été ouvert à l'imagination. Il n'est guère possible de croire qu'il y ait eu de grandes conversations entre un souverain captif et son vainqueur; toute autre préoccupation que des théories de morale et de philosophie devait remplir l'âme et l'esprit de ce superbe Bajazet, de ce vaillant fils de Mourad, qui, après avoir perdu son empire et sa liberté dans cette journée d'Angora, où lui-même avait si glorieusement combattu, se voyait à la merci du conquérant dont la veille il bravait dédaigneusement la puissance.

Parmi toutes les conversations rapportées dans les livres grecs, turcs et persans, il en est une qu'on s'accorde à regarder comme authentique : c'est celle de la première entrevue des deux souverains sous la tente impériale; elle roulait sur les diverses circonstances de la bataille. Disons d'abord que Bajazet était paralytique d'un membre, et que Timour était boiteux. Tout à coup le prince tartare s'adressant au sultan, lui dit :

« Toi et moi nous devons à Dieu, notre Seigneur, une reconnaisaance toute particulière pour les empires qu'il nous a confiés.

— Pourquoi? demanda Bajazet.

— Pour les avoir donnés à un boiteux tel que moi, et à un paralytique tel que toi; et par cela seul qu'il m'a confié, à moi, boiteux, la domination de l'Asie, depuis l'Inde jusqu'à Sivas, et à toi, paralytique, celle des pays qui s'étendent depuis cette dernière ville jusqu'en Hongrie, il est évident qu'aux yeux de Dieu la domination du monde n'est rien; car, s'il en était autrement, au lieu de la donner à deux hommes estropiés comme nous, il l'aurait accordée à un roi sain de corps et ayant les membres bien faits. » Puis il ajouta : « C'est parce que tu as été ingrat envers Dieu, parce que tu n'as pas voulu reconnaître ses bontés, qu'il t'a envoyé ce châtiment par moi, son fléau. Maintenant, mon frère, ne t'inquiète point, l'homme qui se porte bien rentre facilement au sein de la prospérité[1]. »

Ces paroles, où se révèle tout entière la haute philosophie musulmane, ont pu sortir de la bouche de Timour, car elles portent réellement l'empreinte du pays et de l'époque; et de plus elles sont en parfaite harmonie avec le caractère que les vieux historiens orientaux donnent au vainqueur de Bajazet.

[1] M. de Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*.

Timour est le type des conquérants asiatiques; la passion du carnage, la soif du sang, n'avaient point exclu en lui l'amour de la religion et de la science. Jamais tyran barbare, jamais guerrier féroce ne fit couler plus de sang, n'accumula plus de ruines que Timour : son passage anéantissait les villes et les populations. Il avait pour habitude de célébrer ses horribles victoires en élevant des tours et des pyramides avec les cadavres des vaincus. Eh bien! cet homme-là, quand il condamnait un peuple à la mort et une cité à la destruction, ordonnait toujours qu'on respectât la vie des prêtres, des légistes et des savants, ainsi que leurs demeures : le savoir et la culture des arts étaient pour lui les titres les plus puissants. Timour cessait d'être barbare toutes les fois qu'il se trouvait en face du Koran, en face de la science et du génie. Sur ce point, l'empereur tartare était semblable à Alexandre le Grand qui, en détruisant Thèbes de fond en comble, voulut n'épargner que la maison et les descendants de Pindare, dont la Grèce admirait les odes.

Timour, ce terrible violateur du droit des gens, avait fait inscrire sur son sceau une devise qui proclamait la justice comme l'unique prin-

cipe du salut. Aucun beau monument ne restait debout derrière lui : son glaive renversait toute œuvre qui pouvait exciter l'admiration des hommes, et chaque fois qu'il revenait à Samarkande, sa capitale, de nouveaux palais, de nouveaux jardins s'élevaient à sa voix. Après avoir laissé des débris partout où il avait passé, il entassait merveilles sur merveilles dans la cité qu'il s'était choisie, comme s'il eût voulu que rien de grand n'existât ailleurs qu'à Samarkande. De tous les monarques d'Orient, Timour fut celui qui déploya le plus de cette magnificence qu'on appelle magnificence asiatique. Dans les fêtes et les occasions solennelles, il réunissait tout ce que la richesse peut avoir de plus éclatant, tout ce que l'imagination peut concevoir de plus fantastique. Timour avait rêvé la domination universelle; il avait pris à la lettre cette pensée d'un poëte d'Orient : *Il ne doit y avoir qu'un seul maître sur la terre, de même qu'il n'y a qu'un seul maître dans le ciel.* Il faut avouer qu'aucun de ces fléaux de Dieu qu'on appelle conquérants ne soumit autant de royaumes que Timour, et ne toucha d'aussi près que lui à la réalisation du rêve de l'empire du monde.



LETTRE XVIII.

Les Turcomans; bon accueil d'une famille de Turcomans; entretien avec un vieillard de cent vingt-cinq ans. — Yousgath, mort de Tschapan-Oglou. — Kaïssarieh, l'antique Césarée. — Saint Basile, évêque de Césarée. — Vente de deux Abyssiniennes. — De Kaïssarieh à Sivas; massacre des habitants de cette ville par Tamerlan.

A M. MICHAUD.

Sivas, 14 août 1831.

Vous m'avez suivi dans les belles et fécondes plaines que l'Hermus, le Sangare et le Méandre arrosent; il ne sera pas sans intérêt pour vous de me suivre encore sur les bords de l'Halys, du Mélas et de l'Euphrate; chacune de ces contrées a une physionomie particulière; la Cappadoce et les frontières de l'Arménie, dont j'ai à vous entretenir dans cette lettre, offrent partout des traces de volcans; on y voit des vallées couvertes

de pâturages, où paissent des troupeaux de brebis et de chèvres, mais le pays est aride et nu sur plusieurs points. L'aspect général de la Cappadoce et des frontières de l'Arménie est triste et désolé comme le désert; le voyageur y fait quelquefois trente lieues de chemin sans trouver un peu d'ombre pour le défendre des ardeurs du soleil, ni un peu d'eau pour le désaltérer. Mes lettres sur Dégnislèh, sur Brousse et celle que vous allez lire sur Césarée et Sivas, pourront vous donner une idée du contraste que présentent les régions occidentales et les régions orientales de l'Asie Mineure.

Partis d'Angora le 1er août, à six heures du matin, nous arrivâmes, au bout de huit heures de marche, dans un délicieux vallon où se montre un petit village musulman appelé Kélis-kler. Notre route se poursuivit à l'orient à travers un pays aride et dépeuplé. Après avoir cheminé trois heures depuis Kélis-kler, nous nous trouvâmes sur la rive gauche de l'Halys, que les Turcs nomment Kizil-Ermak (fleuve rouge). L'Halys, un des plus grands fleuves de l'Asie Mineure, prend sa source dans les montagnes de la haute Arménie, et va se jeter, comme le Sangare, dans le Pont-Euxin. Le cours de l'Halys est d'environ

quatre cents milles; le fleuve formait autrefois les limites de l'empire de la Médie et de la Lydie. Nous traversâmes l'Halys à gué, et nous arrivâmes bientôt au bourg de Yachi-khan. A deux heures de ce village, sont deux autres bourgs turcs, l'un appelé Kèraleh, l'autre Kèraclé. A une heure de distance de ce dernier bourg, on entre dans une plaine immense couverte de pâturages et sillonnée par des ruisseaux. De nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de buffles; un vaste amas de tentes noires de Turcomans apparaissaient au loin dans la plaine. Il était dix heures du matin; jamais les rayons du soleil d'Asie ne m'avaient paru plus ardents; aucun souffle d'air ne tempérait l'atmosphère embrasée; il nous fut impossible de poursuivre notre route. A droite du chemin, à une distance d'un quart de lieue, se voyaient cinq tentes groupées les unes à côté des autres. Nous nous dirigeâmes vers ces demeures pour demander l'hospitalité. Dans la première tente, un Turcoman d'une quarantaine d'années était endormi à côté de trois enfants entièrement nus qui dormaient aussi. Le hennissement de nos chevaux et des cavales qui rôdaient autour des tentes, réveilla le Turcoman et ses jeunes fils. Le maître se leva,

vint au-devant de nous et nous dit avec bonté : « *Bouyouroum, bouyouroum, mouzaffers* (Entrez, » entrez dans ma tente, voyageurs); que les » bénédictions de Dieu descendent sur vous! » Akméda (c'est le nom de notre hôte) étendit à terre des nattes de joncs, de vieux tapis, des coussins, et nous fit signe de nous asseoir. Il sortit ensuite de la tente; mais il revint bientôt tenant, d'une main, un gros vase rempli de lait de vache encore tout chaud, de l'autre, plusieurs galettes molles. Akméda déposa ces provisions sur la natte, il s'assit en face de nous, et nous invita à manger avec lui. Il ne nous dit pas un mot durant le repas; selon l'ancienne coutume orientale, fidèlement suivie par ce peuple, ce n'est qu'après avoir offert de la nourriture aux voyageurs qu'on doit leur demander d'où ils viennent, où ils vont.

Je parcourais des yeux l'intérieur de cette tente hospitalière : d'un côté six sacs en toile remplis de grains; d'un autre côté des selles et des brides; ici, une caisse en bois renfermant le tabac, le riz et les vêtements de la famille; là, trois fusils à mèche, quatre pistolets à manches d'argent, des lances surmontées de plumes noires, des sabres, des yatagans, suspendus aux trois pieux plantés en terre pour soutenir cette mai-

son de toile : voilà tout l'ameublement de la maison de toile du Turcoman.

Les Turcomans de nos jours sont les mêmes qu'à l'époque où, sous la conduite de Soleiman-scha, père d'Ertoghrul, ils sortirent des bords orientaux de la mer Caspienne. Cette peuplade a traversé les siècles, sans que rien ne soit venu changer sa vie toute patriarcale. Le caractère du Turcoman est noble et généreux ; le voyageur qui passe et qui lui demande un abri et du pain est traité par lui avec un religieux respect. Les Turcomans appartiennent à la secte des mahométans scunis, c'est-à-dire orthodoxes, et suivent scrupuleusement les pratiques religieuses de l'islamisme ; ils ont, parmi eux, des princes et des chefs, mais ils reconnaissent rarement leur autorité : ils répètent toujours « que Dieu seul est leur véritable maître. » Les Turcomans ne paient aucun tribut au gouvernement ; ils ne vivent que du produit de leurs troupeaux. Le nombre des Turcomans, dans l'Asie Mineure, est évalué à cent mille. On en trouve dans les pachaliks de Marach, d'Alep et de Damas ; mais dans les contrées syriennes ils ne dépassent pas quarante mille. Vers les régions septentrionales de l'Asie, vivent des peuplades qui, sous les noms de Kir-

ghiz, Tartares, Mongols, Usbeks, sont toutes descendues de la race des Turcomans. La différence qu'il y a cependant entre les hordes du milieu desquelles sont sortis Djingis-khan, Timour et les Turcs, c'est que celles-ci ont, à plusieurs reprises, effrayé la terre par l'éclat de leurs sanglantes victoires, tandis que les Turcomans de l'Anatolie ont toujours mené la vie paisible des pasteurs. Le voyageur anglais, Alexandre Burnes, évalue la population des peuples errants du côté de la mer Caspienne, de la mer d'Aral et de l'Oxus, à deux cent mille âmes[1].

Au moment où nous achevions notre frugal repas, parut un vieillard se soutenant à peine sur un bâton de chêne. Une chemise de toile grise serrée par une corde à la ceinture, un turban vert et des sandales de cuir composaient son costume ; une barbe d'une éclatante blancheur descendait majestueusement sur sa poitrine décharnée, ses yeux noirs encore pleins de feu étaient enfoncés dans leur orbite ; son visage, fortement caractérisé et cou-

[1] La Russie, qui travaille depuis deux siècles à soumettre ces peuplades, leur fait en ce moment la guerre. L'armée des Moscovites est commandée par le général Berowsky. Cette expédition a été déjà marquée par de brillants succès ; la conquête de ce pays serait, pour la Russie, d'une grande importance politique.

vert de rides profondes, était d'une effrayante maigreur. Jamais tête de vieillard ne m'avait fait une aussi grande impression; il me semblait voir la personnification vivante et réelle de l'image du Temps, telle que nous la représentent les fables de la poétique antiquité. Cet homme s'appelait Osman; c'était le père d'Akméda.

« Comme les ans vous ont courbé, bon scheik! dis-je au vieillard en faisant quelques pas au-devant de lui.

— Oui, répondit-il, ma tête s'est inclinée. Puis reprenant en souriant, il ajouta : J'ai perdu ma jeunesse, et c'est pour la chercher que je me tiens ainsi baissé vers la terre. »

Osman s'assit péniblement à côté de moi, nous salua tous en portant la main à sa bouche, puis nous dit d'une voix calme et douce :

« Qui que vous soyez, voyageurs, béni soit le moment où vous êtes entrés sous cette tente! Vous avez bien fait de venir vous reposer ici; il ne faudra remonter à cheval que lorsque la grande chaleur du jour aura passé. »

Osman nous demanda d'où nous étions, d'où nous venions, où nous allions; ce sont les questions accoutumées de ces hommes aux mœurs antiques et simples. J'entrepris inutilement de

faire connaître au vieil Osman le but de mon voyage; il ne pouvait comprendre que j'eusse quitté ma patrie pour m'instruire en visitant les peuples et les climats étrangers.

« Tu n'as donc ni père, ni mère, ni frère, ni sœur? » me dit Osman d'un air étonné.

« Le ciel m'a pris mon père, lui dis-je, mais une mère, deux frères et deux sœurs me restent.

— Allah! Allah! (Dieu! Dieu!) répliqua le vieillard, tu as une famille et tu l'as laissée pour venir si loin, si loin! »

En achevant ces mots, Osman se leva, me prit par la main et, me conduisant à la porte de la tente, me dit :

« Vois-tu là-bas, cette tente? c'est la mienne; celle qui est à côté appartient à Soliman, l'aîné de mes fils, à qui Dieu a donné douze enfants; l'autre tente est à Sélim, mon second fils, père de huit enfants; celle où tu vois ces deux superbes juments qui bondissent sous les feux du soleil, renferme la nombreuse famille de Mohamed, le troisième de mes fils; Akméda, ton hôte, père des trois garçons qui jouent là, devant toi, me doit aussi la vie; comment pourrions-nous nous séparer? »

Mon cœur était profondément ému des paroles

du vieillard; il me disait que le complet bonheur en ce monde était de toujours vivre avec ceux que nous aimons. Eh! qui pourrait en douter? mais, hélas! dans notre triste Europe, nous est-il donné à tous de demeurer attachés, jusqu'à la fin de notre vie, au toit paternel où nous avons été nourris?

Osman nous demanda notre nom, notre âge et le nom du lieu de notre naissance.

« Me serait-il permis, vénérable scheik, lui dis-je, de te demander le nombre de tes années?

— Oh! répondit-il en souriant, je suis bien vieux, bien vieux! Mes forces diminuent à chaque aurore, et bientôt je ne verrai plus le soleil se lever derrière nos montagnes! Les blés de nos plaines sont tombés cent vingt-cinq fois sous la faucille du moissonneur depuis le jour où ma mère (que Dieu bénisse!) me mit au monde. Parmi mes ancêtres, il y en a eu qui ont quitté ce monde dans un âge plus avancé que le mien. »

Ainsi parlait le vieillard. En le voyant, en l'écoutant, il me semblait voir et entendre Jacob disant à Pharaon : « Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, courts et mauvais, et ils ne sont point parvenus jusqu'aux jours de mes pères, aux jours de leur pèlerinage. »

Les hommes de l'âge d'Osman ne sont pas rares dans les pays d'Asie. En Syrie, en Arabie et en Perse, on trouve un grand nombre d'hommes qui ont passé cent ans. Cette longévité s'explique facilement dans une contrée où l'homme traverse la vie sans être dévoré par ces désirs ardents qui tourmentent les habitants d'Europe, et abrégent leurs jours.

Nous fîmes nos adieux à la bonne famille turcomane, quand le soleil eut disparu à l'horizon. Nous ne pûmes lui faire accepter le prix de la douce hospitalité qu'elle nous avait donnée. Nous avions mis dans la main d'Akméda quelques pièces de monnaie; mais il nous les rendit bien vite en nous disant : « Les pauvres et les voyageurs viennent d'Allah; quand je reçois le pèlerin ou l'indigent sous ma tente, ce n'est pas pour avoir son argent : *Alla te-lamé versin!* (que Dieu soit avec vous!) »

Je reprends mon itinéraire. Du bourg de Kéralèh (que nous vîmes une heure avant d'arriver aux tentes d'Akméda), à Arslandjé (village du lion), on compte dix lieues. Nous rencontrions sur la route des Turcomans occupés à moissonner le blé; de petits enfants, à demi nus, venaient au-devant de nous, et, nous offrant des poignées

d'épis, nous disaient : « *Allah versen da atzliklan olmésisen!* (puisses-tu ne jamais mourir de faim!)
D'Arslandjé à Yougath, dix heures de marche. Yousgath, cité peuplée de cinq mille Turcs, mille Grecs et mille Arméniens, est bâtie dans un bas fond ; elle est dominée à l'ouest par une haute colline couverte de pins et d'autres arbres verts. Cette ville, comme je l'ai dit dans une précédente lettre, était la résidence de ce fameux Tschapan-Oglou, un des plus puissants feudataires de l'empire turc. Ce déré-bey était d'origine turcomane ; sa famille dominait dans cette contrée depuis la conquête de l'Asie Mineure par les Ottomans. L'autorité de Tschapan-Oglou s'étendait vers l'ouest jusque sur les bords de l'Halys ; au nord, jusqu'à Zéilé, l'ancienne Zela, célèbre par la victoire de Jules César sur Pharnace. Le territoire de Tokat, en Arménie, reconnaissait le gouvernement de Tschapan-Oglou. Il commandait, au midi, tout le pays de Cappadoce jusqu'à Césarée. Je veux répéter encore ici que tous les peuples jadis soumis à Tschapan-Oglou bénissent aujourd'hui sa mémoire. Les pays dont Tschapan-Oglou s'était rendu maître ont cessé d'être florissants quand il a cessé lui-même d'exister. Jamais Tschapan-Oglou n'avait voulu céder aux ordres

de la Sublime Porte. En 1814, une armée du Grand Seigneur vint l'attaquer; Tschapan-Oglou se défendit avec courage, et, quand il perdit toute espérance de se sauver, il attendit la mort au milieu de son palais embrasé.

Huit heures de marche, dans la direction du nord au sud, conduisent de Yousgath au bourg de Pacha-Keui. Dans le café de ce village, où nous nous reposâmes, étaient une vingtaine d'Osmanlis accroupis sur leurs talons, et fumant silencieusement leur schibouk. Au milieu du cercle, on remarquait deux almées, de celles que le vice-roi a chassées des bords du Nil. Ces filles de joie se sont dispersées dans toutes les parties de l'Asie : on en rencontre à Bagdad, en Perse, dans la Mésopotamie; j'en avais déjà vu quelques-unes dans les diverses contrées de l'Anatolie que j'ai visitées.

Les deux almées de Pacha-Keui étaient jeunes, grandes, bien faites; mais leur visage, tout barbouillé de jaune, de bleu, de noir, n'avait rien de gracieux : il serait d'ailleurs difficile de pouvoir trouver du charme sur des figures où respirent l'impureté et la débauche. Les deux almées mettaient en jeu toutes leurs séductions auprès des Osmanlis rassemblés qui paraissaient

loin de les repousser ; puis elles se mirent à exécuter, comme des bacchantes, des danses obscènes. Quand on voit les Turcs spectateurs de ces danses aux mouvements burlesques et licencieux, on ne dirait pas que ce sont là leurs amusements de prédilection : aucune parole ne s'échappe de leur bouche, ils ne perdent jamais leur imperturbable gravité ; aucun signe de joie, aucun sentiment de plaisir ne se montre sur leur impassible figure. Mais il n'en est pas ainsi des femmes musulmanes. Pendant que les almées dansaient avec leurs castagnettes, plusieurs charmantes têtes de femmes mariées, de jeunes filles, paraissaient à travers les grillages en bois des fenêtres du café. Ces femmes, ces jeunes filles, riaient aux éclats ; elles battaient des mains et encourageaient les danseuses, en leur criant : «Péki! Péki ! (c'est bien ! c'est bien !) dansez, dansez encore ! »

En quitant Pacha-Keui, le pays n'offre plus qu'une affreuse aridité. Après onze heures de marche est le village de Bogos-d'Ayan. Trois lieues plus loin, on traverse l'Halys sur un vieux pont de pierre ; les flots rougeâtres du fleuve roulent avec fracas dans les profondeurs d'un vallon entouré de montagnes aux aspects désolés.

A deux lieues de là, le village d'Erket s'élève en amphithéâtre sur le flanc de la montagne qui borne au nord la plaine de Césarée. La montagne d'Erket présente un aspect effrayant : les tremblements de terre l'ont ébranlée dans toute sa longueur ; d'énormes quartiers de rocs ont roulé au fond des précipices ; il en est d'autres qui paraissent comme suspendus sur la crête du mont, et semblent près de se détacher. Derrière Erket, sur le point culminant de la montagne, un tumulus d'un ancien roi de Cappadoce a frappé notre attention. Ce tertre est aussi grand que le tombeau d'Alyathes dans la nécropole des familles royales de la Lydie. En venant de Yousgat à Erketh, j'avais aperçu de loin quelques-uns de ces gigantesques sépulcres. Dans cette Cappadoce, autrefois si fière de ses monuments élevés en l'honneur des dieux de l'Olympe, il ne reste plus que des tombeaux qui semblent avoir été bâtis pour résister aux révolutions des siècles.

Du haut du tumulus d'Erket on contemple un grand spectacle. Au midi se déroule l'immense plaine de Césarée, à l'extrémité de laquelle le pic superbe du mont Argée dresse vers le ciel sa tête enveloppée de neiges éternelles. Deux branches de l'Argée s'avancent au milieu de la

plaine, et forment un croissant au fond duquel se montre Césarée avec ses beaux peupliers, ses hauts cyprès, ses minarets blancs et ses maisons noires, inondées des rayons du soleil. Ce point de vue est étrange, unique dans le monde; il faut en jouir à trois lieues de distance, car, à mesure qu'on approche de la cité, le prestige s'évanouit, et l'œil ne rencontre que l'image de la dévastation. Une terre poudreuse, noire comme le charbon, s'étend tristement autour de Césarée. Les murailles de la ville ont été renversées par le tremblement de terre de 1834. Cette catastrophe s'annonça avec un caractère effroyable. Un matin on vit sortir du pied du mont Argée une épaisse fumée entremêlée de flammes aux milles couleurs, accompagnées d'un long bruit semblable aux grondements lointains du tonnerre. En un moment Césarée fut ébranlée dans ses fondements; les maisons tombèrent en débris, et quatre mille personnes restèrent ensevelies sous les décombres. Les minarets, les voûtes des mosquées, les églises, les karavansérails s'écroulèrent en partie. Les habitants de Césarée, dans ce moment d'épouvante, crurent que le monde allait finir, et que la trompette de l'ange sonnait le dernier jour. Ce tremblement de terre

se fit sentir sur une étendue de dix lieues, au sud du mont Argée; plusieurs villages furent entièrement détruits : un lac d'eau salée prit la place d'un bourg appelé Komtzi. La terre de Césarée est travaillée par des feux souterrains depuis des siècles; Strabon nous apprend que sous le règne de Tibère on voyait sortir, la nuit, du sein de la plaine de Césarée, des nuages de fumée et des tourbillons de flammes bleuâtres. Strabon ajoute que cette plaine était frappée d'une stérilité telle, qu'elle n'était propre à aucun genre de culture. Une couche de terre végétale s'est formée, depuis cette époque, sur la surface de la plaine; on y récolte aujourd'hui du riz, des grains, du coton, du tabac et de la garance. A une heure à l'ouest de Césarée, où s'élevait autrefois un palais habité par Julien dans sa jeunesse, se montrent maintenant de beaux jardins. Le Mélas, appelé Kara-sou (eau noire) par les gens du pays, coule à trois lieues au nord de Césarée; ses eaux ne sont pas potables, leur goût fétide provient sans doute des matières bitumineuses qui dorment éternellement dans les entrailles de cette terre.

Césarée, capitale de la Cappadoce, éprouva toute la colère de Julien, lorsque cet empereur

apostat vint dans l'Asie Mineure pour livrer les églises aux idolâtres ou pour les abattre. Comme Césarée était peuplée de chrétiens, et qu'on y avait renversé les temples de Jupiter et d'Apollon, anciennes divinités titulaires de la ville, elle lui était depuis longtemps odieuse, et cette haine venait de s'accroître par la destruction du temple de la Fortune, le seul qui eût subsisté à Césarée jusqu'à la mort de Constance. Julien punit les chrétiens d'avoir ruiné cet édifice, et les païens de l'avoir souffert, et de n'avoir pas, quoiqu'ils fussent en petit nombre, défendu jusqu'à la mort le culte de leur déesse. Il ôta à la ville le nom de *Césarée*, qui lui avait été donné par Tibère, et lui fit reprendre son ancien nom de *Mazaca*. Il imposa aux habitants une amende de trois cents livres d'or. Tous ceux qui avaient prêté leurs mains à ce prétendu sacrilége furent condamnés à la mort ou à l'exil. Eupsychius, un des plus nobles habitants de Césarée, expira dans de cruels supplices. Les biens meubles et immeubles des églises de la ville et du territoire furent confisqués. On enrôla les ecclésiastiques dans la milice destinée au service des gouverneurs, laquelle était en même temps la plus méprisée et la plus coûteuse. Les chrétiens furent

assujettis à la taille. Julien protesta avec serment que, si on ne relevait au plus tôt les temples abattus, *il ne laisserait à aucun Galiléen la tête sur les épaules.* Cette menace aurait été suivie de l'exécution, mais la mort vint arrêter l'apostat[1].

Au temps des dominateurs romains, Césarée avait des temples, des théâtres, des palais et des amphithéâtres magnifiques; il n'est resté aucune trace de ces antiques monuments. Cette destruction totale n'étonne pas, d'ailleurs, quand on songe aux tremblements de terre qui ont si souvent bouleversé ce pays.

Sous la domination turque, l'antique Césarée a pris le nom de Kaïssarieh. La cité a quatre mille de circonférence ; en dehors des remparts écroulés est un fossé rempli d'eau croupissante. Les maisons sont construites en pierre; elles ont en général deux étages. Les rues sont très-étroites. La ville n'a aucun monument remarquable comme œuvre d'architecture. La mosquée d'Avat-Djamissi, qui fut un des plus beaux temples turcs de l'Anatolie, a été démolie en partie par le tremblement de terre de 1834. La population

[1] Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

de Kaïssarieh est de neuf mille Turcs, six mille Arméniens et quatre mille Grecs. Les revenus des habitans sont la culture des grains, les fabriques de savon, les fabriques de tannerie et de tapis; les tapis de cette ville sont aussi beaux que ceux de la Perse.

Je fus témoin, dans un khan de Kaïssarieh, d'une scène touchante. Un marchand d'esclaves, arrivé depuis peu de Stamboul, était dans ce khan avec huit négresses du Sénnaar et deux Abyssiniennes, dont l'une pouvait avoir quinze ans, l'autre douze : c'étaient deux sœurs; elles portaient le costume des femmes turques, moins le voile. Leur figure cuivrée était intelligente et douce. J'aimais à voir ces deux sœurs occupées à s'arranger les tresses de leur longue chevelure, en chantant un air mélancolique de leur terre natale. Une femme turque, richement parée, vint interrompre leur paisible occupation et leur chant; la plus jeune des deux Abyssiennes arrêta particulièrement l'attention de la dame musulmane; elle l'examina, la fit parler et marcher. Le marchand de Stamboul se mettait en frais d'éloquence pour vanter les qualités de son esclave. Le marché fut conclu après d'assez longs débats. Au moment où la femme turque allait sortir du

khan avec la jeune fille qu'elle venait d'acheter, l'Abyssinienne restée seule, et qui avait été en proie aux plus horribles anxiétés pendant le marché, se précipita aux pieds de la dame, embrassa ses genoux, et lui dit avec des sanglots : « Oh ! kadine ! (madame) emmenez-moi aussi ! ne me laissez pas seule ! je vous serai soumise et devouée comme ma sœur ; achetez-moi, ne me séparez pas de ma sœur que j'aime ! » Ces paroles de la pauvre fille désolée attendrirent jusqu'aux larmes la dame ; elle regarda la suppliante avec des yeux pleins de compassion et de bonté. Elle envoya chercher son mari, qui arriva bientôt. On convint du prix de l'autre Abyssinienne, et les deux sœurs s'embrassèrent avec des transports de joie, en se voyant encore réunies sous le pouvoir d'une même maîtresse.

Dans mes promenades à travers les débris épars de l'antique Césarée, une illustre figure chrétienne apparaissait à mes souvenirs : c'était la figure de Basile le Grand, une des colonnes du grand édifice catholique, un de ces hommes puissants à qui l'on a donné le nom de Pères de l'Église. Basile, que les Trinitaires choisirent pour leur chef après la mort du célèbre Athanase, naquit à Césarée, vers le commencement

du quatrième siècle, trois années après la fondation de l'arianisme, secte impie dont il devint un des plus formidables démolisseurs. Basile appartenait à une des premières familles de la Cappadoce : s'il avait voulu tirer quelque orgueil de cet éclat de race, s'il avait été capable de se glorifier de ces petites choses qui ne sont que la vanité des âmes vulgaires, il lui aurait été facile de faire de sa généalogie une longue liste de héros ; les plus hauts emplois dans la magistrature, l'autorité dans la cour des princes, les grands biens, les dignités, les honneurs publics, la réputation du savoir et de l'éloquence, étaient des choses communes dans cette famille de Cappadoce ; mais les sublimes vertus qui en firent une famille de saints depuis qu'elle s'était convertie au christianisme, étaient pour Basile un sujet de gloire plus admirable que toutes les grandeurs humaines [1].

Les jours de l'enfance de Basile se passèrent dans les études sacrées et profanes. Après avoir fréquenté la grande école de Césarée avec d'éclatants succès, il alla suivre à Byzance les leçons de Libanius, le plus célèbre rhéteur de son

[1] Grégoire de Nazianze.

temps. Le sophiste, ami de Julien, frappé des heureuses dispositions de Basile et de ses vertus naissantes, le distingua bien vite de la foule de ses disciples, et conserva pendant toute sa vie la plus haute estime pour sa personne. Au sortir des écoles de Constantinople, Basile alla se perfectionner à Athènes, où l'on accourait des quatre coins de l'Orient pour se former à la pureté du langage, et, comme on l'a dit, à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les écrivains de la Grèce. A Athènes se trouvaient plusieurs jeunes gens déjà renommés dans les sciences : Basile rencontra Grégoire de Nazianze, qui devint plus tard son ami le plus intime et son panégyriste ; Grégoire de Nice, son frère; Jean d'Antioche, que son éloquence prématurée avait fait surnommer Chrysostôme ou Bouche d'or; Julien, neveu de Constantin, qui recherchait déjà l'amitié des ennemis de la religion de Jésus-Christ. Les jeunes gens des écoles de la ville de Minerve, si insouciants et si moqueurs, admiraient et respectaient le jeune Basile, leur condisciple : « car, dit Grégoire de Nazianze, son vaste savoir, la pureté de ses mœurs, lui avaient fait acquérir la gravité des vieillards avant qu'il eût des cheveux blancs, en quoi con-

siste la véritable sagesse selon Salomon. » Grégoire de Nice, son frère, le comparant à Moïse, dit que son esprit s'était enrichi, comme celui du législateur des Hébreux, de la connaissance universelle de tout ce que les sciences humaines ont de plus éclatant, mais que l'étude des lettres sacrées fut sa compagne inséparable, depuis son berceau jusqu'à la fin de sa vie. Basile se servait de la science divine et de la science profane pour combattre les ennemis de la vraie foi; comme un vaillant guerrier, dit Grégoire de Nice, emploie ses deux mains dans les combats avec une égale adresse. » Basile confondait, par la lumière des Écritures, ceux qui s'armaient de la fausse interprétation des livres sacrés pour appuyer des hérésies, et embarrassait les païens en les combattant avec leur propre érudition. Basile a laissé des ouvrages qui auraient assuré l'immortalité de son nom, si le nom de saint que l'Église lui a donné n'avait pas suffi pour le perpétuer jusqu'à la fin des siècles. Le génie de l'évêque de Cambrai viendra ici à mon secours, pour peindre le grand homme de Césarée :

« Basile est grave, sententieux, austère même dans sa morale, dit Fénélon; il avait profondé-

ment médité l'Évangile, il connaissait bien le cœur humain, et savait concilier la force et la douceur. Une supériorité de génie, une manière énergique dans sa composition, des mouvements impétueux, un style toujours noble, persuadèrent enfin aux sophistes grecs que les chrétiens avaient leur Platon et leur Démosthène. »

Je ne suivrai point ici Basile dans ses voyages à travers les déserts de la Thébaïde, où il s'entretint avec les célèbres anachorètes qui peuplaient ces solitudes; je ne dirai rien de sa vie de solitaire dans les montagnes du Pont, où il fonda l'ordre qui porte son nom, le plus ancien des ordres religieux; je ne parlerai pas non plus des bienfaits dont il combla les habitants de Césarée, chrétiens et gentils, pendant tout le temps de son épiscopat dans cette métropole de la Cappadoce; je veux me borner à montrer Basile dans une scène où le grand docteur nous apparaît avec toute la sublimité de son caractère.

L'empereur Valens, ce prince d'un esprit faible et pusillanime, qui tant de fois s'était laissé entraîner par ses ministres dans la voie des persécutions, entreprit, vers l'an 370, un voyage au sein de l'Asie Mineure, dans le but de mettre les Ariens, qu'il protégeait, en possession des

églises catholiques. Après avoir exercé ses fureurs contre les évêques de la Bithynie et de la Galatie, l'empereur songea à diriger ses attaques contre saint Basile. Avant d'entrer dans la capitale de la Cappadoce, Valens envoya au-devant de lui Modestus, préfet du prétoire, afin de soumettre l'archevêque de cette ville comme il avait soumis ceux des provinces de l'Asie Mineure qu'il venait de parcourir. Modestus, assis sur un tribunal, entouré d'un grand nombre de licteurs armés de leurs faisceaux, fit venir le prélat en sa présence. Basile s'approche avec une contenance pleine de dignité. Modestus l'accueille d'abord avec respect et douceur; il lui offre des présents s'il veut renoncer à sa doctrine; il lui promet l'amitié de l'empereur. Alors s'engage le dialogue suivant :

« Les enfants, répond saint Basile, et tous ceux qui leur ressemblent, aspirent avec ardeur à ces sortes d'avantages, mais les hommes qui nourrissent leur âme de la parole de Dieu aiment mieux mourir plutôt que de renoncer à la moindre chose attachée à l'Église de Jésus-Christ. J'estime la faveur du prince si elle ne fait aucun tort à notre foi; mais, si elle la blesse, je la tiens pour pernicieuse.

— O Basile! seul entre tous les évêques vous résistez à la volonté de l'empereur?

— De quelle résistance parlez-vous? veuillez me l'apprendre.

— Votre culte n'est-il pas contraire à celui de l'empereur devant qui tout fléchit le genou?

— Mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi créature de Dieu, appelé à faire un jour partie de la divine substance.

— Et que sommes-nous donc à vos yeux?

— Rien, lorsque vous nous donnez de pareils ordres.

— Comptez-vous pour rien d'être dans nos rangs et de nous avoir pour frères?

— Vous êtes préfet, et votre dignité est grande, je l'avoue, mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu; vous avoir pour frère est une chose fort honorable, car vous êtes fait à l'image de Dieu, mais nous ne sommes pas moins honorés d'avoir pour frères ceux qui sont au-dessous de vous. La noblesse du chrétien est dans sa foi, et non dans ses titres. »

A ces mots, Modestus se lève de son siége, et d'un ton emporté :

« Vous ne tenez donc aucun compte de mon autorité, vous ne redoutez aucun des coups

dont il est en mon pouvoir de vous accabler?

— Et quels sont-ils, je vous prie?

— La confiscation de vos biens, l'exil, la torture, la mort!

—Si vous avez quelques autres menaces à me faire, parlez: ce que vous avez dit ne saurait m'atteindre.

— Et comment?

— Pour celui qui n'a rien, la confiscation n'est pas à redouter; ce manteau déchiré et quelques livres, voilà tout mon trésor. L'exil, je ne peux le connaître : libre sur la terre, j'occupe avec indifférence tantôt une place, tantôt une autre; tout l'univers est à moi, ou plutôt il est au Seigneur. La torture, quel mal me fera-t-elle? La mort sera pour moi une faveur : elle m'enverra plus tôt vers mon Dieu, pour qui je respire, pour qui je combats, et vers qui, las de cette vie, je cours depuis longtemps. »

Le préfet, étonné de cette tranquille intrépidité :

« Personne n'a encore parlé à Modestus avec une pareille audace.

— C'est que peut-être vous n'avez pas encore rencontré d'évêque !... Obligé de soutenir la même cause, il vous aurait tenu le même lan-

gage. Dans le cours ordinaire de la vie, nous sommes les plus humbles, les plus soumis de tous les hommes; mais, quand il s'agit de la religion, nous souffrons tout pour Dieu, sans que rien soit capable de nous ébranler[1]. »

Tant de résignation et de dignité, tant de fermeté et de courage désarmèrent la colère du préfet du prétoire; saisi d'admiration et de respect devant le sublime vieillard, il ne trouva rien à répondre. Il s'en alla rendre compte à son maître de cette entrevue : « Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus : cet évêque est au-dessus des menaces et des séductions. » Le lendemain de cet entretien, l'empereur assista au divin sacrifice célébré par le vénérable pontife dans la cathédrale de Césarée. Au lieu d'une sentence de bannissement ou de mort, Valens concéda un bien considérable à un hôpital que saint Basile avait fondé dans les environs de Césarée.

L'historien Gibbon n'a vu qu'un *orgueil inflexible* dans cette belle résistance de l'archevêque de Césarée; nous y trouvons, nous, un magnifique témoignage du courage que donne la foi, quand il faut que le chrétien choisisse entre le

[1] Grégoire de Nazianze.

devoir et les persécutions d'un tyran, entre les intérêts qui passent et les intérêts éternels qui ne passent pas. Saint Basile est beau à voir, avec le poids des ans et les infirmités d'un corps chétif qui se soutient à peine, au milieu de ce formidable appareil qui le menace et devant lequel il ne fléchit point.



SUITE

DE LA LETTRE XVIII.

Nous quittâmes Césarée le 11 août, à six heures du matin. Notre route se dirigea vers l'orient pendant quatre heures, ensuite nous tournâmes au nord, à travers un pays stérile, nu et inhabité.

Après douze heures de marche depuis Kaïssarieh, on arrive à Sultan-khan, vaste hôtellerie ruinée, habitée par trente familles turques. A deux heures à l'occident de Sultan-khan, apparaît un grand lac salé actuellement à sec; ce lac, qui figure de loin une vaste nappe argentée, fournit du sel aux pays environnants. Le vieux karavansérai de Sultan-khan ne nous offrant pas un gîte assez commode pour y passer la nuit, nous voulions gagner la bourgade de Geumérek, située à quatre lieues de distance. Les Turcs du khan,

nous supplièrent de ne point nous mettre en route pendant la nuit; ils nous dirent que, deux jours auparavant, trois Arméniens et quatre Turcs de Sivas avaient été massacrés par les Kurdes, sur le chemin que nous devions parcourir. Une centaine d'hommes de la garnison de Sivas s'étaient mis à la poursuite des bandits, mais leur recherche n'avait eu aucun résultat. Les Kurdes se cachent dans les montagnes, qui ne sont accessibles qu'à eux seuls, et là, ils bravent impunément leurs ennemis. J'aurai occasion bientôt de vous parler longuement de ces peuplades féroces, à qui l'armée turque, commandée par Hafiz-pacha, fait la guerre.

Nous ne nous remîmes donc en chemin que le 12 août, à la pointe du jour. Rien ne saurait donner une idée de la sécheresse, de l'aspect désolé du pays qui s'offre aux regards, en sortant de Sultan-khan. Toute image de végétation disparaît ce ne sont que des ondulations de terrains rocailleux, noirâtres, des gorges profondes, formées par des rochers abruptes et volcaniques. Nous étions dans un de ces vallons ténébreux, dont la vue seule inspire de la terreur, lorsque nous vîmes, au sommet de la colline voisine, douze cavaliers qui descendaient vers nous. Ces

cavaliers, après nous avoir vus, se rapprochent les uns des autres et marchent de front; ils arment leurs fusils; les yatagans, les sabres, sortent de leur fourreau; les lances sont en arrêt et les massues sont appuyées sur les épaules. « Voilà les Kurdes! s'écria notre guide, nous allons être attaqués. » Nous nous rangeâmes tous en ordre de bataille, tenant en main nos pistolets armés. Arrivés en présence des douze cavaliers, nous vîmes avec joie que nous nous étions trompés: c'étaient des Arméniens et des Turcs de Geumérek qui allaient à Césarée. Ces voyageurs nous avaient pris aussi pour des voleurs; ils nous confirmèrent l'horrible assassinat qui s'était commis dans le vallon où nous nous rencontrâmes.

La distance de Geumérek à Sivas est de dix-sept lieues. La route passe à travers une morne et vaste solitude, où se montrent seulement deux villages; le premier se nomme Karabounar, l'autre Ramleh. Sivas, l'antique Sébaste, capitale de la petite Arménie, est située au nord d'une grande vallée fertile en grains et en pâturages. Cette vallée, au milieu de laquelle coule le fleuve Halys, est bornée de tous côtés par des montagnes blanchâtres et pelées. La cité de Sivas, rebâtie par Saladin le Grand, était, il

y a trois siècles, une des plus riches et des plus peuplées de l'Asie Mineure : elle comptait alors cent cinquante mille habitants. La population actuelle, mêlée de Turcs, d'Arméniens et de Grecs, ne va pas au delà de quinze mille âmes. Les troupeaux de vaches, de mouton la culture des grains, sont les principales ressources de la cité. Dans les montagnes, au sud de Sivas, on a trouvé d'abondantes mines de cuivre, mais elles sont mal exploitées; la ville ne retire aucun revenu de ces mines qui pourraient l'enrichir; d'ailleurs on sait l'indifférence des Turcs pour tout ce qui exige un travail assidu. Le peu de cuivre qu'on extrait de ces montagnes est envoyé à Kaïssarieh, et de là dans les villes maritimes de la Syrie, pour être embarqué sur des navires marchands.

On ne peut voir les fossés de Sivas, aujourd'hui à demi comblés, sans être saisi d'un sentiment d'horreur en songeant aux scènes de carnage dont ce lieu fut le théâtre en 1400. Je veux parler du massacre des habitants de Sébaste par Timour. Avant d'entrer dans les détails de cette journée, rappelons en deux mots quels furent les motifs de la lutte sanglante entre le sultan Bayazid et l'empereur tartare. Akmed-Djelaïr et

Kara-Youssouf (Joseph le noir), deux riches Osmanlis de Sivas, avaient fait périr sous leurs poignards le prince Kharazi-Bourandin (preuve de la foi), alors souverain de Sébaste et ami de Tamerlan. Les meurtriers de Bourandin, ayant su que Timour avait quitté la Géorgie pour entrer dans l'Asie Mineure, s'enfuirent en Syrie pour passer de là en Égypte. Arrivés à Alep, où Timoutah, gouverneur de cette ville, les empêcha, les armes à la main, de continuer leur route, ils se rendirent tous les deux auprès de Bayazid, empereur de Stamboul, qui leur donna l'hospitalité. Les habitants de Sivas se soumirent alors à Bayazid, qui leur envoya pour gouverneur son fils Soliman, accompagné de quatre visirs. Ce qui excita encore plus la rage de Timour, c'est que Bajazet traita avec mépris les ambassadeurs du prince tartare, et les congédia avec des paroles injurieuses. Tamerlan abandonna le camp de Karadagh, et, le 22 août 1400, vint pour la première fois promener son tonnerre dans les États ottomans.

A cette époque Sébaste était environnée de fortes murailles et de larges fossés. Un profond fossé rempli d'eau défendait la ville de trois côtés, et l'armée ennemie ne put l'attaquer que

par le côté occidental, en minant les fortifications et en élevant des digues. Huit mille mineurs pénétrèrent sous les fondements des remparts; ils avaient la précaution de soutenir les murs avec d'énormes poutres, et de fortes planches leur servaient à prévenir les éboulements.

Lorsque les cavités étaient suffisamment profondes, les mineurs, en se retirant, mettaient le feu aux planches et aux poutres, et d'immenses portions de murailles s'écroulaient avec fracas. Ainsi disparurent peu à peu les tours et les remparts de la place. Après dix-huit jours de siége, les habitants, voyant que toute résistance était désormais inutile, implorèrent la générosité du vainqueur, qui ne consentit qu'à épargner les musulmans. Les chrétiens, et principalement les cavaliers arméniens, qui au nombre de quatre mille avaient opposé à l'armée assiégeante la plus héroïque résistance, devaient, aux termes de la capitulation, être réduits en esclavage; mais, au mépris de la foi jurée, le barbare les distribua à ses soldats avec ordre de les enterrer vivants. Alors se passèrent des scènes de carnage et de supplice telles que l'histoire n'en rapporte pas de semblables. Jamais Djenghiz-khan, jamais Timour, Timour lui-même, n'avaient porté si

loin la férocité. Bien des villes avaient été détruites et leurs habitants massacrés ; mais jamais la colère du vainqueur ne s'était montrée avec des actes d'une barbarie aussi raffinée. Les chrétiens furent jetés dix à dix dans de larges fosses, la tête fixée au moyen de cordes entre les cuisses [1] ; puis on recouvrit les fosses d'un plancher qu'on surchargea de terre, afin que les chrétiens trouvassent au fond de ces horribles tombes une mort lente et certaine. Là ne se borna pas la sauvage vengeance de Timour : il fit exécuter les plus vaillants habitants de la ville, disant que, si on les laissait vivre, la contagion du courage gagnerait leurs concitoyens ; il fit également mettre à mort tous les lépreux, afin, prétendait-il, qu'ils ne pussent pas communiquer leur maladie au reste de la population. Enfin, les femmes, les enfants, les vieillards chrétiens, ne furent pas épargnés. Ertoghrul, fils de Bayazid, fut au nombre des victimes qui payèrent de leur vie leur courageuse résistance ; Timour lui fit trancher la tête, après l'avoir ignominieusement traîné à sa suite pendant plusieurs jours [2].

[1] On croit que l'usage barbare des Turcs de placer la tête des chrétiens qu'ils décapitent sur leur derrière, a pris sa source dans le traitement que Timour fit subir aux Arméniens de Sivas.

[2] M. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

Bayazid dirigeait les opérations du siége de Constantinople, lorsqu'on lui annonça l'épouvantable nouvelle de la chute de Sivas. Le sultan furieux abandonna soudain les murs de Byzance, et vola contre le conquérant barbare. La douleur de l'empereur ottoman et le désir de venger son peuple s'exhalaient quelquefois en paroles touchantes. Calcondyle rapporte que, dans sa marche à travers l'Anatolie, ayant entendu un berger chanter tranquillement en s'accompagnant de son chalumeau, le sultan lui cria :

« Berger, chante-moi ces paroles : « Empereur
» Bayazid, ombre de Dieu sur la terre, maître
» d'une grande nation, tu n'aurais pas dû laisser
» prendre Sivas, ni tuer ton fils Erthogrul. »

L'espoir de la vengeance dévorait l'âme du sultan. Ce fut dans la plaine d'Angora qu'il put se battre avec l'empereur tartare qu'il abhorrait; mais vous avez pu voir, dans une de mes précédentes lettres, que le malheureux Bayazid n'eut point dans cette plaine la consolation de la vengeance.



LETTRE XIX.

L'aga de Déracié-Dache. — Malattia. — Les femmes de Hafiz-pacha. — Course à l'Euphrate.

A M. MICHAUD.

Malattia, 22 août 1837.

Notre caravane partit de Sivas, le 16 août, au lever du soleil. A un quart d'heure de la cité, nous passâmes le Kizil-Ermak sur un magnifique pont de pierre de dix-huit arches. En quittant le pont, on chemine pendant une heure dans la fertile vallée de Sivas; puis la route se dirige au sud-est, à travers des montagnes dépouillées, volcaniques; tristes et sombres montagnes, où vous n'apercevez aucune trace d'habitation humaine. Huit heures de chemin depuis Sivas conduisent à

Déraclé-Dache (la colonne de pierre), village turc de soixante cabanes. Le bourg de Déraclé-Dache est exempt d'impôt, mais il est tenu de fournir une escorte aux voyageurs qui vont du côté de Malattia, et qui sont fréquemment exposés aux attaques des Kurdes. L'escorte ne demande point de rétribution aux voyageurs; elle n'accepte quelques pièces de monnaie qu'à titre de *bakschis*. Mais ce qu'on ne peut payer d'aucune manière, c'est l'hospitalité de Déraclé-Dache. Sur la porte d'une salle spacieuse, attenante au konak de l'aga, on lit, en gros caractères turcs, une admirable et touchante inscription dont voici le sens : *Ici on reçoit l'étranger au nom de Dieu clément et miséricordieux*. Un homme, quels que soient sa religion, sa patrie, son rang, est logé, nourri pendant trois jours, dans cette salle, sans qu'il lui soit permis de donner un seul para au moindre des serviteurs. Il y a, dans cette religieuse hospitalité, quelque chose qui repose délicieusement le cœur. Rien de plus simple que l'intérieur de la salle : un large divan et un tapis de Sivas en forment tout l'ameublement.

L'aga de Déraclé-Dache se nomme Sélim; c'est un homme de soixante ans; sa physionomie noble et douce inspire le plus profond respect. Sé-

lim et son fils Osman, beau jeune homme de dix-huit ans, vinrent passer la soirée avec nous.

« C'est la première fois de ma vie, nous dit l'aga en entrant dans la salle, c'est la première fois que je vois ici des voyageurs du pays de France; je bénis Dieu d'avoir conduit vos pas à Déraclé-Dache. »

Je remerciai Sélim de ses bonnes paroles. Je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il était aga de Déraclé-Dache.

« Il y a trente ans, me dit-il, que mon père (à qui Dieu ait fait miséricorde!) sortit de ce monde; c'est à dater de cette époque que je suis aga de ce village. Mais, ajouta Sélim avec une exagération tout à fait orientale, il me serait plus facile de compter les étoiles du ciel que les années écoulées depuis le premier établissement de mes aïeux à Déraclé-Dache. Le pacha de Sivas m'avait engagé à envoyer mon fils Osman à Stamboul, pour le faire instruire dans les écoles nouvelles, mais je n'ai pas voulu me séparer de lui; j'ai pensé qu'il serait plus heureux en restant toujours au village de ses ancêtres. J'apprendrai à Osman ce que mon père m'a appris : *Aimer Dieu, le craindre, et faire du bien aux hommes nos frères*. Mohamed, le prophète du Seigneur,

a dit : « Le bien que tu feras, tu le retrouveras auprès de Dieu, qui voit toutes les actions. Celui qui couvre de son manteau l'homme son frère, verra, au jour du jugement, sa femme et ses enfants couverts de la miséricorde céleste. »

L'aga de Déraclé-Dache, si profondément pénétré des principes du Koran, n'a rien changé à son ancien costume. Sa belle tête est ornée d'un large turban vert, sa robe de soie rayée est serrée d'un cachemire blanc. Il porte des bottines jaunes terminées en pointe. Je complimentai Sélim sur son beau costume.

« Ces habits qui excitent ton admiration, me dit-il, sont dédaignés, à ce qu'on nous assure, par notre Padi-scha (sultan) ; est-il bien vrai qu'il ait pris le costume des djiaours ?

— Non-seulement le sultan, mais son armée et tous les musulmans attachés à son gouvernement portent l'habit franc.

— Mahmoud II est un fou ! a repliqué l'aga : il ne pense pas à l'avenir de son peuple. Il serait plus facile de faire revenir les eaux du Kizil-Ermak vers leur source, que de façonner les Osmanlis sur le modèle des chrétiens. On veut régénérer l'empire ottoman ! mais ne voit-on pas que l'empire n'a fait que dépérir

depuis le jour où on a voulu entreprendre sa prétendue régénération ? La Turquie nouvelle, la Turquie de la réforme, a été battue par un sujet révolté ! A quelle époque de notre histoire a-t-on vu un sultan assez faible pour ne pas pouvoir punir un vassal rebelle ? Craignant d'être écrasé par l'audacieux pacha des bords du Nil, Mahmoud, *le descendant d'Osman, le successeur des kalifes, l'empereur des empereurs, le prince des princes, le distributeur des couronnes des rois, le dominateur de la mer Blanche et de la mer Noire, de l'Asie, de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Europe, le frère du soleil, le cousin de la lune, le parent des étoiles, l'ombre de Dieu sur la terre enfin*, a imploré l'assistance de la Russie. Maintenant la Turquie n'a plus que la Russie pour se défendre contre Méhémet-Ali. Or cette protection russe est une calamité pour le pays ; qui ne sait les prétentions des Moscovites sur l'empire ottoman ? Pauvre empire ! qui ressuscitera ton antique puissance ? le génie du malheur te menace, et ceux qui te gouvernent ne le voient pas venir !

— Comment pouvez-vous redouter à ce point, dis-je à Sélim, une nation qui, en 1833, a empêché Ibrahim-pacha d'arriver en vainqueur sur les rives du Bosphore ? »

L'aga répondit à ces dernières paroles par cette fable orientale que vous racontait, il y a six ans, le mouphti de Mansourah :

« Une brebis remerciait un homme qui l'avait arrachée à la gueule du loup, et cet homme était un boucher qui s'apprêtait à égorger le pauvre animal. »

Vous voyez, d'après cette opinion de l'aga de Déraclé-Dache, que l'Asie Mineure n'est pas très-avancée dans la carrière de la réforme, que les tentatives de civilisation nouvelle entreprises par le sultan Mahmoud ne sont point populaires dans ces contrées, et qu'on repousse à la fois comme un malheur et comme une impiété la seule idée d'un appui venu du pays des djiaours. Dans mes courses à travers l'Anatolie, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer le véritable effroi qu'inspirait aux Turcs le nom seul de la Russie.

Le 17, à la pointe du jour, le bon Sélim était déjà debout pour nous dire adieu. Il fit remplir nos besaces de provisions pour la route, et nous donna une escorte de quatre hommes jusqu'à Hassan-Schélébi, village turc situé à douze lieues à l'est de Déraclé-Dache. Nous arrivâmes à Hassan-Schélébi, en passant par un pays mon-

tagneux, aride et dépeuplé. Hassan-Schélébi est pittoresquement situé au penchant d'une vallée arrosée par plusieurs petits ruisseaux. Cette vallée est couverte de pâturages et plantée d'arbres fruitiers, de peupliers et de platanes.

Nous remontâmes à cheval le 18 au matin; notre route se poursuivit à l'orient. Après avoir marché deux heures dans un vallon boisé où coule une rivière appelée Boabachi-Schaï, on entre dans une contrée pierreuse, stérile. On fait treize lieues depuis Hassan-Schélébi jusqu'au Mésil-hané (poste) de Thaïr-Keui, sans rencontrer un seul village, une seule cabane. La distance de Thaïr-Keui à Malattia est de dix lieues. La route va du nord au sud, et ne traverse qu'un désert sans eau et sans ombrage. Deux heures avant d'arriver à Eski-Malattia (vieille ville), on traverse Kas-keus-schaï (rivière aux quarante yeux), sur un pont de pierre à moitié démoli. Elle va se jeter dans l'Euphrate, à trois heures au nord-est d'Eski-Malattia, l'antique Mélitène. Cette ville est placée au midi de la grande plaine qu'on traverse en venant de Thaïr-Keui. Derrière Mélitène apparaît une chaîne de montagnes pelées qu'on nomme Moursour-Dagh. Eski-Malattia est complétement ruinée. Ses remparts, qui ont une

lieue de tour, s'écroulent de toutes parts. Les fossés sont à demi comblés ou convertis en jardins. Dans l'enceinte des remparts on ne voit que des maisons renversées et d'énormes décombres. La cité n'est plus habitée que par une cinquantaine de familles turques. Les Osmanlis ont peu à peu abandonné Mélitène pour aller s'établir dans de vastes jardins situés à deux heures au sud d'Eski-Malattia. Il y a cent ans qu'on ne voyait, au milieu de ces jardins, qu'un petit village ; on y trouve maintenant une grande et riche cité appelée Ieni-Malattia (nouvelle ville), dont nous parlerons bientôt. Il faut auparavant nous arrêter devant les ruines désolées de Mélitène. Cette ville n'occupe pas une grande place dans les temps anciens. Strabon dit seulement que Mélitène fut une des dix préfectures de la Cappadoce sous l'empereur Tibère. Dans la suite Mélitène fut mise au nombre des cités de la Petite Arménie. Le seul fait historique de quelque importance qui touche à la vieille cité, se rapporte à la première croisade, et vous l'avez indiqué dans le cinquième livre de votre *Histoire*.

Dans l'année 1100, Mélitène était gouvernée par un prince arménien nommé Gabriel. Ne pouvant plus supporter les vexations des Turcs, Ga-

briel envoya des députés à Bohémond, prince d'Antioche, pour le supplier de venir à son secours. Les députés lui proposèrent, moyennant certaines conditions, de lui livrer la ville de Mélitène. Bohémond accepta les offres de Gabriel. Il confia à Tancrède le gouvernement de sa principauté, et prit le chemin de Mélitène, accompagné de sa troupe, qui lui servait ordinairement d'escorte. Il n'était plus qu'à une courte distance de Mélitène, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par une nombreuse armée d'infidèles commandés par Damisman, un des plus puissants satrapes des Turcs. Le prince d'Antioche, Richard, son cousin, et plusieurs nobles chevaliers français, tombèrent entre les mains de Damisman, qui les chargea de fers *en punition de leurs péchés*. Après avoir mis les croisés en déroute, Damisman vint mettre le siége devant Mélitène. Quelques soldats de Bohémond, échappés au carnage par la fuite, se retirèrent à Édesse, et apprirent au comte Baudouin tout ce qui s'était passé. Le frère de Godefroy, ému jusqu'aux larmes par le malheur de Bohémond, convoqua sa troupe en toute hâte, et dans trois jours on le vit à Mélitène. A l'approche de Baudouin, Damisman leva le siége de la ville et se sauva vers la partie la plus re-

culée de ses États, en emmenant avec lui Bohémond, son illustre prisonnier. Le comte d'Édesse marcha pendant quelques jours sur les traces de Damisman; mais, voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il revint tristement à Mélitène. Gabriel le reçut avec les plus grands honneurs, le traita magnifiquement, et lui livra la ville aux mêmes conditions qu'il avait proposées à Bohémond; ensuite le puissant Baudouin reprit le chemin d'Édesse, sa capitale[1].

La plupart des chroniqueurs de la première croisade ne font qu'indiquer la captivité de Bohémond, que les Turcs appelaient le *petit Dieu des chrétiens*. Guillaume de Tyr rapporte que le prince d'Antioche n'obtint sa liberté qu'à force d'argent. La chronique d'Orderic Vital est la seule qui renferme quelques détails sur la délivrance du prince croisé; mais le récit de l'historien de Normandie ressemble plutôt à un conte oriental qu'à un fait historique. Selon Orderic Vital, Bohémond et ses compagnons durent leur liberté à la belle Mélas, fille de Damisman. Cette princesse musulmane, ayant entendu parler de la valeur des chrétiens que son père retenait dans

[1] Guillaume de Tyr.

les fers, voulut les voir, et s'intéressa vivement à eux. Elle fut frappée principalement des manières nobles et chevaleresques de Bohémond, et elle l'aima *ardemment*. Mélas engagea les guerriers chrétiens à combattre les ennemis de son père; puis elle les délivra de leur captivité, qui durait depuis quatre ans, et partit avec Bohémond, se faisant suivre de ses femmes, de ses eunuques, *comme autrefois la fille de Pharaon accompagnant le chef des Hébreux*. La fille de Damisman embrassa la religion du Christ, et se maria avec Roger, fils de Richard, cousin de Bohémond [1].

Suivez-moi maintenant dans les campagnes de Ieni-Malattia. La distance de Mélitène à la nouvelle ville est, comme je l'ai déjà dit, de deux heures; l'espace qui s'étend entre les deux cités, ne présente qu'un terrain inégal et peu susceptible de culture. En avançant vers Ieni-Malattia, on a devant soi le mont Moursour. Cette montagne, avec sa couleur grisâtre, son aspect nu, stérile, produit un étonnant contraste avec l'éclatante végétation qui se déploie à ses pieds. Les campagnes de Ieni-Malattia sont une des merveilles de l'Orient, que l'Europe ne connaît pas.

Bibliothèque des Croisades, tome I.

Ieni-Malattia est une magnifique oasis placée au milieu d'un immense et affreux désert. C'est un jardin de cinq lieues de circonférence ; une brillante forêt d'orangers, de citroniers, d'oliviers, de cédras, de vignes, de cerisiers, de poiriers, de pruniers, d'amandiers, d'abricotiers, de pêchers. On cultive dans cette forêt toutes sortes de légumes, et principalement les melons et les pastèques renommés dans toute l'Asie Mineure. Vous voyez, dans ces beaux jardins, de longues allées silencieuses formant de verdoyants berceaux ; puis ce sont des bosquets touffus capricieusement arrangés par les mains de la nature : entre les allées et les bosquets s'étendent de charmantes pelouses, des prairies émaillées de fleurs de toutes nuances ; une multitude de ruisseaux, prenant leur source au pied du mont Moursour, coulent à pleins bords à travers ces campagnes resplendissantes comme au premier jour de la création ; tout ici respire la fraîcheur, la vie, le calme des bois. Depuis un mois mes yeux ne s'étaient arrêtés que sur des plaines arides et brûlantes ; en sortant de ces mornes solitudes, je me suis senti renaître à la vie au milieu de cette nature si pompeuse, si riante et si riche ! C'est avec bonheur que j'ai entendu de

nouveau le bruit des eaux murmurantes, le chant de l'alouette et du bulbul (rossignol), le frémissement de la brise à travers les peupliers, les chênes et les platanes!

Les traditions des peuples de ces contrées placent à Ieni-Malattia le berceau du genre humain, le terrestre paradis où fut créé le premier homme. Les habitants de Ieni-Malattia disent que leurs campagnes seules, dans toute l'Asie Mineure et la Mésopotamie, répondent à l'idée qu'on peut se faire de la demeure de nos premiers parents. Je ne m'arrêterai point à discuter de pareilles traditions, mais je ne me promène jamais dans les jardins de Malattia sans penser aux charmantes peintures de l'aveugle d'Albion, le chantre de la première famille humaine. J'aime à répéter surtout le passage suivant du *Paradis Perdu*, traduit par un autre poëte aveugle qui fut votre ami :

J'aimerais mieux conter comment cette onde pure
Verse en flots azurés, en nappes de saphir,
Mille brillants ruisseaux que ride le zéphir,
Qui, tous, se défiant dans leur course rivale,
Baignent le sable d'or, la perle orientale,
Et, fuyant, s'égarant et revenant encor,
Roulent de leur nectar le liquide trésor;
Sous la voûte des bois, dans la plaine brillante,
Visitent chaque arbuste, abreuvent chaque plante,

Désaltèrent ces fleurs, les délices des yeux,
Ces fleurs dignes d'Éden, ces fleurs dignes des cieux;
Aux froids compartiments, aux formes régulières,
L'art n'assujettit point leurs tribus prisonnières ;
La nature, au hasard, d'une prodigue main,
De la terre émaillée en a paré le sein :
L'une s'épanouit aux doux feux de l'aurore;
Et, fière d'étaler son calice vermeil,
S'ouvre amoureusement aux rayons du soleil;
D'autres aux bois touffus, au sein des forêts sombres
Dont les épais rameaux rembrunissent les ombres,
Aiment à confier leurs modestes attraits,
Sources de volupté et bientôt de regrets[1].

Je ne vous ai entretenu jusqu'ici que des campagnes de Malattia, sans dire un mot de la cité; mais j'ai dû commencer par vous parler de ce qui frappe d'abord la vue. Or, ce qu'on découvre en arrivant ici, ce sont d'immenses jardins : la ville se dérobe aux regards; elle est comme cachée dans les riantes profondeurs de ces bois. Malattia ne ressemble pas à une cité, mais à une multitude de *villa* dispersées, et que l'œil est obligé de chercher. La cité nouvelle compte quinze mille Turcs et cinq mille Arméniens : toutes les maisons n'ont qu'un seul étage, et sont construites en terre ; chaque demeure est enfermée dans l'enceinte d'une mu-

[1] Delille, traduction du *Paradis perdu*, chant IV[e].

raille de boue; cette muraille est peu élevée et couvre un espace de cent pas carrés. La ville n'a aucun édifice remarquable; les mosquées, les églises, les bains, les karavanseraïs, les bazars, ne sont pas construits avec plus de solidité que les maisons des habitants.

Le lendemain de notre arrivée à Ieni-Malattia, nous eûmes la visite d'un Italien nommé Andrea Magdaleno; cet Italien est le médecin de Hafiz-pacha, gouverneur de la cité, et général en chef de l'armée du Taurus. Andrea a été compromis dans les dernières révolutions d'Italie, et c'est en Orient qu'il est venu chercher un refuge. Sa femme est de Florence; ils habitent ce pays depuis deux ans. La signora Magdaleno est jeune encore; elle ne manque ni d'esprit ni d'instruction. Sa vie dans ces lointaines contrées est pleine d'ennui et de tristesse. Tout ce qui l'environne ici est si loin de ses goûts, de ses habitudes! Dans sa fuite précipitée avec son mari, elle n'a pu, dit-elle, emporter aucun instrument de musique, aucun livre; ses seules distractions sont les heures qu'elle passe avec les femmes de Hafiz-pacha. J'ai profité d'une aussi favorable occasion pour m'instruire sur les mœurs, les coutumes des femmes du harem. Vous avez con-

sacré dans la *Correspondance d'Orient* deux chapitres sur les femmes turques. Les détails que vous allez lire ajouteront peu de chose à ce que vous savez déjà sur ce curieux sujet; mais, ayant écrit ces détails sous la dictée d'une femme dont la moitié de la vie s'écoule dans un harem, j'ai pensé qu'ils pourraient vous offrir quelque intérêt.

Hafiz-pacha a quatre femmes légitimes : la plus âgée n'a que vingt-deux ans. Aucune d'elles n'a encore été mère. Deux de ces femmes sont Géorgiennes, et deux Circassiennes : elles sont toutes remarquablement jolies. Une surtout, qui est Circassienne et qui se nomme Fatmé, est ravissante de beauté et de grâce. Fatmé n'a que dix-huit ans. Dans cette saison elle n'est vêtue que d'un simple caleçon de mousseline blanche, au-dessus duquel est une tunique en soie bleue qui descend jusqu'aux genoux; ses pieds sont emprisonnés dans des babouches toutes couvertes de pierres précieuses; de longs et magnifiques cheveux noirs, entremêlés de perles et de rubans de diverses couleurs, tombent autour de son cou; elle porte toujours sur la tête une petite calotte rouge ornée de trois diamants. Fatmé a coutume de venir rêver toute seule dans un charmant

kiosk peint en arabesques, situé dans un coin du jardin de Hafiz-pacha. Dans le kiosk est un bassin entouré d'un divan écarlate à franges d'or; la jeune Circassienne s'étend négligemment sur ce riche divan, prend un instrument de musique semblable à une petite mandoline, et met son bonheur à chanter des chansons d'amour, en s'accompagnant de sa mandoline. Voici la traduction de deux couplets d'une des chansons de la belle Fatmé :

I.

« Mon ami, mon maître est venu nonchalamment vers moi; l'ivresse de l'amour embellissait sa paupière; j'étais troublée de son regard. Je jure par le noir de tes yeux et par le tombeau du prophète, ô mon ami! que ton amour me rend folle!... Pose ton front sur mon sein, ô mon ami! pose ton front sur mon sein, et parle-moi!.. Pour un baiser de toi, je donnerai, tous les parfums, toutes les perles, tous les diamants des sultanes!... »

II.

« Hier, quand la lune montait, montait vers les cieux; quand le bulbul chantait, quand le

vent soupirait, mon maître est monté sur son coursier, il est parti avec ses bataillons, et m'a défendu de le suivre!... Si je disais toute la souffrance que me cause ton absence, ô mon bien-aimé, j'apprendrais aux petits des colombes à pleurer et à gémir!... »

Voici maintenant comment s'écoule la vie des dames du harem. Pour elles toutes les journées se ressemblent : ces dames se lèvent à dix heures du matin. La première moitié de la journée est consacrée à la toilette. Des négresses s'occupent à nouer leurs cheveux en mille tresses, à leur teindre les sourcils de noir, à donner une couleur orange à leurs doigts et à la paume de leurs mains avec la poudre du héné. L'autre moitié du jour se passe entre la pipe, le narguillé et des conversations qui feraient rougir les femmes les moins prudes de l'Europe. Une de leurs plus grandes jouissances, c'est la danse; il n'est pas de la dignité des épouses légitimes de se livrer elles-mêmes à cet amusement : ce sont ordinairement les esclaves qui dansent devant leurs maîtresses. Cependant les dames du harem dansent quelquefois elles-mêmes; ces danses lascives sont accompagnées de paroles obscènes et

désordonnées. Les terrestres voluptés sont les seuls rêves, les seules occupations de ces femmes : les joies intellectuelles leur sont inconnues. Il est rare, très-rare, de voir une femme turque sachant lire et écrire. Une chose plus déplorable encore, c'est l'absence presque totale du sentiment religieux chez les femmes du harem. Les principes de religion, si profondément enracinés dans l'esprit et le cœur des Turcs, sont à peine connus de leurs femmes. La loi les dispense, d'ailleurs, de pratiquer les actes religieux ; ce n'est qu'aux femmes âgées qu'on permet d'aller prier dans les mosquées. « Voilà plus d'un an que je vois chaque jour les femmes de Hafiz-pacha, me disait la signora Andréa, et jamais je ne les ai trouvées en prière, jamais je ne leur ai entendu parler religion. »

Il s'est trouvé de notre temps des voyageurs européens qui se sont extasiés sur le sort des femmes des harems ; ces voyageurs ont cru même devoir rectifier les erreurs qu'on s'était faites en Occident touchant la condition des femmes musulmanes. Ces champions du beau sexe turc ont mis en avant deux faits pour appuyer leur assertion. Le premier de ces faits, c'est qu'une pauvre fille achetée au bazar peut devenir, chez les

Ottomans, une grande princesse, une sultane. Le second fait, c'est qu'il n'est pas d'existence plus douce, plus heureuse que celle des dames des harems de la Turquie. Comment, en effet, ne se croiraient-elles pas heureuses ces femmes qui, pour la plupart, étant nées de parents sans fortune, sans dignité, sans avenir, se voient tout à coup aimées, adorées par des princes?

Mais ces femmes, qui n'ont pour partage que les jouissances matérielles, peuvent-elles connaître le vrai bonheur? Le bonheur ne peut exister que pour celles qui donnent des enfants à leur maître, parce que celles-là sont toujours respectées, et qu'ensuite une femme trouve des consolations de toutes les heures dans l'amour qu'elle a pour ses enfants. Malheureusement il se rencontre peu de femmes dans les harems qui aspirent aux joies maternelles. Ni le besoin d'aimer des êtres qu'elles mettraient au monde, ni la certitude de se voir entourées de considération en devenant mères, n'étouffe dans leur esprit l'horrible pensée de l'infanticide. Dans aucun coin de la terre ce crime ne se rencontre comme dans les harems de Turquie. L'idée qui les pousse à ce crime, c'est que de nombreuses couches hâteraient la perte de leur fraîcheur, la perte de leur beauté. Nous

aimons à remarquer ici que l'infanticide ne se rencontre jamais chez les femmes du peuple. On vante la vertu des femmes appartenant à la classe pauvre de la nation ottomane; il faut dire aussi que, dans cette classe, il est peu d'hommes qui aient plus d'une épouse, car en Turquie le nombre de femmes dans une seule maison est en raison de la richesse du mari. Chez les musulmans, les femmes sont un objet de luxe : un Turc met de l'orgueil à avoir plusieurs femmes, comme il en met à posséder plusieurs chevaux.

Quand on arrête sa pensée sur une chose aussi sérieuse que la destinée des femmes turques, on doit plutôt, ce me semble, examiner l'influence que ces femmes peuvent avoir sur la nation, que de s'occuper exclusivement des plaisirs qu'elles trouvent dans les harems. Je ne veux pas traiter à fond une pareille question, cela m'entraînerait trop loin. Du reste, les considérations morales et philosophiques que vous avez tirées de ce sujet dans le deuxième volume de la *Correspondance d'Orient*, ne laissent rien à désirer. Je me bornerai à quelques généralités.

Au sein de la famille chrétienne, où la femme est placée dans toute sa dignité, elle exerce une grande et salutaire influence; nous tous qui

avons été élevés par des mères chrétiennes, cherchons en nous-mêmes, et nous verrons que tout ce qu'il y a de vertueux, de bon dans notre âme, nous l'avons reçu de notre mère. En serait-il de même pour un peuple qui ne considère la femme que comme un instrument que Dieu laissa tomber de ses mains puissantes pour multiplier la race humaine? Quelle éducation peut-elle donner à ses enfants, cette mère qui n'en a pas reçu elle-même? Quelle instruction peut-elle donner à ses enfants, cette mère à qui l'on n'a rien voulu apprendre, pas même l'existence de Dieu? Aux yeux du philosophe, du moraliste, la situation des femmes vis-à-vis la société turque est une des grandes plaies qui ont conduit l'empire ottoman vers sa ruine.

Le Koran, on le sait, permet aux musulmans d'épouser quatre femmes et d'en prendre autant qu'ils peuvent en nourrir. Ceci touche au côté le plus sensible de la nation ottomane. La polygamie est non-seulement une grande cause de dépopulation, mais c'est là encore la source d'abominables vices répandus dans l'Orient.

Ces vices, ces amours de femme à femme qui ne se rencontrent en Europe que comme des phénomènes d'immoralité, se montrent fréquem-

ment dans la société musulmane ; ces désordres du harem ont leurs poëtes ; on m'a cité des chants étranges que la langue française ne pourrait se résoudre à reproduire. Quelle surprise que d'entendre une femme exalter les charmes de sa belle amie en la voyant folâtrer au milieu d'une salle de bain ! elle la trouve plus admirable, quand elle nage dans un bassin, que le soleil se plongeant dans les ondes ! elle l'appelle une beauté céleste, une houri du paradis, la conjure d'écouter sa prière, et la convie à des félicités que repousse la nature. Ces déréglements sont tels, qu'un Turc, en se mariant, ne manque jamais de s'informer si celle qu'on lui promet en mariage n'a point de femme qu'elle aime et dont elle soit aimée.

Une autre cause du décroissement successif des familles en Orient, « c'est, comme dit Montesquieu, cette multitude d'hommes morts dès leur naissance ; ces êtres mutilés dont la vie s'écoule tristement dans la surveillance du sérail. Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre ! quelle perte pour la société ! » Ne sont-ce pas là, je le demande, de bien grands obstacles à la civilisation qu'on veut introduire chez les Turcs ? Et ces obstacles se trouvent précisément dans le Koran, ce livre d'où découle tout ce qui consti-

tue la vie politique et religieuse des Osmanlis. Pour arracher les musulmans à leur ignorance, il faudrait commencer d'abord par jeter au feu une bonne partie du livre de Mahomet.

L'Euphrate, appelé Mourad-Souïou (eau du désir) par les gens du pays, n'étant qu'à trois lieues de Malattia, je n'ai pu remettre plus longtemps à le visiter. Hier, à midi, nous nous sommes acheminés vers le grand fleuve. En partant de Malattia, on va directement à l'antique Mélitène. Là, la route se dirige au nord-est, et on arrive sur la rive droite de l'Euphrate, en passant par une plaine nue, où se montrent çà et là quelques tentes de Turcomans.

Il y a sur la surface de la terre des villes, des montagnes, des plaines, des fleuves, dont le nom se mêle aux plus beaux souvenirs, aux plus belles gloires; l'Euphrate est glorieux entre tous les fleuves. Son nom est écrit dans la première page du premier livre qui ait paru chez les hommes. « Dans le jardin des délices, dit la Genèse, coulait un fleuve qui se divisait en quatre canaux, l'Euphrate était un de ces canaux. » Mon premier désir, en voyant l'Euphrate, fut de boire de son eau, et d'y plonger ma tête. Puis mes regards restèrent longtemps attachés sur le fleuve; ma pen-

sée flottait dans les âges évanouis. Le bruit des ondes de l'Euphrate arrivait à mon oreille comme des accents solennels échappés de la lyre des rois et des prophètes du Seigneur. Il est si poétique, le grand fleuve où soupirait Israël proscrit, et qui vit autrefois les harpes saintes tristement suspendues aux saules de ses bords ! Assis comme l'exilé de Sion sur ces mêmes rives, je répétais l'hymne mélancolique *Super flumina Babylonis ;* le souvenir de la patrie absente, le souvenir de ma mère, de mes amis, avait ému mon cœur et m'arrachait des larmes...

Quand même les annales des vieilles sociétés humaines ne jetteraient pas sur l'Euphrate un si beau prestige de poésie, ce fleuve exciterait encore l'admiration du voyageur par la seule idée du pays que parcourent ses ondes. A partir du mont Bin-Goueïl (mille sources), le mont Obus des anciens, d'où jaillissent ses eaux, l'Euphrate ne coule, jusqu'à son embouchure, qu'à travers des plaines sans végétation, sans fleurs, tristes et lugubres plaines, où l'œil ne s'arrête que sur des sables brûlants! Il y a des contrées de l'Asie orientale qui ne seraient que des solitudes arides, si l'Euphrate, comme une providence, n'allait les visiter. De quel prix

n'est-il pas, ce fleuve, pour ces pays d'Asie dévorés par les ardeurs du soleil ! Aussi, quelle est grande la vénération des peuples du désert pour l'Euphrate ! Ces mots, *Mourad-Souïou* (eau du désir), expriment dans leur langue quel fervent amour ils ont voué au grand fleuve.

Des deux branches de l'Euphrate, celle que nous voyons ici est la plus considérable ; l'autre branche, appelée Frat, prend sa source dans les montagnes qui avoisinent Erzeroum, et se mêle à Mourad-Souïou, non loin du bourg de Zilé, en Arménie. On a compté que, depuis la réunion des deux branches jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique, l'Euphrate a trois cent quatre-vingt-cinq lieues de cours. Vous savez qu'il quitte le nom de Mourad-Souïou pour prendre le nom de *Chat-el-Arabe* (fleuve d'Arabie), à Korna, lieu où le Tigre se joint à ce fleuve.

Au lieu même où j'ai visité Mourad-Souïou, est l'embouchure d'une rivière considérable, appelée Tokma-Schaï. Cette rivière, dont les bords sont couverts de roseaux et de petits saules, est la même que celle qui porte le nom de Kas-keus-schaï dans la plaine de Malattia. Sur la rive droite de l'Euphrate apparaît un village turc du nom de Schers-Arslan. Le lit de Mou-

rad-Souïou n'a point ici une grande profondeur; sa largeur est de soixante pas environ. Ses bords sont sablonneux et sans arbres; le fleuve coule paisiblement. Son cours est borné au nord par une longue chaîne de montagnes absolument nue et d'un aspect désolé. Au midi se déploie la vaste plaine de Malattia, parsemée de tentes habitées par des Turcomans.

C'est à Schers-Arslan qu'on passe l'Euphrate pour aller dans le pays de *Karpout*, l'ancienne Charpote. Ce passage s'effectue sur un bateau assez curieux pour que je vous le fasse connaître. Ce bateau, qu'on appelle *hellek*, se compose de seize outres gonflées et attachées carrément les unes aux autres. Sur les outres repose une espèce de claie, faite avec des branches d'arbres entrelacées. On ne transporte là-dessus que les voyageurs et les bagages; les bêtes de somme traversent le fleuve à la nage; seulement on les guide avec une corde. Deux hommes font mouvoir ce radeau avec des rames qui ont la forme d'une raquette. Ce genre de bateau date, dans ce pays, d'une époque très-reculée. Xénophon nous apprend que ses soldats traversèrent quelquefois l'Euphrate sur des outres gonflées pour aller chercher des vivres; un Grec des dix-mille

proposa au général de faire passer quatre mille hommes d'infanterie sur mille outres enflées. Le même moyen fut employé par Alexandre pour passer l'Araxe, quand il poursuivait Bessus dans la Bactriane. C'est de cette manière enfin que l'empereur Julien, dans sa marche vers l'Asie orientale, passa l'Euphrate à Hiéropolis, aujourd'hui *Bambouk*, ville située à deux journées au nord-est d'Alep.

Je voulus aller de l'autre côté de l'Euphrate sur un de ces radeaux. Nous avions pour bateliers deux Kurdes tout nus; leurs formes étaient herculéennes: une barbe noire couvrait leur poitrine. Deux Osmanlis étaient au nombre des passagers; ils conduisaient chacun un cheval arabe de toute beauté. Ces deux chevaux fougueux firent tant d'efforts en nageant, qu'ils arrachèrent les cordes des mains des conducteurs. Aussitôt nos deux nautoniers jetèrent leur rame, saisirent avec leurs mains la queue des chevaux, et ce furent alors ces superbes coursiers qui nous entraînèrent sur la rive septentrionale du fleuve. Cette singulière embarcation ne ressemblait pas mal au char de Neptune courant sur les flots.



LETTRE XX.

Les Kurdes, les Yezidis, les Sékilisbéïklous, et autres peuplades de la Mésopotamie.

A M. MICHAUD.

Du camp de Hafiz-pacha, 26 août 1837.

Dès le premier jour de notre arrivée à Malattia, le bruit avait couru que deux officiers moscovites, ayant mission d'organiser les bandes kurdes maintenant en guerre avec l'armée turque, étaient arrivés dans la cité. Ces deux prétendus officiers russes n'étaient autre chose que mon compagnon de voyage et moi. Un courrier avait été envoyé secrètement au camp des Osmanlis, situé à dix lieues à l'ouest de Mélitène, pour informer Hafiz-pacha de cette nouvelle; celui-ci fit partir en toute hâte un Tartare pour

Malattia, et son kiaya (secrétaire) reçut l'ordre de ne point nous donner de bouyourdis (passeports), jusqu'à ce qu'il se fût assuré par lui-même qui nous étions. Le docteur Magdalano, dont j'ai eu occasion de parler dans ma précédente lettre, nous prévint de tout ce qui se passait sur notre compte, et nous engagea à nous présenter au kiaya avec nos firmans impériaux, afin de dissiper les craintes que notre présence avait inspirées. Nous fîmes une visite au secrétaire, il nous accueillit froidement; à peine daigna-t-il nous inviter à prendre place sur son divan. Quand il eut jeté les yeux sur nos firmans, l'expression de son visage changea tout à coup; les compliments flatteurs, les paroles aimables, succédèrent à son air morne et soupçonneux. Le kiaya nous dit que Hafiz-pacha, généralissime de l'armée du Taurus, avait appris notre arrivée, et qu'il désirait vivement faire notre connaissance. « Allez au quartier général, ajouta-t-il; le séraskier aime beaucoup les Français, il aura du plaisir à vous voir assis sous sa tente. » Nous nous mîmes donc en chemin pour le camp des Osmanlis. Je ne regrette point les fatigues de la course; j'ai appris ici des détails curieux et nouveaux sur les mœurs, le caractère,

les croyances des Kurdes et des Yézidis, à qui l'armée ottomane fait la guerre.

Le Kurdistan, cette contrée qui s'étend au midi de l'Arménie, sur une longueur de quatre-vingt-quinze lieues du nord-ouest au sud, et sur une largeur de cinquante lieues, est riche en pâturages, en céréales et en autres productions. Les Kurdes de ce pays ne demeurent pas tous sous des tentes; le plus grand nombre, au contraire, habite de gros villages et des bourgades considérables, telles que Khérézour, peuplée de huit mille habitants; Erbeli, l'antique Arbelles, célèbre par la chute de la monarchie persane, compte aujourd'hui quatre mille âmes. La chaîne du mont Zagros, appelée par Quinte-Curce montagnes Gordiennes, est, du côté de l'orient, la limite des Kurdes; le désert des Arabes est leur frontière au sud, le pays de Karpout au nord, et l'Aladja-Dagh (montagnes bigarrées) ou l'Anti-Taurus, leur sert de borne à l'occident. L'Anti-Taurus, d'où je vous écris aujourd'hui, est exclusivement occupé par les Kurdes. D'après les données les plus probables, la population kurde s'élève à trois millions d'âmes; environ cent mille sont chrétiens nestoriens : ils obéissent à deux patriarches héréditaires : l'un,

toujours appelé Mark-Eïman, réside à Kodjanissi, non loin de la cité de Djoulamek; l'autre demeure à Roban-Ormes. L'autorité de ces deux patriarches s'étend sur treize évêques. La dignité épiscopale est, comme celle des patriarches, héréditaire de l'oncle au neveu. Il arrive quelquefois, par suite de ce droit d'hérédité, qu'un enfant de douze ou quinze ans est ordonné évêque. Les prélats vivent dans une grande ignorance; le bas clergé sait à peine lire. Les Kurdes chrétiens ont peu figuré dans la guerre contre les Turcs.

Le reste de la population appartient à la secte d'Ali; mais le mahométisme, chez eux, est mêlé de diverses superstitions qui semblent des restes de la croyance des Mages. Ils n'ont point de mosquée, ils ne prient point aux heures indiquées par le Koran; ils se dispensent du jeûne du Ramadan (Pâques des Turcs), et ne font jamais le pèlerinage de la Mecque.

Vous savez que les Kurdes descendent des Karduques, dont parle Xénophon; le chef des dix mille nous apprend que les Karduques avaient toujours bravé la puissance du grand roi et les armes des satrapes. Les Kurdes ont parfaitement conservé cet esprit de rébellion et d'indépendance.

Je m'abstiendrai de rapporter ici les fables par lesquelles les Turcs expliquent l'origine des Kurdes ; ces fables ont un caractère de dégoûtante barbarie qui ne permet pas qu'on s'y arrête. On peut remarquer qu'il y a toujours quelque chose des mœurs d'un peuple dans l'origine qui lui est donnée. Ce qu'on nous rapporte de la formation primitive des peuplades du Kurdistan est monstrueux comme les instincts et les habitudes des bandes éparses à travers les montagnes de Niphates et de Kara-dja-Dagh, le Massius des anciens.

Le type kurde est remarquable par la régularité des traits et par l'empreinte de je ne sais quelle fierté sauvage qui ne manque pas de noblesse. Le Kurde a l'œil noir, vif, intelligent ; sa taille est haute et ses formes ont de belles proportions. Son costume se compose d'une robe de toile grossière, d'une veste de laine rayée, serrée avec une corde ; son turban se termine en pointe, sa chaussure est une sandale de cuir attachée avec des courroies au-dessus de la cheville : cette chaussure ressemble beaucoup à celle des anciens Romains. Les Kurdes sont habitués aux armes dès leur jeunesse ; ils combattent à cheval avec le sabre, la massue, la lance, le fusil à mèche ;

ils se servent de cette dernière arme en fuyant comme en attaquant : ils font feu en se tournant sur leur cheval et en courant au grand galop. Ces hommes sont capables de supporter toutes les fatigues et toutes sortes de privations ; mais ils sont cruels, sans foi ; nul mensonge ne les effraie, pourvu qu'ils y trouvent leurs intérêts. Le meurtre, le pillage, le mépris de toute domination, voilà leurs seules préoccupations, voilà leur principal caractère. Avant la guerre de 1836 et 1837, les Kurdes attaquaient les caravanes aux portes même de Diabékir, de Moussoul, de Malattia et d'Orfa. Leur hospitalité, tant vantée par quelques voyageurs, disparaît devant tout ce que nous entendons dire ici sur leur compte : ils reçoivent l'étranger avec de grandes démonstrations d'amitié; mais, sous prétexte d'admirer ses armes, ses vêtements, ses bagages, ils le volent et le maltraitent ; souvent ils ont enlevé un cheval à un cavalier en lui souhaitant ensuite un heureux voyage à pied ! Il n'appartient guère à des voyageurs européens de louer cette prétendue hospitalité des Kurdes, depuis l'assassinat commis par ces brigands sur l'infortuné Schultz, savant Allemand envoyé en Asie aux frais du gouvernement français pour faire des recherches

scientifiques. Après avoir vu la Perse, Schultz se mit en route pour le Kurdistan, dans l'automne de 1829; il était accompagné d'un domestique et de six soldats que lui avait donnés Arsliar-Khan, alors gouverneur d'une province persane. Le voyageur allemand et son escorte furent impitoyablement massacrés par les Kurdes même qui avaient fait semblant de les protéger. Des paysans arméniens, chargés, par force, d'enterrer les corps de ces malheureux, annoncèrent cette affreuse nouvelle à Arsliar-Khan. Les effets et les notes de Schultz, laissés dans le palais du prince persan, furent envoyés à l'ambassade française de Constantinople, mais les bagages que Schultz avait dans son voyage au Kurdistan restèrent entre les mains des bandits.

Les Kurdes sont d'autant plus portés à répandre le sang, qu'ils peuvent, comme les Arabes du désert, racheter le meurtre avec un cheval, un bœuf, deux moutons, trois chèvres, ou bien en donnant une de leurs filles en mariage à un des parents de celui qu'ils ont tué, sans exiger la dot qu'on est tenu d'assurer à la femme qu'on épouse.

Les femmes kurdes sont de véritables amazones; elles montent parfaitement à cheval, et sont armées comme leur mari. Leur taille a de l'élé-

gance, mais leur visage, brûlé par le soleil, n'a rien de gracieux; elles ne sont point voilées: leur costume consiste tout simplement en une robe de toile grise ouverte devant la poitrine, et serrée par une ceinture de cuir; leur longue chevelure noire, entremêlée de petites pièces de monnaie, flotte sur leurs épaules. Ces femmes ne portent sur la tête qu'un léger mouchoir jaune ou bleu retombant en arrière; elles marchent nu-pieds.

Au delà de Mardin (l'ancienne Mardes), entre Nizibin (ou Nizibis) et Moussoul (l'antique Ninive), est le pays appelé Sindjar, du nom ancien de la cité de Singare, célèbre dans l'histoire par les guerres sanglantes de Sapor, roi de Perse, contre Constance, empereur de Byzance. Une montagne nommée Sindjar-dagh coupe la plaine de la Mésopotamie (aujourd'hui province de Djézireh), au sud de Mardin. Le Sindjar-dagh est connu aussi par les gens du pays sous le nom de Djin-nistan ou patrie des démons. Cette contrée, riche en pâturages et en fruits de toute espèce, est habité par les Yézidis, peuplade belliqueuse, à qui Hafiz-pacha a fait aussi la guerre. La population des Yézidis est évaluée à deux cent mille âmes.

Les Yézidis font un grand mystère de leur doctrine, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on obtient des notions claires et certaines. Cependant plusieurs pratiques religieuses des Yézidis n'ont pu échapper à la connaissance des peuples leurs voisins. J'ai recherché autant que possible l'entretien des personnes les plus instruites. Je rapporterai ce que j'ai pu apprendre sur l'origine et la religion des Yézidis.

On croit que cette nation est un reste de ces anciens Mardes qu'Arsace V, roi de Perse, fit transporter en Mésopotamie. Ce peuple donna son nom à la cité appelée aujourd'hui Mardin. Strabon, Arien, Pline, représentent les Mardes comme une race d'hommes indomptables et appartenant à une secte persane qui voua un culte à l'*Arimane* ou principe du mal.

Quelques savants ont regardé Zoroastre comme le premier fondateur de cette doctrine; mais, longtemps avant ce prophète, l'Égypte connaissait *Ormuzd* et *Arimane*, sous les noms d'*Osiris* et de *Typhon*. L'origine de cette croyance se perd dans la nuit des temps.

La religion des Yézidis, dont nous allons parler, a pris évidemment sa source dans l'ancien culte des Mardes.

Le nom de Yézidis, qu'ils portent aujourd'hui, leur vient du général arabe Yézid, qui tua Hussein, petit-fils de Mahomet, et qui persécuta avec tant acharnement la famille d'Ali. De là une haîne profonde entre les Yézidis et les musulmans. Le meurtrier de Hussein est regardé par les Yézidis comme le fondateur de leur secte.

Après avoir reconnu que la miséricorde de Dieu est infinie comme sa sagesse, les Yézidis ne se font aucun scrupule de rendre hommage à Satan, parce qu'ils croient fermement qu'il sera réintégré un jour dans les honneurs qu'il a perdus par sa désobéissance.

« Pourquoi, disent-ils, outrager le démon? Pourquoi intervenir entre un ange déchu et son souverain? Dieu a-t-il besoin que nous maudissions celui qu'il punit? Et ne peut-il pas arriver qu'il lui pardonne? Autant vaudrait tirer l'épée contre un favori disgracié et que demain peut-être le sultan rétablira dans sa dignité. »

Les Turcs de la Mésopotamie expliquent différemment le fond de la croyance des descendants des Mardes :

« Les Yézidis, disent les Turcs, se sentant couverts de crimes par suite de leurs brigandages,

craignent, avec juste raison, plus que les autres hommes les tourments du feu éternel, et ils cherchent à se faire aimer du diable, en lui rendant un culte pendant leur vie, afin d'être épargnés par lui quand ils seront précipités dans l'infernal abîme. »

La vénération des Yézidis envers le prince des ténèbres est poussée au dernier degré; ils évitent autant qu'ils peuvent toute parole dont les autres hommes se servent contre le démon. Cette secte s'abstient non-seulement de nommer le diable, mais même de se servir de quelque expression dont la consonnance approche de ce nom. Par exemple, un fleuve se nomme, dans la langue ordinaire, *schat :* et comme ce mot a un léger rapport avec le mot *schaïttan* (nom du diable), les Yézidis appellent un fleuve *avé-mazen* (grande eau). Les Osmanlis maudissent fréquemment le démon, et se servent pour cela du mot *nal*, qui veut dire malédiction; les Yézidis évitent avec grand soin les mots qui ont quelque analogie avec celui-là; ainsi, au lieu du mot *nal*, qui signifie aussi fer de cheval, ils disent *sol*, c'est-à-dire semelle de soulier de cheval, et ils substituent le mot *solker*, qui veut dire savetier, au terme du langage ordinaire, *nalbenda*, ou maréchal. Le diable n'a pas de nom

dans la langue des Yézidis ; ils ne se servent pour le désigner que de ces paroles : *scheik mazen*, ou grand chef[1]. »

Malheur à qui aurait blasphémé contre le démon dans le pays des Yézidis ! S'il était entendu, il serait immédiatement lapidé. Quand leurs affaires les attirent au milieu des cités turques, on ne peut leur faire un plus grand affront que de mal parler du diable en leur présence ; et si celui qui a eu cette imprudence est rencontré en chemin par un Yézidis, il est perdu. Plus d'une fois des hommes de cette secte, ayant été arrêtés pour crime par la justice turque, et condamnés à mort, ont mieux aimé le trépas que de maudire Satan.

J'ai parlé plus haut de la haine invétérée qui existe entre les sectateurs de Mahomet et les adorateurs du diable ; cette haine est poussée par les deux peuples jusqu'au plus violent fanatisme. Ainsi, il n'y a pas pour un Yézidis un acte plus méritoire que de tuer un musulman, et celui-ci croit cueillir la palme du martyre s'il meurt de la main d'un Yézidis. Aussi, de temps immémorial, les gouverneurs de Diarbékir, de Mousseoul, de Mardin, prennent parmi les Yézidis les exé-

[1] Le P. Garzoni.

cuteurs des hautes œuvres, comme pour donner aux condamnés l'espoir du martyre.

Si le chef des Yézidis n'usait pas d'un pouvoir sévère, tout le peuple en masse voudrait remplir les fonctions de bourreau. Tous les six mois on choisit un nouvel exécuteur. En quittant cet emploi, regardé comme si honorable et si saint, le Yézidis rentre dans ses foyers au milieu de la vénération publique ; on le fête, on l'admire, chacun veut le voir, le toucher, et si pendant son ministère quelques gouttes de sang musulman sont restées sur ses habits, on met ces habits en morceaux, et ces morceaux sont distribués au peuple comme de précieuses reliques.

Quand un Yézidis meurt de la main d'un Turc sans avoir été vengé, les funérailles, qui sont ordinairement accompagnées de réjouissances, se font en silence et sans pompes. Les plus proches parents du mort se rasent la barbe en signe de déshonneur, et ne la laissent pousser que lorsque les mânes irritées du défunt ont été apaisées par la vengeance [1].

Il y a parmi le peuple des faquirs errants qui

[1] Cet usage, qui existait chez les anciens Spartiates, se retrouve encore aujourd'hui dans le Magne et chez plusieurs peuples de l'Orient.

ne vivent que du pain de l'aumône. Le faquir préside aux cérémonies funèbres ; il place le mort debout, le frappe à la joue droite avec la paume de la main, et lui dit : *Béchek !* (va en paradis).

Revenons à la principale croyance des enfants des Mardes. Dans leur imagination, le roi du monde infernal est beau, majestueux, il n'a rien perdu de la sublimité de son esprit. *Mais il y a cependant sur ses traits quelque chose de profondément triste qui le rend moins brillant qu'avant sa chute.* Satan apparaît, dans l'esprit du Yézidis, à peu près tel que Milton le représente au milieu de son sénat de démons.

« Ses formes ne sont point dépouillées de leur primitive splendeur ; vaincu, tombé, on reconnaît l'archange. C'est une gloire un peu obscure, comme lorsque le soleil levant, encore privé de ses rayons, jette un regard horizontal à travers les brouillards du matin ; ou que, dans une éclipse, cet astre, caché derrière la lune, répand sur les peuples un crépuscule funeste, et tourmente les rois par la frayeur des révolutions. Son visage est labouré par les cicatrices de la foudre, et les chagrins veillent sur ses joues décolorées [1]. »

[1] *Paradis perdu*, chant I.

C'est sous la forme du serpent que les Yézidis adorent le démon, et nous trouvons ici un vague souvenir de nos traditions bibliques.

Les Yézidis ont dans l'année une nuit consacrée à une grande fête en l'honneur de Lucifer. Cette nuit est la dixième de la lune d'août. Les Yézidis des contrées les plus lointaines se réunissent avec leurs femmes et leurs filles près d'une haute montagne , appelée Abdoul-Azis, située à trente lieues au sud-est de Mardin. Au pied de cette montagne se trouve une caverne dont nul n'a mesuré la profondeur. Cette caverne, dans leur opinion, se prolonge jusqu'aux régions de l'enfer.

Quand minuit arrive, tout ce peuple se place devant la caverne : on jette dans l'abîme des présents consistant en chèvres et en moutons vivants, en argent, en pain, en fruits, en vêtements : le tout pour en faire hommage à la redoutable royauté des ténèbres. Puis, à la lueur des torches flamboyantes, au son des fifres, des cors, des cymbales, des tambours, ils exécutent des rondes, des danses, en l'honneur du sombre empire. Après ces effroyables danses, la multitude en délire s'avance vers un vaste souterrain situé non loin de l'infernale grotte. Hommes ,

femmes, jeunes filles, descendent dans ce souterrain, au milieu des ténèbres, et là s'accomplissent d'horribles orgies, sur lesquelles l'imagination ose à peine s'arrêter. Ces réunions nocturnes et monstrueuses rappellent les réunions de ce genre qui se tiennent dans les montagnes des Ansariens de Syrie, le premier jour de l'an, et qui sont nommées *Bok-Bech* (fête d'empoignement).

Moïse, Mahomet, et particulièrement Jésus-Christ et les saints chrétiens, sont vénérés par les Yézidis. « Dieu, disent-ils, a distingué tous ces saints personnages de la foule des hommes; il faut les respecter pour obtenir un jour leur protection. » Il y a dans les croyances des Yézidis une sorte de tolérance qui les porte à divers emprunts, à diverses imitations dans toutes les religions de la terre. Les Yézidis n'ont rien d'exclusif dans leur doctrine, ils ne repoussent rien, et, dans l'espoir d'obtenir les félicités de la vie à venir, ils se mettent, en quelque sorte, sous la protection de tous les cultes et de tous ceux qu'ils supposent puissants dans les régions des esprits.

Dans le Djézireh se trouvent quelques monastères chrétiens, et les Yézidis ne passent jamais devant un de ces monastères sans s'y arrêter

avec une pieuse pensée. Si, pendant sa maladie, le Yézidis voit en songe un couvent chrétien, il va, après le rétablissement de sa santé, en pèlerinage à ce même couvent, pour remercier le saint auquel il attribue sa guérison. J'ai vu, à Malattia, un Yézidis qui avait fait, l'an dernier, cinquante lieues de chemin à pied pour aller baiser le seuil de la porte d'un ermitage catholique. Mais ils n'ont pas autant de confiance dans le crédit des santons musulmans. En matière religieuse, les Yézidis sont presque toujours contraires à l'opinion des Turcs. Par exemple, le vin étant interdit par le Koran, les Yézidis ont pour cette liqueur une grande vénération; ils boivent en tenant soigneusement le verre des deux mains, et, s'ils en laissent tomber quelques gouttes par terre, ils prennent religieusement la terre où les gouttes ont été répandues, et la portent dans un lieu caché où le pied de l'homme ne puisse la fouler.

Il y a chez cette nation une tribu privilégiée, celle à qui on confie la garde du tombeau du scheik Yézid, fondateur de la secte. Le chef de cette tribu est toujours pris parmi les descendants du général arabe; on le regarde comme un saint et grand personnage: heureux celui qui

peut obtenir un vêtement du saint pour s'en faire un suaire! Celui-là croit avoir une place inévitablement marquée dans le paradis. Le chef de la tribu tant respectée a toujours auprès de lui un jeune homme appelé *kochek* ou disciple. Sans le conseil du kochek, le chef ne peut rien faire. Au disciple appartient seul le glorieux privilége de recevoir les révélations du démon. Le kochek est consulté dans toutes les entreprises; il se couche à plat ventre sur le cercueil en pierre du scheik Yézid, il dort ou fait semblant de dormir, et, pendant son sommeil, l'esprit infernal lui dicte la réponse qu'il doit faire à ceux qui sont venus l'interroger. Quelquefois les Yézidis achètent du kochek des places dans le paradis, et se croient très-honorés lorsqu'il veut bien se choisir des épouses parmi leurs femmes.

Des voyageurs ont dit que les Yézidis étaient circoncis; c'est une erreur, ils ne subissent la circoncision que le jour où ils sont forcés d'embrasser la foi musulmane.

La lecture, l'écriture, comme la prière et le jeûne, sont regardés par les descendants des Mardes comme des choses inutiles en ce monde: « Scheik Yézid, disent les croyants, nous ouvrira les portes du paradis. »

Tels sont les renseignements que j'ai pu obtenir sur la religion des Yézidis; bien des détails, sans doute, nous sont encore cachés, peut-être ne les connaîtrons-nous jamais, parce que cette peuplade n'a aucun livre, aucun écrit, qui puisse révéler au voyageur européen l'ensemble complet de leurs croyances. Après avoir soumis les Yézidis, Hafiz-pacha a fait soigneusement rechercher s'il existait parmi eux des doctrines écrites : on n'a rien découvert.

Ces Yézidis ont figuré autrefois dans les guerres saintes en Orient. Gauthier le chancelier, l'historien des guerres d'Antioche, cite une nombreuse peuplade des bords du Tigre qui traversa l'Euphrate au commencement du douzième siècle, et se répandit dans la Syrie septentrionale, en portant l'épouvante et la mort. Gauthier donne à cette peuplade le nom de Parthes, évidemment du pays anciennement occupé par le peuple historique de ce nom. Ilgazi, appelé par le chroniqueur prince de Mardin, commandait cette nation. Le nom de Mardin nous révèle qu'il s'agit véritablement ici des Mardes, dont nous avons indiqué plus haut l'origine, les destinées et le caractère. Le chroniqueur, après avoir décrit les combats qui furent livrés entre ces hordes sau-

vages et les croisés, raconte de la manière suivante les horribles tourments que les troupes d'Ilgazi faisaient subir aux chrétiens leurs captifs.

« Plus de cinq cents soldats de Jésus-Christ, dit Gauthier, furent conduits, les mains attachées derrière le dos, les fers aux pieds, et liés deux à deux par le cou, comme des chiens, devant le chef des barbares, qui, dans sa fureur, ordonna de les faire périr par divers supplices. Les uns moururent sous les coups, les autres eurent la tête tranchée; ceux-ci furent écorchés vifs, ceux-là coupés par le milieu du corps; les uns étaient suspendus par des cordes à un poteau, la tête en bas et les pieds en haut, et, dans cet état, ils servaient de but aux flèches qu'on leur lançait; d'autres étaient enterrés jusqu'au menton ou jusqu'au nombril, et devenaient ainsi le point de mire des infidèles. Ilgazi était présent et souriait de plaisir à ces effroyables barbaries! »

Le peuple qui traitait ainsi les soldats de la croix, il y a sept cent vingt-quatre ans, garde encore aujourd'hui la même férocité de caractère.

En vous parlant des peuplades de la Mésopotamie, je n'oublierai pas les *Sékiusbéiklous* (hommes portant huit bouquets de barbe), dont deux sur le

front, deux pendent du nez, deux sortent des oreilles et deux pendent du menton. Le voyageur turc Ewlia nous a laissé quelques renseignements sur cette étrange nation.

Les Sékiisbéiklous adorent les chiens noirs, et vouent une espèce de culte à tous les insectes de la terre. Selon leur tradition, l'arche de Noé, s'avançant vers le mont Ararat, où elle devait s'arrêter, heurta contre un rocher, près de la grande montagne de Sindjar, et fit une voie d'eau. Noé désespérant de se sauver, le serpent qui était dans l'arche lui offrit son secours, à condition que le patriarche, après le déluge, le nourrirait avec du sang humain. Noé accueillit la demande, et le serpent, avec ses longs replis, ferma les fentes du navire. En sortant de l'arche, le serpent rappela la promesse que Noé lui avait faite; mais celui-ci, d'après le conseil de l'ange Gabriel, brûla le serpent, jeta au loin les cendres, et ces cendres produisirent toutes les légions d'insectes qui poursuivent l'homme. De là le respect des Sékiisbéiklous pour tous les insectes.

Une vieille chronique des guerres saintes fait mention d'un ancien peuple des bords du Tigre qui offre beaucoup de ressemblance avec les Sékiisbéiklous. Albert d'Aix, en racontant les mal-

heurs de l'armée chrétienne de 1101, à travers les montagnes de la Paphlagonie, nous montre une peuplade musulmane dont la férocité avait particulièrement frappé les chrétiens de France et de Lombardie.

« Les hommes de cette nation du Khorassan, dit Albert d'Aix, sont horribles à voir : ils ont, sur le devant, sur le derrière, sur la droite et sur la gauche de la tête, des tonsures en forme de collier, et à côté de ces tonsures, on voit pendre quelques mèches de cheveux qu'ils ne coupent jamais, et qui leur donnent un aspect hideux. En outre, ils ne se font jamais la barbe et la portent fort longue, de sorte qu'on ne saurait les comparer, pour leur apparence, qu'aux esprits noirs et immondes. »

Ce portrait convient parfaitement aux Sékiisbéïklous. Cette peuplade, que le voyageur rencontre aujourd'hui en Mésopotamie, est bien réellement celle qui, autrefois, sur les bords de l'Halys, causait tant d'effroi au pauvre peuple, *aux nobles dames, aux femmes très-délicates, aux illustres matrones d'Occident.*

La Mésopotamie est la contrée de l'univers où se trouvent le plus de nations professant chacune une religion différente. On voit là des juifs, des

Arméniens catholiques et schismatiques, des Grecs, des nestoriens, des jacobites, des chrétiens de saint Jean. Après les diverses sectes chrétiennes viennent des musulmans sunis et chiis, des geubres ou adorateurs du feu, des manichéens qui, selon saint Augustin, honorent le soleil parce qu'ils le considèrent comme une particule de la lumière dans laquelle Dieu réside. Puis, ce sont des hommes qui ont voué à la femme le même culte que les Ansariens du Liban. Quel étonnant mélange de croyances! quel renversement de raison! Et ces peuples, abrutis par une sauvage ignorance, vivent dans cette Mésopotamie, où le voyageur croit voir apparaître à chaque pas l'ombre d'une des plus belles, des plus imposantes figures des temps bibliques! C'était dans la contrée appelée aujourd'hui Djézireh que la tribu venue d'Ur, en Chaldée, dressa ses tentes; les nombreux troupeaux du grand patriarche, fils de Tharé, paissaient au milieu des riches pâturages qu'on nomme maintenant Sindjar. C'était là qu'Abraham s'entretenait avec Dieu. « Sors de ta terre, avait dit Jéhovah à Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, et viens en la terre que je te montrerai. Et je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et tu seras béni!

Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront. Et en toi seront bénies toutes les familles de la terre! » Voilà ce que le Seigneur faisait entendre à Abraham dans les champs de la Mésopotamie. Par quel enchaînement de longues révolutions ce pays, où la religion du vrai Dieu a pris naissance, a-t-il pu devenir le rendez-vous des superstitions les plus grossières, le rendez-vous des plus déplorables aberrations? Là, dans ces vallées où furent prononcés les premiers mots de toute vérité, nous retrouvons, après quarante siècles, les plus monstrueuses erreurs de l'esprit, le dernier degré de toute abomination morale.



LETTRE XXI.

Guerre des Kurdes contre les Turcs, en 1836 et 1837. — Visite au camp de l'armée ottomane dans les vallons de l'Anti-Taurus. — Hafiz-pacha, général en chef de l'armée ottomane. — Opinion de Hafiz-pacha sur le prince de Talleyrand. — Un chef kurde; son intrépidité au milieu des tortures. — Préparatifs de guerre contre le pacha d'Égypte.

A M. MICHAUD.

Du camp de Hafiz-pacha, août 1837.

Depuis longtemps les peuplades dont je viens d'essayer de montrer la curieuse physionomie étaient la terreur de leurs voisins et l'effroi des voyageurs. Sans cesse en état de révolte contre la Sublime Porte, ces peuplades parvenaient toujours, dans leurs montagnes, à se dérober victorieusement aux poursuites de la justice armée. Les différents gouverneurs qui s'étaient succédé dans les villes des bords du Tigre et de l'Eu-

phrate avaient tour à tour tenté de les réduire à l'obéissance; mais leurs efforts, tant de fois renouvelés, allèrent se briser contre d'indomptables résistances. Les troupes de Mahmoud II ont accompli, en 1837, ce que les âges précédents n'avaient pu voir : la soumission des Kurdes et des Yézidis.

Reschid-Méhémed-pacha, ce Géorgien qui s'était rendu célèbre dans deux batailles gagnées sur les Grecs en 1825 et 1827, et qui, cinq ans plus tard, fut battu et fait prisonnier par Ibrahim-pacha, à Koniah, remplissait, en 1826, les fonctions de gouverneur de Sivas. Au mois de septembre de 1826, Reschid-Méhémed-pacha reçut du sultan l'ordre de marcher, à la tête d'une nombreuse armée, vers le pays des Kurdes et des Yézidis. Ali-Risa, pacha de Bagdad, en fit autant de son côté, ainsi que Méhémet, pacha de Moussoul. Les trois commandants turcs agirent de concert contre Révendouz-bey, chef suprême des Kurdes. L'armée ottomane, composée de quarante mille combattants, attaqua les forteresses de Djézireh, d'Urdé, de Télafer, de Sindjar, qui se trouvaient en possession des révoltés. Revendouz-bey, cerné par une armée si puissante, comprit qu'il lui était impossible

d'échapper à une défaite : il offrit de capituler si on voulait lui faire grâce.

Revendouz se livra à Reschid-Méhémed ; celui-ci l'accueillit avec distinction et le fit conduire à Constantinople. Arrivé dans la cité impériale, le prince kurde fut présenté au sultan Mahmoud. Revendouz-bey jura de lui être fidèle, et, désormais, de ne se servir de ses armes que pour défendre l'empire contre ses ennemis. Le sultan lui accorda son pardon et le renvoya en Mésopotamie. Touché de tant de bonté, Revendouz-bey dit « qu'il ne se pardonnerait jamais d'avoir offensé un aussi magnanime souverain, que sa seule excuse était de ne l'avoir pas connu ; qu'il n'aurait de repos que lorsqu'il se serait rendu digne de sa clémence, en faisant tous ses efforts pour effacer la moindre trace des torts graves qu'il avait envers lui. » Cette promesse solennelle fut remplie. Rentré dans le Djézireh, Revendouz se rangea du côté des troupes turques, avec quelques Kurdes qu'il put décider à le suivre.

Après la soumission de Revendouz, la guerre ne devint que plus acharnée. Les rebelles, irrités de la trahison d'un de leurs principaux chefs, se battirent en désespérés. On vit apparaître des Kurdes de tous les points, et l'armée ottomane

était sérieusement inquiétée par leur opiniâtre courage. Les Kurdes traitaient impitoyablement les soldats turcs qui tombaient entre leurs mains; ils leur arrachaient les yeux, les ongles, et puis ils les brûlaient vifs! Les pachas répondaient à ces actes de barbarie en faisant empaler les Kurdes leurs prisonniers. Ces atroces représailles durèrent trois mois. On compta jusqu'à dix mille Kurdes morts les armes à la main ou dans les tortures. On a évalué à quatre mille le nombre de soldats que l'armée ottomane perdit dans cet espace de temps; une infinité de villages kurdes furent pillés et incendiés.

Dans le mois de janvier 1837, Reschid-Méhémed-pacha mourut d'une fièvre maligne, aux environs de Diarbéki. Le sultan donna alors à Hafiz-pacha le commandement de l'armée, et la guerre ne fut point interrompue. Les expéditions de Hafiz-pacha en Mésopotamie ont eu de très-grands succès. Après avoir mis hors de combat plus de quinze mille Kurdes, il fit transporter dans le Diarbékir six mille familles de cette nation, en leur donnant des terres à cultiver. L'ordre ainsi rétabli dans le Djézireh, Hafiz-pacha, avant de quitter le pays, traça lui-même le plan d'une caserne, dont la construction fut immédia-

tement commencée. En même temps, il réalisa, sur les habitants de Télafer et autres lieux, une levée de cinq cents hommes qu'il incorpora dans les troupes impériales. Après ces brillants résultats, le séraskier vint diriger ses attaques contre les Kurdes d'Aladja-dagh.

Je vous dirai maintenant la route que nous avons suivie depuis Malattia jusqu'au camp des Ottomans. Partis le 24 août, au coucher du soleil, nous marchâmes pendant deux heures et demie au milieu des beaux jardins du Mélitène, et nous parvînmes bientôt au village d'Erket, composé de cent maisons musulmanes. Là finissent, du côté de l'ouest, les campagnes de Malattia. En quittant Erket, toute végétation cesse; ce ne sont plus que des ondulations de terrains calcaires, des collines basses et pelées. Puis, on entre dans une immense plaine sans culture et sans arbres. Ce fut ici, peut-être, qu'en 1100, le fameux Bohémond, prince d'Antioche, tomba entre les mains du satrape Damisman.

Au bout de quatre heures de chemin, on arrive à un village kurde nommé Argah. Ce village, bâti sur un mamelon très-élevé, avec ses maisons ou plutôt ses huttes qui se touchent, ressemble, de loin, à un grand monceau de pierres. Les ha-

bitants d'Argah se sont soumis sans résistance et on ne leur a fait aucun mal.

Comment vous peindre le spectacle que j'ai en ce moment sous les yeux! A une centaine de pas d'Argah, au pied des rochers brûlants d'Aladja-dagh, sur une terre poudreuse et dépouillée d'ombrage, se trouvent quatre mille prisonniers kurdes de tout sexe et de tout âge. Ils n'ont pas un seul morceau d'étoffe pour se faire une espèce de tente; ils sont exposés aux rayons d'un soleil dévorant! Ne pouvant plus supporter l'ardente chaleur du jour, ils enfoncent leur visage dans la poussière. Ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, ces enfants, sont, pour la plupart, entièrement nus; quelques-uns ont des lambeaux de toile autour de leur ceinture. L'expression de la douleur et du désespoir se montre sur toutes les figures; il y a là des tourments, des angoisses effroyables; de profonds soupirs, semblables aux râlements d'une affreuse agonie, sortent de la poitrine des hommes; les pleurs et les gémissements des femmes, les cris des enfants à la mamelle, déchirent l'âme. Ces quatre mille Kurdes, livrés aux plus cruelles douleurs, rappelaient à mon imagination les horribles souffrances des condamnés de l'*Inferno*.

Ces malheureux sont là depuis six jours; ils n'ont, pour toute nourriture, qu'un peu de pain noir et un peu d'eau qu'on va puiser dans un ruisseau voisin. Dans l'espace de trois jours, une vingtaine d'enfants sont morts sur le sein de leurs mères, qui n'avaient plus de lait à leur donner! Les mères désolées ne pouvaient plus se séparer de leurs enfants morts; elles serraient entre leurs bras leurs restes inanimés : dans leur désespoir elles disaient que leurs enfants n'étaient pas morts. Ces quatre mille Kurdes sont surveillés par six cents soldats de troupes régulières. Je me suis reposé quelques heures sous la tente d'un colonel turc; il attendait, m'a-t-il dit, un ordre du général en chef pour conduire ces malheureux à Malattia ou sur d'autres points. Les prisonniers kurdes ne sont plus condamnés à mort; Hafiz-pacha a le projet de les établir dans différents villages de son pachalik, en leur donnant des terres à cultiver.

Depuis Argah jusqu'au camp des Turcs, nous avons péniblement marché, pendant six heures, à travers des montagnes d'un aspect grandiose et d'une beauté sauvage. Ces montagnes sont découpées de la façon la plus étrange; c'est une suite non interrompue de mamelons très-élevés

et couronnés par de noires broussailles. Des chaînes de montagnes vous apparaissent à l'horizon, les unes derrière les autres, comme les grandes vagues de la mer. Il n'y a point de route tracée; on marche tantôt sur la crête des monts, ayant à droite, à gauche, d'immenses précipices; puis on descend dans de profonds ravins, pour remonter encore sur le sommet des collines. Quand on a vu les monts escarpés par où l'armée commandée par Hafiz-pacha a passé pour transporter plusieurs pièces d'artillerie au lieu où elle a établi son quartier général, on a peine à comprendre comment un pareil travail a pu s'accomplir. Quels prodigieux efforts! quel courage opiniâtre n'a-t-il pas fallu aux soldats turcs pour traîner, à travers ces montagnes, tous ces lourds instruments de guerre! On ne saurait trop louer l'intrépidité du soldat osmanlis; il ne recule devant aucun danger, devant aucune fatigue. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il ne manque aux troupes turques que des chefs habiles pour reprendre leur rang parmi les troupes les plus redoutables de l'Europe.

Dans notre trajet d'Argah au camp, j'ai compté quinze villages kurdes renversés par l'armée ottomane. La guerre n'a pas laissé aux insurgés le

temps de moissonner leur orge et leur blé; j'ai vu, dans les vallons, sur le penchant des montagnes, des espaces couverts d'épis que le soleil a brûlés sur les tiges. La perte des grains de cette année, dans l'Anti-Taurus, est très-considérable.

Nous rencontrions, de distance en distance, des monceaux de pierres arrondies en tumulus, recouvrant les cadavres des Kurdes et des Turcs morts dans les combats.

Nous sommes enfin arrivés au camp des Turcs; il s'étend sur un vaste plateau environné de collines noirâtres et pelées. Ce camp a l'aspect d'une ville improvisée; il se compose de six cents tentes alignées en forme de rues. Ces tentes sont occupées par un régiment de cavalerie de 1,500 hommes, et deux régiments d'infanterie, formé chacun de 1800 hommes; ce qui fait un total de 5,400 soldats. L'armée impériale en surveillance dans l'Anti-Taurus ne se réduisait pas au nombre que je viens d'indiquer; le nombre de l'armée commandée par Hafiz-pacha est de vingt mille hommes.

Les tentes du quartier général sont faites avec des toiles de différentes couleurs: on en voit de bleues, de blanches, de noires, grises,

vertes ; toutes sont surmontées d'un petit drapeau rouge ayant la forme du croissant. Ces tentes à couleurs variées, groupées sur le plateau, présentent un curieux spectacle. Il y a plus de vie, de mouvement dans ce camp, que dans toutes les cités turques que j'ai vues. Le bêlement des troupeaux de brebis et de chèvres enlevés aux Kurdes, les coups de marteau retentissant sur l'enclume des armuriers, le hennissement des chevaux qui bondissent d'impatience sous les ardeurs du soleil, les cris des vendeurs de pain et de fruits de toute espèce venant de Malattia, la détonation des coups de fusil des Kurdes et des Turcs dans le lointain, tous ces mille bruits confus nous retracent les paisibles images de la ville, au milieu même des images de la guerre. Ce camp de Hafiz-pacha, où je retrouvais à la fois l'appareil des combats, la cité et le bazar, me donnait, jusqu'à un certain point, une idée des anciens camps des armées musulmanes, au temps des vieilles guerres entre le croissant et la croix. Mais, en comparant dans ma pensée le camp de Hafiz-pacha aux camps de Noureddin et de Saladin, je regrettais que le costume étriqué de la réforme eût remplacé la robe flottante, la ceinture de soie, les turbans de cachemire et les ri-

ches armes des vieux guerriers de l'Orient musulman.

Notre apparition au milieu des tentes excita la curiosité; on se pressait sur notre passage; les soldats, parlant entre eux, disaient : « Voilà donc les deux terlendjis-bachis (instructeurs en chef) moscovites! Ils sont arrivés un peu tard pour enseigner les Kurdes: les loups d'Aladja-dogh, les prisons de Malattia et celles d'Orfa pourraient dire à ces deux nouveaux venus où sont maintenant les Kurdes. »

Instruit de notre arrivée au camp, le sékaskier donna ordre qu'on nous dressât une tente et qu'on nous fournît tout ce dont nous aurions besoin. Nous allâmes bientôt lui faire une visite; nous le trouvâmes sous sa tente ornée d'étoffes brillantes des Indes. Le général en chef était assis sur des coussins de velours cramoisi à franges d'or; il se leva à demi à notre approche, et nous salua avec une grâce parfaite. Il nous pria de nous asseoir à côté de lui. Des schibouks enrichis de pierres précieuses, des sorbets, d'excellent café, nous furent présentés successivement par de nombreux domestiques.

Hafiz-pacha est de moyenne taille et sans embonpoint; sa figure est longue, maigre et



fortement caractérisée. Les feux du soleil d'Asie ont bruni son visage; sa barbe est noire et courte, ses yeux noirs sont pleins d'une vivacité tempérée par une grande douceur. Il a dans ses manières ce calme imposant, cette noble distinction qu'on trouve presque toujours chez les Turcs en dignité. Le visir portait le costume de la réforme; une décoration de diamants brillait sur sa poitrine.

Méhémet-Hafiz-pacha est né en Circassie, en 1796. Sa famille, une des plus honorées, des plus puissantes parmi celles qui sont répandues sur le revers septentrional du Caucase, a été, dans tous les temps, l'ennemie jurée des Russes. Cette famille a toujours figuré au premier rang dans les guerres qui ont eu lieu entre les musulmans et les Moscovites. Méhémet-Hafiz reçut dans son pays une éducation soignée. A dix-sept ans, il connaissait bien les langues turque, arabe et persane. A cet âge, il avait déjà appris le Koran en entier et le récitait par cœur d'un bout à l'autre, en présence d'une assemblée de docteurs. Ce triomphe d'étude lui valut le titre distingué de *Hafiz*, qui signifie *homme sachant de mémoire*. Le titre de Hafiz est un des plus beaux qu'un musulman puisse porter; on a vu des kalifes et des sultans l'ambitionner.



Méhémet-Hafiz n'a donc pas été esclave comme la plupart des Circassiens haut placés aujourd'hui dans l'empire ottoman. Le désir de voir le monde et de se faire un nom conduisirent le jeune Méhémet dans la capitale de l'empire, à l'âge de dix-huit ans. Il entra au service du sultan dans le corps des hahagi (corps militaire du sérail); peu de temps après son admission dans ce corps, il en devint un des officiers supérieurs. Lors de la formation des troupes régulières, Méhémet-Hafiz demanda d'être incorporé dans un régiment de cavalerie, comme simple soldat. Il passa rapidement par plusieurs grades; il était lieutenant-colonel de cavalerie à l'époque de la dernière guerre entre la Porte ottomane et la Russie. Après cette campagne, où il fut blessé deux fois, Méhémet-Hafiz parvint tour à tour aux grades de général de brigade et de général de division. Plus tard le jeune général circassien fut choisi pour aller mettre fin aux troubles de l'Albanie; il réussit pleinement dans cette mission. Revenu victorieux auprès de son souverain, il fut nommé successivement gouverneur de Scutari et gouverneur de Kutayeh.

Dans le mois de février 1837, ainsi que je l'ai déjà rapporté, Hafiz-pacha remplaça Reschid-Méhé-

med dans le poste de généralissime de l'armée du Taurus. Dans cette carrière honorable et brillante, Hafiz-pacha n'a rien dû aux faveurs de la cour ottomane, aux complaisances du sérail : il a conquis tous ces titres par son habileté et sa bravoure.

Sous la belle tente du visir, on voyait un grand nombre de lances, de sabres recourbés, des massues, des fusils à mèches enlevés aux Kurdes.

« Voilà des trophées de vos victoires, dis-je au général en chef en lui montrant ces dépouilles ; gloire à vous d'avoir rétabli l'ordre, la sécurité, dans les contrées des Kurdes !

— J'ai achevé, répondit-il, ce qu'avait commencé Reschid-Méhémed-pacha, à qui Dieu ait fait miséricorde ! »

Hafiz-pacha, qui a été un peu au courant des affaires et des principaux personnages de notre Occident, a laissé là les Kurdes et leurs brigandages, pour demander des nouvelles de plusieurs diplomates de l'Europe. Sous la tente d'un pacha, au milieu des montagnes de la barbarie, nous n'avons pas été peu surpris d'entendre prononcer le nom de Talleyrand. Hafiz-pacha m'a demandé si le prince de Talleyrand était encore de ce monde. Je lui ai répondu que le vieux di-

plomate se mourait depuis longtemps, mais que depuis mon départ de France, ne lisant plus les journaux, j'ignorais si sa dernière heure était sonnée.

« J'ai entendu parler, ajouta le général circassien, du prince de Talleyrand comme d'un homme d'un grand esprit; on m'a dit que depuis cinquante ans il avait été l'homme de tous les pouvoirs qui s'étaient succédé en France, et j'ai conclu que l'honneur de ce diplomate pouvait bien ne pas être aussi grand que son esprit. »

J'ai répondu au visir qu'il n'était pas de l'avis des amis de M. de Talleyrand, qui nous montrent l'illustre diplomate servant toujours fidèlement son pays sous les formes des divers gouvernements.

« Yavach! yavach! (doucement! doucement!) a répliqué le séraskier; il est impossible que sur les huit ou dix gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante ans, il ne s'en soit pas rencontré un plus juste, plus moral que les autres, plus conforme aux intérêts véritables de votre pays. Pourquoi donc ne pas s'être exclusivement dévoué au gouvernement qui paraissait le mieux représenter la justice, l'hon-

neur, les intérêts de la France ? Votre prince de Talleyrand n'est donc pas de ceux dont le nom politique puisse devenir le symbole du dévouement sincère, de la droiture et de la bonne foi. »

Je n'ai rien trouvé à répondre à tant de logique, et je crois que les honnêtes gens d'Europe ne jugent pas autrement M. de Talleyrand que le pacha campé en ce moment dans les montagnes de l'Anti-Taurus.

Nous laissâmes là cet entretien. Un sublime spectacle vint absorber toute notre attention. Le soleil descendait lentement derrière les escarpements de l'Anti-Taurus ; ses derniers rayons coloraient admirablement la cime des monts qui se déployaient devant nous. Chacun de nous contemplait dans un religieux silence ce tableau si varié, si merveilleux ! ce tableau créé par Dieu ! En ce moment solennel, le corps de musique de l'armée, dirigé par un artiste italien, se plaça en face de la tente où nous étions, et exécuta avec beaucoup de goût et d'ensemble des airs de Donizetti. Ces ravissants accords, au milieu de cette grande et sévère nature, à l'instant même où le soleil quittait les cieux, me remplissaient l'âme d'inexprimables sensations. La musique cessa quand disparut le soleil.

« Sans les victoires que vous avez remportées sur les Kurdes, dis-je à Hafiz-pacha, jamais ces horribles montagnes n'auraient entendu cette belle et suave harmonie : auparavant les échos d'Aladja-Dagh n'avaient répété que le grondement du tonnerre, les hurlements des bêtes féroces, ou les coups de fusils des Kurdes. C'est là pour vous un beau témoignage de gloire !

— Il y a aujourd'hui une chose dont je suis bien plus fier, me répondit Hafiz-pacha avec un gracieux sourire, c'est de voir dans ces horribles montagnes, jusqu'ici habitées par de sauvages brigands, deux étrangers appartenant à une des nations les plus civilisées de l'univers. »

A un quart d'heure au nord de la tente du généralissime, est une haute montagne couronnée par un long rocher percé d'un bout à l'autre de grottes naturelles. Cette montagne gigantesque, avec ses flancs couverts d'énormes quartiers de rocs figurant des tourelles et des bastions, ressemble de loin à une citadelle construite par la main de l'homme. Les insurgés s'étaient portés en masse sur cette montagne ; c'était là leur dernier retranchement ; ils croyaient, du haut de ce mont, écraser l'armée impériale si elle osait les attaquer : ils l'attendaient là de

pied ferme. Le 8 août, à la pointe du jour, l'artillerie turque, habilement placée en face du grand rocher, foudroya les Kurdes pendant douze heures. Les balles des assiégés répondaient vigoureusement à la mitraille des Ottomans. Mais rien ne put résister à l'ardeur des soldats osmanlis ; ils gravirent la haute montagne et firent un horrible carnage des rebelles : morts ou blessés, quinze cents restèrent sur la place. Le plus grand nombre prit la fuite à travers les collines. L'armée commandée par Hafiz-pacha ne perdit que trois cents hommes. Le combat du 8 août est le plus important qui ait été livré aux Kurdes d'Aladja-dagh; jusqu'à ce jour la guerre n'avait été qu'une espèce de chasse qu'on faisait à ces hordes sauvages : dès qu'on les poursuivait, elles se cachaient pour se réunir encore lorsqu'elles se voyaient sans péril ; ce n'était qu'en détail qu'on pouvait les combattre. La bataille du 8 août a été le plus grand coup porté contre les Kurdes. Ils avaient placé dans les grottes presque tout ce qu'ils avaient d'armes et de munitions ; tout cela est maintenant entre les mains de Méhémet-Hafiz-pacha [1].

[1] Etant à Alexandrie au mois de janvier 1838, nous apprîmes, par le *Moniteur Ottoman*, que le sultan Mahmoud avait fait adres-

Il s'est rencontré parmi les Kurdes des hommes d'un grand caractère. Une troupe de soldats osmanlis fit prisonnier un des chefs kurdes les plus redoutables, à peine âgé de trente ans. Sa taille était haute et bien prise ; on n'avait pas vu encore un Kurde aussi beau que lui. Il fut conduit devant Hafiz-pacha. Un vizir qui serait venu dans la tente du généralissime n'aurait pas été ac-

ser à Hafiz-pacha un firman conçu dans les termes les plus flatteurs, à cause de ses brillants succès contre les Kurdes. En outre, le Grand Seigneur voulut honorer son visir d'une distinction toute particulière, en lui envoyant son portrait accompagné de la lettre suivante écrite de sa main :

« Mon visir Méhémet-Hafiz-pacha !

» La valeur et le dévouement exemplaires que les généraux de division, de brigade, ainsi que toutes mes troupes sous tes ordres, ont montrés dans les glorieuses attaques de Sindjar-Dagh, Télafer, Aktcé-Dagh, Aladja-Dagh, ont fixé mon entière attention et mérité mes plus justes éloges. Tu feras connaître à tous, de ma part, les sentiments de paternelle bienveillance dont je suis pénétré pour eux; c'est avec plaisir que je leur offre à tous un nouveau témoignage du prix que j'attache aux services de mon armée, et de mon empressement à y répondre par des bienfaits.

» Quant à toi, mon visir ! dont les habiles dispositions ont si puissamment contribué aux succès glorieux de la campagne, je t'envoie mon portrait pour gage de mon estime particulière et de mon approbation ; ce portrait sera pour ton zèle un motif de plus d'encouragement. Et souviens-toi bien, surtout, que l'instruction et le soin des intérêts de ma troupe régulière sont deux objets importants de ma constante sollicitude, et sur laquelle j'appelle ta plus sérieuse attention ! »

cueilli avec plus de distinction, ni servi avec plus de soin. Hafiz-pacha et le cadi de l'armée épuisèrent auprès du jeune chef toutes les ressources du langage pour obtenir de lui des révélations sur les Kurdes. Le séraskier alla jusqu'à lui promettre de le nommer colonel d'un de ses régiments, s'il voulait répondre franchement aux questions.

« Détrompe-toi, pacha, répondit le Kurde prisonnier, si tu as cru trouver en moi un second Revendouz-bey ! Après avoir été chef des Kurdes, je ne serai jamais chef d'autres hommes; si j'étais à la tête d'un de tes régiments, ce ne serait que pour tourner mes armes contre toi, et Dieu sait que je ne suis pas un traître ! Quant aux révélations que tu attends de moi, tu ne les auras jamais; le malheur m'a jeté entre tes mains, fais de moi tout ce que tu voudras. »

Ayant perdu l'espoir de le fléchir par la douceur, on employa les tortures. Le général commença par lui faire administrer cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds. Pendant que, couché à plat ventre, le Kurde recevait les coups, il demanda un schibouk; on le lui apporta. Relevant tranquillement la tête qu'il appuyait sur sa main droite, il se mit à fumer comme s'il

eût été insensible à la douleur ! Frappés de tant de force d'âme, les deux hommes chargés de châtier le Kurde interrompaient parfois leurs coups. Cet horrible châtiment lui fut infligé pendant deux jours de suite. Le troisième jour, le Kurde inébranlable fut mis à nu et placé dans une grande chaudière remplie d'eau bouillante. On ne cessait de lui faire les mêmes questions sur les Kurdes, mais pas un mot ne sortait de sa bouche.

« Tu ne réponds pas, lui dit Hafiz-pacha, est-ce que tu n'entends plus mes paroles ? »

Le Kurde lève la tête, promène un regard plein de haine sur ses ennemis, puis il dit d'une voix calme :

« Grâce à Allah, mes oreilles ne sont point fermées, mais ma langue reste muette à tes questions.

— Quel supplice plus cruel pourrions-nous inventer pour faire parler cet homme ? » dit le cadi au général.

A ces mots le visage du patient fut animé d'une expression de fierté sublime.

« Aucun supplice, s'écria-t-il en montrant du doigt un homme qui était en face de lui, aucun supplice pour moi ne saurait être plus

affreux que de voir là, devant mes yeux, un lâche Kurde qui a abandonné ses frères pour venir se livrer à nos ennemis !!! »

Le Kurde à qui ces paroles s'adressaient saisit soudain un pistolet à sa ceinture, mit le bout du canon dans sa bouche, et, dans son remords de transfuge, se fit sauter la cervelle ! Le malheureux qu'on retenait dans l'eau bouillante expira un moment après.

Les temps anciens n'offrent pas d'exemple d'un plus admirable patriotisme ; aucun soldat, aucun chef chez les Grecs ni chez les Romains n'a montré une plus héroïque fermeté que ce jeune barbare, dont le monde ne saura jamais le nom.

Nous entendons dire au camp des Osmanlis que l'insurrection des Kurdes a été fomentée par Méhémet-Ali et soutenue par les armes et les munitions qu'il a fournies. « Sans les secours que les insurgés recevaient du pacha d'Égypte, ajoutent les Turcs, la guerre n'aurait pas été aussi longue. » Ces bruits, répandus dans le pays, pourraient bien avoir quelque vérité.

Je dois constater ici un fait important ; c'est que, même à présent que les Kurdes sont vaincus, de nouveaux soldats osmanlis arrivent chaque jour des pays de l'Asie Mineure. Tous ces soldats,

sous prétexte de venir grossir l'armée de Hafiz-pacha, franchissent par petites bandes le mont Taurus, du côté qui mène à Samosate sur l'Euphrate et aux contrées d'Orfa, la capitale de la Mésopotamie. Ce rassemblement, qui se fait sans bruit au delà du Taurus, pourrait bien cacher de grandes intentions de guerre de la part du sultan; et puisque la soumission des Kurdes est aujourd'hui complète, n'est-il pas permis de penser que le sultan Mahmoud aurait l'ambition de dompter d'autres ennemis? Cette manœuvre, à laquelle nul ne prend garde, est destinée à tromper la vigilance des troupes égyptiennes qui défendent les défilés du Taurus, ces piles ciliciennes dont on a tant parlé.

Mais, quand même le vice-roi donnerait à Mahmoud tout le temps nécessaire pour rassembler une armée du côté d'Édesse ou d'El-Bir, craindrait-il d'être vaincu par son suzerain? Nous ne le pensons pas. Méhémet-Ali a le sentiment de sa force, et les troupes du sultan lui ont donné, il y a quatre ans, une trop grande preuve de leur faiblesse pour qu'il puisse les redouter encore. L'armée turque n'est ni plus nombreuse ni mieux disciplinée aujourd'hui qu'elle l'était en 1832, et l'armée d'Ibrahim-pacha devient

chaque jour plus forte. Personne ne doute ici que le sultan ne saisisse la première heure propice pour essayer de reprendre les provinces que la révolte lui a enlevées[1].

[1] On a vu que les préparatifs de guerre qui se faisaient, sans bruit, depuis deux ans du côté d'Orfa, l'antique Édesse, avaient pour but réel de livrer de nouveaux combats à Méhémet-Ali.

(Voir la note à la fin du volume.)



LETTRE XXII.

Les drogmans. — Le mont Taurus. — Samosate; siége de cette ville par Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon. — Nous laissons derrière nous l'Asie Mineure, et nous entrons en Mésopotamie. — Édesse, aujourd'hui Orfa; origine de cette ville; traditions bibliques relatives à Édesse. — L'image d'Édesse; histoire à ce sujet. — État présent d'Orfa. — Schérif-pacha (ex-portefaix de Stamboul), gouverneur d'Orfa; ce qu'il a fait pour s'emparer d'Orfa. — Bataille des croisés contre les musulmans sous les murs de Haram, l'ancienne Carres.

A M. MICHAUD.

Orfa, 4 *septembre* 1837.

« Les trois grands fléaux de l'Orient, dit un proverbe de ce pays, sont la peste, l'incendie et les drogmans. » Rien n'est plus vrai que ce proverbe; chaque année la peste décime horriblement la population musulmane; jamais un mois ne se passe sans que le feu dévore quelque quartier de Smyrne, du Caire ou de Stamboul. Et vous

savez ce que c'est que cette société de Maltais, de juifs, de Grecs, d'Arabes d'Égypte, qui, sachant à peine un peu de français, de turc, d'arabe et d'italien, se mettent au service des voyageurs européens : non-seulement les sentiments d'honneur et de probité ne se rencontrent que très-rarement parmi ces gens-là, mais encore ils sont, pour la plupart, entièrement dépourvus d'instruction; on a toutes les peines du monde à leur faire comprendre les paroles qu'ils sont chargés de transmettre, et, quand ils les comprennent, ils les modifient, ou plutôt les défigurent à leur gré. L'étude des mœurs des peuples de l'Orient gagnerait beaucoup si on pouvait être en rapport direct avec les gens du pays. Dans ma conversation avec un musulman, un Arménien ou un Grec, je suis réduit plus d'une fois à chercher ses idées dans ses gestes, dans le son de sa voix, dans l'expression de son regard. Vous avez dit que pour faire un bon voyage, un voyage utile en Orient, il faudrait en faire deux : un seul voyage suffirait, peut-être, si, avant de l'entreprendre, on savait la langue du pays qu'on se propose de visiter.

Indépendamment de l'ennui de faire passer ses idées par la bouche d'un ignorant, il est encore

d'autres inconvénients pour le voyageur. Il dépend essentiellement du drogman qui est à son service ; sa bourse, sa vie, sont à sa disposition ; avec l'argent du voyageur, le drogman paie, comme bon lui semble, les dépenses qu'il fait. L'interprète peut, si cela lui plaît, abandonner le voyageur au milieu du désert, et le laisser mourir de soif et de faim. Je me suis vu dans une situation semblable le 8 août dernier. J'étais parti de Constantinople avec l'intention de parcourir une partie du Kurdistan, de voir les rives du Tigre et les ruines de Babylone, et voilà qu'arrivés à Malattia, M. Haschador, qui s'était mis à notre disposition à Stamboul pour nous servir d'interprète, refusa de nous suivre; il agit envers nous comme un de ces drogmans dont je vous parlais tout à l'heure. Né dans les solitudes de l'Asie, il osait nous dire qu'il n'avait pas la force de traverser le désert de Moussoul pendant les brûlantes journées de septembre ; il se serait pourtant décidé à la continuation de la route, si nous avions voulu ne marcher que six heures par nuit, ou bien si nous avions prolongé notre séjour à Malattia jusqu'à la fin du mois d'octobre. Je ne pouvais accepter ces propositions ; je n'étais pas venu en Orient pour ne pas voir le pays en plein

jour, et je n'avais pas assez d'argent sur moi pour attendre que les beaux jours d'automne ramenassent la bonne volonté de mon infidèle guide.

Méhémet Hafiz-pacha a bien voulu nous donner son drogman pour nous accompagner jusqu'à Alep. Cet interprète est un jeune Grec de Smyrne, appelé Piétro; le fait suivant pourra donner une idée de sa moralité.

Le général en chef avait établi des récompenses d'argent pour tous ceux qui lui apporteraient quelques restes sanglants des Kurdes. La tête d'un Kurde était payée 200 piastres (50 fr.), un bras 100 piastres, une jambe le même prix. L'interprète de Hafiz-pacha nous disait que, venant un jour de Malattia au quartier général, il trouva sur son chemin une vieille femme turque assassinée par les Kurdes, mais qui respirait encore. Piétro avait alors la bourse vide; pour se faire de l'argent, il imagina de couper les deux oreilles de la pauvre femme qui se mourait. Arrivé au camp, il ne craignit point de présenter à Hafiz-pacha les deux oreilles, comme ayant appartenu à un Kurde, et Piétro reçut 100 piastres. Comme je lui demandais pourquoi il n'avait pas attendu le dernier soupir de cette femme avant de la mutiler, il me ré-

pondit très-naïvement : « qu'il était fort pressé, qu'il n'avait pas eu le temps d'attendre, et qu'il n'avait pas cru trop mal faire en prenant pour lui deux oreilles qui devaient lui rapporter de l'argent, et qui auraient été inutilement abandonnées aux vautours. » Un Turc ne se serait jamais rendu coupable d'un pareil trait de cupidité.

Piétro a changé de nom et de costume en venant avec nous ; il a pris le nom de Moustapha, et son costume est celui d'un officier des nouvelles milices. Piétro se fait passer pour un soldat musulman du premier ordre. Le jeune Smyrnéen n'a plus rien d'un chrétien, en apparence; il a pris le ton, les manières, l'air grave d'un Turc : pour mieux remplir son rôle, le chrétien des bords du Mélès fera, s'il le faut, son *namaz* (prière turque) dans une assemblée de vrais croyants. Piétro parle en maître quand nous nous arrêtons au milieu des Turcs ; tous lui obéissent avec empressement et lui donnent ce qu'il demande. Il ne dépendrait que de nous de ne point payer les gens qui nous logent et nous fournissent notre nourriture; ces pauvres Osmanlis se croient obligés de nous donner tout pour rien, par cela seul que Piétro *est un officier musulman*, et que *nous, nous sommes des amis de Hafiz-pacha*.

Nous quittâmes Malattia le 30 août, à quatre heures du matin. L'horizon oriental se dépouillant peu à peu de ses vapeurs diaphanes, laissait voir les premières clartés de l'aurore; çà et là, vers les régions du couchant, quelques étoiles scintillaient encore; elles semblaient être restées à la voûte des cieux pour saluer le jour naissant. Les branches des orangers, des citronniers, des peupliers, des amandiers, se balançaient sur nos têtes au souffle d'une douce brise; *les gouttes de rosée*, selon l'expression du poëte Sady, *brillaient comme des diamants sur la pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une pudique jeune fille qui a reçu un léger affront.* Mille oiseaux chantaient autour de nous; le parfum s'exhalait des fleurs; l'air était embaumé; cette nature était éclatante de fraîcheur. Quel calme! et en même temps quelle surabondance de vie au milieu de ces magnifiques jardins de Malattia! Jamais plus belle matinée ne s'était montrée à moi sous le beau ciel d'Orient.

Après deux heures de marche au milieu des jardins de Mélitène, nous prîmes notre route au sud, à travers une région montagneuse, qui n'est autre chose qu'une de ces nombreuses ramifications de la chaîne taurique dont parle Strabon.

Dix-huit heures de marche nous conduisirent de Malattia au bourg turc de Surgut, situé à une heure au nord du pied du Taurus.

Strabon présente le centre de l'Asie Mineure, l'Arménie, la Médie, le Kurdistan, comme un pays très-élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui se joignent d'assez près pour être considérées comme une *seule*. « L'Arménie et la Médie, dit-il, sont situées *sur* le Taurus. » Ces paroles prouvent que le père de la géographie regardait le Taurus non comme une *chaîne*, mais comme un *plateau*. Strabon trace cependant la chaîne principale du Taurus entre la mer Égée et les rivages de l'Araxe. Ainsi le mont superbe que nous voyions devant nous en arrivant au village de Surgut, est bien ce mont Taurus si exactement décrit par le géographe d'Amasie. Il faut marcher à pied et la fatigue est grande pour franchir cette montagne où vivent, avec les ours, les chacals, les hyènes et les loups, tant de peuplades peu connues jusqu'à ce jour. Il serait difficile d'imaginer des montagnes dont la physionomie fût plus sauvage, plus variée, plus extraordinaire que celle du Taurus. La parole est impuissante pour peindre l'aspect du Taurus quand on le franchit du côté de Surgut. Comment

représenter à votre esprit toutes ces crêtes nues, inégales ; ces rochers exigus qui montent en pyramides vers le ciel et déchirent les nuages blancs semés à travers l'immensité de l'espace! Toute la montagne porte les traces des plus violentes convulsions de la nature. Sur les flancs des monts dépouillés, bouleversés, se montre, sur un fond noir, tantôt une ligne de roche blanchissante, qui s'étend et se replie comme un long serpent; tantôt des points noirs, jaunes, bleus, rouges, bigarrures agréables à l'œil qui les contemple. Vous voyez suspendus sur l'abîme d'énormes blocs de marbre et de granit. De nombreuses sources jaillissent du penchant des vallons et se précipitent avec un bruit horrible dans la profondeur des ravins. Tout cela produit un spectacle admirablement pittoresque et plein de grandeur; le regard et l'esprit en sont comme épouvantés. Mais bientôt la scène change. Après avoir escaladé de hautes cimes et descendu dans des gouffres ténébreux, on arrête ses yeux sur de larges coteaux riches de verdure; vous y voyez des tentes noires de Turcomans, des chevaux superbes et de grands chameaux. Puis s'offre à vous, sur la pointe d'un roc sauvage, un berger kurde, les épaules couvertes d'une peau de mouton,

chantant un air mélancolique, tandis que ses brebis et ses chèvres paissent au-dessous de lui et autour de lui. On ne voit pas un seul arbre dans cette région du Taurus, si ce n'est quelques pins ondoyants qui se dessinent au loin comme de noirs fantômes. Ces montagnes, merveilleux et gigantesques monuments jetés là par une main invisible, sont, pour l'âme du pèlerin, comme une nouvelle et sublime manifestation du Créateur. On ne revient point impie du royaume des solitudes, a dit Chateaubriand; malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères!

Il nous fallut six grandes heures pour franchir la chaîne taurique. Au sortir de la montagne, nous entrâmes dans une vaste plaine déserte, et nous arrivâmes au village de *Tout*, peuplé de quinze cents Turcs. De Tout à Semisat, l'antique Samosate, on compte vingt lieues: on ne rencontre sur la route qu'un seul bourg appelé Adiyaman.

Samosate, une des villes les plus anciennes de l'Orient, est située sur la rive droite de l'Euphrate, à un quart d'heure de distance. Cette ville n'a conservé de son état primitif que des traces de remparts de briques qu'on aperçoit à

fleur de terre. Semisat compte aujourd'hui deux mille familles kurdes, mais kurdes soumis depuis longtemps. Les terres qui environnent la cité sont fécondées par les eaux du grand fleuve, et produisent des grains, des raisins excellents et du tabac.

Samosate était encore une ville importante et bien fortifiée au temps de la première croisade. Lorsque Baudouin, frère de Godefroy, vint de Mamistra à Édesse, Samosate était gouvernée par un Turc nommé Baldouk, « vaillant guerrier, dit Guillaume de Tyr, mais homme rusé et méchant. » Baldouk tourmentait depuis longtemps les habitants d'Édesse; il exigeait d'eux des tributs qui les ruinaient; il les soumettait à toutes sortes de corvées, et, pour exercer avec plus de sûreté tant de vexations, il se faisait donner des enfants en otages, qui le servaient comme des esclaves. Fatigués de tant de persécutions, les Édessiens implorèrent le secours de Baudouin, leur nouveau seigneur, pour les délivrer de la tyrannie de Baldouk. Baudouin accueillit favorablement cette demande, prit avec lui les deux cents croisés qui l'avaient suivi en Mésopotamie, convoqua les habitants d'Édesse, leur fit distribuer des armes, et, à la tête d'une troupe nom-

breuse, alla mettre le siége devant Samosate.

Baudouin attaqua la place avec vigueur. Les assiégés se défendirent vaillamment. Le prince croisé, voyant que son entreprise n'avançait pas rapidement, laissa son armée sous les murs de Samosate, donna des ordres pour qu'on ne laissât aucun repos aux assiégés, et, accompagné de douze Français seulement, retourna à Édesse, où des affaires d'une plus grande importance exigeaient sa présence. Lorsque Baldouk eut appris que les Édessiens venaient de reconnaître le frère de Godefroy pour leur prince et seigneur, il lui envoya une députation qui lui offrit de lui rendre la ville dont il était maître, au prix de dix mille pièces d'or. Baudouin, sachant que Samosate était environnée de grandes et fortes murailles, et qu'il lui serait très-difficile de s'en emparer, donna la somme demandée et reçut la ville et les enfants captifs. « Cet événement, dit l'archevêque de Tyr, concilia entièrement à Baudouin l'affection des habitants d'Édesse : dès ce moment ils le considérèrent, non-seulement comme leur seigneur, mais aussi comme leur père, et se montrèrent disposés à combattre jusqu'à la mort pour sa gloire et son salut[1]. »

[1] Guillaume de Tyr, tome I.

Vous savez qu'on appelle Asie Mineure cette péninsule qui, bornée par l'Euphrate du côté de l'Orient, s'avance vers l'Europe, entre le Pont-Euxin et la Méditerranée. Après avoir passé l'Euphrate un peu au-dessous de Samosate, nous laissâmes donc derrière nous l'Asie Mineure, et nous entrâmes dans la Mésopotamie.

Douze heures de marche dans la direction du nord au sud conduisent de Samosate à Édesse, appelée aujourd'hui *Orfa*. Cette ville avait été nommée Antioche, en l'honneur d'Antiochus, roi de Syrie, et pour la distinguer des autres villes de ce nom, on la surnomma *Antiochia ad Callirhœn*, à cause de la fontaine Callirhœ dont nous parlerons bientôt. Le nom de *Rhoa*, que les chroniqueurs des guerres saintes donnèrent à Édesse, est la corruption du mot *orha*, qui en langue hellénique signifie *fontaine*. Ce fut sous le règne d'Alexandre, fils de Philippe, que les Grecs l'appelèrent Édesse, du nom de la ville macédonienne qui existe encore. On croit que Orfa a été fondée par Séleucus le Grand, environ 400 ans avant Jésus-Christ. Les juifs lui attribuent une origine plus ancienne; ils placent l'époque de sa fondation au temps du patriarche Abraham. La Mésopotamie, cette contrée située entre le Tigre et l'Euphrate,

porta primitivement le nom de Chaldée. Les talmudistes prétendent que Nemrod, ce *chasseur violent devant Dieu, cet homme qui le premier fut puissant sur la terre*, fonda la cité d'Édesse en même temps que Ninive et les autres villes de ce pays dont la Genèse fait mention. Orfa, selon leur opinion, aurait été bâtie sur les ruines de la fameuse cité d'*Ur, en Chaldée*, d'où la famille de Tharè, père d'Abraham, partit pour aller s'établir à Haram. Cette assertion n'a rien d'invraisemblable; mais il est une tradition répandue parmi les musulmans d'Édesse, qui est dénuée de toute espèce de vérité. « C'est à Orfa, disent les mahométans » de cette ville, qu'il faut placer le paradis des » roses changé en un brasier ardent, où Nemrod, qui s'était donné pour un dieu, fit pré» cipiter Abraham pour le punir de lui avoir » refusé son adoration. Mais le ciel permit que » la fournaise dévorante devînt tout à coup un » beau bassin d'eau vive; il n'y a pas à Orfa » d'autres sources que celle-là, et sans le mira» cle d'Allah, notre ville n'existerait pas, car » elle n'aurait point d'eau pour l'abreuver. » Cette tradition, si contraire à la vérité de la Bible, a pris sa source dans le Koran; Mahomet a brouillé l'histoire dans son livre; il fait d'Abra-

ham *le fils d'un officier de la cour de Nemrod*, roi de Babylone, appelé *Azar*, et la fable du *brasier ardent* se trouve dans le Koran, chapitre XXI, v. 68.

Le bassin d'Orfa, situé non loin de la citadelle, présente une circonférence d'un demi-mille; il est magnifiquement entouré d'orangers, de citronniers, d'amandiers, d'oliviers, de peupliers et de platanes; une grande quantité de poissons de couleurs variées jouent dans le bassin et sont consacrés à Abraham. Remarquons en passant que des poissons du même bassin furent autrefois consacrés par les Syriens à la grande déesse *Astarté*, dont le temple fameux s'élevait à Hiérapolis, sur l'Euphrate. Une belle mosquée, appelée *Djamie-Ibrahim* (temple d'Abraham), apparaît sur le bord septentrional du bassin.

Édesse est le pays des traditions bibliques et des récits fabuleux. Voici une histoire touchant Jésus-Christ, qui m'a été racontée par un prêtre arménien, le soir du 3 septembre.

« Il y avait à Édesse, au temps de Jésus-Christ, un roi appelé Abgare. Ce prince était couvert d'une lèpre hideuse. Ayant entendu parler des miracles du Sauveur du monde en Palestine,

il lui écrivit une lettre dans laquelle il le priait de venir à Édesse pour le guérir. Abgare offrait à Jésus-Christ de lui donner sa ville pour refuge, car il avait appris que les Juifs méditaient des complots contre le rédempteur. Cette lettre fut portée à Jésus par dix députés de la maison d'Abgare.

» Dans la crainte que le fils de Marie ne pût venir à Édesse, Abgare avait joint à ses députés un peintre chargé de faire le portrait de notre Seigneur, espérant que son image lui serait d'un grand secours dans sa maladie. Le Sauveur reçut les envoyés d'Abgare dans le vallon de Nazareth, en Galilée ; il leur répondit qu'il ne pouvait aller à Édesse, parce que le temps de sa passion approchait ; alors le peintre se mit à faire le portrait de l'Homme-Dieu ; Jésus s'en aperçut, et, prenant un mouchoir, l'appliqua sur sa face, et l'image divine y fut empreinte. Le divin fils de Marie donna le mouchoir aux députés en leur disant de le remettre à leur prince. Les députés partirent de la Galilée à et reprirent le chemin d'Orfa. Comme ils approchaient de cette ville, une bande de voleurs les attaqua. L'un des députés, ne voulant pas que le mouchoir tombât entre les mains des brigands, le jeta dans un puits qui se trouvait non loin d'É-

desse. Parvenu à la ville, le député instruisit son maître de tout ce qui s'était passé. Le lendemain Abgare vint avec tout son peuple en procession solennelle au puits pour chercher le mouchoir; l'eau, qui était ordinairement très-basse, se trouvait ce jour-là au niveau de la margelle, et le mouchoir flottait sur la surface de l'eau. Abgare le prit avec vénération et fut guéri de la lèpre. Le roi d'Édesse et tous les habitants de cette ville embrassèrent alors la foi de Jésus-Christ. » Ainsi parla le prêtre arménien.

Cette image sacrée opéra dans la suite *toutes sortes de miracles*. Elle resta cachée pendant cinq siècles ; dans un jour de calamité pour Édesse, un évêque l'offrit à la dévotion des habitants de la cité. Bientôt on la révéra comme un gage qui, d'après la promesse de Dieu, garantissait Édesse contre les armes de tout ennemi étranger. Il faut dire cependant, d'après Procope, que la délivrance d'Édesse, assiégée par Chosroès-Nuscirvan, doit être attribuée à la richesse et à la valeur des habitants, qui obtinrent à prix d'or l'éloignement de l'ennemi, et repoussèrent ses attaques. Les Arméniens de ce temps-là ne voulurent point admettre la légende du mouchoir ; les Grecs, plus crédules, adorèrent le dessin de la figure du

Christ, *qui n'était pas l'ouvrage d'un mortel, mais une production immédiate du divin original.*

L'hymne suivante était chantée par les Grecs dans les églises de Byzance :

« Avec des yeux mortels, comment pourrons-nous regarder cette image, dont les saints qui sont au ciel n'osent pas contempler la céleste splendeur? Celui qui habite les cieux daigne nous honorer aujourd'hui de sa visite par une empreinte digne de nos respects. Celui qui est assis au-dessus des chérubins vient se présenter à notre adoration dans un simulacre que notre Père tout-puissant a fait de ses mains sans taches, et devant lequel nous devons nous prosterner avec crainte et amour. »

Eusèbe, évêque de Césarée, rapporte la lettre d'Abgare à Jésus-Christ, mais il ne dit rien de la merveilleuse histoire du mouchoir. Eusèbe rapporte aussi une réponse du Sauveur. Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétendue correspondance entre un prince d'Édesse et Jésus-Christ n'est qu'une pieuse invention des premiers chrétiens. Nous nous sommes arrêté à la légende du mouchoir, parce qu'elle se trouve mêlée à de graves événements historiques ; ce merveilleux, d'ailleurs, n'est pas à négliger dans

l'étude des mœurs des vieux chrétiens. La légende de l'image d'Édesse tire évidemment son origine de la tradition du voile de Véronique. Toujours est-il que là est le commencement du culte des images chez les chrétiens, ce culte qui troubla l'Orient et l'Occident durant cent vingt années.

Vous avez raconté, dans votre *Histoire des Croisades*, les faits qui se rattachent à Édesse. Je me bornerai à dire l'état présent de cette ville, qui fut la métropole de la principauté de Baudouin en Mésopotamie.

Orfa est située dans une grande vallée, entre deux collines rocheuses et pelées, tout à fait détachées de la chaîne taurique, et liées par leur base à d'autres collines qui coupent comme un rideau la vaste plaine de la Mésopotamie. La ville a environ quatre milles de circuit; elle est environnée de murailles flanquées de tours rondes et carrées. Un fossé profond, créusé par la nature, règne au pied des remparts; un grand pont de pierre est jeté sur le fossé du côté du nord; c'est par ce pont que nous arrivâmes à Orfa en venant de Samosate. Orfa a cinq portes, qu'on ferme chaque soir et qu'on ouvre chaque matin à la pointe du jour. La citadelle, aujourd'hui en ruine, s'élève

sur la pointe méridionale de la colline qui domine à l'ouest la ville. Le château, du haut duquel le peuple d'Édesse précipita Thoros, son gouverneur, lorsque Baudouin arriva dans cette cité, est défendu de trois côtés par un fossé d'une grande profondeur, creusé au ciseau dans le roc. Dans l'enceinte de la citadelle, au milieu de laquelle est une vieille mosquée abandonnée, se montre un grand nombre de maisons renversées ; on sait, et ces débris le prouvent, que cette citadelle était jadis comme une seconde ville, avec ses bazars, ses églises, et ses palais. Deux colonnes, formées chacune de vingt-cinq tronçons de pierre jaunâtre, sont encore debout sur le point culminant de la citadelle. Ces colonnes, avec leurs chapitaux d'ordre corinthien du style le plus pur, ont quarante-deux pieds d'élévation. Une inscription chaldéenne est gravée sur les deux colonnes. Ces magnifiques vestiges ont appartenu sans doute à un temple païen dont les fondations, parfaitement détachées des grossières constructions turques, apparaissent encore autour des colonnes. Notre guide d'Orfa nous disait très-naïvement que deux autres colonnes s'élevaient jadis à côté de celles qu'on voit aujourd'hui, et que le trône de Nemrod était placé

au-dessus. J'aurais bien dit à notre cicerone que l'ordre corinthien n'existait pas du temps de Nemrod, mais je n'aurais pas été compris.

Au pied de la citadelle, au nord et au midi, nous trouvons de nombreuses grottes sépulcrales taillées au ciseau; ces antiques demeures des morts servent aujourd'hui d'asiles aux vivants; elles sont habitées par des familles turques.

Les maisons d'Orfa sont construites en pierres. Une inscription turque se montre sur le linteau de la porte de plusieurs habitations; cette inscription marque la date du pèlerinage du chrétien à Jérusalem et du musulman à la Mecque. Orfa a des bazars sales et mal approvisionnés. On compte quinze mosquées et deux églises, dont l'une appartient aux Arméniens, l'autre aux jacobites. C'est dans l'église arménienne que les voyageurs reçoivent ordinairement l'hospitalité; c'est là que nous avons logé. Au milieu de la ville est une ancienne église avec un clocher, contemporaine des croisades, et depuis longtemps convertie en mosquée. La population d'Orfa est de quatorze mille musulmans, mille Arméniens, et une centaine de familles jacobites. Orfa est le grand passage des caravanes qui vont de la Syrie

en Perse, ce qui donne à la cité un assez grand mouvement commercial. A l'ouest d'Orfa, près du bassin d'Abraham, se déploient de beaux vergers d'oliviers, d'amandiers, d'orangers, de bois de noyers, de mûriers, liés entre eux par des guirlandes de vigne, des grenadiers, dont le fruit est d'une grosseur extraordinaire; la végétation étale là son éclat, sa fraîcheur, sa pompe, toute sa richesse, avant d'aller mourir dans les mornes solitudes de Haram.

Le gouverneur actuel d'Orfa se nomme Schérif-pacha. Il y a douze ans qu'il appartenait à cette classe de portefaix qui, par leur force extraordinaire, sont surnommés, dans les villes turques, *demi-chameaux*. Sultan Mahmoud, prenant un jour ses délassements dans le charmant vallon des Eaux-douces d'Asie, fut témoin d'un grand tour de force de Schérif, et jugea tout de suite qu'un pareil homme ne devait pas être éternellement condamné au métier de *hamale* (portefaix). La puissance physique de l'homme est une des choses qui frappent le plus vivement l'esprit des Turcs.

Schérif-pacha a répondu aux espérances de Sa Hautesse; il s'est rendu maître d'Édesse, dont il est maintenant gouverneur. Voici comment il

est parvenu à s'emparer de la place, il y a un mois seulement.

Depuis longtemps Édesse était gouvernée, de père en fils, par une famille appelée Fazollé; cette famille, d'origine kurde, n'avait jamais voulu se soumettre aux réformes de Stamboul. Lorsque Méhémet-Reschid-pacha, dont j'ai eu occasion de parler, reçut le commandement de l'armée ottomane pour faire la guerre aux Kurdes, il dirigea d'abord ses attaques contre Fazollé-effendi, gouverneur d'Orfa. Fazollé-effendi, enfermé dans la ville avec le peuple qui lui était dévoué, soutint pendant quelques jours un siége dont Méhémet-Reschid dirigeait les opérations. Le visir, pressé de partir pour le Kurdistan, où quelques régiments turcs ne pouvaient plus résister aux rebelles, abandonna les murs d'Édesse, avec la pensée d'y revenir lorsqu'il aurait dompté les insurgés des bords du Tigre.

Schérif-pacha a fait par ruse ce que Reschid-Méhémet-pacha n'avait pu accomplir les armes à la main. Fazollé-effendi avait trois fils; Schérif-pacha nomma le premier colonel, le second lieutenant-colonel, et le troisième, chef de bataillon. Schérif-pacha annonça ces trois nominations à Fazollé-effendi, dans une lettre remplie

de protestations d'amitié : « Les trois nobles fils que Dieu t'a donnés, disait Schérif-pacha à Fazollé-effendi, ne doivent pas exercer leur vaillance et leur courage envers des frères, envers de vrais croyants ; qu'ils viennent avec nous terrasser les Kurdes et les Yézidis, hommes sans foi ni loi, amis du mal et ennemis du bien ! Quant à toi, ô Fazollé-effendi ! nous te laisserons tranquille sous le toit de tes pères ; nous demandons seulement que la ville dont tu es le maître, soit ouverte aux troupes de notre magnifique empereur, pour se reposer des fatigues de la guerre. »

Fazollé-effendi crut aux paroles de Schérif-pacha ; il vint avec ses trois fils sous la tente du général turc, dressée non loin des portes de la cité. Les trois fils du gouverneur reçurent le titre d'officier dans l'armée ottomane, et furent envoyés dans le Kurdistan ; il y a six jours que Fazollé-effendi a été arrêté et envoyé en exil. On dit déjà que le vieux gouverneur d'Orfa a en ce moment la tête tranchée. On pense également que les trois fils seront décapités. La politique turque ne craint pas d'employer la trahison quand elle veut se débarrasser d'un ennemi dangereux ; de tels exemples abondent dans l'histoire ottomane.

Je ne partirai pas d'Orfa sans dire un mot d'une cité voisine, à laquelle se rattachent quelques souvenirs des croisades. Je veux parler de Haram, que les Grecs et les Romains appelèrent Charres. Cette cité, située à deux journées, au midi d'Édesse, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village kurde, environné d'antiques débris. Ce fut à Haram qu'Abraham reçut de l'Éternel l'ordre de sortir de son pays et de s'en aller dans la terre de Chanaan. Tharé, âgé de cent cinq ans, mourut à Haram. Les juifs d'Édesse vont une fois dans l'année en pèlerinage à Charres pour prier sur le tombeau du père de celui en qui devaient être bénies toutes les familles de la terre.

Passant du livre de Moïse aux livres des annales romaines, nous trouvons à Haram le théâtre de la défaite de Crassus et de ses légions. Charres avait un temple de la Lune bâti par les Sabiens. L'empereur Julien, en traversant ce pays, offrit des sacrifices dans ce temple pour se conformer aux usages des habitants de la cité. Vous vous souvenez de la bataille de Haram, où l'armée de la croix perdit tant d'hommes forts et valeureux, comme dit Guillaume de Tyr, et qui finit par une fuite honteuse pour le peuple chrétien. Dans l'année 1104, Bohémond, prince d'An-

tioche, Tancrède, Baudouin de Bourg, Josselin de Courtenay, passèrent l'Euphrate avec une nombreuse armée pour aller mettre le siége devant Charres, dont les habitants souffraient toutes les horreurs de la famine.

Guillaume de Tyr nous apprend comment Baudouin avait affamé la ville de Haram. Le pays qui s'étend depuis Édesse jusqu'à Charres était arrosé par une rivière dont les eaux, partagées en de nombreux canaux, fécondaient toute la plaine : cette rivière était une ligne de démarcation pour le territoire des deux villes. Baudouin sut que Charres ne tirait du dehors aucun approvisionnement, et que la plaine, possédée en commun, fournissait aux besoins de Haram et aux besoins d'Édesse; le frère de Godefroi renonça pour son compte aux avantages qu'il retirait des produits du pays, et priva ses ennemis d'une ressource qu'ils ne pouvaient remplacer. En moins d'un mois, la rivière qui seule fécondait le sol promena ses eaux vers d'autres directions, et cette contrée, jadis si fertile, devint un aride désert. Les princes croisés auraient donc pu s'emparer, sans coup férir, d'une ville sans défense, si une misérable contestation ne se fût élevée parmi eux le jour même de leur arrivée à Haram. Bohémond

et Baudouin entrèrent en discussion pour décider à qui des deux la ville devait appartenir, et qui entrerait et déploierait le premier sa bannière dans la cité. Pour se donner le temps de délibérer plus à l'aise, ils convinrent d'attendre jusqu'au lendemain pour prendre possession de la place.

Les habitants de Charres, ayant prévu depuis longtemps le projet des chrétiens, avaient envoyé des députés à plusieurs princes sarrasins pour solliciter des secours. Pendant que Bohémond et Baudouin se disputaient follement la possession de Haram, on vit arriver sept mille cavaliers turcomans, commandés par Sokman, prince de Mardin, et trois mille cavaliers turcs, kurdes, arabes, ayant pour chef Gekermis, qui depuis deux ans avait succédé à Kerboga dans la principauté de Moussoul. Dès la première attaque, les musulmans se rendirent maîtres du champ de bataille; les croisés abandonnèrent leur camp, leurs bagages; les Turcs les poursuivirent le glaive à la main et massacrèrent presque toute l'armée. Le comte d'Édesse, Josselin, furent faits prisonniers et chargés de fers. Bohémond, Tancrède et deux patriarches d'Édesse, qui avaient suivi l'armée, trouvèrent le moyen d'échapper à cet hor-

rible désastre. Baudouin se racheta, plus tard, au prix de trente-cinq mille pièces d'or et de cent soixante prisonniers musulmans, à qui il donna la liberté. Plus de douze mille chrétiens périrent dans cette expédition[1]. Ces souvenirs, enfouis dans les chroniques, ont leur intérêt; c'est l'histoire de la vieille France en Orient.

[1] Guillaume de Tyr. — Ibn-Alatir.



LETTRE XXIII.

Route d'Orfa à Bilédjik ; souvenirs bibliques. — Notre quarantaine à Tel-Bacher. — Itinéraire de Baudouin, depuis Mamistra, en Cilicie, jusqu'à Édesse. — Séjour de Godefroi de Bouillon à Tel-Bacher.

A M. MICHAUD.

Tel-Bacher 14 *septembre* 1837.

Il y a, pour le voyageur, de bonnes et de mauvaises fortunes ; l'intérêt de ses tableaux varie plus ou moins selon les pays qu'il parcourt. Quand les contrées sont pâles et monotones, la narration en reçoit je ne sais quel inévitable ennui. En vous parlant dans cette lettre des solitudes de la Mésopotamie et du triste aspect des frontières orientales de la Syrie, mes peintures, je le crains bien, auront peut-être quelque chose de l'aridité du désert ; mais je chercherai à vous intéresser par les souvenirs de la Bible et du moyen âge.

Nous sommes partis d'Orfa le 5 septembre, à quatre heures du matin. Nous avons revu, en sortant de la cité, les nombreuses grottes sépulcrales que nous avions visitées deux jours auparavant. Notre route se dirigeait à l'occident, à travers des montagnes grisâtres et sans végétation. Dans ces montagnes est pratiqué un chemin taillé dans les rochers, en plusieurs endroits; c'est une ancienne voie romaine. On chemine pendant quatre heures sur cette route rocheuse; puis se déploient à gauche les vastes plaines de l'Arabie déserte; à droite, vers une distance de plusieurs lieues, apparaît la cime bleuâtre d'une longue chaîne de montagnes. L'aspect de ce pays est affreux. Dans le trajet d'Orfa à Tschimerlik, trajet de dix heures, on ne voit rien de vivant; pas une figure humaine, pas un oiseau, pas un arbre ni une goutte d'eau: de tous côtés s'offre à l'œil une muette et morne solitude. Nous arrivâmes à Tschimerlik à onze heures du matin, par une accablante chaleur, et mourant de fatigues, de soif et de faim : c'est la course la plus pénible que j'aie faite depuis que je voyage en Orient.

Tschimerlik est un village kurde, composé de quarante cabanes de boue, groupées au pied d'un mamelon isolé. Les habitants cultivent le

coton, le tabac et le riz. A un quart d'heure au nord du village, sur le bord du chemin, est un grand caravanseraï de pierre, où se reposent les caravanes. Non loin du khan, coule une petite rivière nommée Daizan. Cette rivière porte ses eaux à quelques lieues au-dessous de Tschimerlik, dans *Ibrahim-Sou* (rivière d'Abraham). Ibrahim-Sou passe à Orfa, se promène à travers les plaines de la Mésopotamie, et va se perdre dans des marais à côté de Séroudje. Cette ville est située au milieu du désert, au delà du mont Nemroud, à une distance de quinze lieues, au sud-ouest d'Édesse.

Séroudje, ou Seroug, ne présente plus aujourd'hui que des ruines, au milieu desquelles des Kurdes appelés Orkianlous se sont bâti des cabanes. Seroug est cette vieille cité de Sororgia dont il est fait mention dans les chroniques de la première croisade. Sororgia fut la dernière place importante que Baudouin, dans ses excursions victorieuses sur la rive orientale de l'Euphrate, enleva aux Sarrasins. Écoutons Guillaume de Tyr nous raconter lui-même cette expédition du frère de Godefroi :

« Il y avait dans la province d'Édesse, dit l'ar-
» chevêque de Syrie, une ville nommée Soror-

» gia, remplie d'une nombreuse population
» d'infidèles et gouvernée par un satrape turc,
» appelé Balak. Cet homme persécutait depuis
» longtemps les habitants d'Édesse et leur sus-
» citait toutes sortes de vexations. Les Édes-
» siens s'adressèrent à Baudouin, leur nou-
» veau seigneur, et n'eurent pas de peine à obte-
» nir qu'il marchât, avec une armée, contre
» Sororgia. Le comte d'Édesse, ayant établi son
» camp autour des murailles de cette ville et
» disposé toutes ses machines de guerre, poussa
» les opérations du siége avec vigueur. Les ha-
» bitants, voyant leur ennemi déployer une si
» grande énergie, furent saisis de crainte : ils lui
» envoyèrent une députation, et obtinrent la paix
» sous la condition de rendre la place. Après
» s'être ainsi emparé de Sororgia, Baudouin im-
» posa un tribut annuel aux habitants, confia la
» garde et la défense des murailles à Foucher de
» Chartres, chevalier très-habile à la guerre,
» et retourna à Édesse comblé de gloire.

» L'occupation de Sororgia rétablit une entière
» liberté de communication depuis Antioche
» jusqu'à Roha (Édesse); car la cité de Balak
» était placée au milieu de la route, entre l'Eu-
» phrate et Édesse. »

La distance de Tschimerlik à El-Bir est de six lieues. Après quelques heures de repos au caravanseraï, nous reprîmes notre route à l'occident. Les noirs sommets du mont Kasch-Mar apparaissaient à notre droite ; à notre gauche se dessinaient, à une longue distance, la chaîne escarpée du mont Nemroud. Quand on s'éloigne de Tschimerlik, le pays prend un aspect moins sévère, moins désolé ; on rencontre parfois des courants d'eau qui vont se perdre dans le sable du désert ; on passe dans des vallées dépouillées d'arbres, mais couvertes de pâturages. Cette contrée, désignée par les gens du pays sous le nom de Séroudje, est fréquentée par des tribus kurdes, qu'on appelle Barazis. Les Barazis n'ont point le caractère féroce des Kurdes des bords du Tigre. Les Barazis sont bons, hospitaliers ; ils se livrent, pour la plupart, aux travaux agricoles ; quelques tribus ne vivent que du produit de leurs bestiaux. De loin en loin vous apercevez leurs troupeaux de moutons et leurs nombreux chameaux paissant l'herbe au penchant des collines.

Il y avait quatre heures que nous marchions depuis notre départ de Tschimerlik ; le soleil venait de disparaître à l'horizon lointain ; un léger

souffle de vent du nord répandait une agréable fraîcheur dans l'atmosphère, une heure auparavant si brûlante. Le long silence du désert n'était interrompu que par les cris des Barazis rappelant les chameaux auprès de leurs tentes. Nous fîmes une halte sur le bord du chemin, à côté d'un puits, pour jouir de cette délicieuse et poétique soirée.

Au moment où nous descendions de cheval, trois femmes, d'une tribu de Barazis, portant chacune sur leur épaule droite une urne d'argile, quittaient le puits et s'en allaient vers le camp que nous voyions à un quart d'heure de distance. Nous demandâmes à ces femmes un peu d'eau à boire. L'une d'elles revint sur ses pas en entendant nos paroles. C'était une bédouine à peine âgée de dix-sept ans. Elle était belle cette fille du désert, avec sa taille élancée, sa démarche noble et fière, ses longues tresses noires entremêlées de petits séquins, et son voile bleu flottant sur ses épaules; avec ses grands yeux noirs, et ses dents qui avaient la blancheur des perles; son visage, quoique bruni par les feux du soleil, était plein de grâce et de fraîcheur. Elle portait une robe de toile bleue, serrée d'un mouchoir jaune. Les manches de sa robe étaient ramenées sur son cou, et l'on voyait des bracelets de verre bleu

autour de ses bras nus; elle n'avait point de chaussure. Cette jeune fille s'avança vers moi, posa son urne sur son bras gauche, et m'invita à boire en tournant la tête. Elle présenta son urne de la même manière à mon compagnon de voyage, à notre drogman et à notre muletier. Ensuite elle se mit à puiser de l'eau, et en remplit les auges de pierre pour abreuver nos chevaux. En voyant cette fille du désert, aurais-je pu ne pas penser à la fille de Béthuel, à Rébecca? Depuis le temps où le vieux Nachor, frère d'Abraham, vivait en Mésopotamie, ces contrées n'ont point cessé d'être habitées par des tribus de pasteurs. Quarante siècles écoulés n'ont rien changé aux mœurs hospitalières, aux vertus simples des peuples qui erraient sur la rive orientale de l'Euphrate. Aussi avec quelle douce joie j'ouvris ici le livre des saintes Écritures et je relus le passage suivant de la Genèse :

« Éliéser, ayant juré à Abraham de s'en
» aller au pays de ses ancêtres pour recevoir une
» épouse pour son fils Isaac, prit dix cha-
» meaux du troupeau de son maître, des pré-
» sents les plus précieux, et se dirigea en Méso-
» potamie, vers la ville de Nachor. Et comme il
» faisait reposer ses chameaux auprès d'un puits,

» sur le soir, à l'heure où les jeunes filles ont
» coutume de sortir pour puiser de l'eau, il dit :
« Seigneur, Dieu de mon seigneur Abraham,
» secondez-moi aujourd'hui, je vous prie, et
» usez de miséricorde envers mon maître. Me
» voici près de cette fontaine, et les filles de la
» ville sortiront bientôt pour puiser de l'eau; la
» fille donc à qui je dirai, « Inclinez votre vase
» afin que je boive, » et qui répondra, « Buvez, et
» je donnerai encore à boire à vos chameaux, »
» cette fille, Seigneur, sera celle que vous avez
» préparée pour votre serviteur Isaac, et je recon-
» naîtrai par là que vous avez fait miséricorde à
» mon maître. » Éliéser n'avait pas encore achevé
» ces paroles en lui-même, et voilà que Rébecca
» sortait de la ville portant un vase sur son
» épaule. C'était une jeune fille pleine de pudeur,
» vierge très-belle, inconnue à tout homme.
» Or Rébecca était descendue vers la fontaine,
» avait remplit son vase et s'en retournait. Et
» Éliéser se présenta à elle, et lui dit : « Donnez-
» moi un peu d'eau à boire de votre vase. » Elle
» répondit : « Buvez, mon seigneur. » Et elle posa
» promptement son vase sur son bras, et lui
» donna à boire. Et lorsqu'il eut bu, elle ajouta :
« Je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux

» jusqu'à ce qu'ils aient bu. » Et après avoir ré-
» pandu son vase dans les canaux, elle courut à
» la fontaine, puisa de l'eau et la présenta à tous
» les chameaux. Et Éliéser contemplait Rébecca
» en silence. Il vit que son voyage avait été
» rendu heureux, et il s'inclina et adora le Sei-
» gneur, le Dieu du ciel et de la terre. »

Cette scène est admirable à lire dans tous les pays de la terre; mais, lorsqu'on la répète au milieu du désert de Mésopotamie, dans le pays de Béthuel, en présence d'une jeune fille dont le costume, la tournure et les mœurs rappellent si complétement Rébecca, alors cette scène prend un caractère de divine poésie qui enchante l'esprit. On oublie tout à coup qu'il y a dans l'univers des empires, des royaumes où se pressent des peuples tourmentés par des passions ardentes; on se croit transporté vers les premiers âges du monde, vers les âges où l'homme ne connaissait point encore les agitations qui dévorent nos sociétés.

Je reviens à mon itinéraire. Une heure avant d'arriver à Bir, nous traversâmes à gué le petit fleuve Bélis, le Bélichus des anciens. Le Bélis va se jeter dans l'Euphrate, près du bourg de Raka, situé sur l'emplacement de l'antique Nicéphorium.

On passe l'Euphrate à Raka lorsqu'on va d'Alep à Bagdad par le désert.

L'antique Birtha, appelée El-Bir (le puits) par les Arabes, et Biledjik par les Turcs, est bâtie sur la rive orientale de l'Euphrate, au penchant de deux chaînons de collines calcaires d'une éblouissante blancheur. Plusieurs petits ruisseaux jaillissent du flanc de ses collines, se répandent dans la ville et dans un étroit vallon planté d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Ce vallon est à peu de distance au sud-est de d'El-Bir. La ville est enfermée dans l'enceinte d'une muraille à moitié ruinée. Cette muraille peut avoir une heure de tour. Biledjik n'a qu'une seule porte ; elle regarde le sud. Cette porte, qu'on ferme chaque soir, est revêtue de grosses lames de fer. Dans l'intérieur des remparts, au nord-est, sur un rocher à pic d'une grande élévation, est une antique citadelle. Cette citadelle, jadis si formidable, s'écroule aujourd'hui sur plusieurs points. Elle est entourée d'un fossé profond taillé dans le roc. On arrive dans la forteresse par un pont-levis jeté sur le fossé. Le château d'El-Bir a environ un mille de circonférence à sa base, mais ces murailles vont en se rétrécissant et se terminent en pain de sucre. Les quatre coins de la forteresse sont coupés

comme les angles d'une pyramide. Avant l'invention de la poudre à canon, la citadelle de Birtha était regardée comme imprenable. El-Bir serait encore une importante place militaire si on avait rebâti les remparts et réparé les murs du château. Mais, comme vous le savez, les Turcs ne réparent jamais rien. En ce moment, Biledjik ne pourrait pas soutenir le moindre siége.

Dans un des appartements les plus élevés de la citadelle, on trouve des restes de vieilles armures : ce sont des casques de fer très-lourds, sur lesquels sont gravés des caractères arabes, des cottes des mailles et des débris de cuirasses. On y voit également des frondes, des flèches au bout desquelles est une pointe de fer entourée d'un morceau de toile qui enveloppe une matière combustible. La matière combustible attachée aux vieilles flèches des Sarrasins servait sans doute à incendier les places qu'on assiégeait. Ces armes ont appartenu à des musulmans du moyen âge, et probablement elles datent des époques des croisades; les habitants de Birtha eurent plus d'une fois à se défendre, au temps de la première expédition sainte, contre les guerriers de l'Occident.

Les maisons de Biledjik, comme les remparts,

sont construites en petites pierres carrées. La ville a des bains, des bazars mal approvisionnés, un karavanseraï, quatre mosquées et une église chrétienne. El-Bir compte une population de cinq mille musulmans et cent cinquante Arméniens schismatiques. Les principales ressources des habitants sont le coton, le blé, le tabac, les olives et les melons. La cité est gouvernée par un mousselin, qui dépend du pacha d'Orfa.

L'Euphrate présente, en passant à Biledjik, une largeur d'un quart de mille; on lui donne une profondeur de douze pieds. Le fleuve roule plus d'eau et s'étend sur un plus vaste espace au commencement du printemps, à l'époque de la fonte des neiges sur les montagnes de l'Arménie. Les collines sur lesquelles El-Bir s'élève protègent la cité contre les inondations de l'Euphrate; les eaux se répandent alors en liberté du côté occidental, où tout est plaine. Mourad-Souiou, comme le Nil, porte la fécondité dans les terres qu'il visite. Les habitants du pays commencent les semailles et la culture des légumes lorsque les eaux se sont retirées.

L'Euphrate, à El-Bir, est le passage ordinaire des caravanes qui viennent de Mésopotamie en Syrie; ce passage s'effectue dans de larges ba-

teaux. Ce fut sur une de ces embarcations que nous traversâmes le fleuve le 7 septembre, à huit heures du soir. Nous laissâmes derrière nous le grand fleuve s'en allant avec majesté à travers le désert, et nous nous avançâmes vers l'occident. La distance d'El-Bir à Tel-Bascher est de dix heures; la route se dirige, pendant trois heures, au milieu d'une plaine inégale, où se montrent des plantations de coton, de tabac et de riz. Ensuite le pays devient montagneux, sec, aride et inhabité. Ce n'est que cinq heures avant d'arriver à Tel-Bascher, que l'on rencontre un pauvre village turc appelé Nézib; une heure plus loin, un autre bourg du nom de Mursal. Ces deux villages sont dans le territoire du Grand Seigneur; ils dépendent du pachalik de Marach. Nézib est bâti au bas d'une montagne qui porte le nom du village. Cette montagne se détache de Kara-Dagh (mont Noir), une des branches du Taurus. Une petite rivière, nommée Karazin, dont le lit est très-encaissé en plusieurs endroits, jaillit du flanc méridional du mont Nézib, et va se jeter dans l'Euphrate, entre Kerkis et Mardjé-Khémis. Au sud du mont Nézib se déploie une vaste plaine qui se prolonge jusqu'à la rive occidentale de l'Euphrate. Des Kurdes cultivateurs, appe-

lés *Baraks*, vivent dans la plaine de Nézib[1].

Tel-Bascher est, d'après le traité de Kutayeh, du mois d'avril 1833, la limite des possessions territoriales de Méhémet-Ali au nord-est de la Syrie. Cette limite est marquée par la rivière Sadjour, qui prend sa source au nord de Tel-Bascher, et va se jeter dans l'Euphrate, non loin de Djéraboles ou Jerabes. Le pacha d'Égypte a établi une quarantaine de sept jours sur la rive orientale du Sadjour. De l'autre côté de la rivière sont des tentes occupées par cent cinquante soldats arabes chargés de la surveillance de la quarantaine. Là se trouvent également la tente du nazir (chef de la quarantaine) et celle d'un médecin arabe, élève de l'école d'Abouzabel. Pas une seule cabane ne se rencontre sur la rive gauche du Sadjour; si on n'a pas avec soi une tente, on est forcé de subir la quarantaine en plein air. Aussi presque tous ceux qui se soumettent au régime sanitaire de cette frontière, sont malades avant de mettre le pied dans le pays gouverné par les Égyptiens.

Nous sommes restés trois jours sur le bord

[1] C'est dans cette plaine de Nézib qu'Ibrahim-pacha mit en déroute l'armée ottomane. (*Voyez la note à la fin du volume.*)

du Sadjour, n'ayant pour tout abri qu'une tente en lambeaux, pour toute nourriture que du mauvais pain noir et quelques grappes de raisin. Épuisés déjà par les fatigues, les privations d'un voyage de trois mois dans l'Asie Mineure et la Mésopotamie, ces trois affreuses journées avaient sérieusement ébranlé notre santé. Nos prières auprès du médecin et du nazir pour obtenir un logement dans le village de Tel-Bascher, bâti au delà du Sadjour, n'avaient abouti qu'à un barbare et stupide refus. La cité d'Aïntab n'est éloignée de Tel-Bascher que de cinq lieues. On me dit qu'un Hongrois, M. Comnenus, chirurgien-major d'un régiment égyptien, demeurait à Aïntab, et je lui écrivis pour le prier d'abréger notre quarantaine ou de nous envoyer ailleurs. Dès qu'il eut reçu ma lettre, le bon docteur s'empressa de venir vers nous, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il obtint pour nous une maison dans le village de Tel-Bascher, où nous passâmes nos quatre derniers jours.

Le village de Tel-Bascher compte cinquante cabanes habitées par des Kurdes-*Baraks*. Tel-Bascher est situé au milieu d'une plaine inégale, bornée au nord et au sud par deux chaînes de montagnes abruptes et pelées. La plaine, arrosée par le Sadjour, est très-fertile, mais elle est en

friche sur plusieurs points. On ne voit un peu de culture qu'autour du village. Ce pays de Tel-Bascher, appelé Turbessel par les chroniqueurs des guerres saintes, fut une des plus importantes conquêtes de Baudouin, frère de Godefroi. « Le territoire de Turbessel, dit Guillaume de Tyr, produisait abondamment du froment, de l'huile, des légumes et des fruits de toute espèce. » L'abandon, la solitude, ont remplacé toutes ces riches productions des temps passés.

Vous avez parlé, dans le second livre de votre *Histoire des Croisades*, de la prise du château de Tel-Bascher par Baudouin. J'ai cherché avec soin s'il ne restait pas de débris de ce château qui, selon Albert d'Aix, était *remarquable par ses fortifications aussi belles que solides*. On trouve, à deux heures au sud du village de Tel-Bascher, une grande colline artificielle, sur laquelle se montrent encore quelques vestiges d'anciennes murailles. Cette colline porte le nom de Kizil-Hissar (château rouge). Il est probable que les ruines de Kizil-Hissar ont appartenu à la citadelle de Tel-Bascher, dont parlent les chroniqueurs. Quant à la forteresse de Ravenel, que Guillaume de Tyr et Albert d'Aix placent dans le voisinage de Tel-Bascher, je n'ai trouvé ni pierres ni monticule qui

pussent m'aider à fixer son ancienne position. Les guerres et les révolutions ont effacé du sol de la petite Arménie beaucoup d'autres forteresses tombées au pouvoir de Baudouin.

L'histoire a conservé le nom d'un noble et vaillant chevalier qui mourut et fut enseveli dans la citadelle de Tel-Bascher; c'est Henri d'Arques, l'ami, le compagnon d'armes de Godefroi de Bouillon. Après avoir échappé aux flèches des Sarrasins, sur les rives de l'Oronte, Henri d'Arques vint à Tel-Bascher pour fuir l'épidémie qui désolait la ville d'Antioche; il succomba en regrettant de n'avoir pas vu ce divin tombeau pour lequel il avait pris les armes et la croix.

Je dirai maintenant deux mots sur la marche de Baudouin depuis Mamistra, en Cilicie, jusqu'à Édesse. Il est une partie de la route suivie par le frère de Godefroi que je n'ai point vue, c'est celle qui vient de Mamistra à Tel-Bascher. Les chroniqueurs, comme vous le savez, n'ont laissé aucune indication sur cette route, et nous pouvons dire que la géographie de ce pays n'est guère mieux connue de nos jours qu'elle ne l'était il y a huit siècles. Peu de contrées, en Orient, ont été plus mal explorées que la Cilicie; on a un nombre infini de livres sur la Syrie, et nous n'a-

vons que des détails vagues, incomplets sur les régions qui s'étendent entre le Taurus et l'Amanus. Les renseignements géographiques qui vont suivre m'ont été donnés par un habitant de Tel-Bascher qui a fait le voyage de Mamistra aux rives du Sadjour.

La cité de Mamistra, d'où Baudouin partit avec ses dix-sept cents soldats, est désignée par Strabon sous le nom de Mopsuetia. On l'appelle aujourd'hui Messis. A l'époque de la première croisade, Mopsuetia avait des remparts flanqués de tours; c'était une des plus importantes villes de la Cilicie. Le fleuve Pyramus, appelé aujourd'hui Djihan-Sou (rivière du monde), divisait la ville en deux parties; un pont jeté sur le Pyramus réunissait les deux quartiers de la cité. Maintenant le bourg de Messis, habité par une centaine de familles turcomanes, n'est bâti que sur la rive droite de Djihan-Sou. On voit encore autour de Messis des restes considérables de fortifications.

Avant la guerre entre le sultan Mahmoud et son vassal d'Égypte, on traversait le Djihan-Sou, en sortant de Messis, sur un superbe pont de neuf arches. Ce pont fut détruit par l'armée ottomane, après sa défaite à Beylan, lorsqu'elle opérait sa

retraite vers Konieh, où elle perdit une importante bataille. On passe aujourd'hui le Djihan à gué ou sur les ruines du pont.

Le chemin qui conduit de Mamistra aux rives de l'Euphrate, se dirige à l'orient dans une vallée d'une lieue d'étendue. En quittant la vallée on franchit une montagne escarpée, puis on descend dans une vaste plaine habitée par des Turcomans, comme au temps où Baudouin la traversa. C'est en s'éloignant de cette plaine qu'on s'engage dans les sombres défilés amaniques, appelés Kara-Capoussi (portes noires) par les Turcs. En sortant de ces défilés, Baudouin s'avança dans un pays nu et sillonné par quelques petites rivières qui vont se jeter dans le grand lac de Bohairé, situé à quatre lieues à l'est de Beylan. Avant de descendre dans la plaine de Tel-Bascher, Baudouin eut à franchir une chaîne escarpée, habitée aujourd'hui par des Kurdes appelés Kara-Biriskis. Cette montagne, qu'on peut regarder comme le pied du Taurus, se nomme Djebel-Scheik.

Baudouin confia la garde des forteresses de Ravenel et de Tel-Bascher à une portion de sa troupe. Puis il prit le chemin d'Édesse, « où il fut accueilli, dit Albert d'Aix, aux sons des trompettes, des tambours et avec les transports de joie

de la multitude qui l'attendait comme un libérateur. » La route que Baudouin suivit depuis Tel-Bascher jusqu'à Orfa, est la même que j'ai décrite dans la première partie de cette lettre.

Les grands événements que vous avez eu à raconter dans le premier volume de votre histoire, ne vous permettaient pas de vous arrêter à tous les faits relatifs aux expéditions des croisés sur les bords du Sadjour et de l'Euphrate. Ces faits détachés, qui n'entrent pas dans le plan de l'historien, doivent être recueillis par le voyageur. Je veux parler du séjour de Godefroi de Bouillon à Tel-Bascher.

Au milieu des ennuis de ma quarantaine, j'éprouve une douce satisfaction à songer au duc de Lorraine : le souvenir de ce grand homme est beau et glorieux partout où le voyageur le rencontre dans l'Asie Mineure et en Syrie.

Vous avez retracé les ravages de cette épidémie qui moissonna tant de croisés. Après la prise d'Antioche, Baudouin supplia son frère Godefroi de s'éloigner du foyer de la maladie et de venir demeurer à Tel-Bascher. Le duc de Lorraine céda aux vives sollicitations du comte d'Édesse et partit d'Antioche ; il emmena avec lui son escorte particulière et un grand nombre de

pauvres pèlerins dont il était l'unique appui. Godefroi et ses compagnons arrivèrent heureusement à Tel-Bascher.

A cette époque, un château situé sur les frontières de Tel-Bascher était occupé par ce fameux Pancrace qui avait entraîné Baudouin dans ses courses aventureuses. Les Arméniens du pays, et particulièrement les moines, dit Guillaume de Tyr, gémissaient des odieuses vexations de Pancrace. Les chrétiens vinrent en foule saluer Godefroi comme un sauveur. Le duc de Lorraine accueillit leurs plaintes avec une bonté paternelle, et leur promit de les délivrer de leur oppresseur. Godefroi était d'autant plus porté à punir Pancrace, qu'il avait à se venger contre lui d'une offense personnelle. Pendant que l'armée chrétienne assiégeait Antioche, Pancrace avait dépouillé des députés de Baudouin chargés de riches présents destinés à Godefroi, et il les avait envoyés à Bohémond pour gagner son amitié.

Le duc de Lorraine choisit dans sa suite cinquante chevaliers armés et cuirassés, et marcha à leur tête vers le château de Pancrace : il l'attaqua, s'en empara au premier assaut, puis il le renversa de fond en comble. « C'est ainsi, dit Guillaume de Tyr, que le duc très-chrétien ra-

battit l'insolence de ce cruel ennemi des pauvres du Christ. »

Avant de marcher vers Jérusalem, Godefroi alla revoir encore une fois son frère à Édesse. Il repartit bientôt de cette ville. Quatre heures avant d'arriver à Antioche, le duc de Lorraine se reposa dans un lieu arrosé par un ruisseau limpide et ombragé par de beaux arbres verts. Pendant qu'il prenait tranquillement son repas sur le gazon, il vit apparaître tout à coup une nombreuse troupe de Sarrasins qui s'élancèrent sur lui. Godefroi et ses compagnons prirent leurs lances, leurs javelots, sautèrent sur leurs destriers et se précipitèrent au-devant des Turcs. Les croisés tuèrent plusieurs de leurs ennemis et mirent les autres en fuite. Cette victoire fut complète pour Godefroi et ses chevaliers. Ils entrèrent dans Antioche chargés de dépouilles et traînant à leur suite les superbes chevaux des musulmans vaincus[1].

Depuis Godefroi, des armées ont plus d'une fois, et à des époques diverses, traversé cette contrée. Peut-être, dans un temps prochain, ce pays est-il destiné à retentir de nouveau du bruit

[1] Guillaume de Tyr. — Albert d'Aix.

des armes. La querelle entre le sultan de Stamboul et Méhémet-Ali aboutira tôt ou tard à une violente guerre ; la possession de la Syrie sera disputée au vice-roi, que le sort des armes a si souvent favorisé, et de grands intérêts s'agiteront alors dans ces plaines où, pèlerin solitaire, je ne rencontre aujourd'hui que la cabane du Kurde et la tente du bédouin.

En ce temps d'incertitude où s'agite le monde, une seconde guerre entre l'empereur de Stamboul et son vassal des bords du Nil pourrait devenir le signal d'un immense réveil des nations. Cet Orient, où se sont décidées les plus grandes questions qui aient jamais occupé les hommes, où se sont vidées les plus importantes querelles qui aient jamais tenu les peuples en haleine, est encore destiné à jeter à notre siècle si troublé le mot de son avenir.

Dans mes prochaines lettres, vous me suivrez en Syrie, à Palmyre, en Palestine et en Égypte.



NOTE.

La victoire de Nézib, remportée par Ibrahim-pacha, le 24 juin 1839, sur les troupes ottomanes, a retenti en Europe et dans les quatre coins de l'Asie. Méhémet-Hafiz-pacha, que nous avons vu figurer avec éclat dans les guerres contre les Kurdes, commandait l'armée turque à Nézib. Le général circassien avait bien pu, malgré la mauvaise organisation de l'armée de Mahmoud II, dompter de féroces montagnards; mais, dans la journée de Nézib, il ne pouvait guère lutter avec succès contre les troupes égyptiennes, aussi bien disciplinées que les troupes de l'Europe.

Deux rapports ont été faits sur la bataille de Nézib: l'un, par M. Caillé, capitaine d'état-major; l'autre, par M. Petit, officier français attaché à l'état-major d'Hafiz-pacha; le premier de ces rapports étant trop étendu pour le transcrire ici, nous copierons le second [1].

« Le camp ottoman faisait face au sud sur trois lignes. Les deux premières lignes composées d'infanterie, la troisième de cavalerie. L'artillerie, placée sur les deux ailes, se composait de 146 canons.

» Les troupes ottomanes s'élevaient à 36,000 hommes : 23,000 d'infanterie, sous le commandement des pachas de division Ladoula, Kaïdar et Kurd-Méhé; 5,000 hommes de cavalerie, commandés par Chériff-pacha; 3,000 hommes d'artillerie, commandés par Békir-pacha, et environ 4,000 bach-bolouks (irréguliers), in-

[1] Voyez, à la page 435 de ce volume, la description des lieux où la bataille fut livrée.

fanterie et cavalerie, sous le commandement de Soliman-pacha.

» L'armée d'Ibrahim-pacha se trouvait campée sur le prolongement de la gauche du camp turc, à environ 6,000 mètres.

» Le terrain qui couvrait la gauche du camp ottoman était très-accidenté, ce qui rendait l'attaque, dans cette direction, extrêmement désavantageuse pour l'armée égyptienne.

» Hafiz-pacha étant informé que plusieurs régiments, composés de Syriens, avaient l'intention de passer dans les rangs, fit canonner le 23, à onze heures du soir, le camp égyptien. A cet effet, quatre batteries se portèrent, dans le plus grand silence, à 1,000 mètres du camp égyptien, et lancèrent 260 obus. Ces projectiles jetèrent le trouble et le désordre dans le camp d'Ibrahim.

» Les points de direction du tir, levés à cinq heures du soir par les officiers d'état-major d'Hafiz-pacha étaient les tentes d'Ibrahim et de Soliman-pacha.

» Ceux-ci se hâtèrent de monter à cheval pour empêcher la confusion qui devenait très-grande.

» Plusieurs centaines d'Égyptiens désertèrent dans le camp ottoman; plusieurs pelotons étaient déjà en marche dans ce but; mais l'activité que Soliman-pacha déploya aux avant-postes empêcha qu'un plus grand nombre sortît du camp.

» Ibrahim-pacha sentit la nécessité d'en finir par une grande action. A cet effet, l'armée égyptienne prit les armes à l'aube du jour; Ibrahim la dirigea en bon ordre, sur six colonnes, vers les derrières du camp ottoman.

» La première colonne était composée de 160 bouches à feu, marchant par sections.

» La seconde colonne d'infanterie, colonne de direction, composée de douze bataillons, marchant par divisions à distance entière.

» Les troisième et quatrième colonnes d'infanterie (chaque colonne de douze bataillons), marchaient par colonnes doubles serrées en masse.

» Les cinquième et sixième colonnes, composées de neuf régiments de cavalerie, marchaient en colonnes, par escadrons, à demi-distance.

» Soliman-pacha avait intercalé, entre les distances, des lignes d'infanterie en tête et en queue, huit bataillons en colonnes doubles, serrées en masse, pour soutenir les attaques que les Otto-

mans auraient pu exécuter, soit en tête, soit en queue des six colonnes. Il avait également placé deux batteries de 12 obusiers de 36, qui tirèrent avec beaucoup de précision.

» Le but de Soliman-pacha fut tout de suite deviné par un officier d'ordonnance d'Hafiz-pacha. Il avait l'intention de former une ligne oblique sur l'extrême gauche de la ligne ottomane, qui avait fait un changement de direction à gauche, sous un angle de 45 degrés en arrière. Mais les têtes de colonnes d'Ibrahim-pacha n'ont pu se prolonger à la hauteur du village de Nézib, en ayant été empêchées par l'artillerie ottomane. Alors Soliman-pacha donna l'ordre à toutes les troupes égyptiennes de se former à gauche en bataille; cette manœuvre s'exécuta sous le canon ottoman, et, chose remarquable, avec autant d'ordre que sur un terrain d'exercice.

» Un feu très-vif de trois cents bouches à feu s'engagea à 1,200 mètres. Ce combat d'artillerie dura une heure trois quarts.

» L'artillerie égyptienne ayant épuisé ses caissons et ses coffrets de munitions, fut contrainte de ralentir son feu en attendant que des munitions arrivassent de la réserve.

» Ce moment devint très-critique pour l'armée égyptienne; douze bataillons de la droite des première et deuxième lignes avaient déjà pris la fuite dans le plus grand désordre.

» C'est alors qu'un officier d'ordonnance d'Hafiz-pacha lui conseilla, avec les plus vives instances, de marcher à la baïonnette sur les Égyptiens. Pendant ce moment d'hésitation, Soliman-pacha, aidé de ses aides de camp, le sabre à la main, contraignit les fuyards à rentrer en ligne sous le feu terrible des Turcs.

» Les cartouches à canon du parc de réserve d'Ibrahim-pacha étant arrivées, un feu bien nourri à mitraille s'engagea de nouveau à 500 mètres.

» C'est dans ce moment que les bach-bolouks du sultan se retirèrent. Hafiz-pacha et ses officiers d'ordonnance sabraient les fuyards pour les faire rentrer en ligne. Mais cela devint inutile : les troupes d'Hafiz-pacha, qui se trouvaient sous un feu terrible de mitraille, commencèrent à lâcher pied. Le désordre grandissant toujours davantage, malgré l'activité et la bravoure d'Hafiz-pacha, et le dévouement des cinq officiers européens à son service, la déroute devint complète.

» Presque toute l'infanterie ottomane abandonna ses fusils sur le champ de bataille.

» La cavalerie turque, qui n'avait pas donné, fut entraînée dans la fuite des bach-bolouks et de l'infanterie. Elle seule, de toute l'armée turque, exécuta sa retraite en bon ordre. Le séraskier Hafiz-pacha se retira sur Marash.

» L'armée turque laissa également sur le champ de bataille plus de 100 pièces de canons, ses bagages de campement et ses munitions. Son trésor, s'élevant à 45,000 bourses (5,600,000 fr.), fut sauvé.

» Sur les cinq officiers européens, M. Petit a été fait prisonnier au moment où il essayait de remettre en ligne plusieurs batteries qui étaient en retraite et de rallier quelques tirailleurs sous une charge de cavalerie. On a de fortes raisons de croire que M. le baron de Molska, officier distingué d'état-major, a été tué.

» Les Ottomans ont eu 4,500 hommes hors de combat, et leurs blessés l'ont presque tous été mortellement.

» Dans l'armée d'Ibrahim-pacha, il y a eu environ 3,000 hommes hors de combat.

» La bataille a été très-sanglante, puisque l'armée ottomane a perdu un septième de son effectif.

» La perte de la bataille peut être attribuée à trois causes :

» 1° Les troupes ottomanes négligèrent d'occuper un mamelon qui se trouvait à 800 mètres en avant du centre de leurs lignes;

2° On n'exécuta pas la charge à la baïonnette, lorsque l'armée égyptienne avait quatre régiments en déroute;

» 3° La cavalerie ne donna pas; elle aurait pu, en se déployant, par échelons par régiment, la gauche en tête, former un ordre concave sur les têtes de colonnes d'Ibrahim-pacha, et obtenir des résultats peut-être decisifs.»

Douze jours après la destruction de l'armée turque à Nézib, le sultan Mahmoud mourut, et le capitan-pacha, Akmet, trahit la cause impériale en conduisant au vice-roi d'Égypte la flotte ottomane. Quels désastres tombaient à la fois sur le pauvre empire d'Osman! Les esprits en Turquie furent saisis d'un profond et immense trouble; les Osmanlis se demandaient avec effroi si les derniers temps étaient venus, et si la déroute de l'armée turque à Nézib, la mort du padischa et la défection d'Akmet, étaient la fin de l'empire.

Hafiz a été vaincu par Ibrahim, mais au moins il a rempli, après sa défaite, et comme chef et comme sujet, tous les devoirs que lui imposaient l'honneur et le dévouement à son souverain. Peu de jours après la bataille de Nézib, le vice-roi fit annoncer que le général circassien avait, comme le capitan-pacha, abandonné le sultan pour se mettre, lui et son armée, au pouvoir de l'Égypte. Méhémet-Ali avait même fait écrire dans certains journaux qu'il avait envoyé une frégate en Syrie pour chercher Hafiz-pacha. On a connu plus tard la cause de ce mensonge; Hafiz avait résisté à toutes les séductions d'Ibrahim, et on répandait le bruit de sa désertion lorsqu'il était déjà arrivé à Constantinople pour rendre hommage à son nouveau maître, Abdoul-Medjid. Le sultan laissa à Hafiz-pacha le titre de séraskier des armées d'Asie. Cette réintégration lui fit d'autant plus d'honneur, qu'après une bataille perdue, un général turc tombait jadis en disgrâce; il était envoyé en exil ou puni de mort. Vers le mois de septembre 1839, Méhémet Hafiz fut nommé gouverneur d'Erzeroum. Lorsqu'il arriva à ce poste, plusieurs tribus kurdes des frontières de l'Arménie étaient en pleine insurrection; il est parvenu à soumettre ces rebelles, comme il avait soumis, deux ans auparavant, les révoltés du Djézireh et d'Aladja-Dagh.

On sait que, depuis la promulgation du fameux khatti-schérif du 3 novembre 1839, la Porte Ottomane a ordonné un nouveau système d'administration dans les provinces de l'empire : *Celui d'entre les ulémas ou les grands de l'empire*, dit le khatti-schérif, *ou tout autre personne que ce soit, qui violera les nouvelles institutions subira, sans qu'on ait égard au rang, à la considération et au crédit de la personne, la peine correspondante à sa faute bien constatée. La cause de tout prévenu sera jugée publiquement, conformément à notre loi divine, après enquête et examen; et, tant qu'un jugement régulier ne sera intervenu, personne ne pourra, secrètement ou publiquement, faire périr une autre personne par le poison ou par tout autre supplice.*

Hafiz-pacha ne s'était pas conformé dans son pachalik d'Erzeroum, aux nouveaux règlements, et l'assemblée judiciaire de Stamboul, par un décret du mois de juin 1840, a condamné Méhémet-Hafiz-pacha à trois années d'exil à Kutayeh, et à la dégradation; il a été déclaré incapable d'accepter désormais aucune charge publique.

Avant ces nouvelles institutions, quand il s'agissait de punir un personnage politique, la Porte ne se donnait pas la peine d'examiner avec impartialité et justice une faute commise : pour toute réponse aux plaintes qu'on lui adressait sur un pacha, elle envoyait à celui-ci le cordon ou le bourreau.

Ce serait un curieux livre que celui qui retracerait toutes les morts violentes causées par les despotes de la Turquie. Que de scènes tragiques ! que de meurtres épouvantables se sont passés secrètement dans le pays des Ottomans ! Et chose remarquable, les vizirs ou les pachas condamnés à périr par les aveugles décisions des empereurs leurs maîtres, subissaient souvent le trépas en bénissant la main qui le leur envoyait. Tout ce qui émane du sultan, l'*ombre de Dieu sur la terre*, a, aux yeux des Osmanlis, quelque chose de sacré qu'on doit accepter comme un décret de Dieu lui-même. Le vizir condamné ne faisait pas remonter jusqu'à son souverain la responsabilité de l'erreur dont il était la victime, mais il inclinait religieusement la tête devant le *toura* ou chiffre impérial. Voici un exemple tout récent d'étonnante résignation en face de la mort :

Pertew-pacha, ministre de la guerre en 1838, fut destitué pour faire place à Hakif-pacha. On exila Pertew à Andrinople. A peine arrivé dans cette ville, on lui donna à lire un ordre suprême qui demandait sa tête ; après cette lecture, on présenta au vizir une tasse de café mêlé de poison. « Que le ciel conserve une heureuse et longue vie à mon sublime maître le sultan Mahmoud ! » dit Pertew d'une voix calme et assurée en tenant à la main le breuvage mortel ; « Que Dieu lui donne toujours des serviteurs aussi dévoués que moi ! Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre pensée que le bonheur de mon pays ! » Après avoir prononcé ces mots, il avala le poison, puis il se recueillit pour faire sa prière et ses ablutions. Comme le poison n'agissait pas avec assez d'activité, on l'étrangla, et on fit répandre le bruit qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU TOME PREMIER.

